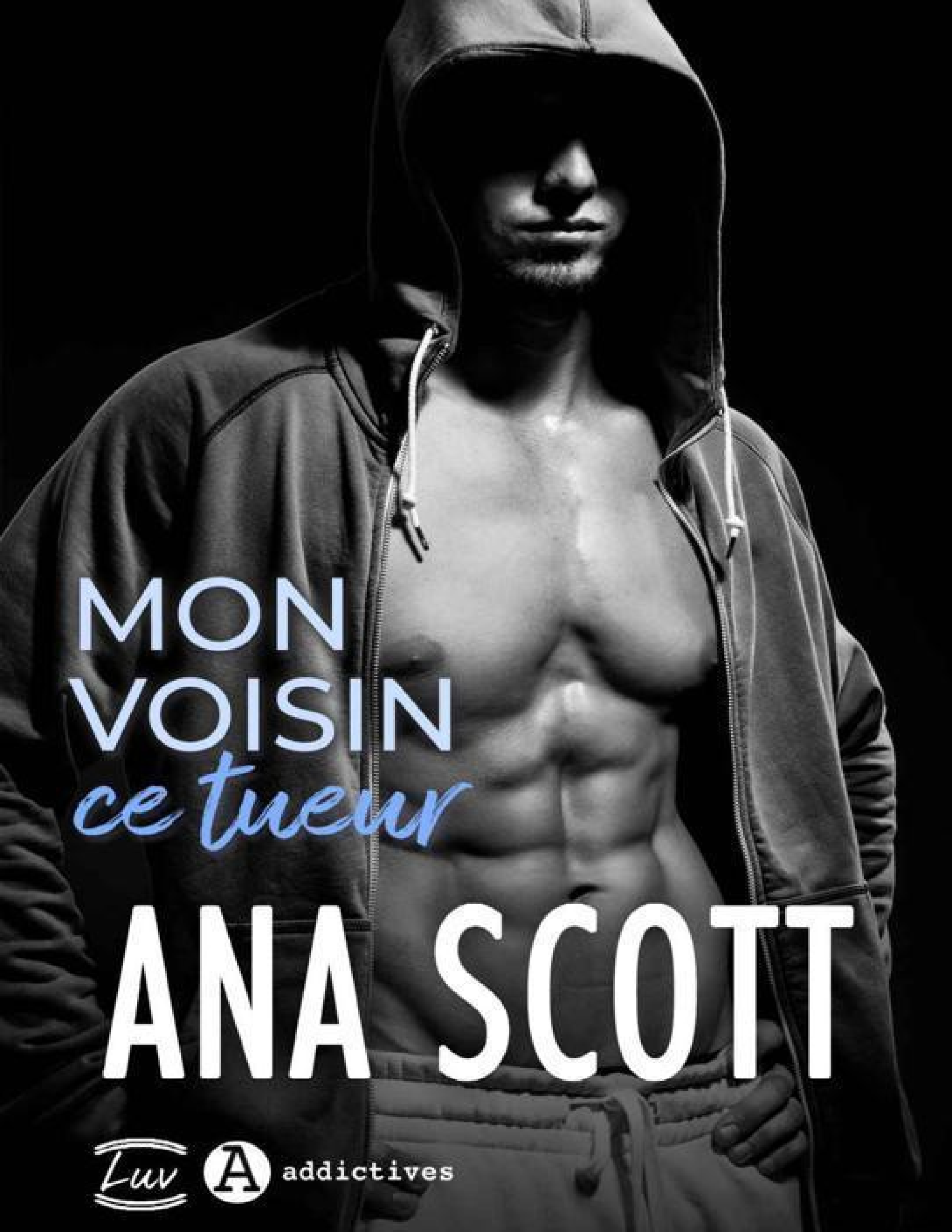


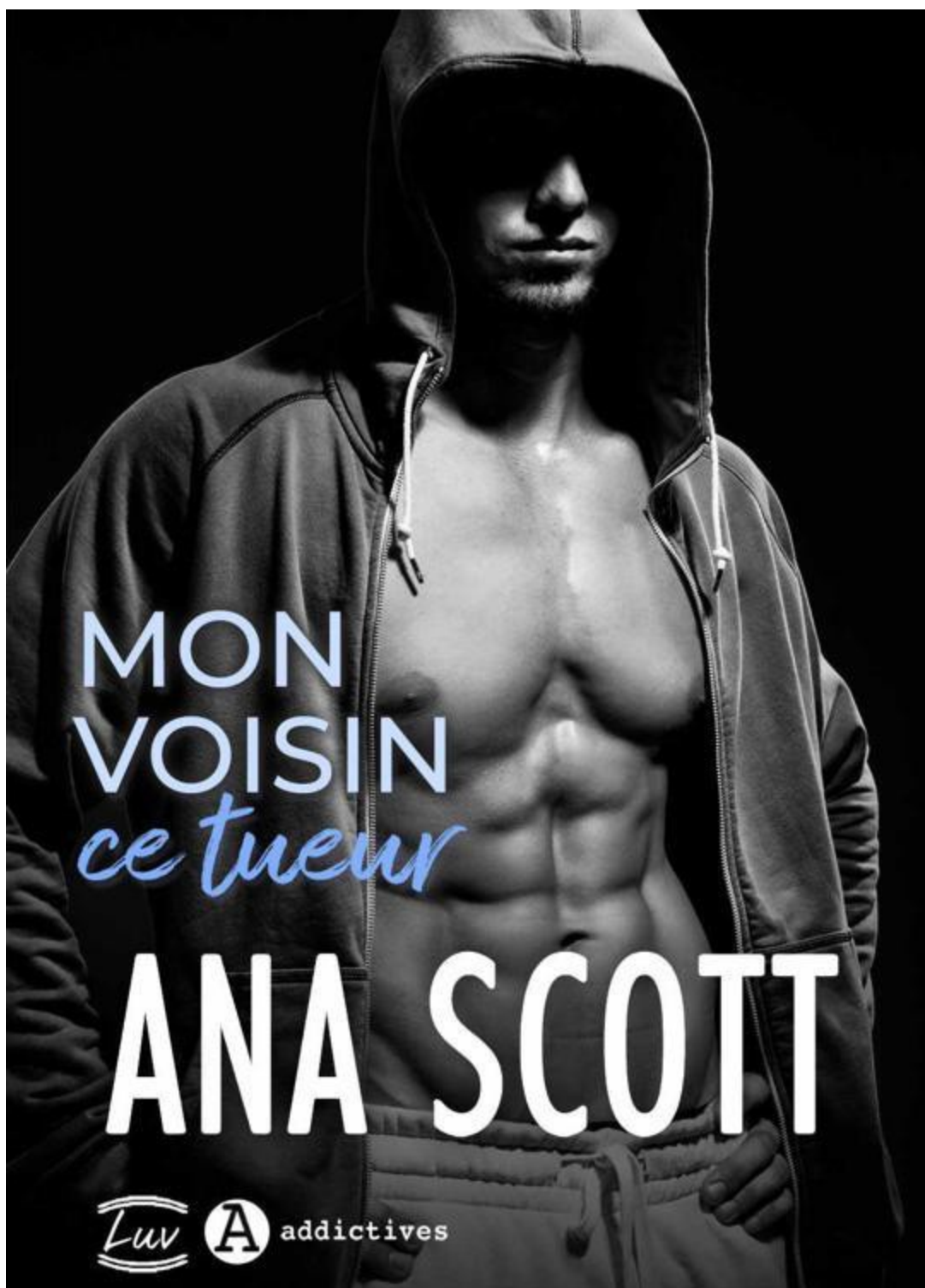


MON
VOISIN
ce tueur

ANA SCOTT



addictives



OceanofPDF.com

Suivez-nous sur les réseaux sociaux !

Facebook : facebook.com/editionsaddictives

Twitter : [@ed_addictives](https://twitter.com/ed_addictives)

Instagram : [@ed_addictives](https://www.instagram.com/ed_addictives)

Et sur notre site editions-addictives.com, pour des news exclusives, des bonus et plein d'autres surprises !

OceanofPDF.com

Disponible :

Le coach parfait est indomptable

Ward ne voulait qu'une seule chose en revenant de sa dernière tournée de concerts avec son groupe de rock : profiter de son célibat à fond !

Il déchantait vite quand il apprend qu'il va devoir coacher la nouvelle saison de « A Golden Talent », une émission musicale en quête des talents de demain.

Mais quand il retrouve la jolie brune avec laquelle il a vécu une aventure aussi intense qu'éphémère parmi les candidats, il se dit que tout n'est pas perdu !

De son côté, Cheyann n'a qu'une idée en tête, gagner le concours pour sauver le domaine viticole familial qui croule sous les dettes.

Attirance, désir et secrets les amèneront à s'approprier même s'ils n'ont pas le droit d'être ensemble. Alors vont-ils tout risquer ? Elle, sa place dans le concours, et lui, sa réputation ?

[Tapotez pour télécharger.](#)

CAMILLA SIMON

Le coach
PARFAIT *est*
indomptable

Luv  additives

OceanofPDF.com

Disponible :

Love Stories

Passionnée de comédies romantiques, qu'elle connaît sur le bout des doigts, Ella élabore des stratégies qu'elle emprunte aux séries et films pour résoudre les problèmes amoureux de ses amis, mais aussi les siens ! Plutôt douée à ce petit jeu, la jeune femme décide finalement d'aider les gens à trouver l'amour en montant sa propre société de coaching en séduction, les « Hitches ».

Et un jour, en recherchant de potentiels clients, elle tombe sur Ben, l'homme de tous ses fantasmes. Tel que pour Roméo et Juliette, le coup de foudre est immédiat.

Ella saura-t-elle gérer sa propre romance en plus de celles de tous les autres ?

[Tapotez pour télécharger.](#)



Disponible :

Mon boss est un parfait connard...

Dorian Evans a un super pouvoir : d'un simple regard, il arrive à faire tomber les petites culottes. Conscient de l'effet qu'il provoque auprès de la gent féminine, il adore jouer de sa plastique parfaite et de son délicieux accent anglais pour obtenir tout ce qu'il désire...

Nouveau boss de l'agence d'événementiel Kerry Styles, Dorian ne s'attendait pas à rencontrer la seule femme au monde capable de lui résister : son assistante.

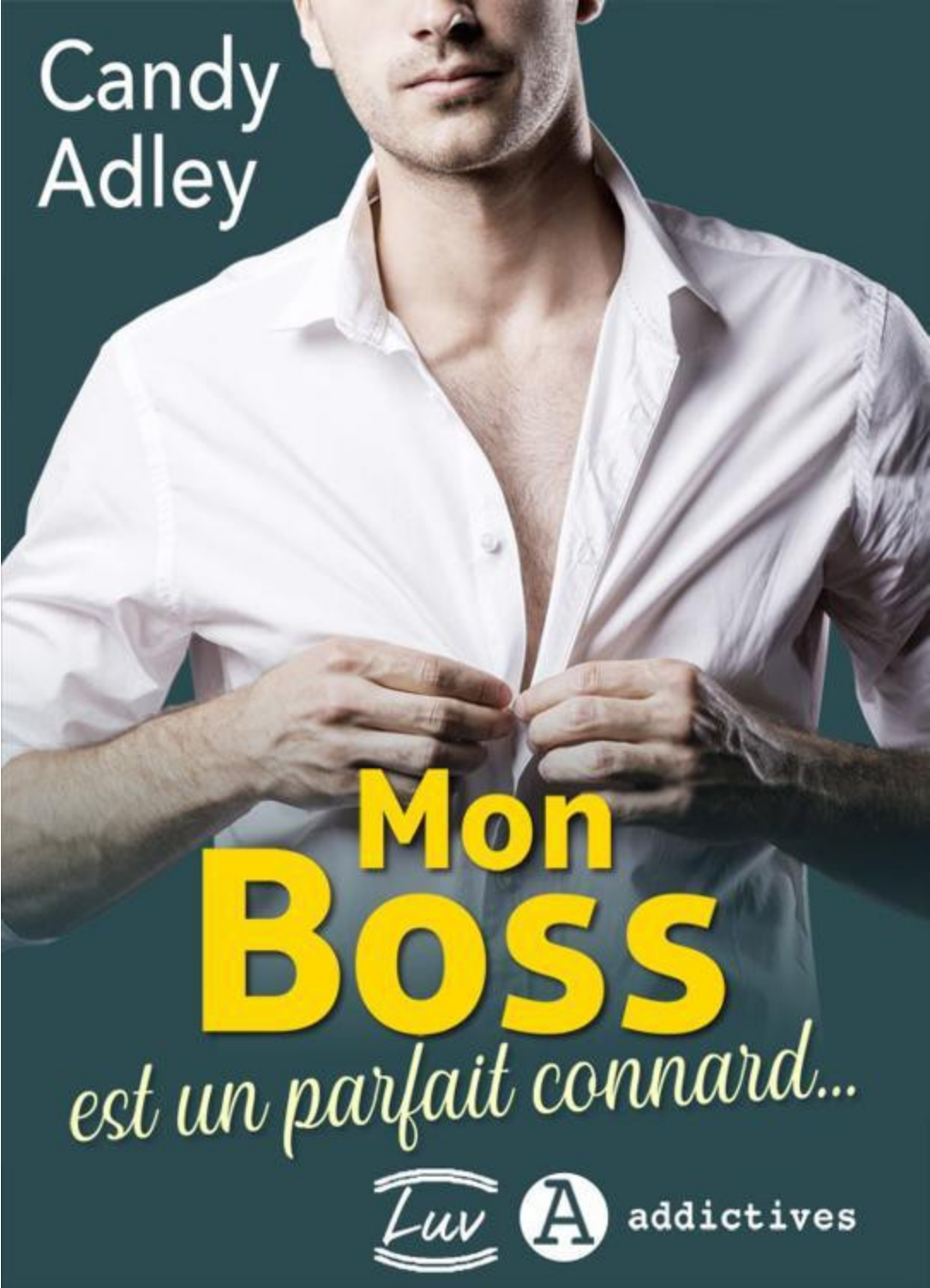
Et il ne va pas s'en plaindre, d'ailleurs !

Amanda Vernin est une femme de caractère, extravagante, explosive et, il faut l'avouer, carrément effrayante.

Ils vont devoir s'adapter à la situation, se supporter, travailler main dans la main et apprendre à dompter l'attraction de leurs corps.

Mais, après tout... le plus simple ne serait-il pas d'y succomber ?

[Tapotez pour télécharger.](#)

A man with a light beard and short hair is shown from the chest up, wearing a white button-down shirt that is open at the collar. He is looking directly at the camera with a neutral expression. His hands are positioned near the center of his chest, as if he is about to button the shirt. The background is a solid dark teal color.

Candy
Adley

**Mon
BOSS**
est un parfait connard...



addictives

Disponible :

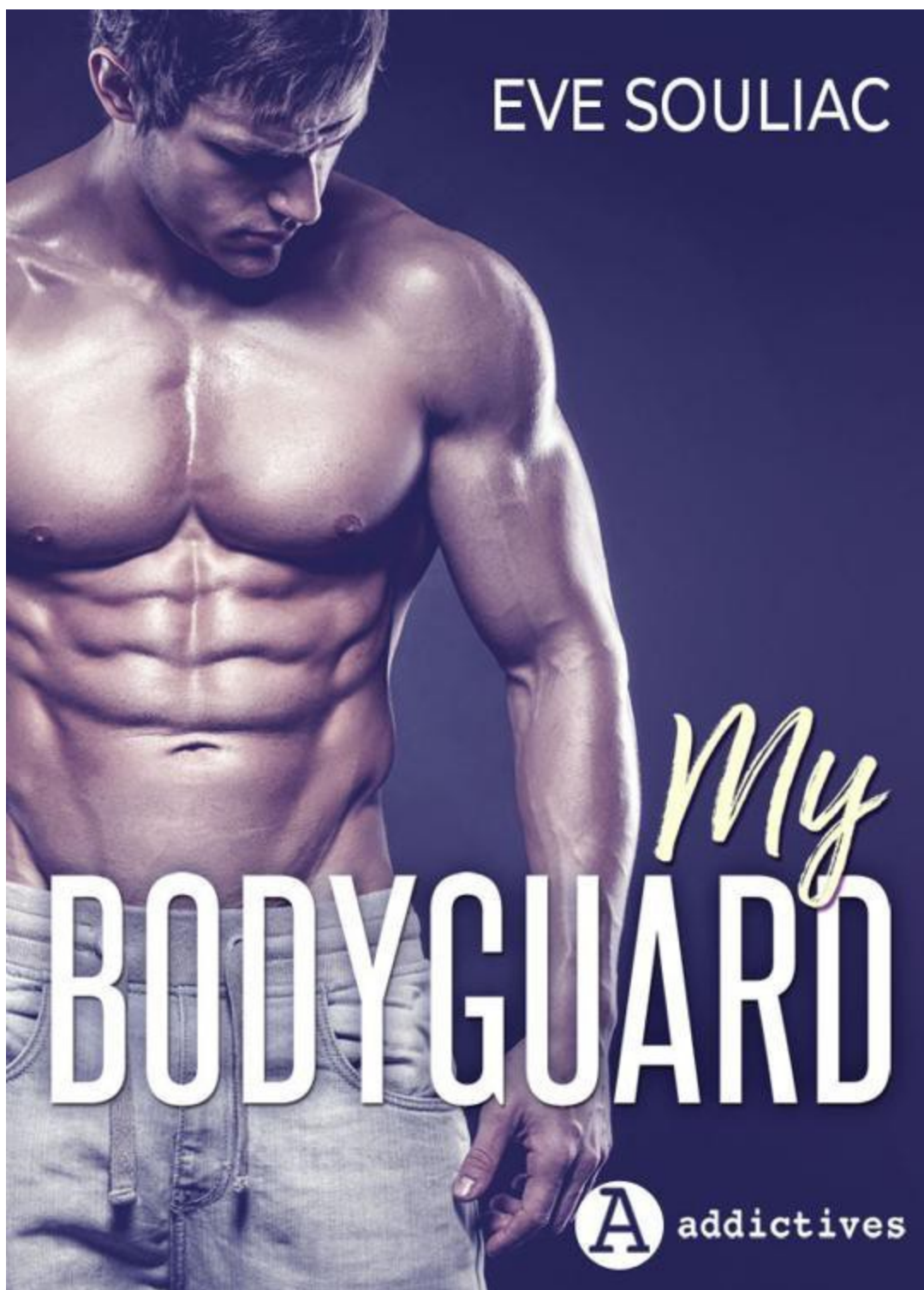
My Bodyguard

Pour Blaine, garde du corps de son métier, se rendre à un mariage ne pose aucun problème tant que ce n'est pas le sien ! Oui, mais voilà : à la cérémonie de mariage de ses potes, il croise Jenny, la fille la plus casse-cou et exubérante qu'il ait jamais rencontrée.

La laisser filer ? Pas sûr qu'il en ait envie. Il n'y en a pas deux comme elle ! Seulement, Jenny a une vie bien compliquée et aucune place pour un mec régulier.

Mais ce n'est pas ça qui empêchera Blaine de la rendre folle, et il compte bien le lui prouver...

[Tapotez pour télécharger.](#)



Disponible :

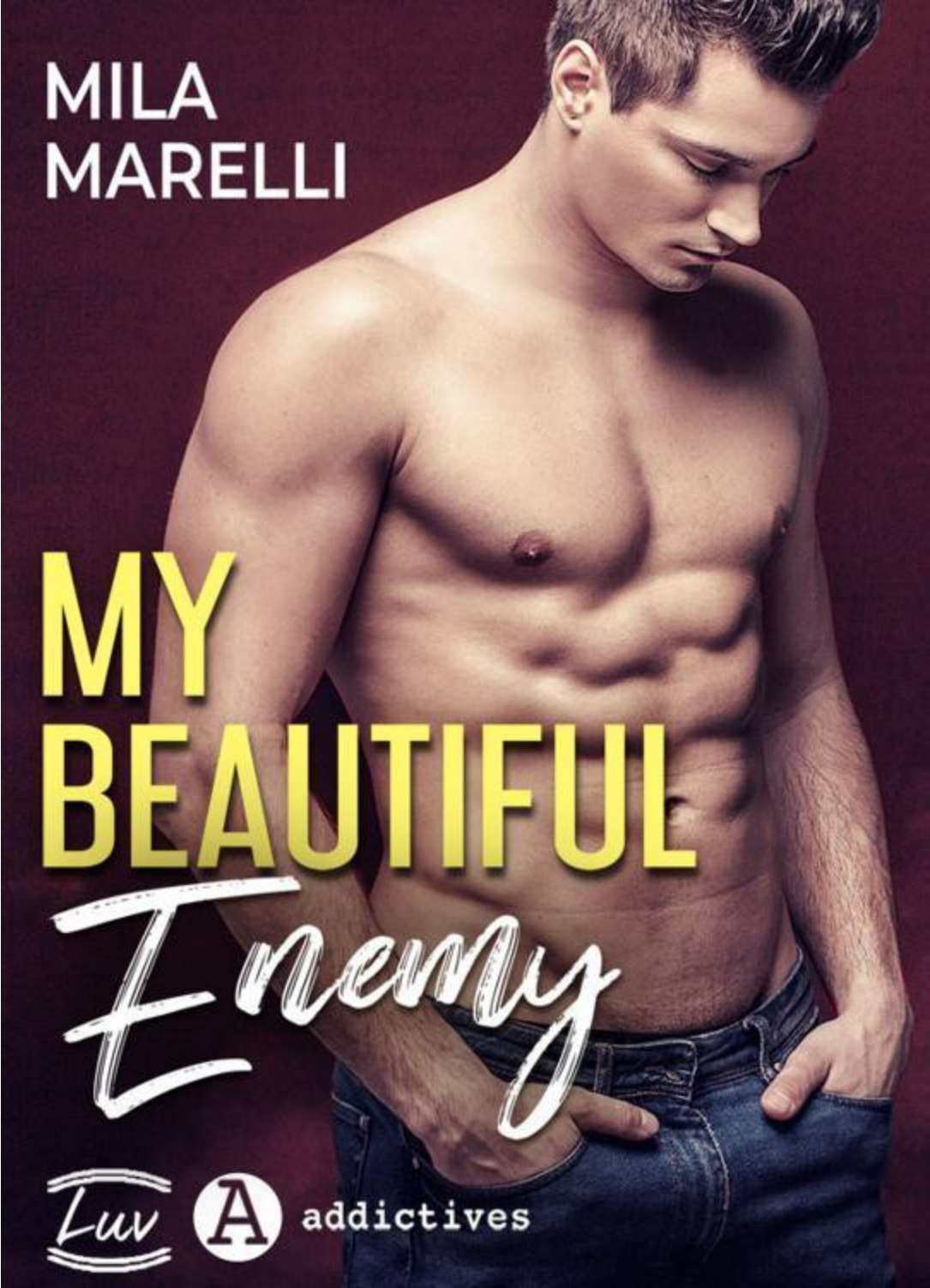
My Beautiful Enemy

Héritier d'un grand nom de la joaillerie de luxe, Rafael a une gueule d'ange mais des intentions de démon. Son but ? Séduire Harper, la fille de ses principaux concurrents, qui représente tout ce qu'il déteste et tout ce qu'il envie.

Mais rapidement, la rivalité devient attirance et la haine se transforme en désir. Et si Rafael renonçait à ses plans ? Impossible, dans le monde de luxe et d'apparences dans lequel il évolue, les règles sont claires et ne laissent pas de place aux sentiments et aux émotions.

Combien de temps tiendra-t-il ? Les paris sont ouverts...

[Tapotez pour télécharger.](#)



MILA
MARELLI

MY
BEAUTIFUL
Enemy

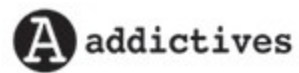


addictives

Ana Scott

OceanofPDF.com

MON VOISIN, CE TUEUR



OceanofPDF.com

1

Roméo

Un bruit d'enfer de porte métallique explosée me fait tourner la tête.

– Police ! Tout le monde à terre !

Complètement sous le choc, je bloque sur la scène et la dizaine de mecs qui pénètre dans l'entrepôt.

Putain...

– Attention Roméo ! gueule mon pote.

Je lâche mon carton, me jette au sol, échappe de justesse au tir d'un fusil d'assaut qui va se loger dans l'épaule de mon pote en question qui s'écroule au sol et se met à gigoter comme une poupée désarticulée. Je roule sur moi-même, dégaine, vise le tireur. Pleine tête ! Vive *Fortnite* et mes jeux de simulation de tir ! Il est aussitôt évacué par ses comparses, tandis que les autres s'organisent et nous gueulent de lâcher nos armes.

Qu'ils aillent se faire foutre !

L'adrénaline court dans mes veines. Mon cœur s'emballe. Je rampe pour me mettre à couvert. Ça crie tout autour de moi, les tirs pleuvent de part et d'autre. L'un des membres de mon gang, non loin de moi, tombe sous les balles. Du sang s'écoule de ses blessures, se répand sur le sol.

Fait chier !

Si je ne me tire pas d'ici, ça va être mon tour.

Comment la situation a-t-elle pu déraiper ? Tout était sécurisé ! Je le sais parce que *je* suis à l'origine de ce braquage. Comme d'habitude, j'ai tout orchestré, pris en compte les inconnues, planifié au millimètre. Nous avons largement le temps de vider ce foutu entrepôt de produits pharmaceutiques avant la relève des gardes.

Qu'est-ce qui a merdé, nom de Dieu ?

Planqué derrière une pile de cartons, je ne perds pas mon temps en conjectures, je cogiterai plus tard. Je me relève. Vise. Dans le mille encore une fois ! Sous les hurlements des mecs qui m'enjoignent de baisser mon arme, j'en dégomme un autre avant de me remettre à l'abri.

Le bruit d'un truc au sol m'alerte.

Une petite bouteille en métal entre dans ma ligne de mire, du gaz s'en échappe.

Oh, oh... Ça sent pas bon...

Je me relève pour m'enfuir, m'effondre à genoux, les jambes coupées. Tout en retenant ma respiration et en luttant contre les larmes qui me brûlent les yeux, je me retourne sur le dos, lève mon bras, qui semble peser une tonne.

Ne pas respirer, ne pas respirer...

Un mec me surplombe, un masque à gaz sur le nez. Une armoire à glace. Sa respiration me fait penser à Dark Vador. Ma main tremble. Fait chier ! Je n'ai même plus la force d'appuyer sur la détente. Dommage ! Je lui aurais bien réglé son compte à cette enflure, il va me tuer, c'est sûr ; j'ai dégommé trois de ses petits copains, mon compte est bon.

Qu'est-ce qu'il attend, putain ?

Je ne le supplierai pas de m'épargner, ce n'est pas mon genre !

Au bout de quelques secondes, je n'ai pas d'autre choix que de prendre une goulée d'air. Le gaz emplit mes poumons. Je papillonne des cils, souris au type pour me foutre de sa gueule, attendant la balle qui ne manquera pas de se loger dans ma boîte crânienne.

Pourquoi tout ce cirque, du reste ?

J'étouffe, comme un putain de poisson rouge en dehors de son bocal.

Je vais crever...

Perdant manifestement patience, le mec se penche. Son coup de poing en pleine gueule me propulse dans le néant.

OceanofPDF.com

2

Roméo

J'ouvre les yeux. Lentement. En m'obligeant à respirer calmement, j'inspecte discrètement ce qui m'entoure, si toutefois il y a des mecs autour de moi.

Tu te demandes certainement où je suis, hein... Eh bien, moi aussi !

Je me souviens du coup de poing en pleine tronche de ce gros connard du groupe d'intervention qui nous a cueillis lors du casse... Et là, je me retrouve sur un lit en fer, seul, dans cette... cette sorte de cellule impersonnelle, blanche et morne, sans fenêtre, avec pour seul éclairage une ampoule blafarde à la lumière minable.

Et c'est comme ça que je me sens : minable !

Mes potes... Ils sont tous morts ! Par ma faute !

J'observe avec plus d'attention autour de moi pour empêcher le désarroi de me saisir, la révolte, aussi, la colère. La table, la chaise, l'armoire. En fer. Le coin douche, chiottes et lavabo. Ça ne ressemble pas à un hôpital, plutôt à une prison.

Il ne faut pas être sorti de Saint-Cyr pour comprendre que je suis désormais entre les mains de ses fils de putes de flics.

Ne rien montrer, ne pas flancher... Ne pas leur dévoiler ma détresse ou ils s'en serviront contre moi.

Fait chier !

J'avais tout envisagé, tout, sauf ça !

Que vont-ils faire de moi ?

Je referme les yeux à demi en entendant la porte s'ouvrir. Il doit y avoir des caméras, ils m'ont vu bouger.

Entrent quatre mecs, flingue à la ceinture.

Si je fais semblant de dormir, tu crois qu'ils vont me foutre la paix ? Et si j'essayais de m'emparer de leur arme...

Ils avancent. Sans un mot, l'un des gars me chope brutalement par le bras et me sort du lit.

– Putain, mec, je viens à peine de reprendre connaissance ! ronchonné-je. Laisse-moi le temps de souffler.

Un autre, aussi muet que le premier, vient lui prêter main-forte et à eux deux, ils m'entraînent hors de la cellule.

– Où m'emmenez-vous ? Je veux voir mon avocat !

Pas de réponse. Mais vu leurs visages aussi hermétiques que des portes de prison, je n'en attendais pas. Je résiste pour la forme, me débats, traîne des pieds, même si ça ne sert à rien. À quatre contre un, les chances de leur échapper sont minces. Mais qu'ils ne comptent pas sur moi pour leur faciliter la tâche. J'observe leurs flingues. Même si j'arrive à m'emparer de l'un d'entre eux, mes chances d'en sortir vivant sont faibles.

Non, le mieux est d'attendre le moment propice.

Un coup de Taser dans les côtes me remet d'aplomb.

– Ça va pas, non ! Vous êtes qui, putain ?

Toujours pas de réponse.

Si le mec qui les commande leur a ordonné de ne pas me parler, ils ne me parleront pas. J'exècre ces types et tout ce qu'ils représentent. J'exècre l'ordre, *les ordres*, quels qu'ils soient et d'où qu'ils viennent ; celui qui dirigera ma vie n'est pas encore né !

Je renonce à poser les questions qui me brûlent les lèvres. Où suis-je ? Que me veulent-ils ? Pourquoi suis-je encore en vie alors que mes potes sont tombés ? Je suppose que les réponses viendront bien assez tôt et mon petit doigt me dit qu'elles ne vont pas me plaire ; j'ai dégommé trois mecs, je doute qu'ils me donnent une médaille !

Nous entrons dans une pièce, blanche elle aussi. Mes « gardes du corps » me collent sans ménagement le cul sur une chaise métallique face à un bureau, se positionnent derrière moi, tandis que les deux autres vont encadrer la porte. Là encore, aucune chance de m'échapper ! Ils croisent les bras, me dévisagent. Ils me haïssent, je le vois dans leurs yeux. Ils détestent également ce que je représente : le chaos, le désordre, la racaille.

Mais je m'en tape de leur jugement !

J'ai un sourire en voyant entrer un gradé.

Les choses sérieuses vont pouvoir commencer...

Il traverse la pièce, s'assoit face à moi. Je le regarde, impassible. Il pose une enveloppe de couleur marron sur le plateau du bureau, en sort des photos, les fait glisser vers moi.

Je baisse les yeux.

Putain de merde...

Je prends sur moi pour ne pas réagir, m'adosse et lève un sourcil.

– Vous êtes mort, assène-t-il froidement. Ces clichés ont été pris hier lors de votre enterrement.

OK...

J'éclate de rire.

– Va falloir m'éclairer parce qu'à l'évidence, vu comme j'ai envie de pisser, je peux vous dire que je ne suis pas mort ! Ou alors, je suis au paradis et vous êtes un ange ! Mais vous n'avez pas la gueule d'un ange !

Visiblement, mon humour ne le fait pas rire.

– C'est tout l'effet que ça vous fait de voir votre mère pleurer la perte de son unique enfant ?

Euh... comment t'expliquer, mec...

Je ne suis pas comme qui dirait un enfant modèle et ma mère est loin d'être une mère modèle. Elle aurait plutôt tendance à me préférer une bouteille de son alcool favori, et pour ce qui est d'avoir de la peine, je ne saurais dire si elle pleure, les photos sont prises de trop loin. Mais elle reste ma mère et je l'aime, alors oui, ça me fait quelque chose de la voir devant mon cercueil, espèce d'enfoiré ! En tout cas, y avait pas beaucoup de monde. Normal ! Je suis responsable de la mort de plusieurs mecs de mon quartier, leurs familles m'en veulent certainement. C'est d'ailleurs plutôt bon pour moi qu'elles pensent que j'ai partagé leur sort, ça évitera qu'elles me tombent dessus pour me faire la peau. Je comprends également qu'il s'est passé plusieurs jours depuis le casse qui a mal tourné ; il faut du temps pour organiser des funérailles, même lorsqu'on a le bras long.

– Elle s'en remettra !

De toute façon, la plupart du temps, elle est à l'ouest, shootée par ses cachetons ou à cuver au fond de son lit. Elle me pleurera peut-être quelques heures, et encore, c'est pas sûr, puis elle ira noyer son chagrin en

descendant une bouteille de whisky ; elle aura une bonne raison pour une fois.

Il prend le temps de m'observer intensément, se demandant certainement si c'est du lard ou du cochon. Il fait ensuite glisser trois autres photos vers moi.

– Les agents que vous avez tués. Tous les trois pères de famille.

Je n'ai aucune émotion. Eux aussi ont tué les miens. Tuer reste tuer, de quelque côté que l'on se trouve, même s'ils ont l'ordre et la loi du leur ! Même s'ils font *régner* l'ordre et moi, le chaos. Même s'ils sont militaires et moi, un bandit.

Je lui souris.

Je le hais, putain, lui et ses semblables.

Rétorque :

– Vous allez les décorer pour sacrifice à leur patrie ?

J'ai à peine fini ma phrase qu'il se redresse, m'empoigne par mon tee-shirt et colle son nez à deux centimètres du mien.

– Arrête ce petit jeu ! me crache-t-il à la gueule. Si ça ne tenait qu'à moi, tu aurais déjà une balle entre les deux yeux alors je te conseille de ne pas trop la ramener !

Il me relâche brutalement, se rassoit, époussette ses manches.

– Parce qu'on se tutoie, maintenant ?

Il s'adosse, me toise, ayant manifestement retrouvé son calme, mais le feu de la colère couve encore dans ses prunelles.

– Oh, oui ! On se tutoie ! Parce que je te connais bien. Roméo Lefèvre, 24 ans, débite-t-il. QI exceptionnel, autodidacte, s'adonne au piratage

depuis l'âge de 12 ans, quitte l'école à 16, s'est mis au braquage depuis peu, surtout d'entrepôts de produits pharmaceutiques qu'il revend ensuite sur le darknet. Solitaire. Pas de petite amie connue...

– C'est vrai, je préfère la branlette ! l'interromps-je.

Je lève le doigt, ajoute, avec un grand sourire :

– Mais si vous vous posez la question, non, je ne suis plus puceau ! Je peux même dire, sans me vanter, que les femmes sont raides dingues de mon corps.

Enfin... quand je prends le temps de baiser !

Un soupir lui échappe. Je le désespère. Mais je m'en tape ! Pourquoi je chercherais à lui faire plaisir à ce mec ? À passer pour quelqu'un que je ne suis pas ? *Il* a besoin de moi, pas l'inverse.

– On t'a à l'œil depuis des mois, enchaîne-t-il, sans tenir compte de ma remarque. Nous étions au courant pour le casse. Comme je te l'ai dit, si ça ne tenait qu'à moi, tu prendrais une balle dans la tête, mais mes supérieurs en ont décidé autrement.

Je joue les abrutis.

– Que voulez-vous dire ?

– Ton profil les intéresse !

– Vous n'avez pas franchement celui d'un employé de Manpower !

– Le deal est simple, Roméo, élude-t-il encore. Tu acceptes de collaborer...

Il s'interrompt. Certainement pour ménager son effet, ou me foutre la pression, mais si c'est le cas, il se fout le doigt dans l'œil...

Je hausse un sourcil.

– Ou ?

– Ou on se débarrasse de toi ! Pas de problème, puisque je te rappelle que tu es déjà mort !

C'est un fait !

Et je ne manquerai à personne. Ma mère a à peine conscience que j'existe, même si je subviens à ses besoins et plutôt bien, je dirais ; elle ne manque de rien. Je n'ai pas connu mon père, nous n'avons aucune famille... J'ai quelques potes dans le quartier, mais maintenant, par leur faute, ils sont morts... Pas tous, j'espère...

Je demande, pour en avoir le cœur net :

- Et mes potes ? Ils ont droit à un deal eux aussi ?
- Non ! Toi seul nous intéresses !
- Pourquoi ?
- Je te l'ai dit, ton profil ! Pour le reste, tu le sauras en temps et en heure.
- Et si je refuse ?
- Tu n'en as pas une petite idée ?

Une balle entre les deux yeux, OK...

- Alors vous les avez tous tués ? Ils n'avaient rien fait de mal !

Il crache de mépris :

- Voler est illégal ! Et putain de merde, tu as buté trois des nôtres ! s'énervé-t-il.
- Moi oui, mais pas eux ! m'énervé-je à mon tour.
- Eux aussi ont tiré ! Nos gars n'avaient pas le choix.

Il bout.

Je vois dans son regard qu'il rêve de me faire la peau.

- Répondez-moi. Vous les avez tous tués ? insisté-je, me sentant moi aussi bouillir de l'intérieur.

– Tous, sauf un, celui qui a été neutralisé au début de l’assaut.

Damien...

Il a pris la salve paralysante à ma place. Au moins, il a la vie sauve.

Je contiens ma colère, soupire. C’étaient mes potes, mes copains de galère, ils avaient confiance en moi et eux aussi, je les aimais, mais la vengeance est un plat qui se mange froid... Quant à Damien, je suppose qu’il vaut mieux pour lui que je ne cherche pas à le revoir.

– Et ma mère ? Qui va s’occuper d’elle ?

– Nous lui verserons de l’argent chaque mois, elle croira que tu as contracté une assurance-vie ! se gausse-t-il. Nous continuerons si tu meurs dans l’exercice de tes fonctions, mais le virement s’arrêtera si tu nous fausses compagnie, ou si tu te fous de notre gueule, de quelque manière que ce soit !

Eh merde...

– Et si je ne conviens pas ?

Il a un rictus et mime un flingue contre sa tempe.

Évidemment... Et ma mère se retrouvera sans moyen de subsistance.

À son regard, je sais qu’il n’attendra que ça, que je me plante et que ses supérieurs lui laissent ma tête.

– Combien de temps ?

Il hausse à son tour un sourcil.

– Je ne comprends pas ta question.

– Combien d’années je vous devrai ? Au bout de combien de temps je pourrai raccrocher ?

Il éclate de rire.

– Tu es mort, Roméo ! Tu nous appartiens. Il n’y aura pas de belle fin pour toi ! En tout cas, pas celle que tu souhaites.

OK, logique, mais je devais en avoir la certitude.

Je lui fais encore mon plus beau sourire.

– Vous êtes qui au juste ? J’aime bien savoir où je mets les pieds et avec qui je bosse !

Il hausse un sourcil.

– C’est top secret ! C’est tout ce que tu as à savoir pour l’instant.

Bah... je suppose que je saurai le reste plus tard. Si je conviens... Dans la négative, ils m’élimineront.

– Et... comment je vais m’appeler, inspecteur ?

– Je l’ignore ! Et pour ta gouverne, mon grade est « général » ! crie-t-il.

Houla ! Faut pas badiner avec ses décorations !

Évidemment, j’ai reconnu les barrettes qui bardent sa poitrine et ne lui donne de « l’inspecteur » que pour l’emmerder. « Général », ça veut dire que je suis quelqu’un d’important et qu’ils ont *vraiment* besoin de moi... Peut-être pour infiltrer le darknet et ses réseaux illicites, ceux avec lesquels je suis en affaires. Ce qui n’arrangera pas ma sécurité. Si l’armée ne me déglingue pas, ceux du dark s’en chargeront si je les trahis.

Fait chier !

– Igor, ça me plairait, reprends-je. Ou Nicolaï, ou Vladimir, parce que clairement, Roméo, ça fait pas peur...

Je m’avance, secoue les mains.

– Ouhhhh, attention, voilà Roméo le tueur, tous aux abris ! Alors que... Igor arrive, les gars ! continué-je, avec une grosse voix. Là, ça en jette !

- T’aimes bien jouer au plus malin, hein ?
- Qu’est-ce qui m’en empêche ? le provoqué-je encore.

Sous-entendu, il n’est pas de taille à rivaliser avec moi !

Il jette un coup d’œil aux deux gars derrière moi, qui me chopent par les épaules et me mettent debout sans douceur.

– Fais le mariole ! gronde le général. Et c’est moi, personnellement, qui te réglerai ton compte ! Et je ne me contenterai pas de te loger une balle dans la tête, c’est moi qui te le dis !

Je lui adresse un rictus avant de me laisser emmener hors de la pièce. Je ne sais pas ce qu’il entend par là, mais je sais ce que je vaudrai. Je serai plus fort que lui, il ne m’aura pas ! L’important pour le moment est de le laisser croire qu’il a gagné la partie et qu’il peut faire ce qu’il veut de moi et de ma vie. Mais il se leurre s’il me pense docile. À la première occasion, je me tire d’ici.

Comment ? Je l’ignore. Mais je réussirai !

OceanofPDF.com

3

Roméo

Tu te demandes certainement dans quel état d'esprit je me trouve après ça... Eh ben... c'est pas terrible ! Trois jours que je stagne dans ce blockhaus avec dix autres gars, sans voir la lumière du jour. J'ai en permanence les yeux rouges avec ces néons qui agressent ma rétine, ce qui n'arrange pas mon humeur de chien. J'ignore même si je me trouve en France ou ailleurs, ils ne nous disent rien ! Mais n'aie crainte, dès que je le peux, je me tire d'ici, peu importe s'ils m'ont transporté au fin fond de l'Afrique. C'est devenu une idée fixe, je ne respire que pour ça et je rêve de tous leur faire la peau, à commencer par ce putain de général qui passe son temps à me faire chier. S'il rêve de me mettre une balle dans la tête, je ressens la même chose !

Assis au bord du tatami d'entraînement physique où nous sommes regroupés plusieurs fois par jour, je regarde d'un œil morne l'un de mes « collègues » d'infortune se battre contre l'instructeur, une armoire à glace antipathique, comme tous ici. Ils ont pour ordre de ne pas nous ménager pour nous endurcir et nous casser moralement, alors ces connards ne s'en privent pas. Trois se relayent pour les exercices de combat, et deux autres nous encadrent sur les nouvelles technologies : Internet et les outils de communication.

Tu te doutes bien que j'excelle dans ce domaine ! La toile n'a aucun secret pour moi puisque je passais mon temps à hacker contre rançon et à trafiquer sur le dark.

De plus, comme beaucoup de mecs de ma génération, je suis passionné de jeux vidéo depuis mon plus jeune âge, surtout ceux de baston et les simulateurs de tir. Je pratiquais avec les copains qui, plus fortunés que moi et gâtés par leurs parents – à la différence de moi qui, de toute façon n’en avais qu’un, de parent, ou plutôt *une*, qui, de surcroît, se foutait totalement de moi –, possédaient des consoles. J’ai eu l’opportunité de récupérer celle d’un pote, après qu’il l’a bousillée en tapant dessus de rage. Je l’ai réparée et elle m’a duré des années jusqu’à ce que je me fasse un peu de tunes en revendant des trucs volés et que je me paie mon premier ordinateur. Là, c’était le feu ! J’étais imbattable sur les jeux en ligne et mon trafic a pris de l’ampleur, puis de plus en plus lorsque je suis entré sur le dark pour revendre des produits illicites.

Bref... L’instructeur est censé nous enseigner comment tuer et nous défendre. Tous les coups sont permis et souvent, le sang coule.

Tu te demandes sans doute comment j’ai fait pour ne pas péter un plomb à supporter tout ça. Les coups, les brimades, le manque de sommeil... Moi aussi, parce que honnêtement, je bouillonne de l’intérieur constamment ; une vraie Cocotte-Minute prête à exploser.

Et ce, dès le premier jour ! Après cette fameuse entrevue avec le général Z, les mecs m’ont embarqué me faire raser la tête. L’envie d’emplafonner le coiffeur de merde qui m’a laissé en tout et pour tout un millimètre sur le caillou ne cessait de m’aiguillonner ! Mais... il possédait des ciseaux, un rasoir, dont il veillait à ne pas se séparer. J’aurais pu l’assommer avec une bouteille de shampoing, mais je doute que l’effet ait été celui escompté, d’autant que dans cette turne, avec toutes ces vitres autour de nous, mon geste ne serait pas passé inaperçu. Alors encore une fois, j’ai rongé mon frein. Ce n’était pas le bon moment. Je ne sais pas s’il y en aura un, un jour, mais là, clairement, je ne pouvais pas passer à l’action.

Le mieux était d’attendre, et j’attends encore !

– Qu’est-ce que t’as fait pour être ici ? me demande mon voisin.

Je l'observe. Sensiblement du même âge que moi, le crâne rasé lui aussi, une cicatrice d'une oreille à l'autre sur l'arrière de la tête, et des tatouages sur ses avant-bras noueux. Un bad boy de banlieue, comme moi, mais un camé, à la différence de moi qui n'ai jamais touché à la drogue ; je n'ai pas ce vice.

C'est bon, je ne peux pas tout avoir non plus...

Je fume juste quelques clopes de temps à autre.

– Alors, qu'est-ce que t'as fait ? insiste mon voisin.

Je n'ai pas franchement envie de me confier ni de l'entendre me raconter sa *life*, qui ne m'intéresse pas le moins du monde. J'ai assez de la mienne. Aussi, je me penche légèrement vers lui, m'appêtant à le rembarrer, lorsque des rangers entrent dans ma ligne de mire.

– On vous dérange ?

Ça faisait longtemps...

Je lève les yeux et réplique :

– Vous tombez hyper mal, inspecteur. Comme vous pouvez le voir, mon ami et moi sommes en grande discussion.

Ce qui est strictement interdit !

Ils nous ont interdit de communiquer. Ils préfèrent que nous nous bouffions le nez ! Que nous soyons en rivalité. C'est plus jouissif ! Jusque-là, personne n'est mort, mais parfois, je me demande s'ils interviendraient ou nous laisseraient nous entre-tuer si l'un de nous venait à péter les plombs. Par ailleurs, j'ai l'intime conviction que sur la dizaine de gars que nous sommes, un seul, ou peut-être deux seront sauvés.

– Debout ! aboie Z.

Je cligne des paupières.

S'il nous observe derrière les vitres des heures durant, il ne s'est jamais abaissé à nous rejoindre, encore moins à se battre contre l'un de nous. Évidemment, il fallait que ça tombe sur moi !

– Pardon ?

– J'ai dit debout ! hurle-t-il.

Je soupire, pour le faire chier, et j'ai à peine les deux pieds au sol que je me prends une mandale qui me renvoie au tapis. Je me relève d'un bond et charge comme un taureau. Il a peut-être appris à se battre, mais moi aussi ! Et pas à la loyale !

Il bloque mon corps, encaisse le choc.

Il est costaud, ce con !

Je le fais reculer de quelques centimètres, mais cet enfoiré me soulève à bras-le-corps et me plaque au sol. Ma respiration se bloque. Je me relève, charge de nouveau en poussant un cri de rage. Un autre coup de poing m'envoie au tapis. Avant que je me relève, Z pose un genou au sol et appuie son avant-bras contre ma trachée pour m'immobiliser.

– T'étais peut-être un caïd dans ton quartier pourri mais ici, t'es personne, gronde-t-il. Alors tu vas obéir aux ordres et fermer ta grande gueule !

Asphyxié, je secoue la tête pour qu'il me relâche, ce qu'il finit par faire. Il se redresse, me surplombe tandis que je reprends mon souffle difficilement. Je halète quelques instants et gronde à mon tour :

– Va te faire foutre, connard !

Putain, il sort son flingue et me met en joue, un rictus déformant ses traits.

– Tu n'as qu'un mot à dire et j'abrège tes souffrances !

T'aurais fait quoi à ma place ? J'ai 24 ans, ma mère à charge. Sans moi, elle est fichue et se retrouvera à la rue. Je vis peut-être une existence de merde mais elle m'appartient, et j'y tiens.

À la lueur meurtrière et satisfaite dans ses yeux, je sais que cet enculé appuiera sur la détente si je me rebelle. Il n'attend que ça : me faire la peau. Il en tirera même une certaine satisfaction. Celle du travail accompli. Il se glorifiera d'avoir éliminé une racaille de la surface de la Terre, sans aucun doute. Racaille qu'il souhaite utiliser, cela dit en passant, mais ça, c'est un autre débat. Je n'ai pas le choix, je dois obéir si je veux vivre. Mais ils ne m'empêcheront pas de garder au fond de moi l'espoir de leur échapper.

Je retiens des larmes de rage et d'impuissance tandis qu'un mantra se met en place dans mon esprit.

Ne pas leur montrer ma faiblesse, ne pas flancher, résister, être plus fort qu'eux...

– Alors j'appuie ou pas ? hurle-t-il.

Je secoue la tête.

– J'entends rien ! gueule-t-il encore.

– N'appuyez pas...

– Plus fort !

– N'appuyez pas, hurlé-je à mon tour.

Il rengaine son flingue et s'éloigne.

– Alors au boulot ! Et que je n'entende plus parler de toi ou la prochaine fois, je serai moins magnanime.

L'instructeur me tend la main pour m'aider à me relever. Un peu sonné, j'accepte et me remets sur mes pieds. Je le remercie, tout en regardant le général sortir du bocal, comme je l'appelle. Ce lieu où nous passons la majeure partie de notre temps, comme des putains d'animaux de laboratoire ou des marionnettes qu'ils façonnent pour nous transformer en bêtes à tuer.

Il se retourne, reprend sa position favorite : celle d'un observateur. Nos regards se croisent. Je renonce à le provoquer, mieux vaut qu'il me pense docile et abattu.

J'ai perdu une bataille, mais je n'ai certainement pas perdu la guerre...

OceanofPDF.com

4

Roméo

Piqué droit devant les trois gradés, dont le général Z, les mains bien à plat sur le côté des cuisses comme le parfait petit soldat que je suis devenu, je patiente. Z me toise tandis que les deux autres tournent les pages d'un dossier. Celui de mes résultats, sans aucun doute.

J'ignore qui sont ces hommes, et à dire vrai, j'en ai rien à battre !

Ce que je sais en revanche, c'est que le moment de vérité est arrivé ! Enfin, je vais sortir de ce trou à rats et faire mes preuves. Parce que deux ans dans ce blockhaus, c'est long et j'en ai ras-le-cul ! J'ai besoin de voir la lumière, le soleil, de sentir ses rayons réchauffer ma peau.

T'as bien lu, ma « formation » a duré deux ans ! Deux putains de longues années !

J'en ai chié, j'ai pris des coups dans la gueule, mais je les ai laissés sciemment me transformer en « agent très spécial ». Une machine à tuer à la botte de mes tortionnaires ! J'ai appris les techniques de combat rapproché, les arts martiaux, le maniement des armes – armes à feu ou armes blanches –, les tactiques de survie et d'auto-traitements... Je saurais reconnaître la gravité de mes blessures et me sortir de quasiment toutes les situations hormis, évidemment, si on me fait la peau, ou si l'on m'empoisonne. Et encore, je connais les antidotes pour presque tous les poisons connus. De plus, je maîtrise parfaitement les outils de communication et informatiques, bien que pour ces derniers, ils n'avaient pas grand-chose à m'apprendre.

J'ai pratiqué tellement d'heures de sport et de gonflette que les manches de mes tee-shirts craquent sous la pression de mes biceps, et je ne vous parle pas de mes cuisses. J'exagère juste un tout petit peu.

Bref, j'étais déjà doué, je suis devenu excellent !

Sans doute le meilleur de ma « promotion ».

Les gradés s'observent, hochent la tête.

Z prend la parole.

– On t'envoie en mission ! Retourne dans ta piaule. Nous t'apporterons ta tenue, une arme ainsi qu'une enveloppe avec les instructions. Départ dans une demi-heure.

Direct, concis, comme à son habitude, Z ne s'encombre jamais de détails. En tant que commandant de cette cellule, tout passe par lui, même s'il reçoit ses ordres de plus haut. Je ne pourrais pas dire qu'au fil des mois il a commencé à m'apprécier. Je ne suis qu'un instrument – de la chair à canon, je ne me leurre pas, ils vont m'envoyer au casse-pipe –, mais j'ai décelé à de multiples reprises une pointe de fierté dans son regard face à mes performances, comme si j'étais son produit, son protégé, ou... je-ne-sais-quoi d'autre de malsain.

Je ne réponds rien, me contente de hocher la tête.

Je sors de la pièce, ignore les regards des autres types qui attendent leur tour. Chacun sa merde ! J'en ai rien à foutre de ces mecs. Aucun lien d'amitié ne nous lie ! À quoi bon puisque mon intuition me dicte que peu d'entre nous seront « élus », et je doute que nous soyons amenés à nous fréquenter à l'extérieur.

Je longe le couloir menant aux piaules, entre dans la mienne.

Serai-je obligé de partir ?

Certainement !

Je ne peux dire qu'une chose : ces douze mètres carrés à tout péter ne vont pas me manquer ! Une véritable prison. Mais là encore, quoi de plus normal, puisque j'ai tué trois de leurs semblables ! Ils ne pouvaient pas me loger dans un cinq-étoiles ! Je méritais une punition. Ils ont alors préféré m'utiliser et utiliser mes capacités ; s'ils m'avaient enfermé jusqu'à la fin de mes jours au fond d'une véritable prison, elles n'auraient servi à rien.

J'observe les murs blancs, le lit une place, le bureau recouvert de livres de tactiques de guerre, la chaise métallique devant. Impersonnels au possible, mais j'en ai rien à foutre. Encore une fois, je ne suis pas là pour rigoler, mais pour faire ce que l'on attend de moi.

Tu te demandes s'ils ont réussi à me transformer ? Eh bien, je te répondrais que oui ! Je suis devenu ce qu'ils veulent avec, je l'avoue, un immense plaisir. Aujourd'hui, je fais partie des « gentils ». Un gentil qui va tuer des « méchants », des gêneurs, des malfrats, des pourritures, des empêcheurs de tourner en rond, des semeurs de troubles, des mecs mettant en péril les intérêts français... Je me demande quelle sera ma première cible...

Je me retourne en entendant la porte s'ouvrir ; une porte qui ne se ferme pas de l'intérieur, empêchant toute intimité.

On s'y fait... On se fait à tout !

Sans un mot, un gars que je ne connais pas me tend un paquet de fringues enveloppées dans un plastique, surmonté d'une arme, elle-même sous plastique, et d'une enveloppe. Je m'en empare, le remercie d'un hochement de tête. À quoi bon lui poser des questions, il ne me répondra pas, puisqu'il ignore ma mission, toujours pour des questions de sécurité.

Moins on en sait, mieux on se porte, et moins on peut en dire si l'on tombe entre des mains malintentionnées.

Aussitôt le gars reparti, je vais poser les affaires sur le bureau.

J'ai une demi-heure pour me saper, prendre connaissance des instructions et me rendre à la porte principale. Que je n'ai jamais franchie. J'ignore toujours où nous sommes, rien n'a fuité, et comme j'avais constamment les instructeurs sur le dos, je n'ai pas pu hacker les caméras de surveillance extérieures lorsque j'avais un ordinateur entre les mains.

Je fais donc ce que mes « supérieurs » attendent de moi : je retire mes godasses, mon pantalon de survêtement et mon tee-shirt, enfile le jeans, un autre tee-shirt, un sweat à capuche, un cuir type aviateur, le tout de couleur noire également, remets mes baskets, craque l'autre plastique, m'empare de l'arme et l'inspecte. Si je ne me trompe pas, *et je ne me trompe pas*, il s'agit d'un Glock 17, de cinquième génération. Un semi-automatique, neuf millimètres, d'une capacité de dix-sept cartouches. Une petite merveille ! Un tout nouveau modèle de l'armée de terre. Je ne pensais pas que l'occasion me serait donnée un jour d'en utiliser un. Mais visiblement, ce jour est arrivé. Je ne vais pas me plaindre ; il est fiable, précis, ergonomique. J'aurais préféré qu'il me soit « livré » avec le silencieux, mais là encore je ne vais pas faire le difficile. Je vérifie le chargeur puis le positionne sous mon sweat, dans la ceinture de mon jeans, et m'attaque à l'enveloppe.

J'en extrais une photo, celle d'un Asiatique. La petite soixantaine, me semble-t-il. Bien que lui donner un âge soit ardu. Ça me fait bizarre de voir en gros plan la gueule du mec que je vais buter. Je retourne le cliché. Rien ! Aucune autre instruction. Normal ! Les raisons pour lesquelles je dois tuer cet homme ne me regardent pas, ce n'est pas mon problème. Je dois faire le taf, un point c'est tout ! Pour autant, j'aurais aimé savoir où et quand... Et si jamais ça foire, quels recours aurai-je ?

Bah... je suppose que ça fait partie du test et que je ne dois rien attendre de mes « employeurs ».

Je mémorise les traits du visage de ma cible. J'inspire. Fais le vide. C'est le moment de vérité ; ça passe ou ça casse ! Mais encore une fois, je n'ai pas le choix, je réussis la mission, ou plutôt le « test d'aptitude », ou je crève. Il n'y a pas d'autre solution et je m'y suis préparé depuis longtemps.

Je savais que le jour de faire mes preuves à l'extérieur viendrait. C'est l'ultime test ! Le jour J ! Celui qui changera mon existence à tout jamais ! Faut pas que je me plante !

Je sors de la piaule.

L'excitation me gagne.

Tout va très bien se passer, je vais sortir enfin de ce trou, je suis le meilleur !

Je ne cesse de me rabâcher ce leitmotiv tandis que je longe le couloir des chambres, sans rencontrer âme qui vive. J'accède au hall. En face de moi, le couloir menant à la sortie, indiquée par un « exit » lumineux. Sur ma droite, les bureaux, dont celui où j'ai rencontré les gradés ; d'autres portes mènent à d'autres pièces, dont j'ignore l'usage ; à ma gauche, le bocal, l'espace d'entraînement, les appareils de muscu et les ordinateurs. Plus loin, un espace détente accessible à tout moment avec d'immenses bibliothèques remplies de livres de toutes catégories que nous pouvons emprunter à notre guise.

Les mains dans les poches de mon blouson, j'emprunte le couloir de sortie, continue mon chemin. Après quelques mètres, j'accède à un sas, où j'ai la surprise de découvrir Z, en pleine discussion avec deux gars en tenue de combat et lunettes noires. Un garde, assis derrière une vitre, commande certainement l'ouverture de la porte blindée.

Z m'observe, le visage hermétique, comme à son habitude. Les deux types en font de même. Ils me dissimulent leurs regards, mais sans doute me jaugent-ils. Un frisson me parcourt l'échine ; si je pensais leur fausser compagnie, c'est mort ! Ils m'abattront sans une seule hésitation. Le rictus de Z me le confirme. Mais à dire vrai, le contraire m'aurait étonné ; ils ne peuvent pas me laisser sortir, armé, sans une bonne escorte. Si toutefois, justement, je décide de leur fausser compagnie. Viendront-ils en appui si ça vient à mal tourner ? Je suppose que non ! Ils vont me laisser me démerder !

Je me plante devant mon supérieur.

- Prêt ?
- Il le faut bien, non ?
- Non ! Tu peux toujours renoncer !
- Et mourir ?

Il hausse les épaules.

*Bien sûr... Ça lui ferait tellement plaisir ! Hors de question, mon pote !
Je serai plus fort que toi, je m'en suis fait le serment il y a longtemps !*

- Quatre hommes vont te conduire à ta cible. Ils t'attendent le temps qu'il faudra.
- C'est déjà une bonne nouvelle.
- Pour autant, je te conseille de ne pas traîner !
- Bien, chef ! Quoi d'autre ?
- C'est tout !

*Ben voyons... Le contraire m'aurait également étonné. Surtout, me
donne pas trop d'infos, des fois que ça m'aiderait...*

- OK ! Même pas un petit « bonne chance » pour la route, ou... « j'ai confiance en toi, tout va bien se passer, Roméo », me gaussé-je.

Il me balance un regard noir.

Je l'énerve !

Si ça ne tenait qu'à lui, comme il me l'a souvent répété durant ces deux ans, il m'aurait fait passer de vie à trépas depuis longtemps ! Dire qu'il ne m'a pas facilité la vie est un euphémisme. Il avait ordonné aux instructeurs d'être encore plus durs avec moi qu'avec les autres.

Ça aussi, ça m'a donné la haine, putain...

Je porte les doigts à mon front, le salue.

- Inspecteur, j'ai été ravi de faire votre connaissance !

– Embarquez-moi ce tocard avant que je lui troue la peau ! s'énerve-t-il.

J'analyse la situation en voyant les mecs faire un pas dans ma direction. Si je dégainais, là, maintenant... Bon, OK, j'en buterais un, peut-être les deux, mais pas les deux autres !

Je renonce, c'est plus sage... Et plus intelligent.

Mais pour autant, faut pas trop me chercher, la journée est loin d'être terminée.

Je lève les mains, recule.

– Bas les pattes ! Je suis assez grand pour marcher tout seul.

L'un de mes deux « gardes du corps », la main sur son flingue, m'intime d'un mouvement sec du menton à le devancer.

– S'il fait le con, descendez-le !

– Avec joie, mon général ! répond le cerbère avec un rictus.

Lui aussi se ferait un plaisir de me faire la peau, après d'intenses souffrances, je présume. La liste de mes ennemis s'allonge. Je m'y suis habitué. Même si je faisais amende honorable et même si je deviens le meilleur tueur de tous les temps, pour eux, les vrais militaires, je resterai une merde ! Je n'obtiendrai jamais leur respect et ils continueront de me regarder avec cette haine et ce mépris au fond des yeux.

Rien à battre !

– Ouvrez ! ordonne Z.

Le mec, derrière son Plexiglas, appuie sur un bouton et la porte blindée coulisse. J'enregistre tout, ça peut servir... J'avance et aussitôt, les gardes m'encadrent. Ensemble, nous franchissons le seuil. La porte se referme lentement derrière nous.

– Au fait, R, aucun civil ne doit voir ton visage lorsque tu abats tes cibles !

Pardon ?

Je m'arrête, tourne la tête. Mon regard croise celui de Z un bref instant, avant que la porte ne se referme totalement.

Super... Il aurait pu me le dire avant, cet enfoiré. Je vais faire comment, moi ?! Mais je suppose que ça fait partie du test, qu'il me balance ça entre deux portes, c'est le cas de le dire, pour me déstabiliser ! Je ne vais pas commencer à me polluer la tête avec des détails, je verrai le moment venu. Chaque chose en son temps.

Au bout de quelques minutes de marche dans un autre long couloir, nous sortons du bâtiment. Je regarde de tous côtés avant que cerbère numéro un m'ouvre la portière arrière d'une berline noire aux vitres teintées, tandis que l'autre la contourne et pénètre dans l'habitable. J'en fais de même et cerbère numéro un me suit. Je me retrouve donc assis entre mes deux gardes du corps, sur la banquette arrière, alors que deux autres gardes sont à l'avant et ce n'est donc pas encadré de deux mais de quatre mecs armés jusqu'aux dents que je sors de l'endroit où j'ai été retenu prisonnier durant deux ans.

Je m'oblige à garder la tête droite, mais mes yeux furètent partout où ils le peuvent.

Je ne m'en prive pas puisque mes cerbères m'ignorent superbement.

Parfait, les gars...

S'ils savaient qu'ils me facilitent la tâche, peut-être agiraient-ils autrement.

Bref...

Si j'en crois ce que je découvre – ces mecs en kaki qui courent et crapahutent un peu partout –, nous nous situons dans un camp

d'entraînement militaire.

Nous accédons à la rue principale, puis à une route de campagne.

Les paupières toujours à moitié fermées, je note mentalement les panneaux. Mailly-le-Camp, Connantray-Vaufrey. Nous empruntons ensuite la direction de Marne-la-Vallée, puis l'A4 vers Paris.

Une fois sur l'autoroute, je me force à me détendre.

Cet état assez particulier entre veille et sommeil me gagne. Mon esprit s'évade. Mes instructeurs m'ont appris à me détendre, à gérer mon stress, à faire le vide pour éviter le tremblement de mes mains au moment d'appuyer sur la détente. Arracher la vie à quelqu'un n'est pas chose aisée. Je l'ai déjà fait, mais dans un cas de légitime défense, pour protéger mes potes, mon business, pour une question de vie ou de mort, parce que c'étaient eux ou nous. Mon choix a vite été fait : c'étaient eux ! Aujourd'hui, je n'en suis pas particulièrement fier, mais si c'était à refaire, je le referais. Non, je ne crois pas, j'en suis sûr.

Tu te demandes peut-être si je culpabilise... Tu as raison de te poser la question, et je pourrais te répondre que oui, mais en fait, non... Est-ce que ça fait de moi un monstre ? Je ne crois pas... Nécessité fait loi ! Ma vie n'est qu'une succession de merdes. Pas de père, une mère alcoolique et malade. Heureusement, elle n'avait pas mauvais fond, elle ne s'est juste jamais occupée de moi... Comment l'aurait-elle pu, elle ne pensait qu'à boire. J'ai dû me débrouiller seul depuis mon plus jeune âge. Heureusement, les voisines et les mères de mes copains nous donnaient de quoi manger, sinon, je serais mort de faim. Alors, certes, avec mon intelligence, j'aurais pu devenir quelqu'un d'autre, quelqu'un de bien, mais... Je ne sais pas... J'étais en permanence en colère... La facilité, peut-être... Parce qu'il est plus facile d'être haineux contre le monde entier que de lutter contre ses démons. Peut-être parce que mes professeurs de lycée n'ont pas cessé de me rabâcher que j'étais de la mauvaise graine et que je ne ferai jamais rien de bien de ma vie. Tout ça parce que je réglais mes comptes à coups de poing !

Je voulais leur prouver qu'ils se trompaient, me prouver à moi-même que je valais quelque chose malgré ma misérable condition, et qu'un jour j'aurais plus de fric qu'eux ! Je voyais tellement de condescendance dans leurs yeux. T'es qu'une merde, semblaient-ils toujours me dire ! Une merde, peut-être, un moins que rien, un truand, mais un truand riche... Et peut-être... Raison ultime... Peut-être que j'aime cette vie, tout simplement.

Peut-être que j'aime vivre dangereusement, peut-être que j'aime flirter avec le danger et faire des choses illégales. Peut-être me suis-je tellement shooté aux jeux vidéo que j'avais besoin, j'ai besoin de commettre des exactions et d'être borderline pour me sentir vivant. Ou pour me frotter aux autres, me montrer plus intelligent, les niquer ! Leur niquer leur race !

Alors, non, je ne regrette rien, et, oui, j'aime cette vie.

Et ce qu'ils me proposent aussi, je ne vais pas le nier : je préfère de loin obéir aux ordres du général que moisir six pieds sous terre, même si cela implique de tuer des gens. Les « méchants » ont juste changé de camp, c'est tout, et aujourd'hui, je me trouve du côté des gentils. C'est quand même dingue, non ? Pour autant, j'ai toujours du mal avec le fait d'être un instrument. Je dois encore me persuader que j'œuvre pour la bonne cause, moi, un truand !

T'as le droit de rigoler et de te foutre de ma gueule, c'est légitime.

Un truand comme moi devient un élément d'une cellule secrète sous commandement d'État ! Il y a de quoi se bidonner ! Et je t'avoue que je ne me prive pas d'apprécier toute l'ironie de la situation !

Bon, ce moment d'introspection passé, je me concentre sur la route, nous entrons dans Paris.

Après une vingtaine de minutes, je reconnais les bâtiments du quartier chinois sous l'éclairage des lampadaires. Le chauffeur ralentit la berline devant un restaurant, Le Wong, et tourne dans une ruelle.

Je me tends.

Tu le serais aussi, tendu... Mets-toi à ma place, je vais tuer un mec. Je dois faire mes preuves ! Et même si je m'en sens capable, j'ignore comment je vais gérer et je me trouve légèrement dans la merde puisque je n'ai rien pour camoufler mon visage lorsque je buterai ce mec.

La voiture se gare le long du trottoir.

Je regarde l'heure sur la console. Il est vingt et une heures.

Mon voisin de droite ouvre la portière, s'extirpe de la berline.

Je glisse mes fesses sur la banquette.

– Est-ce que l'un de vous aurait l'amabilité de me filer sa paire de lunettes ?

– Dégage ! grogne le chauffeur en me fusillant du regard dans le rétroviseur alors que les autres ne me calculent même pas.

OK...

Je ne suis pas surpris, mais putain, j'ai envie de hurler : nous sommes dans le même bateau, les mecs, j'appartiens à votre caste, je suis l'un des vôtres ! Mais à leur réaction, je comprends, comme je le pressentais, qu'ils ne me considéreront jamais comme tel. Ils me verront toujours comme une racaille, même lorsque j'aurai accompli ma mission, j'en mettrais ma bite au feu.

Je vais devoir faire avec, assurer mes arrières et me méfier de tous, des fois qu'ils auraient eux aussi l'idée de me faire la peau pour me punir d'avoir buté trois de leurs collègues. Comme s'amuse à me balancer Z dès qu'il en a l'occasion. « T'es déjà mort, mec, alors qu'est-ce qu'on en a à foutre de toi ! »

Ils peuvent me faire ce qu'ils veulent en toute impunité.

Sauf que... je ne suis pas n'importe qui ! Mon QI équivaut à celui d'eux tous réunis, bordel de merde ! Et maintenant que j'ai appris à me battre

comme un putain d'agent spécial, ils n'ont qu'à bien se tenir ! Bordel, j'enrage, mais je m'oblige à ne rien montrer ; ça aussi je l'ai appris durant mes deux années de captivité... Je vais les niquer, réussir ce test de merde et un jour, ça se paiera !

– OK, alors à toute, les mecs, lancé-je à la cantonade avant de prendre le large.

La portière claque dans mon dos.

Je me retrouve seul dans cette ruelle sombre, avec pour seule compagnie mon arme bien au chaud dans mon dos. Mon escorte ne m'a pas confirmé de vive voix que Le Wong est l'endroit où se trouve ma cible, mais sans doute suis-je supposé le comprendre tout seul... Ça fait partie du jeu et ça fait partie du test. J'espère en tout cas ne pas me gourer, et j'espère aussi que j'identifierai facilement le mec que je dois buter et qu'il n'aura pas trop de gardes du corps ou je suis cuit. Plus mes pas me rapprochent du restaurant et plus mon cœur s'emballe, malgré toute ma bonne volonté pour rester calme.

Allez, mec, tout va bien se passer, faut passer ce test... T'es le meilleur...

Je combats les élancements de mon palpitant en inspirant plusieurs fois, longuement, avant de pousser la porte de l'établissement. La chaleur et les odeurs caractéristiques de la cuisine chinoise me sautent à la face. Je salive. La bouffe au blockhaus était infâme ! Me vient alors à l'esprit que je n'ai pas de fric.

Bah... après ce que je m'apprête à faire, j'ai plutôt intérêt à prendre mes jambes à mon cou et à ne pas m'attarder dans le quartier ; les Chinois ne sont pas non plus des rigolos.

Je me demande soudain si je m'en sortirai sain et sauf, tout en regardant une serveuse se diriger vers moi, en tenue traditionnelle. Jolie. Brune, les cheveux longs, fins et brillants, sa robe noire et or met en valeur sa silhouette menue.

Elle me sourit.

– Bonsoir, monsieur. Vous êtes seul ?

– Oui !

– Veuillez me suivre, s’il vous plaît...

J’acquiesce, sans un mot de plus. Son accent est chantant, sa voix douce et le mouvement de ses hanches sous sa charmante petite robe, hypnotique.

Inutile de te préciser que je n’ai pas baisé véritablement, je veux dire avec autre chose que ma main, depuis deux ans ! Mais je ne suis pas là pour baiser cette femme, mais pour une mission qui déterminera si je dois vivre ou mourir !

Je réfrène mes désirs de luxure en me concentrant sur les convives mais j’ai beau regarder tout autour de moi, aucune trace de ma cible.

Merde...

La serveuse m’invite d’un geste élégant à prendre place devant une petite table.

– Celle-ci vous convient ?

Proche des cuisines... Idéal pour me barrer vite fait.

– Parfait, merci !

Elle me sourit et ma bite réagit instantanément.

Non, j’ai dit. Putain !

Je l’ignore, m’installe, veillant à ne pas lui dévoiler l’intégralité de mon visage.

Je perçois son regard insistant sur ma personne, mais plus elle m’ignorera, mieux cela vaudra. Pour elle, comme pour moi. Ses yeux noirs

et sa bouche rouge sang m'attirent un peu trop pour ma tranquillité d'esprit et pour ce que je suis venu faire. J'aimerais ne pas avoir à la tuer elle aussi.

Je conserve ma capuche, mon blouson, ma mine patibulaire et grogne un vague remerciement lorsqu'elle me tend un menu puis après qu'elle a pris ma commande. À aucun moment, je ne relève la tête vers elle. Je devrais peut-être au contraire me comporter le plus naturellement possible pour ne pas éveiller de soupçons, mais tant que je n'aurai pas repéré ma cible et élaboré un plan d'action et d'évasion, je dois me montrer prudent.

Tout en attendant mon plat, je donne l'illusion d'être captivé par mes mains croisées sur la table, alors que mon cerveau carbure de nouveau à tout va et que mes yeux se baladent discrètement alentour. Comme beaucoup de restaurants chinois, le cadre est un peu kitch. Un aquarium trône dans un coin de la pièce. Ici, pas de buffet, tout est à la carte, et la salle est relativement petite.

Mon plat arrive.

Je bougonne encore un remerciement, me redresse et m'empare de mes baguettes tandis que la serveuse se sauve, après m'avoir souhaité « bon appétit ».

Ouais, c'est ça, file, tu m'empêches de réfléchir !

Mon plat de nouilles sautées au bœuf est délicieux.

Je mange lentement, en observant les allées et venues des serveuses. Certaines franchissent un rideau rouge, au fond, près de l'aquarium, les mains chargées d'assiettes, ce qui me laisse à penser que derrière se trouve une autre salle, plus intime. Sinon, pourquoi ce rideau ? Et certainement que derrière ce rideau, dans cette autre salle, se trouve ma cible.

J'imagine plusieurs mecs installés à une table ronde...

Vais-je être capable de repérer d'un seul coup d'œil le gars que je dois abattre ?

Putain, j'en sais rien !

Je ne me suis jamais retrouvé dans cette situation. J'ai la théorie, mais pas la pratique. J'arrête de manger. Non pas que j'aie l'appétit coupé, mais j'aurai des difficultés à me mouvoir l'estomac plein.

Bon... C'est pas tout ça... Faut quand même que je passe à l'action !

Je m'empare de mon couteau, le glisse dans la poche arrière de mon jeans, me lève.

J'en chope un autre en passant devant une console où sont rangés les couverts à disposition. Puis, direction le couloir menant aux toilettes, indiquées par un petit panneau au-dessus d'une arche. Je la franchis, longe le couloir faiblement éclairé. Mon cœur commence à accélérer, l'excitation s'infiltre dans mes veines, faisant fourmiller mon corps en entier, maintenant pressé de venir à bout de cette mission.

Il va falloir agir vite !

Je ne peux que me fier à mon instinct. Si ma cible n'est pas dans la pièce attenante, c'est que mes supérieurs m'ont envoyé dans un traquenard et ça fait partie du test. Il faut que je sois prudent, rapide, concis, sûr de moi... Que je n'aille pas dégommer un innocent.

C'est plus ardu que je ne l'imaginais, mais ça me plaît... C'est comme dans un jeu vidéo. Il faut s'embusquer, attendre le bon moment, viser la tête, tirer... *Headshot* ! Sauf que ça n'a rien d'un jeu ! C'est la réalité. *Ma* réalité !

Je pousse la porte des chiottes. Minuscules. Je prends le temps de vidanger ma vessie à l'urinoir, puis me place devant le lavabo. Je m'observe. Mes pupilles, dilatées, témoignent de mon excitation, mais les traits de mon visage demeurent détendus. Personne ne pourrait déceler que sous ces fringues se cache un tueur. Je regarde autour de moi, à l'affût d'une idée. Ayant trouvé la solution à mon problème, je saisis l'un des couteaux et

découpe un bon morceau dans l'essuie-mains que je coupe en deux. Après quelques minutes d'acharnement, j'en viens à bout.

Je bloque la porte avec mon pied en la percevant s'ouvrir dans mon dos.

Fait chier...

– Une minute ! gueulé-je.

Je me dépêche de faire des fentes dans le tissu, pour les yeux, le fourre dans la poche de mon blouson. J'ouvre la porte, la tête baissée, croise le mec qui voulait entrer. Ses chaussures sont vernies, de bonne qualité.

Et si c'était ma cible...

Je me retourne, observe son profil une fraction de seconde. Jeune. Bien sapé. Il n'était pas dans la pièce principale, j'aurais repéré son costard anthracite brillant. À moins qu'il ne soit entré dans le restaurant pendant ma courte absence.

Non... Il sent la bouffe !

L'odeur ne peut pas avoir envahi ses vêtements en seulement cinq minutes !

Je baisse ma capuche, noue le torchon autour de ma tête, les trous pile-poil en face des yeux. Ce n'est pas hyper confortable, *tu t'en doutes bien*, mais je vais devoir faire avec...

Je rabats la capuche, garde le visage en direction du sol en sortant du couloir. J'ai fait plusieurs fois le chemin dans mon esprit lorsque je mangeais. Je sais parfaitement où aller. Je pourrais me déplacer dans la pièce les yeux fermés. Tous mes sens sont en alerte maximale. Je franchis rapidement les mètres qui me séparent du rideau. Dans l'indifférence générale. Jusqu'ici, tout va bien. Je ne prends pas le temps de respirer. Je détourne le rideau, entre, me dirige d'un pas rapide vers la seule table de la pièce. En une mini seconde, mes yeux, habitués aux jeux de guerre où il

faut regarder partout en un minimum de temps, ont fait le tour de la scène et verrouillé ma cible. Nos regards se croisent. La surprise traverse le sien lorsque je tends mon flingue dans sa direction, après l'avoir sorti de dessous mon blouson. J'actionne la détente, mais... il ne se passe rien. Mon flingue ne fonctionne pas.

Bordel de merde...

Je profite de la stupeur générale et chope de la main gauche le couteau dans la poche arrière de mon jeans, le lance de toutes mes forces sur la cible. Je ne perds pas mon temps à attendre son décès. Son bond en arrière, ses tremblements et la tache de sang qui s'étale sur sa joue à partir de l'orbite parlent pour lui. S'il n'est pas encore mort, il le sera dans quelques secondes. J'ai bien visé, je suis sûr de mon coup. Des cris d'épouvante envahissent la pièce. Deux mecs se penchent vers lui tandis que les deux autres qui me tournaient le dos et ne s'étaient pas rendu compte de ma présence avant qu'il ne soit trop tard sautent de leurs chaises en dégainant leurs flingues.

Je détale, traverse la salle du restaurant, les mecs à mes trousses. Ils hurlent des ordres en chinois, mais les gens, trop ahuris pour intervenir, ne bougent pas. Si j'en avais le temps, je m'arrêterais pour me bidonner de leurs têtes effarées, mais ce n'est pas le moment, je dois sauver ma peau.

Je déboule sur le trottoir, prends mes jambes à mon cou.

Je ne perds pas de précieuses secondes à regarder derrière moi, je sais que les deux mecs m'ont pris en chasse, mais il y a du monde, ils ne tireront pas en pleine rue.

Du moins, j'ose l'espérer...

Je continue pourtant de slalomer. Dans *Fortnite*, il faut sauter pour éviter les tirs de snipers, mais je ne suis pas dans un putain de jeu ! Je continue ma course effrénée, atteins la ruelle, allonge les foulées. La berline devrait être garée là, mais elle a disparu.

Quelle surprise !

En vérité, pas tant que ça !

Après le coup du flingue qui ne fonctionne pas, je savais que d'autres choses allaient merder.

Je ne m'arrête pas. Je dois les semer. Je suis rapide, mais eux aussi.

Bordel de merde...

Je cours aussi vite que je peux, reviens sur la rue principale ; ils n'hésiteront pas à me descendre si je reste dans cette ruelle. Au bout, je tourne à droite, puis encore à droite, puis à gauche. Je sens les Chinois me talonner, je perçois leur souffle, leurs invectives pour se motiver. Ils sont bons, ils ne vont pas me lâcher, mais heureusement pour moi, en tant que gardes du corps, ils sont à chier ! Comment protéger un mec lorsque l'on tourne le dos à la seule issue de la pièce ? Je sais pas où ils ont été formés, mais je pense qu'ils ne garderont pas leur poste très longtemps après un coup pareil !

C'est pas mon problème...

Mais ça va vite en devenir un gros si je n'arrive pas à les semer.

Mon cœur tambourine dans ma poitrine, l'instinct de survie me fait encore accélérer. Je tombe sur l'avenue d'Ivry... Si ma mémoire est bonne, j'atteindrai ensuite le boulevard Masséna, puis le pont National. C'est ma seule issue. Quelques magasins sont ouverts, mais je ne peux entrer dans un lieu clos, ils me descendraient...

Vive les mois d'entraînement sur tapis de course, à fond la caisse.

Mon rythme cardiaque ne s'emballe pas. Je suis endurant. Eux, certainement un peu moins, car j'ai le sentiment, sans m'être pour autant retourné, que la distance entre nous augmente.

Je cours et cours encore, slalome entre les gens, quand enfin, j'arrive en vue du pont.

J'allonge encore les foulées, malgré les brûlures intenses de mes cuisses.

Je ne dois pas lâcher maintenant, l'esprit est plus fort...

Sitôt au pont, je saute par-dessus le parapet, les deux jambes jointes, après m'être assuré d'un coup d'œil qu'il n'y a rien de dangereux en dessous, et bien de l'eau. La froideur me saisit, le courant me surprend, je ne m'attendais pas à ce qu'il y en ait autant. Je me laisse dériver sous le pont et refais surface. J'agite pieds et bras pour me maintenir la tête hors de l'eau, regarde en haut. Les deux Chinois sont penchés sur le parapet. L'eau est d'encre, il fait noir, ils ne pourront pas me repérer.

Je suis sauvé...

Je lutte de longues minutes contre le courant, un peu moins dense sous le pont, jusqu'à ce qu'ils décident de rebrousser chemin.

Maintenant, il faut que je sorte de là.

Je retire le bandeau, nage en direction du quai, mes mouvements entravés par mes vêtements et le courant. Aux brûlures des cuisses s'ajoutent celles des bras. Je serre les dents pour les empêcher de claquer.

Je dois me magner ou je vais choper la mort. Par endroits, l'eau est glaciale et en plus, ça pue !

J'accède enfin à un escalier, me dépêche de sortir et me remets à courir.

Mes baskets font un bruit de succion sur le bitume. Je replace mon flingue, que j'ai toujours à la main, dans la ceinture de mon pantalon tandis que les clochards, surpris par l'apparition, m'interpellent. Ils doivent me prendre pour un taré ! Je devrais leur demander un canon de rouge, ça me revigorerait ! Mais je n'en fais rien. Je trace, les ignorant, remonte le quai dans le sens contraire puis d'autres marches menant à la rue. J'ignore où je

suis, mais qu'importe, maintenant, il me faut un moyen de locomotion, pas trop sophistiqué et sans alarme, si possible.

Je pénètre dans une rue perpendiculaire, plus calme, et après quelques mètres, je jette mon dévolu sur une vieille R5 toute pourrie. Après plusieurs coups au même endroit avec la crosse du Glock, la vitre côté conducteur cède. Je me débarrasse des morceaux restants avec le coude, pénètre dans l'habitacle. J'ai déjà piqué des bagnoles quand j'étais jeune, pour aller faire le con dans des terrains vagues avant de les cramer. Je sais comment procéder. Je pète le cache sous le volant, arrache les fils, les noue ensemble. Le moteur démarre au quart de tour.

C'est moche comme caisse, mais fiable, y a pas à dire...

Je fous le chauffage à fond, démarre sur les chapeaux de roue, soupire.

Mission accomplie !

OceanofPDF.com

5

Roméo

Les kilomètres de nationale me rapprochant de la base défilent. Certes, j'aurais pu me tirer et ne pas retourner là-bas, j'avoue que l'idée m'a effleuré l'esprit. J'aurais également pu en profiter pour aller voir ma mère, mais à quoi bon... La pauvre n'aurait rien compris. Pour elle, je suis mort et enterré et même si je possède un paquet de fric sur un compte en Suisse dont je connais le numéro par cœur, là, dans l'instant, je n'ai pas une tune, plus d'identité, plus de vie, plus rien ! Ce n'est pas le moment de me faire serrer par les keufs, c'est pourquoi je respecte les limitations de vitesse.

Non, le mieux que j'ai à faire, c'est de rentrer, d'accepter ce qu'ils attendent de moi, de sortir du blockhaus et de me construire une nouvelle vie. De plus, j'ai des comptes à régler avec le général, cet enculé qui a fait de ma vie un enfer. Celui-ci, il ne paie rien pour attendre ! Tout se paie. Un jour ! J'espère qu'ils me trouveront un chouette appartement et me laisseront carte blanche.

Putain, j'ai hâte !

J'espère également ne pas aller au-devant de déconvenues, comme le putain de tour qu'ils viennent de me jouer !

Enfin, après trois bonnes heures de route, il est deux heures du matin lorsque j'atteins le camp militaire ; retrouver mon chemin a été un jeu d'enfant, j'ai mémorisé les grandes directions à l'aller. J'entre dans l'enceinte, étonné de ne pas être contrôlé, mais bon, ici, c'est un camp

d'entraînement, pas un lieu de stockage d'armes sensibles. Je contourne et longe plusieurs bâtiments pour accéder au blockhaus.

Je gare ma poubelle volée, en sors et claque la portière.

Je me la joue détendu, alors que mon cœur s'emballe. Ils ont voulu me niquer, mais ça fait partie du plan et de l'entraînement ; ils ont besoin d'envoyer sur le terrain des agents qui ont le cœur bien accroché, capables de faire face à toutes les situations, même dans l'urgence – surtout dans l'urgence –, et qui tiennent la route. Je comprends ! C'est pour cette raison que je ne leur rentrerai pas dans le lard. Et c'est dans mon intérêt, soyons clair ! J'ai eu deux ans pour faire le point et prendre des décisions ; je ne vais pas reculer maintenant alors que j'ai certainement franchi la dernière étape.

Je lève le majeur en direction de la caméra.

Je suis calme, mais j'ai quand même envie de les énerver un peu. D'autant plus qu'ils se sont foutus de ma gueule, et qu'ils ont besoin de moi. Je vais profiter de cet état de grâce avant de quitter les lieux.

Après quelques secondes, les portes blindées s'ouvrent devant moi.

Je pénètre dans le sas, longe l'immense couloir tout juste éclairé par de petits spots. C'est glauque à souhait. Des grilles, qui n'étaient pas fermées à l'aller, coulissent à mon approche, ainsi que les toutes dernières portes blindées. J'adresse un salut militaire plein d'ironie au croupion dans sa guérite vitrée et trace ma route en direction du bocal. L'adrénaline quitte mes veines, me laissant démuni et nauséeux. Mes pas se font pesants, je suis mort de froid avec mes vêtements trempés sur le dos. Je longe le bocal, m'attendant à tout moment à tomber sur Z et c'est sans surprise que je l'aperçois se diriger dans ma direction du fond du couloir menant à ma piaule. Couloir menant certainement à ses quartiers personnels, je l'ignore.

Manifestement, je n'aurai pas l'autorisation d'aller me coucher tout de suite !

Fait chier...

Je pensais qu'il me laisserait me reposer, mais faut croire qu'il m'emmerdera jusqu'au bout ! Je m'arrête et l'attends, les mains dans les poches de mon blouson. Il stoppe sa marche à quelques centimètres de moi, tend la main.

J'extirpe le flingue de la ceinture de mon jeans, le claque dans sa paume.

Pour ce qu'il m'a servi...

- Bien joué, R ! Ta mission-test est une réussite !
- Ce n'est pas grâce à vous ! Le flingue ne fonctionnait pas !

Il se met à rire et je serre les poings pour ne pas lui coller la mandale qu'il mérite pour s'être foutu de ma gueule.

– Ah, ah, évidemment... Mais tu as parfaitement géré la situation. Ta mission est un succès !

Comment sait-il que la cible a été abattue ?

Je l'ignore, mais je suppose qu'il a ses indicateurs.

– Vous en doutiez ? me contenté-je de laisser tomber.

Il a une petite moue.

– Pas le moins du monde !

Connard !

Je vois, à son regard, qu'il aurait préféré que je foire pour avoir l'autorisation de me vider son chargeur en pleine tête, mais ce sera pour une prochaine fois, enculé...

Ou pas !

- Bref... Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ? Parce que je ne veux pas casser l'ambiance, mais je suis trempé, j'ai froid, je pue et je suis crevé.
- Suis-moi au lieu de te plaindre !

Je lui emboîte le pas. Le repos sera pour plus tard. Je ne le questionne pas sur les autres mecs, ni si je suis le seul survivant, ce n'est pas mon problème et aucun n'était mon pote. J'ai compris la leçon : s'attacher à quelqu'un avec la vie que je mène est source d'ennuis et de douleur. J'ai souffert lorsque j'ai vu les mecs de mon gang tomber les uns après les autres, puis en apprenant qu'ils avaient tous péri, sauf un. J'ai tellement souffert que je ne souhaite cela à personne, pas même à mon pire ennemi ; leurs visages ont hanté mes nuits durant de nombreux mois... J'ai dit que je ne culpabilisais pas d'avoir tué des mecs du groupe d'intervention, mais être responsable de la mort de mes potes, ça, j'ai mis du temps à l'avaler et à me le pardonner. Même si, soyons honnête, tous connaissaient les risques du métier et les assumaient.

Z m'entraîne à sa suite vers une porte, à proximité de celle où j'ai passé mon « entretien », qu'il ouvre en plaçant son pouce sur le boîtier à sa droite. Mon excitation, malgré une intense lassitude, refait surface ; je vais enfin savoir où elle mène ! Je le suis dans l'escalier orienté vers le bas, avec un petit pincement au cœur. S'il m'emmenait au sous-sol pour me faire la peau ? Je me rassure aussitôt. Impossible ! Je suis le meilleur, j'ai passé le test, ils ont besoin de moi ! Ils n'auraient pas misé sur moi et ne m'auraient pas formé pendant deux ans pour m'éliminer maintenant. Ce ne serait pas logique. Mon palpitant, à cette pensée, se calme peu à peu. Pour s'emballer encore lorsque nous atteignons un immense open space, avec...

Putain de merde...

Des écrans géants contre les murs, des agents devant des ordinateurs, hommes et femmes... Au bas mot une bonne dizaine. Sur les écrans, des images, des vues aériennes, des points rouges sur des planisphères. Si chacun d'eux figure un agent en mission, ben putain, y en a pas mal ! Mon corps frétille à l'idée de faire partie de cette escouade. Je ne peux m'empêcher d'en ressentir une immense fierté, et une sorte de... d'euphorie

s'empare de moi. Une joie intense qui me laisse perplexe. Si l'on m'avait dit, il y a deux ans, que je kifferais faire partie des agents spéciaux à la solde du gouvernement français – ce que j'ai fini par apprendre au fil de ma formation –, j'aurais ri, mais ri... Moi, un truand, devenir un vendu de flic ! Et encore mieux qu'un flic : un pro de la gâchette préposé aux meurtres commandités par l'État... Impensable ! Irréalisable ! De la connerie en barre ! Et pourtant, deux ans plus tard, cette destinée s'ouvre à moi ! Et putain, ça me rend heureux ! Incroyablement heureux. Même si j'ai pleinement conscience qu'une vie de solitude m'attend. Mais ça, je le savais déjà...

Je réponds d'un clin d'œil au regard appuyé et plus qu'intéressé de l'une des opératrices. Jupe bleu marine, chemisier blanc, cravate bleue, une militaire... plutôt jolie avec sa queue de cheval haute, ses mèches folles autour de son visage aux traits fins, sa poitrine, plantureuse, qui tend avantageusement le tissu de la chemise. Ma queue se rappelle à mon bon souvenir. J'en ferais bien mon dessert de cette petite. Je me vois aussitôt empoigner sa queue de cheval pour m'enfoncer brutalement dans son corps et la pilonner avec fièvre, j'entends ses gémissements dans ma tête, puis ses cris de jouissance... Putain, c'est moi qui suis prêt à jouir avec mes conneries !

– R ?

Je me racle la gorge, réfrène mon désir exacerbé par l'abstinence et le regard de cette meuf qui me mate sans vergogne, et reporte mon attention sur le général.

– Z ?

– Tu m'écoutes ?

– J'avoue que j'ai perdu le fil...

Son regard effectue des allers-retours entre l'opératrice et moi et au sourire qui se dessine sur ses lèvres, avec lenteur, je comprends qu'il a deviné la teneur de mes pensées. Me faire cette meuf serait aisé, c'est marqué en toutes lettres sur son visage qu'elle me kiffe, mais à quoi bon...

Je doute, par ailleurs, que les relations entre agents soient autorisées ! Mais je ne serais pas contre un petit coup vite fait dans les chiottes... Ou n'importe où ailleurs, histoire de me vider les couilles dans le corps d'une femme pour une fois...

– R ! Un peu de sérieux !

Je repousse les idées libidineuses et dépravées à mort de mon esprit, me concentre sur le visage de Z. Ma libido en prend un coup.

Quelle tronche de cake !

Bref... Je l'écoute avec attention, ignorant la jolie brunette. Il y va de mon avenir après tout ! Les meufs, je verrai ça plus tard... Ou pas... Mais cette nana reste dans un petit coin de mon esprit.

– Ces personnes travailleront pour toi depuis cette cellule.

– Une en particulier ? m'enquiers-je, réfrénant un sourire de satisfaction qui aurait sans doute tendance à virer sur le lubrique.

– Oui ! Mais je suis au regret de te dire que tu n'auras pas voix au chapitre !

Ah, dommage...

Je regarde les autres femmes présentes, me rendant compte qu'aucune n'est aussi bandante que la brunette. Nos regards se happent une nouvelle fois et le feu de ses iris embrase à nouveau ma queue.

– En opération, tu seras en permanence en relation avec eux.

OK... Mieux vaut ne pas penser à cette nana et à son cul alors, ou je risque de foirer ma mission et d'y laisser ma peau. Et si en plus, elle a une voix bandante, je suis mal. J'espère maintenant qu'elle ne sera pas mon contact, ou je vais au-devant d'emmerdes.

De toute façon, ça pue la merde à plein nez depuis le début, cette affaire !

Mais quand on est dans la merde jusqu'au cou, justement, faut nager dans le sens du courant, même si c'est nauséabond, pour espérer en sortir un jour.

– Dégage ton bras ! ordonne soudain Z après avoir adressé un signe de tête à un type en blouse blanche qui se tenait non loin de nous, un plateau entre les mains.

Habitué à exécuter les ordres sans poser de questions, je fais tomber le cuir au sol, puis le sweat, trempés, et remonte la manche de mon tee-shirt sur mon biceps gauche. Lorsque le doc est près de nous, je constate que sur son plateau reposent des cotons, une fiole, un scalpel, ainsi qu'un fin objet métallique de forme oblongue.

– C'est ? questionné-je.

– Un implant !

Je m'en doutais un peu...

– Nous devons pouvoir te géolocaliser.

Je me redresse, acquiesce. Évidemment qu'ils doivent savoir en permanence où je suis. Il y va de la réussite de mes missions, parce que de ma vie, ils n'en ont rien à foutre. Je me demande soudain combien nous sommes dans ce cas. Tous ces points rouges déployés à travers le monde représentent-ils des types comme moi ? Des types de la deuxième chance qui n'en est pas franchement une puisque notre durée de vie est limitée. Nous sommes en sursis, rien de plus, des outils dont *ils* se débarrasseront lorsque nous n'aurons plus d'utilité, ou lorsqu'ils l'auront décidé.

Bah... pour le moment, je suis en vie, et c'est tout ce qui compte...

L'incision me fait me tendre. J'ai connu pire... Ce n'est pas tant la douleur, infime, qui me fait grimacer, mais d'être pucé comme un clébard.

Bah... ça aussi, ça fait partie du jeu...

Le « doc », le visage aussi hermétique qu'un tôlier, sort alors un Smartphone de sa poche.

- Votre identité, s'il vous plaît ?
- Pardon ?
- Il nous faut un nom ! renchérit Z.
- Un nouveau nom, vous voulez dire ?
- Pour un mec au QI exceptionnel, parfois tu me sidères, R !

Ouais, bon, ça va... Je n'ai pas franchement réfléchi à la question d'une nouvelle identité !

- James Bond, ça me plairait bien...
- Déjà pris !
- OK... Ben... Nicky Larson, alors !

Z lève les yeux au ciel tandis que le doc me dévisage, se demandant certainement quel guignol ils ont « embauché » là.

- Ryô Saeba ?
- C'est qui encore celui-là ? demande Z, les sourcils froncés.
- Le vrai nom de Nicky Larson !

Le doc pouffe et Z s'exclame :

- Non ! Rien qui fasse japonais !
- Pourquoi ?
- Parce que ! C'est comme ça !

OK... Sans doute ne les porte-t-il pas dans son cœur.

Je réfléchis quelques secondes, jusqu'à ce qu'un nom s'impose à moi.

- Kyle Reeves !
- Comme le héros dans *Terminator* ?

Je lève les yeux au ciel à mon tour.

- Non, comme l’astrophysicien !
- C’est pas Hubert ?
- Si, mais je préfère Kyle ! Je pourrais être son petit-fils. Je crois que ça me plairait !
- Va pour Kyle Reeves ! tranche Z. Maintenant, va te pieuter. Demain, je te donnerai tes papiers et tu pourras commencer une nouvelle vie. Fais-en bon usage !

Je claque des talons, porte les doigts à mon front, clame d’une voix forte :

- OK, inspecteur !

La brunette éclate de rire, tandis que le doc s’en retourne, dépité.

- Allez, dégage avant que je regrette ma décision !

J’effectue cette fois-ci une petite révérence, ramasse mes fringues au sol et fixe la brunette une fraction de seconde avant de me détourner et d’emprunter le chemin de la sortie.

Quelques minutes plus tard, après une bonne douche dans les sanitaires communs et une branlette, histoire de faire descendre ma pression interne, je m’effondre sur mon pieu, le sourire aux lèvres.

Kyle Reeves, ça sonne bien, non ?

Et putain, enfin je vois le bout du tunnel... Ou le début d’un autre, mais qu’importe, dans quelques heures, je sortirai de ce trou à rats et débiterai, comme le dit très justement Z, une nouvelle vie ! C’est sur cette pensée que je laisse le sommeil m’engloutir, même si j’ignore ce qui m’attend, et même si j’en ai malgré tout une petite idée qui pourrait m’ôter toute envie de dormir si j’étais quelqu’un de sensé.

6

Roméo

Les mains dans les poches de mon jeans, neuf, tout comme les autres fringues que j'ai sur le dos qui m'ont été apportées ce matin par le même mec que la veille – chemise blanche, petite veste cintrée, sous-vêtements et chaussures de marque ; je n'ai jamais été si bien sapé –, je me perds dans la contemplation du bocal et des mecs qui s'y entraînent. Des petits nouveaux... Ce que sont devenus ceux qui ont partagé mon quotidien pendant deux ans effleure ma conscience une fraction de seconde, puis s'évanouit. Certains meurent, d'autres naissent, dans cette grande roue qu'est la vie. Ainsi *va* la vie ! Et qui suis-je pour en juger ? Personne ! Sauf que bientôt, on me demandera de mettre fin à l'existence de certaines personnes, pour sauver la mienne, encore et encore... Jusqu'à la fin... Je me demande combien de temps je supporterai d'être un instrument... Lorsque des pas, reconnaissables, résonnent dans le hall, je réfrène mes états d'âme et tourne la tête.

Z !

Un attaché-case au bout du bras, il vient se positionner auprès de moi. Il m'en tend la poignée, dont je m'empare.

– Tu trouveras là-dedans tes papiers d'identité, passeport, ainsi que ta nouvelle adresse. Un compte en banque a été ouvert à ton nom et une voiture t'attend à l'extérieur. Tu as carte blanche pour acheter ce dont tu as besoin pour tes missions, ton budget est illimité. Tu verras, tu as déjà un bel arsenal à l'appartement, mais n'hésite pas à l'étoffer. En ce qui concerne les

cibles, nous te dirons comment procéder. Soit élimination directe, soit... plus discrètement...

Il marque une pause.

– À toi ensuite de trouver la meilleure solution...

– Bien reçu !

– L'appartement est hautement sécurisé, il y a des caméras partout, hormis dans les toilettes, salle de bains et chambre à coucher. Il est meublé. Si tu as besoin de plus, achète ! En ce qui concerne ta vie privée, je ne peux que te conseiller de faire attention à tes fréquentations.

Il a un rictus.

Tu m'étonnes !

Je me vois mal ramener une meuf chez moi, sachant qu'il y a des caméras et qu'elle sera en danger si jamais elle découvre qui je suis et ce que je fais dans la vie.

– Ma couverture ? m'enquiers-je.

– Kyle Reeves, comme tu le souhaitais. Franco-Canadien. Tu bosses pour PharmaCorp, un laboratoire pharmaceutique d'envergure internationale, puisque ces produits n'ont plus aucun secret pour toi...

– Ça, c'était il y a deux ans ! renchéris-je.

– On s'en fout, tu ne vas pas véritablement travailler ! L'important, c'est que tu aies la vie la plus normale possible vue de l'extérieur, que tu passes inaperçu et que tu te fondes dans la masse.

– OK ! Quoi d'autre ?

– Tu verras à l'usage.

Il me tend un téléphone portable après l'avoir sorti de la poche intérieure de sa veste. Je m'en saisis, l'inspecte ; iPhone dernier cri... Pas mal !

– Tous tes documents personnels sont dans la mallette. Compte bancaire, carte, mots de passe pour ton téléphone et nos communications internes. Je

te laisse t'installer et prendre connaissance de tout ça. Tu devras être opérationnel dans trois jours.

Bon sang, c'est peu !

– Comment entrerez-vous en contact avec moi ?
– Nous t'appellerons ou t'enverrons un message ! Ton portable est sécurisé. Tout comme ton ordinateur, chez toi, sur lequel tu trouveras tes ordres de mission. Un autre, civil, t'attend dans ton bureau. C'est clair ?

Je glisse le portable dans la poche arrière de mon jeans.

– Limpide ! En appui ?
– Les gens de la cellule ! Tu trouveras dans ton arsenal des systèmes de communication satellitaire. Eux aussi sécurisés, tu t'en doutes. Ne les oublie pas ! Ce sont les uniques liens entre toi et nous.
– Si ça foire ?
– Tu recommences ! Mais si tu te fais choper, tu seras éliminé.
– Pas d'exfiltration ?
– Non, personne ne doit savoir qui tu es, ni pour qui tu bosses ! Si tu es grillé, t'es mort ! Une équipe de nettoyage passera derrière toi pour éliminer les preuves.

OK... Ben... je ne donne pas cher de ma peau... Ou alors, il va me falloir beaucoup de chance !

Il me surprend en me tendant la main.

Étonnamment, je n'ai pas envie de le provoquer et encore moins de faire le con.

Je m'en empare, la serre avec force.

– Bienvenue dans la cellule, Kyle, et bonne chance !
– Merci, général !

Nous nous regardons dans le blanc des yeux. Nous ne serons jamais intimes. Il se contente de faire son job. Quant à moi, je ferai ce qu'il attend de moi. Pourtant, à cet instant, je jurerais qu'il est satisfait que je m'en sois tiré et que je fasse dorénavant partie de la « cellule ». Mais avec lui, comment savoir ?

Je lui adresse un signe de tête, prends la direction de la sortie.

Le mec de la guérite vitrée, sans même un regard, actionne un bouton et les portes blindées s'ouvrent les unes après les autres, jusqu'à ce que j'accède à l'extérieur, dans l'indifférence générale. Ce qui m'indiffère également totalement ! Ces mecs ne sont pas ma famille et je vais devoir faire le deuil d'en avoir à nouveau une un jour.

Ça aussi, je m'en fous !

Je suis un tueur !

Un tueur sans plus aucun état d'âme.

Et advienne que pourra !

Je pose la mallette sur le capot de la Range Rover noire aux vitres teintées, flambant neuve, stationnée sur le côté du blockhaus, l'ouvre. J'en sors un trousseau de clés, actionne la commande d'ouverture des portières, les fourre dans la poche de mon jeans et fais l'inventaire de l'attaché-case. Une feuille sur laquelle sont notés un numéro de portable, des codes, dont un à quatre chiffres, certainement celui de la carte bancaire, ainsi qu'une adresse, que je mémorise ; des dossiers, un portefeuille. Je l'ouvre, me saisis de la carte bancaire, la fourre dans la poche intérieure de ma veste, puis je referme l'attaché-case, après avoir sécurisé les mécanismes de fermeture à l'aide d'un code à trois chiffres. Je pénètre dans l'habitacle de la Range, pose la mallette sur le siège passager, insère la clé dans le neiman et démarre. Le moteur répond au quart de tour. J'ignore encore à quoi ressemblera mon appart, mais s'il est à l'image de la voiture, je ne serai pas déçu. Je dois reconnaître qu'ils ne se foutent pas de ma gueule pour le

coup ! J'effectue une marche arrière avant de repartir sur les chapeaux de roue, en faisant couiner les pneus.

Le pied total !

Ça m'avait manqué !

J'aime la vitesse, le risque, les déferlantes d'adrénaline et j'aime les belles caisses. Si j'ai suffisamment de fric, je m'offrirai une sportive ! Ce que je ne me suis jamais autorisé pour ne pas attirer l'attention sur mon business. Tout en traversant Mailly-le-Camp lentement, pour là encore ne pas attirer l'attention en conduisant comme un taré, puis en prenant la direction de l'autoroute menant à Paris, je laisse mon esprit divaguer. Tout y passe. Ma mère, mon passé, mes anciens potes, ces deux dernières années, la mission, Z, la jolie brune...

Son beau visage, ses nichons comme des obus ne quittent pas une seule seconde mes pensées et malgré moi, ma queue se tend. Il faut que je baise, et vite ! Ou je ne réponds plus de moi !

OceanofPDF.com

Kyle

L'idée de baiser quitte mon cerveau à la minute même où je pénètre dans le parking souterrain d'un petit immeuble du dix-neuvième arrondissement, à la façade acceptable. La porte en fer s'ouvre devant moi, la Range devant être équipée d'un passe. Je me gare, saisis la mallette, m'extrais de la voiture, la verrouille et me dirige vers l'ascenseur. D'après les instructions, l'appartement se situe au dernier étage. J'appuie sur le numéro huit, les portes se referment, la cabine s'élève pour se stabiliser quelques secondes plus tard. Je serre la poignée de ma mallette. J'aurais dû exiger une arme ! J'inspecte le couloir, sur la défensive. Personne... Je sors de la cabine, constate qu'il n'y a que deux portes sur le palier, l'une en face de l'autre, et que mon appartement est celui de gauche. J'extirpe les clés de ma poche, insère celle de mon nouveau chez-moi dans la serrure, et me retourne d'un bloc en entendant le bruit d'une porte qui s'ouvre. Je m'astreins au calme et à l'indifférence lorsqu'une jeune femme apparaît dans l'ouverture. Ses yeux s'écarquillent.

Ouais, je sais, je fais souvent cet effet aux femmes, mais là, c'est pire !

Certainement parce que, depuis mon enfermement, j'ai pris de la masse musculaire. Tout en me détaillant sans vergogne, sa respiration s'accélère. Manifestement, si j'en crois l'étincelle dans ses iris ainsi que les mouvements saccadés de sa cage thoracique, elle me trouve à son goût.

– Bonjour ! Je me demandais quand j'allais enfin faire la connaissance de mon voisin.

– Eh bien, c'est chose faite ! Bonne journée, madame !

J'ouvre ma porte, mets un pied dans l'appartement.

– Attendez !

Je me retourne.

Ses yeux se plantent dans les miens.

Sûre d'elle, la minette...

– Vous pourriez venir boire un verre... Ce soir, si vous êtes disponible.

– Désolé, je ne peux pas, je suis très occupé ! débité-je sèchement, pour me débarrasser d'elle et lui passer l'envie de me casser les bonbons.

Il est hors de question que je noue une quelconque relation avec ma voisine, aussi charmante soit-elle. Ce serait du suicide ! Si le besoin de baiser me torture trop, je me paierai une escort !

– Une autre fois, alors ?

Sa voix recèle tant de déception que je serais presque tenté d'accepter le verre qu'elle m'offre et, si j'en crois l'intensité de ses prunelles, d'obtenir davantage. Il faut que je coupe court à ses délires ! Tout de suite. En espérant qu'elle ne se retrouvera pas constamment sur mon chemin, parce que honnêtement, elle est jolie et bien roulée.

Ah, tentation... Quand tu nous tiens...

– Merci, mais là encore, c'est non ! Bonne journée !

Je m'engouffre dans l'appartement et lui claque la porte au nez.

Si avec ça elle ne comprend pas, je ne sais pas ce qu'il lui faut.

J'attends quelques secondes, me prépare à entendre la sonnette de ma porte d'entrée, mais au lieu de cela, c'est sa propre porte d'entrée que j'entends claquer.

Bien... Une bonne chose de faite !

Je soupire.

Si toutes les meufs se mettent à me courir après, je suis pas dans la merde !

Je vais surtout devoir faire baisser ma tension interne si je ne veux pas succomber à la tentation de trouver un peu de chaleur dans un lit accueillant et contre un corps voluptueux.

Plutôt que de me laisser aller à fantasmer sur ma voisine, plus que baisable, je fais connaissance avec mon nouveau repaire. Un sas d'accueil, avec meuble à chaussures et portemanteau, donne accès à une immense pièce à vivre, meublée simplement mais avec goût dans les tons noir et blanc tirant sur le crème. Canapés et fauteuils se font face, de part et d'autre d'une table basse, blanche, aux pieds noirs. Sur la droite, l'espace cuisine, auquel on accède par une ouverture, encadrée de deux étagères ébène ornées de bibelots en poteries écruës. En face, des baies vitrées, de bonne dimension, en bois blanc et agrémentées de rideaux épais, donnent sur un balcon. Il est près de midi, il fait chaud. Normal pour un mois de juillet. La lumière entre à flots, fait frémir mes paupières. La poussière, en suspension, éclate en milliards de paillettes et c'est tellement beau, tellement inattendu, qu'une vague d'émotion m'étreint.

Je jette la mallette sur le canapé, où elle rebondit contre les coussins blancs et noirs, ouvre la fenêtre et me dirige vers la balustrade en fer forgé de couleur verte, sur laquelle je m'appuie. Paris s'étend à mes pieds. Et putain, là aussi, c'est tellement beau que j'ai envie de chialer. J'inspire l'air à pleins poumons qui, doucement, caresse mes cheveux, comme le feraient les doigts d'une amante, ou d'une mère qui, soudain, me manque atrocement. Si atrocement qu'une violente douleur me vrille les entrailles. Cet air, saturé de pollution, a beau être celui de la liberté, la solitude me cueille en plein vol et abat mes ailes qui ne demandaient qu'à se déployer. Et avant de me mettre à chialer pour de bon ou à hurler comme un taré, ou encore d'aller chercher du réconfort entre les cuisses de ma voisine, je

rentre dans l'appartement et continue mon exploration avec la chambre à coucher, elle-même donnant sur le balcon. Je tire les rideaux, ouvre la baie pour aérer ; la salle de bains, les toilettes, le bureau, la salle de sport avec presse, banc de muscu, tapis de course, vélo, et enfin...

Je me poste devant la porte blindée, certainement le centre névralgique de mes opérations secrètes. Un boîtier en verrouille l'accès. Je ne crois pas avoir vu le code correspondant sur la feuille à l'intérieur de la mallette.

Merde...

Si elle s'ouvre avec la puce qu'ils m'ont implantée dans le deltoïde, ce n'est pas hyper pratique ! Ils auraient pu choisir un autre endroit, en regard du cinquième métacarpien, sur le côté de la main, ou entre le pouce et l'index, sur le dos de la main... Parce que là... Je plie les genoux et plaque mon épaule contre le boîtier.

Un clic retentit.

Eurêka !

La porte s'ouvre et je pénètre dans la pièce, referme derrière moi, inspecte les lieux. D'autres portes, blindées elles aussi, me font face, tandis qu'à ma droite trône un vaste bureau avec, sur le plateau, un ordinateur. Je l'allume. Il démarre aussitôt et en une fraction de seconde – une vraie bête de course –, l'écran d'accueil apparaît, avec la tronche de Hubert Reeves en gros plan. J'éclate de rire. Ce que je ne pensais pas possible il y a encore quelques minutes.

Je tape « HubertReeves » sur un coup de tête, et bingo ! L'écran d'accueil s'efface, pour laisser place à une autre page bardée d'applications.

Je laisse tomber l'ordinateur – j'y reviendrai plus tard – pour me planter devant les portes blindées du fond de la pièce. Là aussi, sur la droite, se trouve un boîtier de commande. Je glisse mon épaule contre, les portes s'entrouvrent.

Je chope les poignées, tire d'un coup.

La vache !

C'est la caverne d'Ali Baba ! Même dans mes rêves les plus fous, je n'aurais imaginé posséder un tel arsenal ! Tout y est. Tenues noires, tenues de camouflage kaki, casques, lunettes, gilets pare-balles, bottes, rangers, gants, cagoules, masques à gaz et, bon sang, ces armes... Je les effleure du bout des doigts. Là aussi, le choix est incroyable. Fusils à pompe, fusils pour les tirs longue distance, fusils de précision, fusils d'assaut, armes de poing... Des silencieux, des viseurs lasers... Différents couteaux de combat, des kits de survie, d'autres de communication... Une mallette – certainement pour le transport des armes, toutes étant démontables ; je détiens d'ailleurs le record de vitesse pour les remonter –, des oreillettes dans de petites boîtes... Ils ne se sont pas foutus de moi !

Z m'a donné carte blanche pour m'acheter ce dont j'ai besoin, mais clairement, là, on est déjà pas mal, aussi bien en armes qu'au niveau de l'appartement proprement dit, meublé sobrement mais avec goût et tout le nécessaire. Si je fais abstraction du fait d'être devenu un tueur, un instrument à la solde de l'État français qui, au final, n'en a rien à foutre de ma gueule et me laissera crever au moindre problème, d'être pucé et d'avoir des caméras partout chez moi, et qu'en plus, j'ai toutes les chances de ne pas en sortir vivant, je kiffe !

Bordel, ouais, je kiffe !

Mais je vais me dépêcher d'installer mon propre système de surveillance et pour cela, j'ai besoin de deux ou trois petites choses sur le Net. J'inspecte la pièce. Ici, pas de caméra. Rien d'étonnant à cela puisque je suis le seul à y avoir accès, via la puce implantée dans mon bras. Je regarde mon arsenal... Que me manque-t-il ? De quoi vais-je avoir besoin ? Avant toute chose, je dois m'assurer que tout fonctionne et que je peux me connecter aux systèmes de communication comme je l'ai appris lors de ma « formation ».

Je saisis l'une des oreillettes, sors de la pièce et vais prendre place au bureau, devant l'ordinateur. J'entre dans la machine et j'en profite pour changer le mot de passe ; ma nouvelle identité étant prévisible, sachant que mon nom est noté sur ma boîte aux lettres ainsi que sur la porte de l'appartement ! Quelle blague ! Faut vivre au grand jour, paraît-il, pour ne pas attirer l'attention, alors vivons au grand jour, comme un mec normal ! Sauf que je n'ai rien d'un mec normal avec une vie normale, tu en conviendras. J'étais plutôt adepte du « pour vivre heureux, vivons cachés », mais bon, là encore, je n'ai pas le choix. Ils m'ont jeté dans la fosse aux lions alors autant faire avec et me préparer à parer à toute éventualité et autres couilles dans le potage.

Je tape toute une série de lettres, de chiffres et de caractères spéciaux en guise de mot de passe et pendant que l'ordinateur redémarre, je le note sur mon Smart, dans un dossier, en veillant à le noyer dans d'autres lettres ; je sais, c'est complexe. Je vais devoir sécuriser également mon ordi portable, que mes « employeurs » ne voient que ce que je veux qu'ils voient.

J'entre à nouveau dans la bécane, me balade dans les dossiers pour trouver le mouchard, que je découvre sans problème. Je télécharge un logiciel que je connais et maîtrise parfaitement, et fais cracker l'accès.

Ah, ah, me voici hacker de mes hackers !

J'entre sur le serveur des caméras de surveillance de mon appartement, vérifie ce qui a déjà été enregistré et reprogramme les images qui tourneront en boucle à partir de maintenant, à intervalles réguliers. J'en filmerai d'autres, histoire de ne pas toujours avoir les mêmes fringues sur le dos, ce qui finirait par les alerter. Mais pourquoi iraient-ils vérifier si je les ai doublés ou non ? Ils ne savent certainement pas que c'est faisable ! Or, tout est faisable avec un ordinateur, surtout lorsque, comme moi, on sait parfaitement s'en servir.

Je te rappelle que je suis hacker pro !

Je reprogramme ensuite mon Google avec un logiciel de brouillage, me permettant ainsi de faire des recherches sensibles sans alerter mes

« employeurs » – je vais continuer à les appeler ainsi si tu le veux bien ! – et me balader où je le désire, et surtout sur le dark Web où je peux avoir à faire mon petit marché. J’en profite pour masquer mon adresse IP. Peut-être qu’un mec de la cellule verra le pot aux roses et réussira à me pister, mais il devra être aussi doué que moi, sinon plus... J’installe des alarmes, des virus capables de remonter à la source d’éventuels intrus. Si quelqu’un entre dans mon ordinateur, j’en serai immédiatement averti et le petit malin se prendra une vérole qui lui torpillera son disque dur.

Voilà !

Je me sens tout de suite mieux, et je respire un peu plus librement.

Je passe en navigation privée, file sur le site de ma banque, basée à Genève, tape mes identifiants de connexion... Ouf... Pas de problème ! Mon argent est là ! Il a même fait des petits... Le solde à six chiffres me rassure, il avoisine les cinq cent mille euros, de quoi voir venir, d’autant plus que, n’y touchant pas, la somme va continuer de grimper. Je veillerai à détourner quelques milliers d’euros de ma « solde militaire » si je le peux, histoire d’être à l’abri du besoin... Je ferme tout, me connecte à ma banque officielle. La feuille des codes à ma gauche, j’entre les identifiants... Kyle Reeves... Punaise, ça me fait bizarre ! Heureusement que je me suis appelé R durant deux ans. Petit à petit, sachant que je ne l’utiliserai plus, ma véritable identité s’est effacée de ma mémoire. Non sans mal, je l’avoue. Difficile de faire abstraction de vingt-quatre ans d’existence, mais j’avoue également qu’endosser une nouvelle peau n’est pas désagréable, d’autant plus que je filais un mauvais coton, je ne vais pas me leurrer. Bon, là aussi, tu me diras, mais c’est différent, plus... aventureux encore... Je suis un agent spécial ! En vrai, je kiffe !

Là aussi, la somme n’est pas dégueu : cent cinquante mille euros !

Je m’adosse au fauteuil, soulagé.

Bon... J’ai de quoi voir venir...

Toujours masqué, je commande un oculaire pour filmer devant ma porte, vu que j'ai shunté la cam extérieure de mes employeurs. Je me dois d'être prévoyant, une visite inopportune est toujours possible ! Quelque chose me dit que ma voisine de palier ne lâchera pas le morceau si facilement, puisque je semble à son goût. Il faut que j'arrête de penser à elle ou je vais franchir cette porte, puis la sienne, et alors je ne réponds plus de moi ! Ce ne serait pas raisonnable ! Pas de sexe pendant le travail ! Je dois avoir l'esprit libre et rester concentré sur mes missions ! Seul problème, mes hormones me titillent ! La solution à cette obsession sexuelle ne réside-t-elle pas dans l'action ? Ne devrais-je pas succomber à la tentation de posséder une femme, justement, pour cesser de me torturer le cerveau et le corps ? Peut-être alors arrêteraï-je de penser avec ma bite !

Enfin, pas que... Mon esprit carbure non-stop, mais tu me comprends...

Je mobilise toute ma volonté et Dieu sait si j'en ai, pour réfréner mes pensées classées X et me concentrer sur le concret : mon installation et ma préparation physique et psychologique à ma première mission. J'ai trois jours ! Trois jours pour prendre mes marques et ensuite, être opérationnel.

Le plus dur consistera à attendre que mon téléphone daigne sonner !

Par acquit de conscience, je refais le tour des arborescences du PC afin de verrouiller un maximum les possibilités d'intrusion, puis ouvre la boîte contenant l'oreillette, un modèle que les tireurs d'élite de l'armée de terre française utilisent. Je la fourre dans mon oreille gauche, appuie sur le commutateur.

Aussitôt, la voix de Z se fait entendre.

– Un problème, Kyle ?

Merde...

J'avais espoir d'entendre la voix de la jolie brunette, dont les inflexions douces à souhait auraient chassé ma solitude. Au moins pendant quelques instants. Et qui sait, nous aurions pu passer du bon temps, avec des mots,

juste des mots, susurrés au creux de mon oreille, une douce mélodie érotique... Juste ça, je crois que ça m'aurait fait décoller...

– Kyle ! hurle le général.

Je me racle la gorge.

– Euh... non, tout baigne, j'essaie le matériel !

– En d'autres termes, tu faisais mumuse ?

– Faut bien ! Un problème technique peut survenir à n'importe quel moment, rétorqué-je, caustique.

Sous-entendu, je ne vous fais absolument pas confiance !

– Tu fais dorénavant partie de la cellule, Kyle ! énonce-t-il, plus calmement. Tu crois vraiment qu'on te jouerait un sale tour ? Tu crois qu'on donne cent cinquante mille balles à n'importe qui ? Tu vas devoir nous faire confiance, mon vieux, ou t'es mal barré !

Mon vieux...

Il croit s'adresser à l'un de ses potes ?

En même temps, ça me touche, je ne vais pas le nier. Je comprends que j'attendais avec impatience le moment où *il* me témoignerait un peu de confiance et ne me verrait plus comme une racaille, et manifestement, ce moment est venu. Néanmoins, ce qu'il m'inspire s'avère encore flou. Un mélange de fascination pour le personnage et le grade et d'aversion pour le bonhomme, ce qu'il m'a imposé et m'impose encore. Il a vraiment été un sale con avec moi ! Je ne compte plus les fois où il m'a humilié devant les autres, me traitant de tous les noms et me traînant plus bas que terre. J'en ai chié et, OK, son comportement a contribué à renforcer mon caractère et à faire de moi celui que je suis aujourd'hui, mais j'ai rêvé tellement de fois de lui faire la peau que je me demande si cette envie me quittera un jour.

– Kyle ! s'énervé Z.

– Quoi ?

- Tu as confiance en nous ou pas ?
- Et vous ?
- Quoi, nous ?
- Vous avez confiance en moi, général ?
- Je ne comprends pas ta question !

Et moi je suis sûr que si...

– Avez-vous confiance en moi, général ? réitéré-je. Vous. Pas la cellule...

Je me contrefous de ces hommes et femmes à mon service, ce sont des employés, ils feront leur job sans état d'âme. Entre Z et moi, nous parlons d'autres liens ! J'ai même un peu de mal à mettre des mots sur ce qui nous lie. Si je le hais autant qu'il me fascine, je crois qu'il ressent la même chose à mon égard. Comme deux ennemis peuvent se respecter, s'admirer et s'attirer mutuellement. Nous avons passé tant de mois à nous épier, nous jauger, nous affronter, à penser l'un à l'autre, l'un à travers l'autre, l'un par rapport à l'autre, que forcément, notre esprit est gangrené de ce passé. Notre passif ne s'effacera jamais. Et quelque part, je suis sa création...

Attention, je ne parle pas d'attirance physique, tu l'as compris ! Non, là, il s'agit de sentiments plus subtils, plus... destructeurs aussi, certainement. Bien que l'amour et l'attirance physique peuvent l'être, bien évidemment... Bref... Tu me comprends ! Du moins, je l'espère !

Peut-être parce que au fond, nous avons besoin l'un de l'autre aujourd'hui. Peut-être aussi parce que nous ne sommes pas si différents – dans la dureté et l'inflexibilité de notre caractère, par exemple, ou la motivation pour être le meilleur –, ce qu'il a certainement fini par comprendre au fil de ces deux années passées à nous mesurer l'un à l'autre. Il m'en a fait baver, mais moi aussi ! Je passais mon temps à le provoquer... Je crois que ça me plaisait et me permettait de ne pas trop penser, de ne pas craquer et de ne pas sombrer dans le désespoir lié à ma situation. Une situation que je n'ai pas choisie ! Même si elle me permettait de rester en vie.

Ouais, je le provoquais !

Certainement pour avoir son attention, pour qu'il s'intéresse à moi, pour déclencher chez lui une réaction, ce que je n'ai jamais eu de mes géniteurs.

– Là n'est pas la question, Kyle ! finit-il par dire, après quelques secondes de silence, me coupant dans mon introspection. L'important, c'est que tu fasses le job pour lequel nous t'avons recruté.

Je vois... Je n'en attendais pas moins de lui...

Conclusion : *nous* ne nous faisons pas confiance, et je doute que cela change un jour.

Toutefois, à défaut de lui faire confiance, à *lui personnellement*, je miserai sur la cellule, c'est déjà pas mal. Mais encore une fois, ai-je le choix ? Non ! Bien sûr ! Je fais dorénavant partie de cette équipe, à la vie à la mort... Je vais me reposer sur eux et j'ai besoin d'avoir l'esprit libre pour bien bosser. Il y va de ma survie...

Je me redresse, même s'il ne peut pas me voir.

– Je le ferai, Z, vous pouvez compter sur moi !

– Bien ! Alors au lieu de faire le con, prépare-toi à ta future mission ! lâche-t-il sèchement avant de couper la communication et avant de me laisser le temps de lui poser quelques questions sur le *quand* et le *comment*.

Mais je suppose que mes réponses viendront bien assez tôt.

Ils m'ont laissé trois jours, alors, j'ai trois jours et certainement pas un de plus. Je me demande qui sera ma première cible. Je fais partie d'une cellule secrète, informelle, une cellule que l'État français enclenche pour les cas délicats, alors je suppose que mes exécutions ne feront pas les gros titres ni la une du journal télévisé et que personne, jamais, n'en entendra parler. Ils me font sauter dans le grand bain, comme je l'ai dit, c'est donc qu'ils me jugent capable de faire face à toutes les situations.

En même temps, comme je te l'ai dit – et désolé si je me répète –, j'ai appris tout ce qu'il y avait à apprendre, du maniement des armes aux techniques de survie. Le reste se fera en temps et en heure, avec l'expérience et... de la vivacité d'esprit, de l'à-propos, de la réactivité et de l'intelligence, ce dont je ne manque pas, sans me vanter. J'en veux pour preuve ce putain de flingue qui ne fonctionnait pas... J'ai géré !

Pourvu que ça dure...

Je m'adosse, réfléchis, en faisant légèrement tourner mon fauteuil.

Demain, je reçois mes caméras, je les installerai dans la foulée pour me constituer mon propre réseau de surveillance, je veillerai également à changer les séquences sur celui de mes employeurs, et... faut que je fasse du sport, j'en ai besoin. Je claque les accoudoirs, mets l'ordinateur en veille et me relève d'un bond, pour ensuite sortir de la pièce, dont je referme les portes. Le clic caractéristique du verrouillage magnétique se fait entendre.

Quel beau bruit...

J'accède à l'autre bureau, celui de « l'homme d'affaires » et non du tueur, m'installe et démarre l'ordinateur, nettement moins rapide, parce que l'autre est une vraie bête de course ! J'en profite pour détailler mon nouvel environnement, vraiment pas mal non plus. Peinture blanche, cadres abstraits et colorés aux murs, étagères en bois clair, banquette aux coussins gris et crème...

Comme précédemment, je change le mot de passe de l'ordinateur, shunte les mouchards que je découvre sans aucun problème et me commande des écouteurs sans fil... Livraison express. Puis je m'occupe de mon téléphone portable, entre mon empreinte digitale, ôte les mouchards, le paramètre...

Voilà, ce qui devait être fait est fait et j'ai le sentiment d'être libre ! Enfin, d'une certaine manière, parce que j'ai des comptes à rendre, mais ne donnant à mes employeurs que les informations que je veux bien leur livrer. Rien ne se fera à mon insu et c'est déjà énorme !

Sur ces pensées positives, je sors de la pièce pour me rendre dans ma chambre.

Après avoir testé le lit – recouvert d'une couette gris et noir, dans les mêmes tons que les tapis, le tout résolument masculin – puis le matelas – confortable –, j'ouvre les placards. Là encore, ils ne se sont pas fichus de moi. Costards, chemises, vêtements plus cool, chaussures de marque, cravates, manteaux, fringues de sport... Je retire celles que je porte et endosse short, tee-shirt, socquettes blanches et baskets, avant de me rendre dans la salle des activités physiques. Je grimpe sur le tapis de course et le mets en route. Je démarre tranquille, puis allonge les foulées. Mes talons frappent le tapis avec un bruit mat, mon souffle trouble le silence de la pièce. J'augmente la cadence, vais de plus en plus vite, et encore plus vite. La sueur commence à perler le long de mon échine, à mon front. Comme d'habitude, j'y mets de la fureur... Le sport, au blockhaus, était un exutoire, au même titre que les entraînements avec les autres gars.

Je ne peux m'empêcher de me demander ce qu'ils sont devenus, mais secoue la tête.

Je ne dois pas m'attacher aux gens, ce n'est pas une bonne idée !

J'ai bien trop à perdre. Les sentiments rendent faible et vulnérable. Je l'ai découvert à mes dépens lorsque mes potes se sont fait canarder devant mes yeux, ou lorsque j'ai vu ma mère devant mon cercueil. Ma mère que je ne reverrai jamais plus, ma mère qui ne sait même pas que je suis vivant.

Quand on n'a rien à perdre, personne ne peut nous atteindre !

Je secoue la tête une nouvelle fois, forçant mon esprit à se tourner vers l'avenir et non vers un passé que je ne peux changer. Hors de question de ressasser toute cette merde. Je vais vivre « ici et maintenant ». Rien à foutre du pourquoi. Telle est ma destinée, point !

Coudes au corps, gainé, j'accélère les foulées.

La sueur coule dans mon dos, mon tee-shirt s'imbibe, je visualise des plages de sable blanc, la mer, des cocotiers. Je faisais ça au blockhaus, je forçais mon esprit à s'évader dans des lieux paradisiaques pour échapper à mon quotidien. Ça me faisait du bien, mais en même temps, ça me donnait la rage. La rage de vivre. Ou de survivre. La rage et l'envie d'en découdre avec le général ; j'ai toujours eu un cerveau enflammé. Rationnel, performant, mais enflammé. Mes crises de colère à la maison étaient mémorables. J'aurais défoncé les murs à coups de pied tellement, par moments, la colère me submergeait. J'étais en colère contre tout et tout le monde. Ma mère, qui n'en était pas véritablement une, mes profs, qui me traitaient comme une racaille. Je passais mon temps à me bagarrer, pour finir par trouver ma voie : le *hacking*, puis les braquages.

Bon, OK, j'aurais pu trouver mieux, mais c'est comme ça, on fait avec ce que l'on a !

J'en étais là de mes réflexions lorsque la sonnette de l'entrée retentit.

Une fois.

Puis une deuxième.

Putain, si c'est ma voisine, je ne réponds plus de rien !

Je suis chaud, là, et rien ne me satisferait autant que de prendre mon pied entre des cuisses accueillantes, mais encore une fois, ce n'est pas une bonne idée. Pourtant, l'envie de baiser me taraude.

Je vire les images classées X de ma tête, ralentis ma course, laisse mon cœur se calmer, avant de couper la machine, d'en descendre et de me rendre à la salle de bains, en face. Je m'empare d'une serviette, la place autour de mon cou et tout en m'épongeant le visage, me dirige vers la porte et jette un coup d'œil par le judas.

C'est elle !

En plus, elle est vraiment jolie !

Je me perds quelques secondes dans la contemplation de son visage aux traits fins, ses cheveux châains ramenés en un chignon fait à l'arrache, son cou gracile et soudain, je fantasme sur ses lèvres pulpeuses que j'imagine aussitôt autour de ma queue. Queue qui se tend malgré moi.

Je peux pas ouvrir dans cet état ou elle va comprendre qu'elle me fait de l'effet !

Parce que oui, elle me fait de l'effet ! Comme n'importe quelle autre femme, je dirais. N'importe quelle poitrine un peu rebondie me ferait bander comme un âne. Je suis tellement en manque que je pourrais ouvrir cette porte, la choper par le bras, la coller contre le mur et la baiser sans même lui laisser le temps de respirer. Je rêve de soulever cette petite robe rouge à pois blancs qui ne cache rien de ses formes, de déchirer sa petite culotte et de m'enfoncer en elle jusqu'à la garde.

Sa main, fine, se tend, et appuie à nouveau sur la sonnette.

Téméraire et déterminée, la fille...

Le léger sourire errant sur ses lèvres aurait raison de moi si je n'étais pas aussi déterminé à me laisser approcher. Faut que je la renvoie dans ses pénates avec perte et fracas ou elle va me faire chier pendant des lustres.

Mais comment lutter contre ce que son corps, pulpeux, m'inspire...

Je prends une grande inspiration, déverrouille la porte blindée, l'entrouvre et gronde :

– C'est pour quoi ?

Son sourire, lumineux, me prend aux tripes.

Elle ne se laisse pas démonter, sort :

– Je me demandais si vous pouviez me dépanner d'un peu de farine ?

Euh...

Plutôt que lui répondre que je ne suis pas une putain d'épicerie, et au lieu de l'envoyer se faire voir, je m'entends prononcer :

– Pour quoi faire ?

Comme si j'en avais quelque chose à foutre !

Qu'est-ce qu'elle me fait cette meuf ?

– Des crêpes ! Je vous en apporterai quelques-unes, si vous voulez.

Mes yeux s'égarèrent sur sa poitrine, mise en valeur par le décolleté. Sa peau, au grain parfait, semble veloutée à souhait, hâlée comme j'aime... Ce qui n'arrange pas ma détermination à rester impassible.

Je lui tourne brusquement le dos avant de lui sauter dessus, m'éloigne avec un :

– Je vais voir si j'en ai...

Je traverse le salon jusqu'au coin cuisine, ouvre le premier placard du haut, puis un second et encore un autre.

Où est-ce qu'ils ont bien pu foutre cette saloperie de farine...

– Waouh... Il est magnifique cet appart ! entends-je.

Je me retourne d'un bloc, surpris.

D'où elle entre chez moi sans demander la permission !

Je ne peux m'empêcher de la suivre des yeux lorsqu'elle touche du bout des doigts le tissu du canapé puis va se planter devant la baie.

– Et puis cette vue, je ne pensais pas trouver ce genre d'appartement dans le quartier... Et cette terrasse ! Moi, de l'autre côté, je ne vois que des toits ! Alors qu'ici, je pourrais rester là pendant des heures...

Euh... on va se détendre, hein !

Je veux bien qu'elle cherche à faire connaissance, mais faut pas abuser...

J'ouvre les placards du bas.

Ah, enfin... En voilà !

– Vous n'avez pas l'air de savoir où sont vos affaires ! entends-je.

– Je viens d'emménager ! Mon assistante s'est chargée de tout, grommelé-je, sans me retourner, en m'emparant du paquet.

Si je joue les gars mal embouchés, tu crois qu'elle va comprendre que sa présence me dérange et me lâcher la grappe ?

Je la rejoins, fais abstraction de son regard sur moi, d'un joli bleu – j'ai pu le remarquer –, qui se soude au mien.

Je lui tends son paquet de farine.

– Tenez ! Gardez tout, c'est cadeau !

Et t'as pas intérêt à revenir.

Elle s'en empare, me sourit.

– Merci...

Elle regarde autour d'elle, visiblement mal à l'aise, et reporte son attention sur moi.

– Je cherche quelques heures de ménage, en plus de mon boulot, alors... si vous avez besoin de mes services, n'hésitez pas, il n'y a que le couloir à traverser...

Son sourire, très doux, me déstabilise, avant qu'elle se détourne.

Je lui emboîte le pas vers la sortie, me force à ignorer son cul qui se trémousse à chacun de ses pas, sa chute de reins, ses jambes nues, ses talons hauts...

C'est quand même une bombe, cette meuf...

Elle se retourne sur le seuil de mon appartement et je manque lui rentrer dedans.

– J'ai été ravie de discuter avec vous...

Discuter, mon cul, j'ai quasiment rien dit, me contentant de la dévisager et de me comporter comme un connard.

Je recule et nos iris se happent.

Je me fais violence, il faut que je la laisse partir. Je ne peux pas coucher avec ma voisine ! Et pourtant, céder à mes envies charnelles me ferait le plus grand bien. Je ne pensais pas, avant de le ressentir, que le désir physique pouvait torturer mon corps à ce point.

Je plante mes ongles dans mes paumes, me fais mal, sciemment, pour oublier la douleur dans mon bas-ventre. Je me surprends à avoir envie qu'elle reste, qu'elle me tienne compagnie, qu'elle m'apporte un peu de chaleur humaine. Voire beaucoup de chaleur... Une chaleur animale, bestiale, une putain de libération sexuelle, nom de Dieu...

Elle prend de la distance, s'arrête.

– Vous me promettez de faire appel à moi si vous avez besoin d'une femme de ménage ?

Malgré moi, je continue de la dévisager, ne pouvant dévier mon regard de ses lèvres que, maintenant, elle mordille, bordel de merde !

Se rend-elle compte de ce qu'elle m'impose ? Se rend-elle compte qu'elle fout le feu à ma bite, pour parler vulgairement ?

– Je le ferai ! lâché-je encore sèchement.

Et maintenant, casse-toi !

– Promis ?

Son sourire plein d'espoir me chamboule plus que de raison.

Je recule, m'apprête à refermer ma porte lorsqu'elle ajoute :

– Je vis seule, et c'est... c'est compliqué... Je travaille à l'hôpital, mais nous ne sommes pas super bien payés, et j'ai... j'ai des soucis par ailleurs...

Sa voix s'éraille.

Je comprends que se livrer et reconnaître ses faiblesses est compliqué pour elle.

– Mais pardon, je vous embête avec mes histoires.

Non, putain, pas du tout, bien au contraire...

Sa vulnérabilité, son regard soucieux et légèrement humide me bouleversent.

Je me laisse malgré moi happer par la profondeur de ses iris d'un magnifique azur. De près, ils sont encore plus beaux, plus envoûtants...

Je reste muet, ne sachant quoi dire et, ayant peur, surtout, de ne plus rien pouvoir arrêter si nous continuons cette conversation.

Elle me plaît trop, bon sang !

Kyle, referme cette porte ! Rentre chez toi ou elle va penser qu'elle a des chances avec toi...

Elle me désigne son appartement du pouce.

– Vous... vous voulez entrer prendre un verre ? Nous pourrions faire plus ample connaissance. Entre voisins, ça se fait, non ?

Oui, ça se fait... Mais ce ne sera pas avec moi !

Pour autant, comme il n'y a que deux appartements sur ce palier, je suis donc son unique voisin, mais ça ne change rien... Je dois refuser l'invitation, aussi charmante soit-elle. Et lui faire perdre l'envie de la réitérer.

– J'ai beaucoup de travail ! asséné-je. Bonne fin de journée, madame !

Et je lui claque la porte au nez.

Voilà, je doute qu'après un tel comportement, elle ait envie de me revoir. Néanmoins, j'ai eu le temps d'apercevoir, avant que la porte se referme, son regard surpris et peiné par mes réactions de sale con.

Je passe les deux heures suivantes à alterner tapis de course, presse et sac de boxe pour virer le trop-plein de testostérone puis m'impose plusieurs douches glaciales. Sans ça, je n'aurais pas donné cher de mes bonnes résolutions de rester loin de ma voisine qui me plaît un peu trop pour ma tranquillité.

Angèle

Non, mais quel con, ce nouveau voisin, il m'a virée comme une malpropre !

Mais bon sang, qu'est-ce qu'il est beau !

Sa plastique de rêve envahit mes pensées. Corps musclé – il doit pratiquer des activités physiques chaque jour pour atteindre ce niveau de perfection –, lèvres attirantes, incroyable regard bleu à la lueur farouche, animale, presque furieuse, dominante en tout cas, mis en exergue par une coupe de cheveux très courte, à la militaire...

Il est plus que beau, il est fascinant !

Je me reprends, le vire de ma tête.

Les mecs trop beaux sont de vrais connards, j'en sais quelque chose ! Ils ont toutes les nanas à leurs pieds alors pourquoi se contenter d'une seule ? Surtout lorsqu'ils sont non seulement beaux, mais aussi médecins, comme c'est le cas pour mon ex, William !

Bon, OK, il ne faut pas généraliser, mais j'ai eu la malchance de tomber amoureuse de ce genre de mec et depuis, c'est... c'est compliqué...

Je repousse de toutes mes forces la vague de nostalgie qui menace de m'engloutir. Penser à mon amour perdu ne m'apportera rien de bon hormis me faire souffrir davantage.

Mais comment faire pour ne plus penser à William ?

Comment faire pour oublier deux années d'une relation torride ? Comment faire pour ne pas souffrir le martyre en le côtoyant jour après jour, d'autant plus qu'il a toujours cette façon de me regarder qui me bouleverse ? Comment faire pour ne pas être en permanence en colère ? Et dévorée par le désir de lui balancer mon poing dans la gueule pour lui faire passer ce besoin qu'il a de jouer avec mes sentiments, m'empêchant de tourner la page.

Je claque un peu trop brutalement le paquet de farine sur le plan de travail, qui explose entre mes mains.

Je recule, mais le mal est fait !

Le nuage blanc me fait tousser comme une malade. Il y en a partout, par terre, sur le plan de travail, sur moi, mon visage, mes cheveux. Je laisse exploser ma détresse, mon désarroi, mon ras-le-bol de la vie, de cette vie qui ne cesse de me malmener.

Je plaque mes mains sur le plateau de bois, créant un nouveau nuage de farine. Mes yeux s'emplissent de larmes, mes mains tremblent. C'est la petite goutte qui fait déborder le vase, le truc de trop ! Je ne me suis jamais victimisée, j'ai toujours assumé mes choix et fait avec ce que j'avais, en tout cas fait du mieux que je pouvais vu les circonstances en me comportant bien avec les gens, en étant dévouée et gentille et... serviable, et... humaine et... Et qu'est-ce que ça me rapporte ?

La sonnette de la porte d'entrée me coupe dans mes pensées, déprimantes au possible.

Après un instant d'étonnement – je n'attends personne –, je frotte mon visage, secoue ma robe et cours plus que je ne marche en direction du corridor.

J'ouvre.

– Ah, c’est toi ! lâché-je, dépitée.

Mélodie, ma meilleure amie, me répond d’une grimace.

– Ben ça va, cache ta joie !

J’ouvre la porte plus largement pour l’inviter à entrer, réponds à son baiser.

– Je suis désolée, c’est juste que...

Elle me regarde plus attentivement, fronce les sourcils.

– T’as pleuré ?

– C’est rien ! J’ai... j’ai eu un moment de blues, c’est passé !

– T’es sûre ?

– Oui, ça va... Mais je t’en prie, entre...

Elle s’exécute.

Je referme la porte, la suis de quelques pas.

– Il s’est passé quoi, ici ? s’étonne-t-elle. Il y a de la farine partout !

Elle me regarde, s’esclaffe :

– T’en as même sur le bout du nez !

– Je sais ! Sers-nous à boire, je fais un brin de toilette et de ménage et j’arrive.

– Tu veux de l’aide ?

– Non, ça va aller... Mets-toi à l’aise, fais comme chez toi !

– Comme d’habitude, quoi !

Je lui rends son sourire.

Sa visite me surprend, elle n’était pas prévue, mais elle arrive à point nommé et je suis heureuse de voir ma meilleure amie. Sans elle, je ne sais pas ce que je deviendrais.

Je la laisse gagner la cuisine ; moi, la salle de bains.

Je retire ma robe, la fourre dans la panière à linge, enfile mon pantalon de yoga – discipline que je n’ai pas pratiquée depuis plusieurs mois, il faudrait que je m’y remette, cela me ferait le plus grand bien et m’éviterait d’être sur le point de péter les plombs, comme tout à l’heure –, un tee-shirt, nettoie mon visage à grande eau, ainsi que mon cou, les frotte vigoureusement avec une serviette. La douche attendra.

Un coup de brosse, un chignon et voilà, le tour est joué !

Mon regard demeure brillant et triste, mais ça va passer. Faire semblant est ma seconde nature.

Je pousse un profond soupir.

Je vais devoir expliquer la situation à Mélodie qui, je la connais, ne partira pas sans savoir le pourquoi du comment. L’excuse de la maladresse ne fonctionnera pas, elle a vu que j’étais bouleversée et que j’avais pleuré ; je ne peux jamais rien lui cacher. C’est ça, les meilleures amies, elles nous connaissent parfois mieux que nous nous connaissons nous-mêmes.

Je récupère l’aspirateur dans le placard du couloir et ne peux m’empêcher de soupirer une nouvelle fois en voyant l’état de ma cuisine.

C’est pas possible d’être aussi tarte !

Qu’avais-je besoin de laisser parler mon ras-le-bol avec un sac de farine entre les mains... Je fais vraiment n’importe quoi en ce moment ! J’aimerais qu’il en soit autrement, mais comment ? J’ai le sentiment que tout ce que je fais se retourne invariablement contre moi. J’ai la poisse, je ne vois que ça ! Faut que j’aille me faire désenvoûter ! Que j’aille voir un gourou, ou un « sorcelleur », ou... J’en sais rien, moi... Faut peut-être effectivement, comme me le serine Mélo dès que nous passons du temps ensemble, que je me trouve un nouveau mec ! Je n’ai plus personne dans ma vie depuis six mois. Il est grand temps de me remettre en selle, comme le dit encore ma meilleure amie...

Tout en aspirant la farine éparpillée un peu partout dans ma cuisine, je réfléchis au problème de mon célibat qui, à mes yeux, n'en est pas un. La situation me convient. J'avais besoin de me retrouver, de réfléchir, d'évacuer le ressentiment et la tristesse, mais force est de constater que je ne suis pas guérie de mon histoire avec William. Si c'était le cas, je n'aurais pas eu cette crise de larmes, je n'aurais pas le sentiment que mon âme saigne lorsque je pense à lui. Et je ne peux nier que les câlins me manquent... Et je ne parle pas du sexe, non... Je parle de vrais câlins, des bras d'un homme autour de moi. Je parle de bras réconfortants, de chaleur humaine et des baisers qui vont avec, des sentiments... J'aime me sentir aimée, désirée. J'aime aimer, aussi, j'aime donner et partager, j'aime prendre soin d'un homme et j'ai besoin d'amour dans ma vie... Toutefois, je ne vais pas sauter sur n'importe quel mec pour ne pas finir seule, ce n'est pas mon genre. Je préfère mille fois être seule que mal accompagnée ! Néanmoins, mon voisin a éveillé mon intérêt, ce qui m'a poussée à lui parler et à l'inviter à prendre un verre. Mais je m'en mords les doigts. Il m'a quasiment virée de son appart et claqué la porte au nez ! Si un jour je le découvre agonisant devant ma porte, je le laisse crever, ce sera bien fait pour lui !

J'éteins l'aspirateur, enveloppe ce qui reste du paquet de farine dans un sac en plastique – j'en ai suffisamment pour faire des crêpes, si j'en fais un jour, l'envie m'est passée ! –, le remise dans l'un des placards, et enfin... enfin... place à la détente.

Je rejoins Mélodie au salon, m'installe à côté d'elle sur le canapé, replie mes jambes et accepte le verre de vin blanc qu'elle m'offre. Un chablis, mon vin préféré, dont j'ai toujours quelques bouteilles. Je place mon nez au-dessus du verre, fais tourner le liquide à la belle robe dorée, inspire les arômes fruités, sous le regard de Mélodie que je sens attaché à chacun de mes gestes.

J'apprécie le moment.

Mon cœur se calme, la présence de ma meilleure amie m'apaise, même si je sais que les questions ne tarderont pas. En attendant, je vais siroter ce

merveilleux vin que j'apprécie tant, et même finir la bouteille ! Voire en descendre une autre ! Qu'est-ce qui m'en empêche ? Rien ni personne ! Je ne suis pas de service ce soir, ni Mélodie. Je le sais puisque nous sommes dans la même équipe.

Donc je vais pouvoir picoler et noyer mon chagrin dans l'alcool !

Je bois mon verre cul sec, me ressers, et je m'apprête à descendre celui-ci de la même manière lorsque Mélodie me l'arrache des mains.

– Mais, euh...

– Je te le rends si tu me dis ce qui se passe !

Je soupire.

Ce qu'il se passe ? Ni plus ni moins que ce qu'il se passe d'habitude. C'est la merde !

– Ton père a encore fait des siennes ?

– Non, de ce côté-là, ça va ! soupiré-je encore.

Elle me tend mon verre, dont je m'empare, et assène :

– C'est une première, alors ! Tu devrais le mettre sous tutelle !

Je prends le temps de boire une gorgée de vin, le savoure, refusant que mon père s'immisce dans ce petit moment de plaisir si important dans ma vie. Ma seule bouée de sauvetage dans mon monde en cendres. Pathétique ! Mes uniques instants de plénitude résident aujourd'hui dans la compagnie de ma meilleure amie et la dégustation d'un verre de vin.

– On en a déjà parlé, Mélo, je ne peux pas. Il ne me le pardonnerait jamais.

–Et alors ? Au moins, tu ne serais pas obligée de couvrir ses dettes et de... de faire ce que tu fais en dehors du boulot ! Tu es dans la merde à cause de lui, Angèle !

Je bois une nouvelle gorgée de vin, le garde en bouche, en apprécie les arômes, avale.

– Je sais, mais... je n'ai pas le choix. C'est mon père ! Sans moi, il serait sous les ponts !

– Est-ce qu'au moins il a arrêté de jouer ?

Je ne réponds rien.

À quoi bon...

Je suis parfaitement consciente de la situation catastrophique dans laquelle j'évolue à cause de lui, mais comment faire autrement...

– Il n'a plus que ça, Mélo...

Je me fais l'avocat du diable...

– Alors là, non ! s'énerve-t-elle. Je ne peux pas te laisser dire ce genre de conneries ! Ce n'est pas parce qu'il est malheureux qu'il doit bousiller ta vie en plus de la sienne. Pardonne-moi, mais ton père est un faible qui n'assume rien !

– Ce n'est pas sa faute, tenté-je.

– Arrête de toujours lui trouver des excuses ! Certes, c'était un accident ! Mais s'il n'avait pas bu ce soir-là, ta mère et ton frère seraient encore vivants.

Oui, c'était un accident...

Mais cela ne change rien. Il n'aurait jamais dû prendre le volant dans son état, l'alcool a amoindri ses réflexes. Aurait-il évité la voiture qui leur a foncé dessus s'il avait été sobre ? Je l'ignore. Et ma mère... Je ne sais pas pourquoi elle l'a laissé conduire dans cet état, pourquoi elle n'est pas allée chercher elle-même mon frère chez son ami, en laissant mon père cuver tranquillement à la maison, devant sa télé, comme il en avait la triste habitude. Pourquoi elle faisait toujours comme si tout allait bien ? Pourquoi elle le couvrait et couvrait ses déviances, le jeu, l'alcool ? Pourquoi elle

prenait toujours sa défense contre le monde entier et pourquoi, moi, je reproduis le même schéma ?

Mon père a été le seul survivant et depuis, il vit avec cette culpabilité qui le ronge. Celle d'être responsable de la mort de sa femme et de son unique fils. Néanmoins, il ne s'est pas pour autant arrêté de boire, de fumer ou de jouer. Quant à moi, j'évite de penser à ceux que j'ai perdus, car lorsque c'est le cas, je me mets à chialer comme une madeleine !

J'avais la plus aimante des mères et un petit frère adorable, de cinq ans de moins que moi. Petit, il était « ma poupée vivante » et toujours partant pour me laisser jouer au docteur sur lui ; il faisait le blessé, il se prêtait à toutes mes lubies et il était si mignon et gentil que toutes mes copines l'adoraient et m'enviaient d'avoir un frère si génial. Je me demande souvent quel homme il serait devenu. Super beau, j'imagine, et... tombeur... Mais en restant respectueux des femmes. Mon frère ne serait pas devenu un connard, j'en suis persuadée.

– Il a perdu son fils, tenté-je encore.
– Et toi, ton frère ! Et ta mère ! Il n'a pas l'apanage de la souffrance, lâche-t-elle encore. Toi aussi, tu as souffert ! Et en plus de ta douleur, tu as dû tout assumer à la place de ta mère.

C'est vrai, cet accident a bouleversé ma vie.

C'était il y a douze ans, j'avais 15 ans, je voulais être médecin, mais avec les tâches ménagères en plus des cours, mon père qui n'allait pas bien, le chagrin, j'ai finalement opté pour une carrière plus courte et moins ardue. Mais pour cela, j'ai dû m'accrocher, décrocher une bourse, j'en ai chié.

Mélo s'empare de ma main, serre mes doigts entre les siens.

– Ne me dis pas que tu as toi aussi le syndrome du survivant.
– C'est pas ça, me défends-je. Je comprends sa douleur...
– Je sais, et pardonne-moi, mais tu agis avec lui comme si tu culpabilisais d'être encore en vie et ton frère, non !
– Il n'a plus que moi, Mélo. Je dois prendre soin de lui.

Elle me regarde avec attention, finit son verre, rétorque :

– Quand je pense aux sacrifices que tu as faits et ce que tu es obligée de faire encore aujourd’hui pour lui, j’en suis malade !

Et moi donc...

Mais je serais encore plus malheureuse et incapable de me regarder dans une glace si je l’abandonnais. Alors, certes, ce n’est pas facile tous les jours, j’ai été obligée de prendre des décisions et de faire des choix que je me dois d’assumer. Là encore, je n’ai pas le choix ! C’est la vie ! Comment faire autrement ? Soit je retrousse mes manches et je continue d’avancer, soit je saute du pont de l’Alma !

– C’est comme ce connard de William...

– Quoi, William ?

Pourquoi parle-t-elle de lui ? Elle veut vraiment que nous passions en revue tout ce qui merde dans ma vie ?

– Il pourrait changer de service ! finit-elle par répondre après quelques secondes de silence.

Il est vrai que je me sentrais sans doute mieux si je ne voyais pas sa tronche de sale enfoiré de menteur tous les jours au boulot. J’ai demandé, la mort dans l’âme, à quitter le service de cardiologie dont William est l’un des chirurgiens et où nous nous sommes rencontrés dès le début de mon embauche, il y a de cela trois ans, pour n’importe quel autre, mais l’hôpital tarde à accéder à ma requête. D’un autre côté, en quittant le service, je ne verrai plus William et la pouffe qu’il a mise enceinte et pour laquelle il m’a plaquée, certes, mais je ne verrai plus autant Mélodie ! Et je ne sais pas si je suis réellement prête à ça.

Bon, assez d’apitoiement sur moi-même...

Je finis mon verre, me ressers, lance un sourire énigmatique à ma meilleure amie.

– J’ai vu mon nouveau voisin ! lâché-je.

Elle s’étouffe avec son vin, s’essuie la bouche.

– Et c’est seulement maintenant que tu le dis ! C’est à cause de lui qu’il y a de la farine partout ? Vous avez fait des galipettes sur ton plan de travail puis il s’est barré sans un mot ?

Où va-t-elle chercher tout ça ?

Je lève les yeux au ciel.

– Même pas !

Je lui raconte nos échanges, l’intérêt que j’ai lu dans son regard avant qu’il ne lutte contre lui-même et me vire de son appartement. À quel point je l’ai trouvé intrigant et charismatique, malgré son comportement d’ours des cavernes ; mes larmes de colère quand j’ai pété ce satané paquet de farine...

– Putain, faut que je le voie !

Quoi ?

En une fraction de seconde, elle a posé son verre sur la table basse, sauté du canapé, traversé le salon et le temps que je réagisse, ouvert ma porte d’entrée. Je l’appelle, me rue à sa suite, mais trop tard, son doigt s’appuie sur la sonnette de mon voisin à l’instant même où je déboule dans le couloir.

Quelle plaie !

Durant nos études, déjà, j’avais du mal à contenir son énergie débordante. Mélodie est un électron libre, une tornade. Elle aussi s’est fait larguer par son amour de jeunesse, Philippe, qui l’a remplacée dès son départ pour l’école d’infirmière où nous nous sommes rencontrées, ici, à Paris. Philippe qu’elle n’a jamais réussi à oublier, quoi qu’elle en dise ! Elle

connaît la souffrance du manque, la jalousie, la colère, la révolte, les moments de désespoir total, le... *qu'est-ce qu'elle a de plus que moi, cette salope !* C'est parce qu'elle est passée par là qu'elle comprend ce que je ressens. Et même si elle me bouscule, elle m'aide à surmonter mon quotidien ; je ne sais pas ce que je serais devenue sans elle. Et sans mon père ! Parce qu'à sa manière, en étant dépendant de moi, il me force à assumer.

Je saisis son bras, la tire en arrière, lui murmure à l'oreille :

- Laisse tomber, je te dis...
- Je veux voir sa tronche ! réagit-elle à voix basse.

Quand elle a une idée derrière la tête !

- Il t'a quand même fait pleurer ! ajoute-t-elle.
- Ce n'est pas lui qui m'a fait pleurer, Mélodie, mais le paquet de farine !
- Tu ne te serais pas mise en colère s'il ne t'avait pas traitée comme un parasite !

Quoi ?!

Un raclement de gorge nous fait tourner la tête.

Punaise, tout à notre discussion, nous n'avons pas entendu le principal intéressé ouvrir sa porte.

Nom d'un chien... Il a troqué ses vêtements de sport contre un jeans et un tee-shirt noirs qui collent avantageusement sa musculature imposante et il est... époustouflant de virilité. Je jette un coup d'œil à Mélodie qui, les yeux exorbités, semble autant fascinée que moi par l'apparition.

Mais, plus prompt que moi, elle se reprend.

- Oh, bonjour !
- Qu'est-ce que je peux faire pour vous ? demande-t-il, sans cesser de me détailler, les iris implacables.

A-t-il entendu notre conversation ?

– On se demandait, Angèle et moi, si vous vouliez venir boire un verre avec nous ?

Son froncement de sourcils s'accentue, ses prunelles deviennent incandescentes.

– J'ai déjà répondu à cette question, non ? Et même plusieurs fois ! lâche-t-il à mon encontre, alors que c'est Mélodie qui s'adresse à lui et non moi.

Toujours aussi mal embouché à ce que je vois !

Je tire sur le bras de ma meilleure amie.

– Laisse tomber, Mélo. Tu vois bien que l'on dérange monsieur !

– C'est ça, parfaitement ! Vous me dérangez !

– Tu vois. Allez, viens !

À mon grand désespoir, Mélodie, au lieu d'obtempérer, effectue un pas en avant et lui fourre un doigt menaçant sous le nez.

– Je vous préviens, si vous faites encore pleurer ma copine, je vous pète la gueule ! Angèle est la meilleure des personnes, la meilleure des amies, elle est dévouée et bienveillante, et ce n'est pas très sympa de votre part de l'avoir traitée comme vous l'avez fait !

Le pauvre Kyle – puisque c'est ainsi qu'il se nomme, c'est marqué sur sa porte – a la bouche ouverte de surprise face à la sortie de mon amie.

Je tire sur son bras pour la forcer à lâcher prise.

– Mélo, ça suffit ! Désolée...

J'adresse une grimace d'excuse à mon voisin, qui me répond d'un haussement de sourcils contrarié, avant de réussir à enfin attirer ma meilleure amie dans mon appartement, dont je referme la porte.

– Ça va pas, non ! grondé-je. On n’agresse pas les gens comme ça !
– Il s’en remettra... assène-t-elle, avant de regagner mon canapé, sur lequel elle s’affale.

Puis elle éclate de rire.

Cette fille est folle !

– T’as vu sa tête, se bidonne-t-elle. Je ne sais pas d’où il sort, mais il n’a pas dû s’amuser tous les jours !

– Punaise, c’est peut-être un ex-tôlard ! réalisé-je soudain.

– Ou un flic infiltré !

– Infiltré dans quoi ? Je ne vois pas ce qu’il y a à infiltrer dans le quartier ?

– Nan, et ça colle pas ! Tu m’as bien dit que son appart est plutôt sympa !

– Ouais, hyper bien rangé, mais impersonnel au possible.

– Ben... s’il vient d’arriver, c’est normal, non ?

– Peut-être, je ne sais pas. Il est super beau, mais il y a un truc chez lui qui m’intrigue. Et il a une assistante ! C’est elle qui a meublé son intérieur et lui a rempli son frigidaire...

– Ouais, il a de la tune, ça se voit ! Ce qui dénote dans ce quartier dont les loyers sont plutôt bon marché, tu en conviendras.

C’est pour cette raison que j’habite ici, parce que justement les loyers sont modérés !

– Je l’imagine bien en mec dominant qui attache ses meufs. Tu vois... le genre propre sur lui, mais qui cache des trucs de ouf dégueulasses, continue Mélodie, inconsciente de mes pensées intimes, dont je m’extrais.

Puis je renchéris :

– Genre le mec dans *You* ? Un psychopathe meurtrier ?

– Ouais, un genre ! Il est français ?

– Aucune idée ! Vu son patronyme, j’en doute... Reeves, ça ne fait pas très *frenchy* !

Nous finissons la bouteille de vin, en entamons une autre, en délirant comme des malades sur mon voisin de palier. Nous lui inventons des vies, des secrets innombrables et inavouables, des traits de caractère qui vont du serial killer au sociopathe, en passant par le pervers et le maniaco-dépressif. Et nous rions... Nous rions tellement que je suis persuadée qu'il nous entend. Bref, en tout cas, ses oreilles doivent siffler ! Et franchement, je prends mon pied ! Je me moque de lui dans son dos. Ce n'est pas très charitable, je l'avoue, parce que clairement, face à lui, j'en suis incapable ; il m'intimide autant qu'il me fascine. Il y a un truc en lui qui m'attire, sans que je sache exactement quoi. Mais quoi que ce soit, je vais me tenir éloignée de cet homme, c'est mieux ! Même s'il est craquant, envoûtant, hautement attirant, et même si ça fait des mois que je n'ai pas été attirée par un homme. Et même si, selon ma meilleure amie, il est largement temps d'oublier William et de me remettre en selle. Parce que, clairement, William, il n'en a rien à foutre que je ne baise plus à cause de lui. Lui, il a une femme dans son lit ; une femme qui attend son enfant.

Ça me rend malade.

Après le départ de Mélodie, je retourne encore toute cette merde dans ma tête. Le décès de ma mère et de mon petit frère, les problèmes de mon père, son compte en banque que je suis obligée de renflouer à tout bout de champ pour lui éviter de finir à la rue. S'il se fait expulser de son appartement, je serai obligée de le prendre avec moi et ce sera encore pire. J'y perdrai mon intimité et ma sérénité. Impossible ! Je préfère encore me saigner aux quatre veines pour lui permettre de rester chez lui. Puis je repense à William, à sa trahison. J'ai rien vu venir ! Je pensais qu'il tenait à moi, je croyais en lui, en un avenir commun, je rêvais qu'il me demande d'habiter avec lui, puis qu'il me demande en mariage, et je suis tombée de haut. Celle qui m'a remplacée, Valentine, est infirmière, comme moi, et la dernière recrue du service. Je l'ai accueillie avec bienveillance, et allez savoir pourquoi, je l'ai prise sous mon aile. J'ai accepté de la remplacer de nombreuses fois, nous avons fait des soirées filles ensemble, je l'appréciais, vraiment, je n'étais pas loin de la considérer comme une amie, et elle... elle... elle m'a piqué mon mec ! Et elle ne s'est pas contentée de baiser avec lui, elle est tombée enceinte de lui !

Quand je vois, jour après jour, son ventre s'arrondir, un ventre qu'elle exhibe comme un trophée, un ventre qui prouve à tout le monde que le grand cardiologue William Halary est maintenant à elle, j'enrage ! J'enrage, mais je ne montre rien, je prends sur moi, je le dois à mes patients qui ont besoin d'une infirmière concentrée et concernée ; ils n'ont pas à faire les frais de mon désespoir. Et je crois, non, je suis sûre, que comme pour mon père, tous mes malades m'aident à leur manière à ne pas m'apitoyer sur mon sort.

Ce n'est pas facile tous les jours, je dois le reconnaître, mais je m'accroche !

Et c'est sans compter sur ce deuxième job que j'ai embrassé sur un coup de tête. J'avais besoin d'argent, encore. Mon père avait joué plus que de raison, il fallait que je trouve une solution et elle m'est venue en me baladant sur le Net : un service d'escorts de luxe.

Est-ce que je le regrette ?

Parfois !

Est-ce que je peux faire autrement ?

Non !

Comme je l'ai dit, je n'ai pas le choix, aucun autre job ne paie autant. Et si on sait poser les limites, ce n'est pas si compliqué. Se faire belle, séduire, rendre les clients fous de désir tout en se montrant inaccessible, les rendre accros pour qu'ils se montrent généreux, je crois que je ne suis pas mauvaise à ce petit jeu. En tout cas, Monica, la boss de Paris Escort, est satisfaite de mes prestations. Elle voudrait que je passe à la vitesse supérieure, que je ne me contente pas d'accompagner nos riches clients étrangers à des dîners d'affaires ou des mondanités, que j'élargisse ma palette de *services*, pour plus de fric, bien sûr, pour elle comme pour moi ! Je tarde à lui donner ma réponse. Je ne suis pas prête. Escorter, OK, faire la pute, c'est une autre histoire. Mais si mon père continue de déconner, je sais que là encore je n'aurai pas le choix.

Alors, je prie tous les jours pour qu'il se tienne tranquille...

Je repense soudain à mon voisin.

L'espace d'un instant, quand j'ai pénétré dans son appartement, j'ai entrevu une solution : travailler pour lui. M'occuper de son intérieur, de son linge, lui faire ses courses, préparer ses repas... Il pourrait me verser un salaire. Bien sûr, ce serait sans commune mesure avec ce que me rapporte mon job d'escort, mais j'ai peur de perdre mon âme et de finir par me détester et avoir une piètre opinion de moi-même à en être réduite à jouer les putes de luxe. Appelons un chat un chat ! Je n'ai pas encore franchi la ligne rouge, mais si Monica insiste et si j'ai besoin de plus d'argent, je devrai m'y résoudre, puisque mon voisin ne fera jamais appel à moi.

Malgré moi, son visage aux traits indubitablement virils, ses yeux durs et froids, mais si captivants, son corps de rêve, cette force bestiale qui émane de lui emplissent mon esprit et mettent le feu à mon corps. Je glisse la main sous l'élastique de mon shorty, puis le long de ma fente, déjà trempée. Une seule seconde a suffi ! Je n'ai pensé à lui qu'un bref instant et me voilà fiévreuse, ce qui ne m'est pas arrivé depuis des mois. Depuis ma rupture avec William pour être plus précise.

J'ai envie du corps d'un homme, et j'ai envie de mon voisin !

Je fouille dans la caisse en osier près de mon lit, où traînent quelques livres, commencés mais pas achevés, en extrais mon vibro, une mignonne petite chose rose, bien à l'abri dans sa pochette en satin de la même couleur. Un cadeau de William, au tout début de notre relation. Il adorait me chauffer avec, faire monter la tension dans mon corps, me faire jouir, puis s'en servir pour une double pénétration, mais à l'instant où je glisse le sextoys entre mes lèvres intimes, ce n'est pas à mon connard d'ex que je pense, mais à mon voisin, qui me fait mouiller comme une malade. Il m'excite tellement que quelques va-et-vient suffisent à me faire décoller, le plaisir me cueillant presque par surprise.

Je suis dans la merde, il n'y a pas d'autre mot...

Mais un peu plus ou un peu moins, quelle importance !

Au moins, j'aurai pris du plaisir...

OceanofPDF.com

9

Kyle

Vautré dans le canapé, mon téléphone portable en main, la télé en toile de fond, je passe en revue ce que j'ai manqué pendant mes deux années d'enfermement en faisant défiler les unes des quotidiens et en visionnant des mini reportages développant les intérêts français à l'étranger. Intérêts qui ne m'intéressaient pas le moins du monde avant. Avant, je me foutais de géopolitique, je ne pensais qu'à mes propres intérêts ainsi qu'à ceux de ma bande. À survivre, aussi. En vérité, depuis que je suis né, je n'ai fait que survivre dans ce monde de brutes, ne pouvant compter que sur moi-même, arrachant le moindre acquis de longue lutte.

Néanmoins, même si j'étais déjà solitaire et habitué à vivre en ermite – je ne sortais de ma chambre que pour bouffer, pisser et me laver ; ne correspondant avec la bande que par visios, pour des questions de sécurité ; planifiant nos casses et les reventes de produits illicites depuis chez moi ; ne baisant que de loin en loin lors de rares sorties nocturnes –, les deux années au blockhaus m'ont marqué et ont marqué mon esprit et mon corps. Durant ce laps de temps, je n'avais plus qu'une idée en tête : survivre et lutter. Lutter physiquement et moralement afin de ne pas me laisser broyer par la machine et en sortir vivant. Et pas trop abîmé. Je me suis tellement recentré sur moi-même et tellement blindé pour encaisser ce que Z et ses sbires me faisaient subir que j'ai le sentiment d'être devenu un inadapté, d'être complètement largué et de ne plus savoir faire avec les gens, dans la vraie vie. En même temps, je dois garder mes distances ! Qui aimerait être ami avec un tueur professionnel ? Ou entretenir une liaison avec lui ? C'est un coup à y laisser sa peau.

Je pense à ma voisine.

Je ne peux nier qu'elle m'attire. Quelque chose en elle me charme, me bouscule et ça m'emmerde ! Depuis que je l'ai croisée devant ma porte ce matin, je pense un peu trop à elle, et ce n'est pas le moment ! La preuve, bien que concentré sur mon job et ce que j'ai manqué en informations ces deux dernières années, elle s'invite dans mon esprit. Je songe à notre précédente rencontre d'il y a peu ; sa copine m'a bien fait rire, avec son petit doigt dardé vers moi et ses menaces. Ses yeux flamboyaient de colère ; une vraie petite chatte défendant sa portée. Mais, aussi bandante qu'elle soit à ce moment-là, elle n'égalait pas Angèle. Angèle qui, dans un pantalon large et un tee-shirt ample qui lui laissait une épaule dénudée, les cheveux coiffés à l'arrache, les joues rouges et le regard brillant, captait toute mon attention. Je n'arrivais pas à détourner les yeux de son visage, me perdant dans la lumière des siens, dans leur profondeur attractive, dans cette douce chaleur dont elle m'enveloppait, mélange de regrets et d'agacement.

Car oui, je l'agace.

C'est voulu ! Pour qu'elle se tienne à distance !

Pour sa survie... Pour elle...

Je presse ma queue tendue.

Il n'y a que toi et moi, ma belle...

Nous sommes seuls au monde et nous allons le rester jusqu'à la fin. Un gémissement m'échappe. Dans un mouvement excédé, je descends mon jeans, mon boxer, empoigne ma bite dressée, la fais coulisser lentement, puis de plus en plus vite et de plus en plus fort en m'imaginant aller et venir entre les reins de ma voisine, les doigts enroulés autour de sa queue de cheval. J' imagine son cul, ses cuisses, sa chatte offerte, ouverte et dégoulinante de sève brillante. Le plaisir monte, je gémiss d'extase, me laisse transporter. Le souffle court, les sens en feu, la queue douloureuse blindée à bloc, dure comme de la pierre, j'y vais fort et en un rien de temps j'atteins la crête de la vague et soudain, je bascule vers un orgasme

démentiel en me cambrant et en lâchant un râle proche de l'agonie, le cœur au bord de l'explosion. Ma semence jaillit, et c'est sur sa croupe que j'aimerais la voir s'étaler, sur sa peau claire. Un autre râle m'entraîne cette fois-ci vers des ténèbres de solitude à la pensée que ce moment n'arrivera jamais.

Les paupières fermées, perdu, l'esprit et le cœur en souffrance, le souffle erratique, je mets un temps infini à reprendre mes esprits. Une alarme se faufile dans mon crâne.

C'est quoi ce bruit ?!

Putain, c'est mon téléphone.

Je reprends pied dans la réalité, m'empare de l'appareil qui ne cesse de sonner et vibrer comme s'il s'apprêtait à me sauter à la gueule.

C'est quoi encore ce bordel ! Tu parles d'un retour sur terre ! Après un orgasme tonitruant, la chute est rude. Encore un coup de Z, j'en mettrais ma bite au feu ! En parlant de bite, comme j'ai shunté les caméras, la cellule ne peut pas me voir me branler ! Sinon, t'imagines... Bon, OK, c'est naturel, mais ça ferait légèrement exhibi !

Je déverrouille l'écran avec mon empreinte digitale, stoppe de la même façon l'alarme qui me pète le crâne. Elle ne peut signifier qu'une seule chose...

Je me rhabille, saute du canapé, cours jusqu'à ma pièce blindée, la déverrouille d'un coup d'épaule contre le système de sécurité, pénètre et vais me jeter sur le siège à roulettes, me retenant au bureau rivé au mur pour ne pas me retrouver catapulté contre. J'entre dans l'ordinateur à l'aide de mon nouveau mot de passe. Une petite fenêtre, en haut à droite, qui n'y était pas auparavant, m'attire.

Je clique dessus.

La tronche de Z apparaît.

– T’en as mis du temps !

Euh... j’étais occupé à me branler, vois-tu, et tu as gâché mon atterrissage post-baise, alors faut pas trop venir me faire chier !

– Je suis là ! réponds-je sèchement. Que se passe-t-il ?

– T’es opérationnel ?

– Évidemment !

Je vais pas ronchonner parce que je n’ai pas eu mes trois jours de vacances ! Des picotements apparaissent au bout de mes doigts ; manifestement, le passage à l’action me plaît. Mon corps en a besoin ! J’oublierai ainsi le désir charnel qui me ronge et je prendrai de la distance avec ma trop séduisante voisine.

– Je t’envoie ce que tu dois savoir sur la cible ainsi que le plan d’action. Tu pars demain matin, une voiture avec chauffeur t’attendra devant chez toi à huit heures ! Contacte la cellule dès que tu es en poste. Ne nous déçois pas !

Et paf, son visage de gros con disparaît de mon écran.

OK...

Habitué à ses agissements abrupts, je ne suis pas étonné.

Une petite enveloppe clignote.

Putain, je me croirais dans *Mission Impossible*... « Attention, ce message s’autodétruira dans trente secondes... Une, deux, trois... » Je sais que ce ne sera pas le cas, mais je ne peux empêcher mon cœur de s’affoler d’excitation lorsque j’appuie sur le message pour en prendre connaissance. Oui, c’est bien de l’excitation que je ressens et non de la peur. La peur n’a plus sa place dans ma nouvelle vie ; je suis prêt à l’endosser et gonflé à bloc.

Un visage apparaît, suivi d'un nom, Hussein Sabbagh. Un Syrien. Suivent les directives.

J'ignore tout de la cellule qui m'a recruté, je ne sais pas qui sont mes employeurs – pour des questions de sécurité là encore évidentes ; moins j'en sais, moins je peux en dire si jamais je tombe entre des mains ennemies –, je suis un agent *off*, sans réel statut, tout comme j'ignore ce que le gouvernement français reproche à ce mec, mais je m'en tape, ce n'est pas mon problème ! Ce qui m'incombe, c'est faire le job et dégommer ce mec ! Peut-être me le représenter en poseur de bombes, violeur d'enfants ou pervers assoiffé de sang me rendra la tâche plus facile, mais en vérité, j'en ai rien à foutre de ce mec ; il doit mourir pour que je gagne le droit de vivre. Alors ce sera une vie – des vies ! – contre la mienne. Donc mieux vaut, pour ma tranquillité et la sérénité de mon esprit, ne pas me l'encombrer avec trop de considérations.

Je suis une machine à tuer, point barre !

On me demande de tuer, je tue, sans me poser de questions ! Je ne suis qu'un pion, un instrument, je ne tuerai pas par plaisir, mais parce qu'on me l'ordonne... Et encore une fois pour sauver ma peau et gagner mon utilité en ce bas monde.

J'inspecte le gars. Ses yeux marron, sa barbe parfaitement taillée, son costard. Puis mon ordre de mission. Tout est orchestré au millimètre, réglé comme du papier à musique, et j'aime ça ! La cellule a géré, ce qui me réconforte.

Mon départ est prévu demain matin, lundi, onze heures, de l'aéroport Charles-de-Gaulle. Plus de trente-quatre heures de transit avec trois escales, Milan, Amman et Bagdad, ce qui me laissera largement le temps de me préparer. Je dormirai dans les aéroports, les temps d'attente sont longs, mais pas suffisamment pour que j'aie droit à une chambre d'hôtel.

Pas grave, je ferai avec, à la guerre comme à la guerre !

À Damas, je serai logé à l'hôtel Sheridan, un *resort*, et déjà en place pour la rencontre hebdomadaire du jeudi des membres du gratin syrien dont fait partie Sabbagh. Mes sources le présentent comme un homme d'affaires alépin, proche du régime et ayant fait fortune durant la guerre. Un nabab ! La nouvelle élite économique du pays. Dans un pays en ruine, lui et ses comparses ont mis main basse sur les secteurs les plus porteurs de l'économie du pays et se partagent dorénavant le gâteau syrien.

Ça va être coton !

J'imagine déjà la dizaine de gardes du corps...

Qu'a bien pu faire ce type pour que l'État français veuille le dégommer ?

La source le décrit comme une figure montante en politique, très certainement un contre-pouvoir mettant en péril les intérêts ou les investissements français.

Je continue ma lecture, cherche des éléments, lis entre les lignes. L'article le dit très proche du gouvernement et à l'origine de l'expulsion des habitants de plusieurs quartiers pauvres de la banlieue de Damas pour implanter un projet immobilier et commercial pharaonique ; un genre de petit Dubaï... Les investissements sont colossaux... La France a-t-elle participé au projet ? A-t-elle donné son aval aux expulsions de ces pauvres gens ? Et la situation menace-t-elle de nous péter à la gueule ? Ce type est-il devenu gênant ? Sait-il trop de choses, des choses mettant la France en porte-à-faux ? Je l'ignore et encore une fois, ce n'est pas mon problème et il est plus sage pour moi de ne pas trop en apprendre. Mais en tout cas, c'est un vautour, un mafieux qui s'enrichit sur la misère humaine. La noirceur du monde me débecte. Ces types, et Dieu sait qu'ils sont légion, me hérissent le poil.

La notice me donne ensuite la marche à suivre, le toit-terrasse où je dois me poster, l'heure, la fenêtre de tir. J'accepte la mission et aussitôt, une notification de mon portable m'alerte de l'arrivée d'un message. Je m'empare de l'appareil. La cellule m'a transmis mon billet d'avion qui est allé s'enregistrer automatiquement dans l'application *Air France*.

Je m'adosse et comme j'en ai maintenant l'habitude, les coudes sur les accoudoirs, les doigts joints, je pivote légèrement pour réfléchir. Me voici rassuré ! J'avais peur d'être obligé de me démerder par moi-même mais la cellule a tout planifié. Mes employeurs se sont renseignés pour moi et je n'ai plus qu'à leur faire confiance, je leur dois bien ça. Reste à espérer que tout se passe bien.

Seul hic, les articles que j'ai commandés arriveront pendant mon absence, mais tant pis. Je ferai avec... L'idée de demander à ma charmante voisine de réceptionner mes colis m'effleure l'esprit, mais je la chasse aussitôt. Je ne dois pas la côtoyer plus que nécessaire, ce ne serait pas raisonnable ! Et voilà que je pense encore à elle ! Putain, je m'arracherais les cheveux !

Elle m'a fait quoi, cette meuf ?

Je n'y comprends rien, je ne l'ai vue que trois fois ! Et plutôt que de continuer à fantasmer sur ma voisine, je saute du siège et vais ouvrir mon arsenal.

Les armes qu'il renferme me feraient presque autant bander que le cul de ma voisine...

OceanofPDF.com

10

Angèle

– Attendez !

Je jure dans ma barbe, persuadée que mon voisin n’entendra pas mon injonction criée depuis la porte de mon appartement ou, s’il l’entend, n’en aura peut-être rien à faire, mais juste avant que les portes de l’ascenseur ne se referment, sa main se glisse entre pour les repousser. Sur le point de mouiller ma petite culotte face à cette démonstration de force brute, mon état ne s’arrange pas lorsque je pénètre dans la cabine.

Putain de merde...

Un coup d’œil suffit à m’embraser.

Je détourne le regard. Tout en m’efforçant de ne pas baver parce que, bon sang, en costard-cravate, chemise blanche et attaché-case, une courte barbe autour de ses lèvres charnues et le long de son menton, il est à tomber. Le type le plus beau, le plus mâle et le plus sexy qu’il m’ait été donné d’approcher. Mais quoi qu’il ait sur le dos, je fantasme comme une débile. Ses vêtements de sport l’avaient déjà placé en haut de l’échelle de la sexytude, là, avec cette gravité dans le regard et ce look de businessman, il explose les compteurs.

– Voisine...

Je lève les yeux au son de sa voix, surprise.

Il m’a adressé la parole ?! Serait-il revenu à de meilleurs sentiments ?

– Pardon ?

Son regard se plante dans le mien.

– Rien ! Je vous saluais, tout simplement.

– Oh, euh... oui... Bonjour...

C'est à son tour de me détailler.

– Travail ?

Bon sang, on ne lui a pas appris à faire des phrases ?

Néanmoins, cet unique petit mot prononcé d'une voix rocailleuse à souhait achève d'enflammer mon bas-ventre. Je dois vraiment être en manque de sexe pour que mon corps réagisse avec une telle intensité au moindre mot sortant de la bouche de cet homme ! D'autant plus que ce mot n'a rien de sexy et qu'en ce moment, *au travail*, je m'y rends à reculons, ce qui devrait amoindrir mon excitation.

– Oui ! Et vous ?

Je remarque alors un sac de voyage en cuir pendu à son épaule droite.

– Vous partez en voyage ? ajouté-je.

– Seulement quelques jours...

Nous nous observons.

La tension monte, l'air se charge d'électricité, de... tension, de... de quelque chose de subliminal. Animal. Je n'ai jamais ressenti ça ! Et si j'en crois la lueur d'étonnement dans le regard de Kyle, il ressent la même chose. Ses iris se troublent, deviennent plus sombres, plus *animal* eux aussi...

Faut qu'il arrête ou je vais finir par lui sauter dessus !

Bestialement, brutalement, violemment... Ou arracher mes vêtements pour qu'il me prenne sauvagement. Ici. Maintenant. J'en aurais besoin ! Punaise, oui, j'aurais besoin d'une bonne séquence de sexe pour évacuer toute cette rage qui me consume. Et qui menace de m'étouffer chaque jour davantage. Du sexe juste pour du sexe ! Juste m'envoyer en l'air avec cet inconnu. Ou presque ! Parce que quand même, il est canon ! Grand, fort, taillé comme un roc, sans exagération, il a tout ce qu'il faut et juste ce qu'il faut pour me rendre dingue de son corps.

– Vous travaillez dans un hôpital, c'est ça ?

Quoi ?

Je sors de la transe érotique dans laquelle je me suis plongée avec délice et qui, l'espace d'un instant, m'a fait oublier le marasme de ma vie. Je me noie dans son regard bleu magnétique, priant pour que mes fantasmes de luxure ne soient pas étalés en toutes lettres sur mon visage, et réponds :

– Oui, je suis infirmière. À... à l'hôpital Saint-Joseph. En cardiologie.

Je ne peux m'empêcher de bégayer, il va me prendre pour une demeurée.

– Vous aimez ?

Un gémissement m'échappe.

– Oh, oui...

Il hausse un sourcil, son regard se faisant encore plus ténébreux.

– Je parle de votre travail, Angèle...

Eh merde... Il va comprendre qu'il me fait de l'effet et que c'est ce que je contemple, là, devant moi, c'est-à-dire lui, qui me met dans tous mes états ! Et, bon sang, mon prénom entre ses lèvres... Il a manifestement lui aussi lu mon nom sur ma porte... Ce qui est de bon augure, non ?

Je tente de chasser le rouge de mes joues, en vain, relève le menton et lui souris crânement.

– Mais moi aussi ! J’adore mon travail ! À quoi, ou à qui, pensez-vous que je faisais allusion ?

Il veut jouer ? Alors, jouons ! Je crois que je vais adorer le pousser dans ses retranchements et lui retirer ce balai qu’il a dans le cul !

– Peut-être à votre petit ami ! Au travail ! J’ai cru noter un certain intérêt dans votre voix...

Il n’est pas dupe, il a compris que c’était de lui que je parlais.

Est-ce également un moyen détourné d’apprendre si je suis libre ou non, et s’il y a un homme dans ma vie ?

– Je n’ai pas de petit ami au travail, réponds-je, résolue à jouer cartes sur tables. Enfin... plus, ne puis-je m’empêcher de soupirer.

– Vous m’en voyez navré...

Je n’en crois pas un mot, il se fout de ma gueule, je le vois à ce léger sourire sur ses lèvres.

Des lèvres plus qu’attirantes qu’il faut que je cesse de contempler.

Tout de suite !

Tu ne dois pas t’intéresser à cet homme, Angèle. Il t’a traitée comme de la merde !

Mais comment faire alors qu’il me contemple à son tour avec intérêt ? S’il continue de me dévisager comme s’il allait me bouffer toute crue, je ne réponds plus de moi.

Qu’est-ce qu’il lui prend, bon sang !

Son comportement est tellement différent de la veille que j'en perds mon latin.

Que cherche-t-il ?

L'ascenseur stoppant sa course, je n'ai pas le loisir de me poser plus de questions. Kyle m'invite, d'un mouvement de la main, à le précéder. Je m'exécute sans un regard, bien décidée à répondre à son intérêt manifeste pour ma personne par de l'indifférence. Je suis en manque de sexe, certes, je rêve d'une bonne partie de jambes en l'air pour faire descendre ma tension interne, mais pas avec lui ! Ce ne serait pas raisonnable. Je ne pourrais pas m'envoyer en l'air avec lui, juste une fois, et ensuite le croiser dans l'ascenseur comme si de rien n'était.

Et je lui en veux, je ne l'oublie pas !

Je ne suis pas prête à le laisser m'approcher, d'une quelconque façon que ce soit.

Après quelques pas, il se porte à ma hauteur, sa main frôle la mienne et, punaise, d'intenses fourmillements naissent entre mes cuisses et le long de mon dos. Je ne crois pas avoir jamais été aussi réceptive à la présence d'un mec ! Même William, que j'aimais, n'a jamais déclenché ce genre de réactions, chargées de tension.

Pourquoi ?

Peut-être parce que Kyle dégage quelque chose de menaçant, de dangereux, qu'il est l'archétype du parfait bad boy, même en costard-cravate, et qu'il m'intrigue. Je l'ignore. Ce que je sais, c'est que mon corps de femme répond à ce qu'il dégage, et ça m'effraie, en plus de m'interloquer. J'aime comprendre le pourquoi du comment et j'aime que les choses soient claires.

Nous traversons le vestibule, sans un mot. Moi, perdue dans mes pensées, et lui... lui, je ne sais pas... Peut-être parce que parler n'est pas son fort, tout simplement.

Quand nous arrivons devant la lourde porte de bois donnant sur l'extérieur, Kyle appuie sur le bouton d'ouverture puis tire le battant pour là encore me prier galamment de le précéder. Nous nous retrouvons sur le trottoir. Par réflexe, je regarde ma montre, tout en sachant pertinemment que comme bien souvent ces dernières semaines, je vais être en retard au boulot. Je n'arrive plus à me lever, je suis cramée. Rien d'étonnant à cela puisque je passe des nuits à ressasser mes emmerdes, quand je ne les passe pas à l'extérieur pour mon second job. Mes jours de repos ne suffisent plus à me ressourcer.

Je m'apprête à souhaiter bon voyage à mon voisin avant de courir jusqu'à la bouche de métro la plus proche lorsque, éberluée, j'aperçois un type sortir d'une berline noire aux vitres teintées garée le long du trottoir et ouvrir la portière arrière.

C'est pour lui cette voiture ?

Kyle se tourne dans ma direction et me demande :

– Je vous dépose ?

Je le contemple, interdite par la proposition qui me tente assez, je dois l'avouer ; à cette heure matinale, le métro est bondé.

– Vous n'allez pas être en retard ?

Un sourire me répond.

Putain... Aurait-il branché le mode sociable ?

– C'est gentil à vous de vous en soucier, mais mon avion ne décolle qu'à onze heures. Je vous en prie...

Il m'invite encore à le précéder.

Après tout, qu'est-ce que je risque...

Je ne tergiverse pas davantage, traverse le trottoir pour ensuite m'engouffrer dans l'habitacle de la berline. Je prends place à l'autre bout de la banquette, observe Kyle confier son bagage au chauffeur avant de me rejoindre. Son regard ténébreux m'enveloppe lorsqu'il demande de sa belle voix grave :

- L'adresse de votre lieu de travail ?
- 185 rue Raymond-Losserand, réponds-je, luttant pour ne pas paraître impressionnée alors que j'ai la sensation de manquer d'air d'être ainsi assise à ses côtés.

Il émet une sorte de magnétisme qui me fascine, mais me fait me sentir toute petite.

Qu'est-ce que je fous là, bon sang... me demandé-je, dans un sursaut de conscience.

La voix de Kyle s'adressant au chauffeur me ramène au temps présent.

- Vous avez entendu ?
- Oui, monsieur...
- Bien ! Fermez la vitre de séparation, s'il vous plaît...

Je ne peux empêcher mon cœur de faire une légère embardée en me retrouvant isolée du monde extérieur dans cet habitacle feutré, en compagnie de mon voisin que je ne connais ni d'Ève ni d'Adam et qui pourrait tout aussi bien être un maniaque pervers, un psychopathe ou un tueur en série caché sous des fringues de luxe.

L'habit ne fait pas le moine !

Des frissons parcourent à nouveau mon échine en percevant le regard pesant de mon voisin sur moi. Je tourne la tête. Nos regards se happent. L'atmosphère se charge de tension.

Je me racle la gorge, demande :

– Pour quelle boîte travaillez-vous déjà ? tenté-je, l’air de rien.

Ses iris fouillent les miens.

– Je ne crois pas vous l’avoir dit...

Un sourire étire ses lèvres, sans adoucir son regard, de plus en plus noir. Il me désire ! Il a envie de moi... Je le vois, je le ressens, dans chacune des fibres de mon être. Mon corps réagit instantanément, mon souffle accélère, mon entrejambe se gorge d’envie de luxure ; certainement parce que hier soir je me suis caressée en pensant à lui et qu’il a réveillé ma libido endormie. Je jugule mon excitation et repousse de mon esprit ce fantasme de me faire baiser dans une voiture avec chauffeur justement, avec seulement une petite vitre fumée nous séparant d’un autre homme. Un homme qui pourrait m’entendre, qui sait, et même me voir... Je n’y connais rien en voiture de luxe. Et si Kyle était de mèche avec son chauffeur ? S’ils m’emmenaient dans un parking pour me baiser l’un et l’autre, ou tous les deux en même temps... Un autre de mes fantasmes absolus. Bon Dieu, je ne dois pas penser à ça maintenant ou je suis fichue ! Décidément, je ne me reconnais pas. Kyle fait naître en moi des pulsions et des sentiments qui m’étaient totalement étrangers avant de le côtoyer. Il est tellement séduisant dans ce costume qui lui sied à merveille et il m’excite tellement que je suis à deux doigts de le supplier de me prendre là, maintenant. Juste pour quelques minutes de plaisir avant de retourner à ma triste existence. Une étincelle de jouissance arrachée de haute lutte à mon karma de merde. Mais je me dégonfle. Je ne suis pas ce genre de fille, je ne l’ai jamais été. J’aimerais bien, mais je ne peux pas... Il y a toujours quelque chose qui m’empêche de profiter de l’instant. Une réalité qui me colle à la peau, sans doute, et qui m’étouffe. Je déraile. Ce qui ne me ressemble pas davantage. Et peut-être que le désir que j’ai cru déceler dans le regard de Kyle n’est qu’une vue de mon esprit, parce que jusque-là, à part me dévisager comme s’il allait se jeter sur moi, il ne tente rien. Aussi, plutôt que de continuer à fantasmer sur quelque chose qui ne se produira certainement jamais, je lâche :

– Il est vrai que vous n’avez pas dit grand-chose lors de nos précédentes rencontres !

Son regard, plongé dans le mien, se fait encore plus sombre.

– Je ne suis pas bavard !

– J’ai cru le remarquer ! Ceci dit, vous avez quelques minutes pour vous rattraper. Alors ? Où partez-vous ?

Il hausse un sourcil.

– Pour me rattraper ? Qu’entendez-vous par là ?

Bon sang, je déteste les personnes qui répondent à une question par une autre question !

– Pour remonter dans mon estime, asséné-je. Parce que clairement, nos derniers échanges n’ont pas été, comment dirais-je... transcendants...

Il a encore ce léger sourire qui met le feu à mon bas-ventre.

– Je suis désolé si je vous ai paru froid et distant, mais moins vous en savez sur moi, mieux c’est !

OK...

– Pourquoi ? Vous avez des choses à cacher ?

Son sourire s’étire.

– Vous êtes bien curieuse, mademoiselle Forestier.

– Vous connaissez mon nom ? m’étonné-je.

– Comme vous connaissez le mien ! Je l’ai lu sur la porte de votre appartement !

– C’est comme le Port-Salut, c’est écrit dessus !

Si je pensais détendre l’atmosphère, j’en suis sûr pour mes frais, il ne cille même pas !

– Hum... Donc, je suis une nana et par définition, curieuse ! me reprends-je. De plus, en vous montrant mystérieux, monsieur Reeves, vous ne faites qu'éveiller davantage ma curiosité.

Ses prunelles me dévorent, se voilent d'une aura qui, loin de me rebuter, m'attire irrésistiblement.

Qui êtes-vous, Kyle Reeves ?

Même son nom semble sorti tout droit d'un film !

– Vous ne devriez même pas m'approcher ! lâche-t-il après quelques secondes de silence.

Quoi ?

Il se fout de moi ?!

– C'est maintenant que vous le dites ?! Je devrais avoir peur ?

Je me fous de sa gueule à mon tour et à ses sourcils soudain froncés, je ne crois pas que ce soit une bonne idée.

– Vous devriez, effectivement !

– Vous m'en direz tant ! Et... que se passerait-il si j'apprends des choses sur vous, monsieur Reeves ?

– Je serai dans l'obligation de vous tuer ! gronde-t-il.

J'ai un instant de stupeur, puis j'éclate de rire.

– Elle est bien bonne, celle-là ! m'exclamé-je entre deux fous rires.

Voyant qu'il ne partage pas mon hilarité, j'ajoute, reprenant mon sérieux :

– Vous plaisantez ?

Un frisson me parcourt tout entière lorsqu'il soude ses prunelles aux miennes. Mon cœur s'emballe. Mon excitation monte d'un cran, se mêle de peur. Ce qui m'excite encore plus. Je suis tarée ! Je ne pensais pas, avant de le vivre, qu'un type aussi manifestement dangereux sous un aspect normal de businessman propre sur lui et raffiné, m'attirerait à ce point. Il est tout en complexité et j'adore ça, même si une petite voix à l'intérieur de moi me souffle de me tenir à distance de cet homme. J'avale ma salive avec difficulté, la trachée soudain sèche. S'il ne plaisantait pas ? Si j'étais en danger avec lui ? Ma petite culotte, elle, l'est, c'est indéniable. Je n'ai jamais autant mouillé pour un homme, sans même qu'il me touche. Il continue de me dévisager ardemment, m'imposant une tension insoutenable, pour après quelques secondes, éclater de rire à son tour.

Quel crétin !

– C'est malin, j'ai failli vous croire ! répliqué-je, légèrement essoufflée, mon cœur peinant à reprendre un rythme normal.

Je me retiens pour ne pas lui voler dans les plumes ; j'apprécie moyennement que l'on se foute de ma gueule. Je m'apprête à lui dévoiler le fond de ma pensée lorsque la berline, ralentissant et se garant, m'en empêche.

– Vous voilà arrivée à bon port, mademoiselle Forestier. Saine et sauve !

Son petit sourire en coin me donne envie de le frapper. D'autant plus que j'ai la vague impression qu'il sait ce qui se passe dans mon corps à son contact et qu'il s'en amuse.

– Saine et sauve peut-être, mais vous m'avez fichu la trouille ! rétorqué-je. Vous ne marquez pas des points, monsieur Reeves, c'est moi qui vous le dis !

– Une prochaine fois, peut-être, rétorque-t-il à son tour, une expression énigmatique marbrant ses traits.

Quoi ?

– Et si je ne veux plus jamais vous revoir ?
– Vous n’en pensez pas un mot ! Je vous rappelle que c’est vous-même qui avez démarré les hostilités.

Oh, punaise ! Oui, me battre avec lui me plairait tellement...

– C’était une erreur ! Oubliez ! Je me suis trompée sur vous, vous n’êtes pas si intéressant que ça !

Il s’esclaffe une nouvelle fois, ajoute :

– Si vous essayez de vous convaincre, c’est raté. Et vous vous leurrez. Je vous plais, vous êtes attirée par moi. Votre corps me désire, Angèle, insiste-t-il.

Sa voix, à la tessiture démoniaque, va se loger entre mes cuisses, m’obligeant à les serrer l’une contre l’autre pour en apaiser la tension à nouveau insoutenable. Mon souffle se fait court. Il a raison ! Bien sûr qu’il a raison, mais hors de question de le reconnaître !

Je me penche, glisse la main sur sa cuisse, puis jusqu’à son entrejambe, satisfaite de sentir son sexe dur comme la pierre.

– Oh, mais... qu’avons-nous là ? Je crois que vous-même n’êtes pas insensible à ma présence, cher Kyle...

Je presse sa queue, me redresse davantage et susurre tout contre son oreille :

– Bon voyage, voisin ! Ne pensez pas trop à moi...

Je laisse échapper un rire de gorge, m’écarte. Mais avant que j’aie le temps d’ouvrir la portière, ses doigts se referment sur mon poignet, m’empêchant de lui échapper. Surprise, mon cœur battant comme un dingue, je tourne la tête vers lui.

Merde...

Il semble furieux. Si furieux que j'ai le sentiment qu'il rêve de m'étrangler pour oser le défier et me moquer de lui. Mais je crois qu'il lutte également contre l'envie de m'embrasser. Il m'attire soudain brutalement à lui et, passant son autre bras dans mon dos, me presse contre lui, m'obligeant à poser la main sur ses pectoraux et à me cambrer pour que nos visages n'entrent pas en collision.

Nous nous affrontons du regard.

Son souffle balaie ma peau, ses yeux me dévorent. Des yeux de braise qui, au fil des secondes, se font plus doux, plus caressants. Son souffle devient plus rauque, le désir enfle dans mon ventre. Mon sexe se trempe. Excitée comme jamais, je franchis les quelques centimètres qui nous séparent et colle mes lèvres sur les siennes. Ses gémissements répondent aux miens lorsque nos langues se trouvent et entament un ballet endiablé. C'est bon, incroyablement bon, enfiévré, passionné, meilleur que tout ce que j'ai connu jusqu'à ce jour. D'une pression, il me fait le chevaucher, emprisonne ma nuque, accentue ses baisers tout en me pressant contre sa queue tendue à bloc sous moi. Je roule des hanches, envahie par le désir irrépressible de le sentir tout à l'intérieur de moi, de sentir son sexe profondément enfoui dans le mien et de le laisser me faire jouir. Jouir pendant des heures. Mes doigts glissent jusqu'à sa ceinture mais, d'une main sur la mienne, il m'empêche d'aller plus loin.

Je me recule, avec le sentiment de m'être pris un mur en pleine face.

– Je suis désolé, je ne peux pas...

Quoi ?

– Pourquoi ? murmuré-je, mon cœur battant la chamade, de dépit cette fois-ci. Tu en as autant envie que moi...

Je dois être tombée sur le seul mec qui refuse de baiser !

– Oui, j'en ai envie, là n'est pas la question, mais je ne peux pas, je suis désolé, réitère-t-il, et je vois, à son expression douloureuse, qu'il est

sincère.

Il me désigne la portière.

– Tu ferais mieux de partir.

La mort dans l'âme, sans un mot, je me détache de lui. Que dire de toute façon ? Je ne vais pas le supplier de me faire l'amour, mais j'avoue que je suis perdue. Perdue et triste. D'autant qu'il en a autant envie que moi et semble souffrir de la situation. Alors pourquoi ? Je glisse sur la banquette, avec la sensation que mon corps pèse une tonne.

– Angèle ?

Je tourne la tête, me repais des traits de son sublime visage. Il est si beau avec ce désir brûlant au fond de ses prunelles. Si douloureusement beau. Mon cœur fait une embardée. Je ne le connais que depuis quelques heures, mais cet homme me touche comme aucun autre avant lui. Et ce baiser... Bon sang, c'était... Waouh... J'ai eu le sentiment de décoller de terre et de toucher le paradis...

– Ce n'est pas ta faute, c'est moi...

Mais bien sûr...

Je m'enflamme :

– C'est quoi ton problème ? Tu m'embrasses comme si ta vie en dépendait, tu me donnes envie de toi et ensuite tu me vires ?! Je ne suis pas assez bien pour toi, c'est ça ? crié-je, au bord de l'hystérie. À croire que je ne suis bien pour personne !

Personne ne veut de moi...

Je quitte la voiture, claque la portière de toutes mes forces et cours jusqu'à l'entrée de l'hôpital, le cœur au bord de l'explosion, me retenant pour ne pas hurler de rage, me forçant à respirer à fond pour faire refluer

cette houle qui menace une nouvelle fois de m’engloutir. Je descends l’escalier menant à mon vestiaire, pousse la lourde porte qui, munie d’un caoutchouc, m’oppose une certaine résistance. Je gronde en la poussant plus fort, lutte contre moi-même pour ne pas laisser déferler sur elle ma colère en la bourrant de coups de pied et de poing et continue mon chemin. Je pénètre dans le vestiaire, désert, troque mes fringues de ville contre un pantalon blanc, une courte blouse, et mes sandales à talons contre des sabots médicaux. Ainsi parée, je cours jusqu’à l’ascenseur tout en me faisant une queue de cheval à l’aide de l’élastique que j’ai toujours au poignet, appuie fébrilement sur le bouton d’appel. Lorsque Kyle effleure mes pensées, je passe mes mains sur mes joues et le vire de mon cerveau.

L’heure n’est plus aux états d’âme, qu’il aille se faire foutre !

La cabine s’ouvre devant moi. J’entre à l’intérieur et appuie sur le numéro trois, l’étage du service de cardiologie. Malgré moi, mes pensées retournent à Kyle. Je lui ai raconté n’importe quoi ! J’ai encore pété un câble et je n’en suis pas fière. Tout se mélangeait dans ma tête. Passé, présent, William, lui... Son rejet m’a fait mal...

J’essuie ma joue où une larme s’égare.

Ras-le-bol de pleurer pour les mecs ! Qu’ils aillent tous se faire foutre ! Mais bon sang, pourquoi ? Pourquoi je n’arrive pas à trouver un type bien ? Pourquoi je tombe que sur des mecs qui me font souffrir ? Bon, OK, il ne s’est rien passé de sérieux avec Kyle. Heureusement, il a eu la délicatesse de me virer avant de me baiser. Mais une partie de moi a cru que quelque chose était possible entre nous. Une partie déjà séduite par le personnage. J’ai adoré notre baiser. Kyle a foutu le feu à mon corps et qu’il me vire ensuite m’a fait me replonger tête la première dans ma rupture avec William. Ainsi que dans la détresse et le chagrin qui en a découlé et dont, manifestement, je ne suis pas encore sortie.

J’ai à peine posé un pied dans le service que ma cheffe, sortant justement de la salle de repos où nous avons l’habitude de prendre un petit café avant de démarrer notre journée, m’aperçoit et se dirige vers moi à grands pas.

Eh merde... Je vais me prendre un savon...

– Angèle ! On ne vous attendait plus...

Je fais profil bas.

Je suis en retard, elle a raison d'être en colère, je le mérite.

Elle serre mon bras, demande :

– Vous allez bien ?

– Oui, madame, je vais bien, j'ai été retardée, ça ne se reproduira plus.

Je lui sors cette excuse tous les jours, ou presque.

– Je vous apprécie, Angèle, vous le savez, mais le jour où je ne serai plus là...

Elle laisse sa phrase en suspens. Elle a demandé sa mutation, comme moi, mais tout comme moi, la direction tarde à lui rendre réponse. Si jamais elle part avant moi et si la pouffe de William prend sa place, ce qui risque bien d'arriver puisqu'elle la brigue et qu'elle est la nouvelle chouchoute de l'un des boss, ma vie va devenir un enfer. Valentine ne me supporte pas ! Moi, j'ai des raisons de la haïr, mais elle, qu'a-t-elle contre moi ? Mélo pense qu'elle est jalouse de moi, jalouse de ce que j'ai vécu avec William et jalouse de l'intérêt qu'il me témoigne encore. Alors que je n'y suis pour rien ! J'aimerais justement qu'il cesse d'être gentil avec moi, compréhensif et attentionné ! Il a rompu, bordel ! Ça aussi, ça me fout en rogne ! Il ne peut pas me foutre la paix lui aussi ?!

– Je sais, madame, finis-je par répondre. Si vous nous quittez, je serai vigilante.

Elle m'adresse un regard peiné.

Le service entier a suivi mes déboires et certaines de mes collègues étaient au courant de la liaison que William entretenait avec Valentine dans

mon dos. Avant moi. Peu de temps avant, certes, mais avant tout de même. Je ne comprenais pas pourquoi, lorsque j'entrais dans une pièce, les conversations s'arrêtaient, pourquoi certaines filles me regardaient avec pitié et d'autres un rictus au coin des lèvres. Ensuite j'ai compris, et j'en ai voulu à William. Je suis passée pour une conne à cause de lui et il s'est bien foutu de ma gueule !

Ma cheffe a toujours été sympa avec moi, elle m'a soutenue... C'est grâce à elle et à Mélodie que j'ai pu continuer de travailler et que je ne me suis pas effondrée.

Je suis forte, ça n'arrivera pas !

J'ai pris des coups, j'ai perdu deux des personnes que j'aimais le plus au monde, ma mère et mon frère. Alors, certes, William m'a fait du mal, mais j'ai connu pire. Et j'ai mon père ! Je dois être forte pour lui...

– M^{me} Lefèvre a demandé après vous, ajoute ma cheffe.

– J'y vais !

– Nous avons également un nouveau malade, M. Koenig. Méfiez-vous, il n'est pas commode !

Les pas-commodes, j'en fais mon affaire ! Je dirais même qu'ils m'apportent un dérivatif bienvenu.

Je lui réponds d'un sourire et m'éclipse en direction de la chambre de M^{me} Lefèvre qui, adressée par un hôpital de banlieue pour une grave insuffisance cardio-respiratoire, est arrivée chez nous il y a plus d'une semaine. Je me suis occupée d'elle lors de son entrée, je l'ai aidée à s'installer, puis, comme j'avais un peu de temps, je me suis assise à ses côtés et lui ai pris la main pour la rassurer. Elle s'est mise à pleurer en me parlant du fils qu'elle a perdu, son fils unique, Roméo, mort à 24 ans. Une tragédie. Elle m'a fait beaucoup de peine. J'ignore si c'est parce qu'elle s'est confiée à moi, mais elle s'est attachée à moi et me demande sans cesse.

J'entre dans sa chambre.

- Bonjour, madame Lefèvre. Comment allez-vous aujourd’hui ?
- Mal ! soupire-t-elle.

Je m’installe au bord de son lit, lui prends la main.

- Tout va très bien se passer, madame Lefèvre. Le traitement que vous a prescrit le professeur Halary est efficace et vos constantes sont meilleures. Vous allez bientôt pouvoir rentrer chez vous.

Cette femme n’a pas 60 ans, mais en paraît vingt de plus. Son cœur lâche, tout comme la plupart de ses organes, rongés par l’alcool. Malheureusement pour elle, William ne la sauvera pas. Bientôt, ses reins seront fichus, il faudra la dialyser, puis ses poumons rendront l’âme... L’alcool aura raison d’elle, comme ce sera le cas pour mon père. C’est également pour cette raison que je me sens proche d’elle, parce qu’elle aussi a perdu son fils, tout comme mon père. Il est difficile de survivre à la perte de son enfant. Même si, là encore comme pour mon père, l’alcoolisme était là avant que le deuil les frappe. Mon père a été responsable de la mort de mon frère, alors que M^{me} Lefèvre n’est pour rien dans celle de son fils, mais pour autant, la culpabilité la ronge. Elle s’en veut ! Elle m’a avoué ne pas avoir été une bonne mère et ne pas s’être suffisamment occupée de son fils. Elle ne pensait qu’à boire ! Puis il est mort. J’ignore dans quelles circonstances, mais lorsque j’ai vu des larmes emplir ses yeux bleus, mon cœur s’est serré pour elle.

- Il me tarde d’aller retrouver mon Roméo...

Que répondre à ça...

- Je sais, madame Lefèvre, vous me l’avez déjà dit. Mais je crois qu’il aurait voulu que vous vous accrochiez... Tant qu’il y a de la vie, il y a de l’espoir, non ? Vous êtes encore jeune, vous pourriez rencontrer quelqu’un, vivre des bons moments. Il n’y a personne qui vous attend chez vous ?

– Non, personne ! Je suis seule, ma pauvre Angèle. Depuis que mon Roméo est mort, je n’ai plus personne. Je m’en veux, si vous saviez... Je ne lui ai jamais dit que je l’aimais. Il ressemblait tellement à son père que

parfois, je n'arrivais pas à le regarder en face. Il me rappelait tant celui que j'avais perdu...

Ses mots me font mal.

Non, je ne suis pas comme elle, je ne finirai pas seule et rongée par l'alcool, je ne chercherai jamais refuge dans la boisson, jamais de la vie ! Il m'arrive de boire un verre ou deux pour me détendre, mais ça s'arrête là ! Néanmoins, sa situation m'amène à réfléchir.

– Que s'est-il passé ? Avec... avec le père de votre fils ? Enfin... si vous voulez bien m'en parler.

– Il était plus âgé que moi et marié, soupire-t-elle. Et quand je suis tombée enceinte, il a rompu. Il ne sait même pas qu'il a eu un fils.

Je serre ses doigts.

Moi, c'est pour une autre femme qu'il a mise enceinte que mon amoureux m'a plaquée. Au moins, William assume sa paternité et son enfant grandira près de lui, pas comme ce... Roméo qui a grandi sans son père, avec la fin tragique qui a été la sienne. J'en ai voulu à William, évidemment, j'ai eu le cœur brisé, mais au fond de moi, je comprenais ses motivations, d'autant plus que je le savais prêt à fonder une famille. Une famille que moi, je n'étais pas prête à lui donner ! À la vérité, je ne sais pas si je suis faite pour la maternité ; j'avoue ne pas être tentée, ma vie est bien assez compliquée comme ça pour que j'aie la charge d'une âme supplémentaire.

– Vous voulez que la psychologue de l'hôpital passe vous voir pour discuter ? Ça ne peut que vous faire du bien.

– Pourquoi pas. Si ça ne me fait pas du bien, comme vous dites, ça me passera le temps !

– Très bien, super ! dis-je en lui tapotant la main et en me levant. Je m'occupe de votre rendez-vous et je vous apporte vos médicaments. D'ici là, reposez-vous.

Je ne veux pas l'alarmer, mais ses joues creuses, sa respiration haletante, son teint cireux et ses yeux vitreux ne me disent rien qui vaille. D'autant qu'elle a perdu l'envie de vivre, ce qui, là encore, me soucie. En général, lorsque les malades baissent les bras et renoncent, la maladie ne met pas longtemps à les emporter.

Je sors de la chambre pour me rendre dans celle de M. Koenig, que j'entends ronchonner dans la salle de bains. Je frappe à la porte, avec un grand :

– Bonjour, monsieur Koenig. Je m'appelle Angèle et je suis l'une des infirmières du service.

Je le découvre assis devant le lavabo, à misérer avec son rasoir électrique qu'il tient d'une main tremblante. Je presse son épaule, rencontre son regard dans le miroir, lui souris.

– Vous avez besoin d'aide ?

Il laisse tomber son rasoir dans la vasque.

– J'ai besoin d'une cigarette ! Et ce chameau de surveillante-chef m'a dit qu'il était interdit de fumer dans les chambres.

OK... Je crois que le ton est donné !

– Bien sûr, monsieur Koenig, comme dans toutes les chambres d'hôpital ainsi que dans tous les lieux publics.

– Ouais, ben c'est bien de la connerie tout ça ! Et de la privation de liberté individuelle. Il y a bien un endroit où on peut fumer dans c'te turne ?

OK... On a affaire à un réac !

– Le tabac n'est pas bon pour ce que vous avez, monsieur Koenig, je vous l'ai déjà dit. Bonjour Angèle...

Comme à chaque fois que je croise William sans être préparée à la confrontation, mon cœur se serre.

– Professeur Halary...

– J’ai presque 80 ans, docteur, le tance notre patient, et j’ai fumé toute ma vie ! Alors ce n’est pas vous qui allez m’en empêcher ! J’ai quand même bien le droit de mourir la clope au bec, non ?

William me fait un clin d’œil et soupire.

Ce discours, nous l’avons entendu des dizaines de fois. Là encore, que dire ? Je comprends le désarroi de William qui s’acharne à sauver des malades qui ne veulent pas être sauvés... En même temps, si le seul plaisir de ce papy est de tirer sur sa clope, qui sommes-nous pour l’en empêcher ? Mais il est là, et tant qu’il sera là, nous ferons tout ce qui est en notre pouvoir pour qu’il prenne soin de sa santé.

– Trois cigarettes par jour, alors, monsieur Koenig, intervient William, et pas une de plus. Angèle vous accompagnera dehors. Ça vous va comme ça ?

– J’aurais préféré dix, mais c’est mieux que rien, bougonne le patient. Je peux descendre maintenant ?

Je presse son épaule, réponds d’une voix douce :

– Nous allons d’abord terminer de vous raser puis je vous donnerai votre traitement et après, si vous n’êtes pas trop fatigué, je vous emmènerai au coin fumeurs.

Je suis habituée aux démonstrations de colère, que je ne comprends que trop bien. Lorsque tout nous échappe, il ne nous reste plus que ce refuge pour exorciser la frustration, la tristesse, la peur, aussi...

– Merci, docteur !

Je croise le regard de William.

C'est ça, ouais... Merci, docteur...

Il me sourit.

– Merci, Angèle, pour tout ce que vous ferez pour lui.

Ben... c'est un peu mon job, non ?

Il m'énerve à toujours me parler avec ce ton paternaliste dégoulinant de mièvrerie. Il sait pourtant que ce n'est pas mon truc, que je déteste que l'on me cajole. Je ne suis pas en sucre ! Parfois, j'ai envie de lui mettre des baffes à lui aussi. Il m'a plaquée, il m'a brisé le cœur alors il se croit obligé de me mettre en valeur devant les patients pour que la pilule soit moins amère, très certainement.

Je réponds par un rictus de mon cru et laisse tomber, ironique :

– Je vous en prie, docteur, avec plaisir...

Et va te faire foutre...

Tout comme Kyle plus tôt dans la matinée, son regard se charge d'étonnement.

Eh ouais ! La gentille Angèle peut parfois montrer les crocs, et là, j'ai les crocs !

– Tout va bien, Angèle ?

– Bien sûr. Pourquoi ça n'irait pas ?

– Pour rien... On se voit plus tard ?

Euh... je ne crois pas, non ! Moins je te vois, mieux je me porte !

– Certainement, docteur, réponds-je, faussement mielleuse.

Ou complètement fielleuse !

William hausse un sourcil face à ma réaction, mais se dispense de commentaires – ce qui me va parfaitement – et, sur un dernier regard appuyé qui me fout encore plus la haine, il daigne enfin se tirer. Je lâche un soupir de soulagement. Je sais, je ne devrais pas me mettre dans tous mes états pour cet homme, ni pour aucun autre d’ailleurs – mon voisin, notamment ! –, mais je suis fatiguée, et quand je suis fatiguée je ne supporte rien. Et William encore moins que tout autre ! Il est avec Valentine et il va être père, bordel ! Pourquoi j’ai parfois le sentiment qu’il me drague et regrette notre relation ? Je devrais l’envoyer chier une bonne fois pour toutes pour qu’il me foute la paix, mais c’est compliqué. Je pense toujours à lui, *j’étais amoureuse de lui* – on n’oublie pas si aisément deux ans de relation –, et je n’en suis pas encore guérie. C’est pour cette raison que j’ai espéré, l’espace d’un instant, que Kyle le remplace dans mes pensées. Et le fait est que je pense à mon voisin ! Parce qu’il vient lui aussi de me faire du mal.

Ah, les mecs...

– Il est amoureux de vous !

Hein ?

– Quoi ? Que... Qui ?

– Le doc ! Il vous aime...

– Je ne crois pas, non !

Le doc n’aime personne, hormis lui-même ! Voilà ! C’est ainsi que je dois me souvenir de lui, tel qu’il est. Égoïste, maniaque, infidèle, égocentré, extraordinaire dans son travail, très proche de ses patients, mais en dehors, c’est un vrai con ! Mais... c’est un bon coup ! Je ne peux pas lui enlever ça ! Il me faisait jouir comme personne et m’a rapidement rendue accro au sexe avec lui. Chez moi, rarement chez lui. Et ici ! Il adorait s’envoyer en l’air entre deux opérations, et je ne disais jamais non ; c’était excitant... En vérité, nous passions notre temps ensemble à baiser. Jamais de restaurant, jamais de cinéma, jamais de rendez-vous en dehors de l’hôpital ou de chez moi. Il était trop pris, il n’avait jamais le temps. Je comprenais, je le savais

dévoué corps et âme à son travail et je l'admirais pour ça, mais peut-être y avait-il d'autres femmes dans sa vie, tout simplement. Peut-être qu'il m'a prise pour une conne depuis le début. Une conne juste bonne à le soulager entre deux inter...

Bref, c'est du passé tout ça !

– Et si nous en finissions avec cette barbe, monsieur Koenig ?

– Faites, jeune fille ! Et faites-moi beau ! Qui sait, je peux rencontrer quelqu'un avec qui finir mes vieux jours. J'ai beaucoup d'argent vous savez !

OK... S'il me propose de m'occuper de lui contre rémunération, c'est non ! Je ne fais pas dans les vieux... Enfin, les très vieux, parce que mes « clients » ne sont pas toujours jeunes et beaux, tant s'en faut. Je ne les choisis pas...

– Vous n'avez jamais été marié ? demandé-je, tout en m'emparant de son rasoir électrique.

– Si, mais ma femme a fini par me quitter.

Je reste la main en l'air.

– Oh... Je suis désolée...

– Faut pas ! C'était il y a des années, et je l'ai bien cherché ! Je faisais trop la fête... L'alcool, les femmes... J'étais un vrai tombeur, Angèle, aucune femme ne me résistait...

Je le crois. Il a encore dans le regard cette petite étincelle de séducteur, et il a dû être très beau. Et baratineur ! Tout ce qu'il faut pour séduire les femmes, effectivement !

– Vous faisiez quoi comme boulot ?

– J'étais VRP pour une grosse boîte, je bougeais beaucoup...

– Une femme dans chaque port...

Il rit.

- C’est tout à fait ça !
- Je vois ! m’amusé-je à mon tour. Et vous avez des enfants ?
- Non ! Heureusement !
- Pourquoi heureusement ?
- Parce que j’étais trop égoïste pour ça ! J’aimais les femmes, toutes les femmes, je n’avais pas besoin d’une famille.

D’accord...

- Pourquoi vous être marié, alors ?
- Je suis tombé amoureux, ça arrive à tout le monde, même aux meilleurs, mais j’ai rapidement compris que le mariage n’était pas pour moi.

J’acquiesce et mets en route le rasoir parce que, quand même, je n’ai pas que ça à faire ! Même si j’aime prendre mon temps avec mes patients et sur ce point, l’hôpital, qui a à cœur le bien-être de ses malades, nous le permet, de nombreuses autres tâches m’attendent. Nous continuons de discuter, malgré le ronronnement de l’engin. M. Koenig me raconte sa vie mouvementée, puis je l’aide à s’installer dans son fauteuil et lui allume la télé, sur sa demande.

Je m’accroupis à côté de lui, pose ma main sur la sienne.

Je ne suis pas avare de ces gestes, ils font partie de ma nature. Et les malades en ont besoin ! Ils les rassurent, les nourrissent, apaisent leur âme, car beaucoup d’entre eux, surtout les plus âgés, vivent seuls, dans un désert affectif total, avec personne à qui parler, personne avec qui échanger, personne qui prend soin d’eux. Ils n’existent pour personne et personne n’existe pour eux, c’est triste... Alors j’aime l’idée de leur apporter un peu de chaleur humaine.

Je plonge dans son regard délavé par les ans, lui souris, demande :

- Vous avez tout ce qu’il vous faut ?
- Oui, Angèle, merci, vous êtes un amour...
- Merci, c’est gentil.

Finalement, M. Koenig n'a pas si mauvais caractère, il est juste un peu... autoritaire, comme il l'a sans doute été toute sa vie ; on vieillit comme on a vécu !

- Je vous apporte vos médicaments, dis-je, en me redressant.
- Et ma cigarette, alors ? grommelle-t-il.

Zut, je pensais qu'il l'avait oubliée.

Je lui souris à nouveau.

- Plus tard, promis !
- Vous ne m'oubliez pas, hein ?
- Promis ! réitéré-je.

Je m'éclipse avant qu'il ne m'ait à l'usure.

La journée passe vitesse grand V. Distribution des médicaments, soins, prises de sang, de tension, remplacement des perfusions, accueil des nouveaux patients, gestion des sorties, visite de contrôle des malades... L'état de santé de M^{me} Lefèvre, que j'ai trouvée très essoufflée et les jambes enflées, m'inquiète. Son insuffisance cardiaque, malgré le traitement et malgré une légère amélioration, augmente, à tel point que j'ai prévenu William, qui tarde à refaire son apparition. J'ai quand même trouvé le temps d'accompagner M. Koenig au coin fumeurs, ce qui m'a permis également de décompresser, même si je ne fume pas.

Mon service finit dans une demi-heure, juste le temps de mettre la touche finale à quelques dossiers médicaux laissés en suspens. Ensuite, je rentre chez moi. Monica m'a envoyé un message pour me proposer une « mission », mais j'ai refusé, je suis trop fatiguée. Et demain, je bosse encore. C'est ma grosse semaine. Trois jours de boulot, deux de repos, je travaille le week-end prochain, puis j'enchaîne trois jours de repos, deux jours de boulot, mais j'aurai mon week-end, ce que j'ai signalé à Monica. Je pourrai faire une mission vendredi et une, samedi. Elle est cool, elle n'insiste jamais, elle a assez de filles pour répondre à la demande, et lorsqu'il s'agit d'un client que j'ai déjà eu et qui me réclame expressément,

elle me le dit. Et si c'est le cas, il paie plus. Chaque exigence se paie ! Il en va ainsi dans ce business. Là, ce n'était pas le cas, alors je n'ai eu aucun scrupule à refuser. C'est parfois compliqué de jongler entre mes deux activités. Vendredi dernier, j'ai été obligée de me préparer dans le vestiaire, je n'avais pas le temps de repasser à l'appart et en partant, j'ai croisé William qui avait lui aussi fini sa journée. Je ne me suis pas attardée, mais il n'a pas pu s'empêcher de me complimenter sur ma tenue et de me questionner sur mon emploi du temps de la soirée. Je lui ai répondu que j'avais rendez-vous avec un homme ! Il n'a pas apprécié. S'il savait... Mais au moment où je partais, il a saisi mon poignet et m'a dit de faire attention à moi... J'avoue que ça m'a émue... Mais il ne faut pas. Je ne dois pas me laisser attendrir, je ne dois pas espérer qu'il me revienne...

Je m'acquitte de ma tâche, jette mon stylo sur la table, sors mon portable de la poche de mon pantalon.

J'ai un message.

Merde...

Le banquier de mon père a cherché à me joindre en fin de journée ! Il connaît la situation et il a la gentillesse de m'alerter aux moindres dérapages de mon paternel. Mon cœur s'emballe car en général, lorsqu'il m'appelle, c'est pour m'annoncer que mon père a dépassé les bornes et qu'il est urgent de renflouer son compte. Il est sympa, il fait ce qu'il peut, mais à moins de mettre mon père sous tutelle, je n'ai aucun moyen de l'empêcher de dépenser son argent, et celui qu'il n'a pas. C'est mal fichu, mais c'est comme ça ! Du coup, mon père est à découvert, il paie des agios, qui le mettent encore plus dans la merde... C'est le cercle vicieux. Un cercle vicieux dont il n'a aucune envie de se sortir. Il s'en fout ! Il se fout de tout ! Mais lorsque je l'ai menacé de lui prendre sa carte bancaire, il s'est mis en colère et m'a fichue à la porte, me traitant de fille indigne. Je ne suis pas retournée le voir pendant des jours, puis j'ai craqué. Je n'ai plus que lui, et c'est mon père. Comme je l'ai dit à Mélo, je ne peux pas l'abandonner ni me désintéresser de son sort, je m'en voudrais toute ma vie. Il n'a plus que

moi pour veiller sur lui, alors j'assume. Ça me fait mal, ça me coûte, je suis dans la merde à cause de lui, mais j'assume.

J'appuie sur l'icône téléphone, puis sur le clavier, touche un, celle de la boîte vocale.

« Vous avez un nouveau message... »

Je sais, vas-y, crache...

La voix du banquier résonne dans mon oreille.

« Bonjour, mademoiselle Forestier, ici Bertrand Tissier, je suis navré, mais je vais être obligé de refuser le prélèvement du loyer de votre père... »

Putain !

J'écoute la suite, que je connais par cœur. J'ai quelques jours pour renflouer le compte, qui présente un découvert de deux mille euros !

Oh... Il s'est surpassé cette fois-ci !

« Afin que lorsque le prélèvement se représentera, il soit honoré, sinon, cela engendrera encore des frais. »

Et bla-bla-bla, bla-bla-bla...

merci, je connais la chanson !

Je glisse mon portable sur la table, pose mes coudes dessus, et ma tête entre mes mains.

Ma paie n'arrivera pas avant le début du mois prochain, et je suis déjà juste. Je pourrais taper dans mes économies, qui ne volent pas très haut, mais je m'y refuse ou bientôt, je n'aurai vraiment plus rien. Il me faut plus d'argent, rapidement, je ne vais pas avoir le choix et ça m'emmerde !

Je pousse un long soupir de lassitude et saute du siège en sentant des lèvres se poser dans mon cou.

– Mais, oh ! Tu te crois où ?!

– Excuse-moi, c'était trop tentant ! s'excuse William.

Nous nous dévisageons.

J'aimerais échapper à son regard fiévreux, mais je ne peux pas. Je suis larguée, mon corps ne répond pas, mon cœur bat à cent à l'heure. Sentir ses lèvres sur ma peau m'a bouleversée. Il faisait ça, avant, lorsqu'il avait envie de moi.

Avant... avant de me tromper avec une autre !

Je reprends mes esprits, m'empare du classeur contenant les dossiers des patients, le referme d'un geste sec et, l'ignorant, je passe à côté de lui.

Ses doigts se referment sur mon bras.

– Attends !

Je lui fais face, prête à lui sauter à la gorge. Ou à lui arracher les yeux, j'hésite.

– Quoi, attends ? Qu'est-ce que tu veux, William ? Qu'est-ce que tu cherches ? Et d'abord, lâche-moi ! Lâche-moi ou je hurle !

Sachant que je le ferai s'il ne me relâche pas sur-le-champ, il s'exécute.

– J'aimerais qu'on discute...

Je plaque le classeur contre ma poitrine, dans un geste vain de me protéger de cet homme que j'ai tant aimé et qui m'a fait tant de mal. Mais c'est fini, il ne m'atteindra plus, je ne le permettrai pas.

– On s'est tout dit, William, fous-moi la paix !

Je m'éloigne, mais ses doigts, à nouveau, se referment sur mon bras, qu'il lâche devant mon regard noir.

– Je regrette !

– Quoi ?

Putain, je le savais !

Je savais qu'il allait me faire le coup !

– Tu me plais toujours. Je regrette !

Si mes iris pouvaient tuer, il serait mort. Il m'a assez prise pour une conne, c'est fini.

J'avance d'un pas. L'envie de lui cracher à la gueule effleure ma psyché.

– Tu sais quoi ? Va te faire foutre !

– Angèle, attends, on peut au moins discuter...

Je lève mon majeur et sors de la pièce.

Je fulmine. Il ne manque pas d'air ! Peut-être a-t-il fait le tour de sa nouvelle conquête, peut-être qu'il se fait chier au pieu avec elle, peut-être qu'elle ne lui suffit déjà plus, mais quelles que soient les raisons de la comédie qu'il vient de me jouer, ce sera sans moi.

J'aurais mieux fait de me casser une jambe que de tomber amoureuse de lui. Je n'avais pas pris conscience de sa véritable nature, je n'avais pas vu son vrai visage. William est incapable d'être fidèle, et je plains Valentine d'attendre un enfant de cet homme. Je ne pensais pas dire ça un jour, mais c'est un fait. Ça aurait pu être moi. Dans mon malheur, j'ai de la chance !

Une chose est sûre, plus jamais il ne posera ses sales pattes sur moi !

OceanofPDF.com

11

Kyle

Bagdad

Aéroport international. Dernière escale. Après avoir quitté l'avion qui m'a amené jusqu'ici, récupéré mon bagage, l'avoir enregistré sur mon vol suivant en partance pour Damas et avoir poireauté des heures, j'arpente enfin les immenses halls menant à l'embarquement. Les mecs en chemise bleue du service de sécurité, arme à la taille, me rendent nerveux.

Je m'insère dans la file d'attente, sors mon passeport de la poche intérieure de ma veste. Veste que j'ai fait tomber depuis longtemps, en plus de rouler mes manches de chemise. Jusque-là, RAS. Tout s'est bien passé, mon passeport n'a pas posé de problème, ni le but de ma visite – je suis censé avoir un rendez-vous d'affaires avec l'un des pontes de l'industrie pharmaceutique syrienne, j'ai eu le temps de peaufiner mon alibi –, et ma mallette est passée aux différents contrôles.

Mon tour arrive.

Un garde au visage patibulaire et barbu s'empare de mon passeport et me détaille avec attention comme s'il voulait graver mes traits dans sa mémoire.

Il me désigne mes solaires du doigt.

– *Glasses, please !*

Je les retire, le fixe avec détachement. Il n'a aucun moyen de savoir qui je suis réellement. Ce que je suis venu faire n'est pas marqué sur mon visage. J'ai veillé à changer de vêtements, à prendre des douches et à tailler ma barbe pour être présentable et coller à l'image de l'homme d'affaires et jusqu'ici, tout s'est déroulé à la perfection, alors je vais rester le plus impassible possible et aller au bout de cette mission même si j'en ai ras-le-cul ! Ce voyage est long et épuisant ! Stressant, aussi ! Constamment sur la défensive, je n'ai réussi à dormir que quelques minutes par-ci, par-là, et la fatigue commence à se faire sentir.

Il me rend mon passeport, désigne la mallette d'un coup de menton.

– *Open, please !*

Je m'exécute, ne pouvant empêcher mon appendice cardiaque d'accélérer légèrement.

Je l'ai déjà fait... Tout va bien se passer...

Mais j'ai beau me rassurer, le garde ne m'inspire pas confiance. J'ai le sentiment qu'il fouille mon âme de ses petits yeux marron suspicieux, qu'il cherche la faille. Je pousse vers lui la mallette, que j'ai remplie de documentation dégotée dans ma pièce secrète et préparée par la cellule, ainsi que d'échantillons de médicaments anticancéreux, maladie manifestement en recrudescence dans cette partie du monde. Échantillons dont j'ai largement eu le temps de me familiariser avec la composition chimique. Et s'il faut des détails, pas de problème, j'avais fait mon business de produits illicites, j'en connais un rayon sur le sujet et au besoin, j'inventerai. Je doute que ce garde connaisse ce genre de produits, d'autant plus que je suis en possession des autorisations requises. Mais rien n'est jamais acquis et une couille peut toujours arriver ! Surtout si ce connard à chemise bleue a l'intention de faire du zèle pour se faire mousser. Je suis préparé à résister à un interrogatoire musclé – dans cette partie du monde, il faut être prêt à tout ! – mais j'espère que Z ne m'a pas joué un autre sale tour ou cette fois-ci, je jure que je le dégomme. Si j'en sors vivant ! Parce

que les prisons irakiennes n'ont pas la réputation d'être accueillantes, surtout pour un Occidental. Un franco-Canadien, donc presque américain...

Bordel...

Malgré moi et malgré toute ma bonne volonté, la sueur perle le long de ma colonne vertébrale ainsi qu'à la racine de mes cheveux. Je l'essuie discrètement du bout des doigts, profitant du fait que le garde, occupé à fouiller la mallette, ne m'épie plus. Il farfouille dans les documents, les manuels qui pèsent du plomb – c'est voulu pour camoufler ce qu'il y a en dessous – en extrait les autorisations, mes feuilles de route avec mon nom, le logo de ma boîte, PharmaCorp... Ma couverture tient la route, je le sais, la cellule a bien bossé. Et s'il se connecte à PharmaCorp – je ne sais pas s'il en a la possibilité, mais sait-on jamais –, il verra ma tronche, j'ai vérifié. En tant que commercial. Rien n'a été laissé au hasard, mais pour autant, je ne suis pas rassuré. Un kidnapping contre rançon est toujours possible, ou contre la libération de détenus irakiens en France, et il y en a plusieurs.

Les secondes s'égrènent. Derrière moi, les gens commencent à s'impatienter, des murmures contrariés se font entendre, personne n'ose élever la voix, mais la tension est palpable. Je me demande à quel moment ça va déraiper... Mon corps se tend, mon cerveau carbure à toute allure. J'observe discrètement autour de moi. Le garde n'a pas demandé de renfort, aucune agitation. Tout va bien !

Après des minutes qui me semblent des plombs, le garde glisse les doigts sur les côtés de la mallette, la soupèse, la soulève, l'inspecte...

Putain...

Je laisse échapper discrètement un soupir lorsqu'il daigne enfin la reposer. Des frissons me parcourent le dos. Désagréables. Omniprésents. Je lève la tête, repère les caméras. Je suis persuadé qu'ils me filment et qu'ils vérifieront mon identité. Ils vont fouiller, trouver peut-être.

Nom de Dieu de bordel de merde...

Je me remémore mes cours de géopolitique, ce que je sais de l'Irak, nos intérêts communs, les fils de putes emprisonnés chez nous, ce qu'ils ont fait, ce qu'ils revendiquaient à l'époque de leur détention. Si je suis enlevé, l'État ne cédera pas ! Un État ne peut céder à la pression ou les groupuscules terroristes recommenceront. Ils recommencent toujours ! Une libération contre rançon, à la limite, mais pas contre la libération de terroristes.

Putain, je ne sais pas dans quoi je me suis fourré, mais ça craint. Et ce n'est que l'aller, une partie du problème, ensuite, il faudra rentrer. Après... je n'imagine pas dans quel état je serai.

Je respire, me calme...

Zen... Ne pas me faire remarquer... Je suis un VRP, rien d'autre, ils n'ont rien contre moi... Mais combien d'innocents se font enlever chaque jour ? Mes battements cardiaques montent d'un cran. Bon sang... Du calme, Kyle, pense à ce connard de Z !

Ce connard de Z qui m'a inondé de SMS pour me questionner sur la femme qui m'accompagnait lundi matin ; le chauffeur a dû cafter. Z, à qui je n'ai pas répondu, me promettant de le faire, mais plus tard, lorsque je serai en sécurité dans ma chambre d'hôtel, et un minimum reposé. Je pourrai ainsi débriefer. En attendant, je dois rester concentré, à mille pour cent !

Le garde referme la mallette et la tourne vers moi. Sans un mot, dans un geste sec du menton, il m'ordonne de déguerpir. Je m'empresse de refermer mon attaché-case, tourne les molettes de verrouillage, m'en empare, avance et la dépose, sur ordre d'un autre garde, dans une caisse en plastique sur un tapis roulant. J'en fais de même avec ma veste, la ceinture de mon pantalon, mes chaussures, chaussettes, mon portefeuille. J'avance encore de quelques mètres et me prête de bonne grâce à la fouille au corps, évitant de suivre ma mallette du regard. Pourtant, elle m'attire plus que de raison, comme à chaque fois, et à chaque fois je dois me faire violence pour paraître détaché. Comme à Milan, puis Amman, la mallette passe le contrôle des rayons X,

son blindage camouflant ce qu'elle contient et ce qui a véritablement de l'importance pour moi : mon arme. En pièces détachées. Je ne sais pas véritablement comment elle fonctionne. Ce que je sais, renseignements pris à la cellule, c'est que son blindage donne une fausse image de ce qu'elle contient. Une haute prouesse technologique ! Et c'est français ; cocorico !

Nous sommes plutôt bons en armement et autres babioles du genre, tu en conviendras. Et, ouais, c'est vrai, tu as raison, j'adore ces gadgets à la James Bond !

Concentré sur elle, en alerte maximale, je ressens à peine les mains palpant mes poches, mes cuisses, jusqu'à mes chevilles, puis remontant sous mes aisselles. Enfin ma mallette passe le scanner, sans encombre et, le garde me libérant, je le remercie et en fais de même.

Allez, plus que quelques mètres et mon calvaire sera terminé.

Je respire un peu mieux, même si ce n'est pas le dernier contrôle. Il me faudra encore passer celui de Damas à mon arrivée, expliquer le but de ma présence sur le sol syrien, être persuasif, déterminé, direct et précis.

J'atteins ma caisse, m'en empare, me décale, récupère mes affaires et me rhabille.

Ma mallette bien en main, j'avance vers l'embarquement avec toujours cette sensation chevillée au corps d'être surveillé. Je l'ignore, progresse, me range dans la file d'attente, mon passeport sorti et ce n'est que lorsque l'avion décolle, après des minutes et des minutes de tension interne intense que je m'autorise enfin le droit de souffler.

Cinq heures plus tard, un taxi me dépose devant l'hôtel Sheraton, à Damas, dans le quartier des ambassades. J'en sors, chausse mes solaires. La façade blanche aux allures de palais des mille et une nuits et aux fenêtres bleues me surplombe, rutilante sous le soleil de plomb. Il fait une chaleur de four, je suis cramé et je n'ai qu'une envie : rejoindre la chambre, mettre la clim à fond et dormir pendant des heures !

Le chauffeur me tend mon sac de voyage.

Je m'en empare, lui glisse un billet de dix dollars entre les doigts – j'ai changé des euros à l'aéroport – dont il me remercie, la main sur le cœur. Avant d'entrer dans le hall, je regarde autour de moi, comme le ferait un touriste lambda. Je repère le bâtiment où je dois me poster, à cent cinquante mètres, le toit-terrasse. Je vais devoir m'y faufiler avant le lever du jour, monter mon arme, me positionner, attendre pendant des heures sous un soleil de plus en plus brûlant, en espérant que personne ne vienne m'emmerder. Je détesterais devoir tuer des innocents, mais s'il le faut, je n'hésiterai pas. Je ne dois pas hésiter. Les secondes, dans certaines circonstances, peuvent être décisives et une hésitation fatale. Je n'ai pas droit à l'erreur. Je n'aurai jamais droit à l'erreur, aussi longtemps que je vivrai !

Je pénètre dans le hall, immense, aux baies vitrées de forme orientale, aux lustres monumentaux, aux colonnes carrées blanches, cerclées de marron. Le sol est pavé blanc et cuivre, de la même couleur que les innombrables sièges au dossier chamarré positionnés devant les ouvertures. Ça et là, des luminaires d'appoint, des poufs, des plantes sur des consoles en fer. L'ensemble est lumineux, très sélect.

Normal pour un cinq-étoiles, me diras-tu...

Je me dirige vers l'accueil, entouré de moucharabiehs, ces cloisons ajourées typiques de l'architecture islamique, en bois foncé, et me présente. Le type me demande mon passeport, contrôle mon identité et enfin... enfin... me donne mon sésame ! Rez-de-chaussée, chambre dix-neuf. J'acquiesce à tout, les horaires du buffet, l'ascenseur, les commodités de la chambre, le bar, le WiFi, j'en ai rien à foutre. Là, je veux juste mon pieu et dormir.

Quelques minutes plus tard, je lâche mon sac de voyage, la mallette et, les bras écartés, me laisse tomber sur le lit, pour m'endormir aussitôt.

Ce sont des grésillements incessants, ainsi que des vibrations dans la poche de mon pantalon qui me tirent des bras de Morphée. Mon alarme ! Que j'avais programmée dans l'avion et j'ai eu raison, sans cela, je ne me serais jamais réveillé. Je souffle, m'étire, me tourne sur le dos et m'empare de mon téléphone. Je vérifie l'heure. J'ai bel et bien dormi dix-huit heures et dans deux heures, je dois être en poste sur le toit-terrasse. Z a encore essayé de me joindre de nombreuses fois, je vais devoir le rappeler. J'éloigne l'appareil de mon oreille, en prévision de l'engueulade qu'il ne manquera pas de me passer, bien qu'il sache, grâce à la puce que j'ai dans le biceps, que je suis arrivé à bon port. Engueulade qui, finalement, n'arrive pas.

- Kyle ?
 - Oui ?
 - Tout va bien ?
 - Oui !
 - Comment s'est passé ton voyage ?
 - Bien ! RAS !
 - Pas de difficultés ? Aucune ? Tu es sûr ?
 - Que voulez-vous que je vous dise ? J'ai été surveillé... À Bagdad...
- Mais rien que de très normal. Il n'y a pas eu de suite.
- T'es sûr ?
 - Certain ! Vous avez contrôlé les environs ?
 - Oui, tout est sécurisé !
 - Bien !
 - Et cette femme, qui est-ce ?
 - Une nana que je voulais sauter, mais c'était une mauvaise idée !
 - Kyle, bon sang...
 - Laissez tomber, ce n'est plus d'actualité !
 - Très bien... Nous avons besoin d'un agent en pleine possession de ses moyens et les idées claires, ce qui implique pas de femmes ! Aucune relation sérieuse, Kyle. Si tu as envie de baiser, va voir des putes !

Bon... On va pas en parler pendant quinze ans...

J'étais arrivé à cette conclusion tout seul !

Je craque pour ma charmante voisine, notre baiser reste scotché à ma mémoire comme le plus torride jamais échangé, j'aurais pu la baiser dans cette voiture, j'en crevais d'envie, mais heureusement, je me suis repris à temps.

Je dois l'oublier, ne plus la voir, ne plus l'approcher...

– Reçu cinq sur cinq, Z ! Je vous recontacte dans deux heures, ajouté-je, avant de raccrocher.

Je balance mon portable sur le lit, me lève d'un bond et file sous la douche. Les mains sur la faïence, la tête entre les bras, je laisse les jets d'eau détendre ma nuque, les muscles de mes épaules qui, je le sais, seront soumis à rude épreuve pendant quelques heures, le bas de mon dos. Je tente de faire le vide. Lorsque Angèle caresse mes pensées, je la vire, mais me ravise, referme mon poing sur mon membre. Je ressens, à l'extrême, son corps plaqué contre le mien, ses ondulations contre ma queue. Le plaisir monte, et monte encore, jusqu'à la libération.

Là, maintenant, je suis opérationnel.

Une heure plus tard, je me trouve sur le toit-terrasse. Sortir de l'hôtel a été un jeu d'enfant, il m'a suffi d'ouvrir ma fenêtre, de me glisser à l'extérieur et de me fondre dans la nuit. La zone est calme et sécurisée, Z me l'a assuré. Je n'ai rien à craindre. Mais tout en montant mon arme pièce par pièce, un fusil de précision à répétition manuelle, à la seule clarté de la lune déclinante, je reste vigilant. Je n'y vois pas grand-chose, mais qu'importe, je l'ai montée et démontée tellement de fois que je pourrais en venir à bout les yeux fermés.

L'arme prête, je la pose au sol, m'allonge et mets mon oreillette.

J'appuie sur le dispositif.

– En poste !

– Parfait, agent Reeves, me répond une voix après seulement quelques secondes. Je vous recontacte dès que nous avons un visuel. Tenez-vous prêt !

En même temps, je n'ai pas grand-chose d'autre à faire.

Je vais devoir patienter et qui dit patienter, dit penser... Je tente de juguler mes pensées, mais en vain. Angèle est omniprésente. Et ça, c'est la merde ! Plus je penserai à elle, plus je fantasmerai sur elle, moins j'arriverai à me tenir loin d'elle. Je secoue la tête, chasse son visage de mon esprit. Son si beau visage, ses yeux d'un bleu vif tirant sur le myosotis, des yeux envoûtants. Ne dit-on pas qu'ils sont le reflet de l'âme ? Je ne crois pas en ces conneries, mais j'adore leur lumière et ce qu'elle déclenche en moi.

Et, bon sang, je la désire.

Comme jamais je n'ai désiré aucune femme. En même temps, je n'en ai pas eu des tas... Elles n'ont traversé ma vie que brièvement et n'ont été qu'un moyen de me vider les couilles. Pour pas finir puceau... Mais jamais aucune n'a enflammé mon corps et mon cerveau à ce point.

Quand bien même, je dois cesser de penser à elle !

Mais j'en suis incapable, c'est trop bon.

Je n'aurais pas dû goûter à ses lèvres...

Je n'aurais pas dû presser son corps contre le mien, sentir sa chaleur, ni la laisser se balancer sur ma queue, me donnant envie d'elle à en crever. Oh, oui ! C'est bon, et ça passe le temps ! Après tout, Z ne peut pas m'empêcher de penser, ce qui se passe dans mon cerveau reste dans mon cerveau, du moment que je fais mon job ! Et que je me tiens tranquille !

Je me roule en boule contre le muret. Je pensais avoir chaud, en fait, je caille ; je ne porte que des fringues de touriste – short et tee-shirt – camouflées sous des vêtements noirs. Vêtements que je quitterai après ma

mission pour rejoindre l'hôtel, sac sur l'épaule, comme revenant d'une balade en ville, ni vu ni connu. Un sac qui contiendra mes armes, le fusil démonté, le couteau que j'ai à la ceinture, et mes fringues de camouflage, passées inaperçues dans les soutes successives. De toute façon, je doute que l'on fasse attention à moi, ce sera l'effervescence ! Je vais me fondre dans la foule des curieux qui ne manqueront pas de s'amasser devant l'hôtel puis entrer l'air de rien. Il y aura certainement des contrôles, mais qui irait imaginer que dans mon sac de sport se cache l'arme qui a abattu Sabbagh ? Personne ! De plus, la cellule a vérifié, l'hôtel ne possède pas de scanner à bagages à l'entrée. Sinon, nous aurions fait autrement... Et si d'aventure les caméras de surveillance de la ville ou de l'hôtel me repèrent, le temps que la police intérieure me suspecte, je serai loin ! Et qui irait me suspecter ? Comme je l'ai déjà dit, ce que je suis et le but de mon voyage ne sont pas marqués sur mon front !

Le soleil se lève, monte dans le ciel, me réchauffe.

J'imagine la suite des événements. La cible, le tir, la panique dès que le Syrien sera à terre, le démontage de mon arme, caché derrière le muret, en prenant tout mon temps, puis je me vois fourrer les pièces détachées dans le sac et me glisser jusqu'à la porte d'accès à l'escalier. Là, sur le palier, je retire mes fringues de camouflage, les range, referme le sac, descends et sors sur le boulevard pour me fondre dans le paysage.

Un jeu d'enfant...

En théorie, c'est toujours facile ! Reste à espérer que la réalité le soit tout autant. Mon excitation monte d'un cran et j'évite de penser à ce que les Syriens me feraient s'ils me capturaient. Ils me tortureraient, très certainement. Pour m'arracher des informations. Puis ils me tueraient, si je ne le fais pas moi-même avant. En vérité, si je me fais prendre, je n'aurai pas d'autre choix que de me supprimer avant d'avouer, c'est une question d'honneur.

Eh ouais, je suis peut-être une racaille, mais j'en ai !

J'ai de l'honneur, et j'ai des couilles ! Ça, tu le sais déjà ! Bon, OK, je suis aussi un peu barge, mais heureusement, je te dirais, ou je n'aurais plus qu'à me tirer une balle dans la tête pour en finir avec cette vie de merde ! Mais je ne suis pas prêt à ça, sauf si j'y suis obligé... Je le ferai, mais pas de gaieté de cœur.

Une voix, dans mon oreillette, me tire de ces pensées désastreuses et démoralisantes.

– Cible dans cinq minutes...

OK...

Je me redresse, prends l'arme, pose le canon sur le muret, épaule, place mon œil droit devant la lunette de visée. Ce sont les minutes les plus difficiles. Ne pas bouger, maîtriser son souffle, rester concentré. Pas de vent ! Mais la chaleur est un problème. Rapidement, la sueur perle à mon front, me dégouline dans les yeux.

Bordel...

– Cible en approche...

Je fais le vide, expire lentement, de plus en plus lentement... Une voiture noire, une grosse berline, se gare devant l'hôtel. Des gars en sortent, regardent de tous côtés... Les gardes du corps... À la façon dont je suis posté sur ce toit, ils ne peuvent pas me voir à l'œil nu. Rien ne peut signaler ma présence. La cellule a veillé à ce que le soleil soit derrière moi ; il ne peut se refléter dans la lunette. Sort un type... Costume bleu roi, cravate assortie, chemise blanche...

– Cible identifiée ! Je répète, cible identifiée, fenêtre de tir de cinq secondes... Cinq, quatre, trois...

J'arrête de respirer, presse la détente. L'arme émet un petit bruit, assourdi par le silencieux, le choc se répercute dans mon épaule. Là-bas, à plus de cent cinquante mètres, Hussein Sabbagh s'effondre, touché en pleine tête.

Je m'adosse aussitôt contre le muret, reprends mon souffle.

– Mission accomplie ! lâché-je, même si, avec les images satellites, mes employeurs le savent certainement déjà.

– Parfait, agent Reeves. Bonne chance pour le retour.

– Ouais, merci !

J'ai parlé dans le vide. Le silence me répond tandis qu'au loin, des sirènes se font entendre. Mon cerveau reptilien – même si la théorie du cerveau triunique est aujourd'hui controversée –, celui des réflexes et des réactions primitives, de la survie et de l'instinct de conservation, prend le relais. Je démonte mon arme, récupère la douille, range le tout dans le sac et, tout en observant la sortie avec attention, la main sur mon couteau, je cours, légèrement courbé, en direction de la porte. Je l'ouvre, pénètre dans le bâtiment, me désape, fourre mes fringues de camouflage dans le sac, le referme, chausse mes solaires, une casquette, souffle un bon coup et descends l'escalier. Je m'efforce de paraître détendu alors que mon cœur continue de battre fort, très fort... Moins que pour l'élimination du Chinois – là, j'ai cru qu'il allait sauter de ma cage thoracique lorsque mon flingue n'a pas fonctionné –, mais à un rythme effréné tout de même.

Petit à petit, tout en descendant les cinq étages que compte le bâtiment, il s'apaise.

Et c'est totalement zen que je franchis la porte du bâtiment et sors sur le boulevard.

Je fais le vide...

Ce n'est pas moi qui ai tué ce mec, il le fallait, c'était un ennemi de la France, c'est mon job...

Ce leitmotiv ne me quitte pas tandis que j'arpeute le trottoir en direction du Sheraton, mon sac sur l'épaule.

Des voitures de flics, sirènes hurlantes, me dépassent.

Je me croirais dans un putain de film ! Ils font toujours un foin de tous les diables, avec des cris, des lamentations, quand ce ne sont pas des pleureuses qui hululent tout en s'arrachant les cheveux.

Les cris s'intensifient lorsque j'atteins le parvis de l'hôtel.

Comme je l'avais escompté, une foule bigarrée s'est amassée devant les portes, contenue par les forces de l'ordre. Je me fonds au milieu des curieux, contemple la scène au moment où Sabbagh est justement hissé sur une civière, bel et bien occis. Je n'ai aucun doute là-dessus ; mon tir était précis, propre, la balle s'est logée où elle le devait. J'ai la confirmation lorsqu'un mec recouvre le corps d'un drap blanc.

J'en ai assez vu...

Tête haute, je fends la foule, continue mon chemin en direction de l'entrée de l'hôtel pour, quelques mètres plus loin, ralentir le pas. Des soldats, FAMAS entre les mains, en gardent l'entrée, tandis que le personnel contrôle les papiers d'identité. La sécurité a été renforcée, et ce n'est pas une bonne nouvelle.

Je rebrousse chemin discrètement. Les curieux, concentrés sur la scène morbide et tout le remue-ménage qui va avec, ne font pas attention à moi. J'en profite pour longer le bâtiment, à la façade camouflée par la végétation. Contrairement à ce que me dicte mon instinct, je me retiens de ne pas courir. Je presse pourtant le pas, continuant à me comporter comme un touriste lambda. J'ai analysé les lieux durant mon transit pour justement remédier à cette situation, je sais très exactement où je vais, ce que je vais trouver, mais malgré tout, je prie intérieurement pour que les dirigeants de l'hôtel n'aient pas fichu des gardes partout. Mais pourquoi l'auraient-ils fait ? Selon eux, et c'est le plus logique, la menace vient de l'extérieur, et non de l'intérieur. La cellule m'a transmis les images collectées des rencontres hebdomadaires de l'homme d'affaires syrien. La sécurité est renforcée, des gardes sont postés devant les portes, les gardes du corps des hommes d'affaires sécurisent le périmètre autour de leur boss, et depuis que cet évènement a été mis en place, aucun incident n'est venu en perturber le

bon déroulement. Aussi, pourquoi se seraient-ils méfiés ? La police doit commencer à ratisser les alentours pour débusquer le tireur, mais elle ne trouvera rien, aucun indice, aucune preuve... Comment le pourrait-elle ? Je ne laisse rien derrière moi, je suis un fantôme !

Enfin, j'atteins la fenêtre de ma chambre.

Je jette un coup d'œil alentour. Personne. Je l'ouvre, fais tomber mon sac à l'intérieur de la pièce, me hisse, pénètre dans la piaule et me laisse glisser au sol. Je lève le bras, referme le battant et enfin, enfin, je relâche la pression.

Mission accomplie !

OceanofPDF.com

12

Angèle

J'attends ce coup de sonnette depuis des jours – depuis six jours pour être précise –, ce qui ne m'empêche pas de sursauter lorsqu'il retentit. Je sais que c'est lui. Ça ne peut être que lui ! J'ai eu Mélo au téléphone tout à l'heure, c'est donc forcément quelqu'un de l'immeuble qui sonne à ma porte, et comme je ne côtoie personne, eh bien... c'est forcément lui !

Je bondis du canapé. Malgré moi, mon cœur s'emballe.

Je vais le revoir...

J'ai imaginé la scène des centaines de fois depuis mardi, jour où j'ai griffonné ce bout de papier avant de le glisser dans sa boîte aux lettres. Si j'ai imaginé cette scène, je me suis également repassé en boucle notre dernière rencontre et surtout la façon dont j'ai surréagi. Qui pète un câble pour un malheureux baiser ? Qui s'épanche et dévoile ses états d'âme au premier venu ? Il a dû me prendre pour une folle !

Bref, je n'étais donc pas sûre qu'il viendrait.

En même temps, il n'a pas le choix !

Mais j'ai beau avoir fantasmé cette scène jusqu'à l'overdose, je ne m'attendais pas à ressentir un tel émoi en découvrant Kyle sur mon palier. Il a troqué sa chemise blanche et son costume d'homme d'affaires contre un jeans et un tee-shirt noirs et, bon sang, il est encore à tomber !

Nous nous observons.

Je serais bien en peine de comprendre à quoi il pense, là, maintenant, ce qu'il ressent en me revoyant pour la première fois depuis notre baiser, ni même s'il a pensé à ce baiser qui, pour ma part, m'a laissé un souvenir impérissable. Ce que je sais, c'est qu'en moi, là, tout de suite, c'est le bordel ! Un bordel sans nom qui accélère ma respiration, ainsi que ma fichue fréquence cardiaque. Ses yeux glaciers me dévorent, une lueur fugace les traverse, mais disparaît si vite que je crois l'avoir imaginée.

– Vous avez quelque chose pour moi, paraît-il ?

OK, alors, on se vouvoie à nouveau !

C'est la douche froide !

Je me mets au diapason, prends sur moi, avant de répondre :

– Oui ! Entrez...

Il s'exécute.

Je referme la porte derrière nous, lui désigne mon salon.

– Je vous en prie...

– Merci, mais je ne compte pas m'attarder.

Bien sûr... Le contraire m'aurait étonné...

Ça me fait mal de réaliser que notre baiser ne revêt pas autant d'importance pour lui que pour moi, mais après tout, je savais à quoi m'en tenir. Il m'a prévenue que cela ne se reproduira plus jamais, qu'il ne s'approchera plus jamais de moi. J'ai été trop conne d'imaginer qu'il pourrait en être autrement et que, peut-être, il avait pensé à ce baiser durant son absence. Qu'il avait pensé à *nous*, à *moi*... Parce que moi, je n'ai pas cessé une seule seconde de penser à lui, fantasmant nos retrouvailles, les idéalisant, l'espérant attiré par moi, parce qu'il l'était à ce moment-là. Je sais qu'il l'était ! Il était excité et il s'en est fallu de peu qu'il me baise dans cette voiture. Mais manifestement, c'est du passé et je ne l'intéresse plus.

Je le contourne, sans un mot.

Que dire de toute façon ? Il ne veut pas de moi, point !

Je pénètre dans mon salon, me dirige vers les cartons que j'ai placés le long du mur, les soulève et sursaute, surprise, en sentant ses mains proches des miennes.

Bon sang, il est aussi silencieux qu'un chat, je ne l'ai pas entendu approcher.

Nos yeux se dévorent à nouveau, les cartons bloqués entre nous.

Il se passe un truc, indéniablement. Je le sens... Pourtant, il reste là, immobile, à me dévisager avec insistance, sans tenter le moindre geste, comme s'il avait peur de faire exploser notre bulle, ou de faire quelque chose qu'il regretterait. A-t-il conscience, comme moi, que s'il s'approche, s'il me touche ou même m'effleure, s'il m'embrasse, nous ne pourrions plus nous arrêter et nous finirons sur mon canapé à copuler comme des bêtes ?

Et, bon sang, c'est ce que je veux ! C'est ce que mon corps réclame... Ce corps qui ne peut résister au sien, ce corps qui s'affole dès qu'il est près de moi.

Mon souffle s'envole lorsque son regard se modifie, devient plus ardent. Le temps semble avoir suspendu son cours, l'air crépite de tension sexuelle.

Ouais, « sexuelle », il n'y a pas d'autre mot...

Il a envie de moi et moi, je crève d'envie de lui appartenir, de retrouver la chaleur de ses bras et la caresse de ses lèvres sur les miennes.

— Merci...

Sa voix m'extirpe de la transe érotique dans laquelle son regard fiévreux m'a plongée. J'entrouvre les lèvres tout en fixant les siennes, m'obligeant à juguler cet instinct animal qui me pousse vers lui, vers ce mâle alpha qui

m'attire plus que de raison alors même que je sais, avec une intime conscience, qu'il n'est pas pour moi. Mais que vaut la raison lorsque le corps parle ? Et réclame. Rien ! Sa proximité me rend fébrile, je ne peux pas être proche de cet homme sans vouloir lui appartenir et qu'il m'appartienne en retour ; c'est animal, viscéral, plus fort que moi... Pour autant, moi non plus, je ne tente rien. À quoi bon ! Je ne veux pas souffrir, j'ai déjà donné !

Je me contente d'acquiescer à son remerciement, lâche les cartons et lui emboîte le pas jusqu'à la porte, sans un mot, alors que j'avais prévu de le retenir et pourquoi pas de lui offrir un verre mais je me dégonfle ; son indifférence a eu raison de mon impatience et de mon excitation à l'idée de le revoir.

Dépitée, mais résolue, je tends la main pour lui ouvrir la porte d'entrée de l'appartement mais Kyle ayant la même idée au même moment, nos doigts s'effleurent. Je prends immédiatement de la distance, bouleversée par ce contact, par la chaleur de sa peau contre la mienne.

– Pardon, je...

Les mots se bloquent dans ma trachée lorsque nos regards se rencontrent une nouvelle fois.

Mon souffle se tarit lorsque, ses prunelles plongées profondément dans les miennes, il caresse ma joue. Son geste est si inattendu, si tendre, que je ne sais qu'en penser. Ses iris me hurlent qu'il me veut, son corps également. Alors pourquoi ? Pourquoi cette retenue ? Pourquoi ne m'embrasse-t-il pas ? Qu'est-ce qui l'en empêche ? Et pourquoi ce geste s'il ne veut rien entre nous ? Pourquoi ne garde-t-il pas ses distances ?

Il se penche, me souffle à l'oreille :

– Merci encore...

Et cette voix !

Elle me fait un effet de folie. Les questions butent contre mes lèvres et avant que je reprenne mes esprits, il est parti.

Alors là, non, je ne suis pas d'accord !

Je le rattrape au milieu du couloir, saisis son bras.

– Ça veut dire quoi, ça !

Il me fait face et laisse tomber :

– Ça, quoi ?

– Ça ! m'énervé-je. Cette caresse sur ma joue ! Qu'est-ce que je dois comprendre ?

– Il n'y a rien à comprendre, Angèle ! C'était juste un merci !

Il se fout vraiment de ma gueule !

– Un merci, c'est un mot, ou un sourire, à la limite, mais pas une caresse ! Vous avez caressé ma joue et je veux savoir pourquoi !

Il se redresse, manifestement contrarié.

– C'était une façon de vous remercier, rien de plus, je vous assure ! Si vous voyez une autre intention dans mon geste, j'en suis désolé, je...

Il s'interrompt.

– Quoi, je... insisté-je. Je croyais qu'il ne devait rien se passer entre nous ?

– Et il ne se passera rien !

OK, je vois...

– Je ne suis pas votre genre, c'est ça ?

– Exactement, je n'aime pas les emmerdeuses !

J'écarquille les yeux, le souffle coupé.

Moi, une emmerdeuse ? Il ne manque pas d'air !

Pourtant... J'ai cru... J'ai espéré, l'espace d'une seconde, qu'il ait changé d'avis, mais j'ai dû me tromper, il faut que j'arrête de prendre mes rêves pour la réalité...

Colère et déception se partagent mon cerveau et la colère l'emportant, je tourne les talons, regagne mon appartement et claque la porte derrière moi.

Là, j'en ai vraiment marre. C'est la dernière fois que je lui rends service. La prochaine fois, il ira chercher ses paquets à la poste, ça lui fera les pieds ! Et je vais oublier jusqu'à son existence !

Je me jette plus que je ne m'assois sur mon canapé, m'empare de mon portable abandonné sur l'assise. Je n'avais pas encore répondu à Monica, je n'étais pas prête à accepter sa proposition, mais j'en ai marre d'être prise pour une conne ! La gentillesse ne paie pas ! Je le savais déjà, mais là, j'en fais encore les frais et ça commence à bien faire !

À partir d'aujourd'hui, je vais dicter les règles, et ça va faire mal !

OceanofPDF.com

Kyle

Quel con ! Mais quel con !

Tout en pénétrant dans mon appartement, je me repasse la scène. Qu'est-ce qui m'a pris de la toucher ?! Je n'ai pas pu m'en empêcher. Je ne cessais de fixer ses lèvres et ça m'a rendu dingue. Remarque, c'est un moindre mal, j'aurais pu faire plus ! Je *voulais* plus... Je voulais l'embrasser, caresser son visage, son corps, la posséder, lui donner du plaisir, la faire crier... Bordel, oui, je voulais tout ça, et bien plus encore ! Mais je n'aurais pas dû ! Je lui fais du mal et je m'en veux, elle ne mérite pas que je la piétine et lui sorte des horreurs pour qu'elle demeure loin de moi. C'est à moi de l'éviter, ou en tout cas de l'approcher le moins possible. Si nous nous croisons dans les couloirs ou l'ascenseur, je vais tout faire dorénavant pour ne pas la regarder ni respirer son parfum. Lui aussi m'a rendu fou de désir.

Et il faut que j'arrête de penser à elle, bordel de merde !

Allez, mec, t'as du boulot !

Je pose mes paquets sur le canapé du salon et sans perdre une seconde, vais prendre un couteau et les ouvre, excité d'avance par mes nouveaux joujoux. J'ouvre le plus petit, puis la boîte contenant les écouteurs EarPods sans fil, les place dans mes oreilles et lance Deezer. La musique de ma playlist explose. Le pied ! Un son de ouf ! La musique m'a manqué... Avant, j'en écoutais en permanence. Pendant que Celldweller défile, j'ouvre le plus gros carton, dégage les rebords, prends les boîtes une à une, les inspecte.

Parfait !

De quoi m'occuper, ça m'évitera de penser à ma voisine.

Je me saisis de la perceuse que j'ai pris soin de commander sur le même site et m'attelle à l'installation. Je fais un trou au-dessus de la porte d'entrée, insère l'optique, le fixe. Puis j'en fais de même au-dessus de la pièce secrète. Les éléments que j'ai choisis sont discrets et fonctionnent en Bluetooth. Une fois qu'ils sont installés, je n'ai plus qu'à choisir une fréquence, charger l'application, les connecter et le tour est joué.

En quelques minutes supplémentaires, c'est plié !

Je m'installe dans l'un des fauteuils du salon, mon préféré, face à la baie vitrée, et contemple le ciel. Je ne me lasse pas de l'admirer. Je le trouve magnifique, à n'importe quelle heure du jour et de la nuit, même chargé de nuages, même noir comme de l'encre, ou gris. J'en ai tellement été privé que la moindre étoile scintillante me serre le cœur. Dans ces moments-là, je pense à ma mère, me demandant comment elle va. Je me suis promis d'aller rôder dans mon ancien quartier pour l'apercevoir. Je le ferai. Je ne sais pas quand, mais je le ferai. Je sais que ce n'est pas raisonnable, mais je dois la voir et m'assurer qu'elle va bien. Dès que je me serai rendu compte par moi-même que c'est le cas, une partie de mon âme s'en trouvera apaisée. Parfois, je lui en veux de m'avoir négligé et d'autre fois, non. Elle était malheureuse, malade... Certaines personnes sont incapables d'assumer les vicissitudes de la vie et trouvent refuge dans des substances pour oublier et ne pas souffrir. Je pourrais fonctionner ainsi, mais non ! Moi, c'est en flirtant avec l'illégalité et le danger que je prenais mon pied.

Je contemple le ciel se charger de rose, puis la luminosité décroître, les premières étoiles apparaître. Je laisse mon esprit s'évader. Je cesse de penser à ma mère et à mon passé pour me remémorer ma mission, en Syrie. Malgré le renforcement de la sécurité de l'hôtel, j'en suis parti sans encombre. C'était tellement le bordel qu'ils n'ont pas fait attention à moi... Néanmoins, je me suis rendu au rendez-vous avec le supposé membre de la direction de Damas Pharmaceuticals Industries, dans un restaurant du centre

de la capitale, pour asseoir ma couverture, puis j'ai repris l'avion. Je m'attendais à plus de contrôles à l'aéroport puisqu'un homme influent politiquement avait été tué, à ce que les gardes me questionnent sur mon emploi du temps, mais non, ils contrôlaient à peine les sorties. Durant les escales, j'ai suivi les informations syriennes, puis internationales. La BBC a fait mention de l'attentat meurtrier, dépeignant Sabbagh comme un escroc notoire. Ses propres partisans l'ont lâché. Maintenant qu'il est mort, les langues se délient mais à aucun moment il n'est fait mention de la France ni d'intérêts communs avec nous. J'ai même reçu un message de Z. « Bravo ! » Ce qui m'a conforté dans l'idée que le but avait été atteint : éliminer Sabbagh avant que les scandales n'éclatent et nous éclaboussent. Enfin, c'est ma version des faits, mais je ne pense pas être éloigné de la réalité. Je suis donc rentré sans encombre puis j'ai dormi plus de vingt-quatre heures. J'avais besoin de me reposer et de décompresser. Ce n'est qu'en fin d'après-midi que je suis allé relever mon courrier et que j'ai été surpris de trouver un mot de ma voisine dans ma boîte aux lettres. J'avais justement prévu de me connecter aux sites marchands pour voir où étaient mes commandes.

Perdu dans mes pensées, le temps glisse sur moi.

J'ignore combien de temps je reste ainsi, à observer le ciel, à faire le vide, à me pardonner mes actes. Oui, j'ai encore arraché une vie, mais ce type – tout comme le Chinois – méritait certainement de mourir. Je dois en tout cas m'en persuader si je ne veux pas me gangrener le cerveau.

Une notification m'indique l'arrivée d'un message.

Je déverrouille mon portable à l'aide de mon empreinte digitale, appuie sur l'icône. Deux mots s'affichent : « nouvelle mission ! »

Ils ne perdent pas de temps !

Mais ça me va, l'action m'évite de trop penser ! Je sais ce qui m'éviterait également de penser : d'aller sauter ma voisine ! Mais je ne peux pas me le permettre, ce ne serait bon pour aucun de nous. Enfin, si, ce serait bon, plus

que bon même, je sais que je prendrais mon pied, mais j'aurais peur d'y prendre goût tellement elle me plaît.

Quelle merde !

Je chasse une fois de plus les envies de luxure de mon esprit et me rends dans ma pièce secrète, que je referme derrière moi. Je m'installe devant l'ordinateur, télécharge l'application de mon nouvel oculaire et place la fenêtre dans un coin de l'écran. Ainsi, j'ai un œil sur l'extérieur et les images seront stockées sur mon ordinateur. Ce qui me permettra, le cas échéant, de remonter dans le temps pour voir qui frappe à ma porte ou ce qu'il se passe dans le couloir ; ça peut toujours servir.

J'ouvre ensuite le message clignotant de ma nouvelle mission. Apparaît le visage de la cible, Elias Sabbagh, Syrien et cousin de Hussein.

OK...

Certainement dans les confidences du cousin, il représente une menace pour nos dirigeants, ou alors il est venu réclamer des comptes sur la mort de Hussein, ou se mettre à l'abri, ou plus sûrement faire du chantage et monnayer son silence... Je l'ignore, mais j'aime me faire ma petite histoire, en donnant à ma cible le mauvais rôle, c'est plus commode. Mais une fois de plus, le pourquoi du comment ne me regarde en rien.

Je dois faire mon taf, point !

Je prends connaissance de la suite... Je dois officier ce soir, au Plaza Athénée, *palace parisien, si je ne m'abuse*, avenue Montaigne, dans le quartier des Champs-Élysées... Suite Eiffel Signature... J'ai le plan de la suite. Cent trente mètres carrés avec salon, salle à manger, chambres communicantes, plusieurs salles de bains...

Putain, c'est grand !

Trop grand ! Comment je vais le trouver là-dedans ? Et il aura certainement des gardes du corps devant la porte, ou même à l'intérieur de

la suite...

Ça va être la merde, je le sens !

Je continue ma lecture... Je me garerai dans la cour intérieure, une place m'est réservée dans un coin sombre... Aucune fenêtre ne donne sur l'endroit... Un mec de la cellule m'ouvrira la porte de derrière et me conduira dans une petite pièce de service près des cuisines où d'autres officieront, il me donnera mon uniforme, et nous n'aurons plus qu'à attendre la commande en room service du Syrien... J'ai rendez-vous à vingt-deux heures, dans... Je regarde ma montre...

Putain, dans une heure !

Encore une fois, tout est bien orchestré mais je n'ai pas une minute à perdre !

Je bondis de mon siège, ouvre l'arsenal, m'empare d'un sac noir, fourre dedans un kit d'oreillettes, un de premiers secours – seringue d'antibiotiques, d'antidouleurs, garrot, matériel de suture –, une ceinture d'armement, une arme de poing, un silencieux, un chargeur – après avoir vérifié qu'il contient bien dix balles –, des grenades, des couteaux que je porterai à la ceinture si ça vient à mal tourner. Je referme le sac, le jette sur mon épaule, verrouille l'arsenal et sors de la pièce.

Quelques minutes plus tard, habillé tout en noir, jeans, tee-shirt, chaussures confortables Caterpillar, blouson cuir type aviateur, c'est de mon appartement que je sors et emprunte l'ascenseur. C'est marrant, mais dès que je me retrouve à l'extérieur, je m'attends à croiser ma voisine. Je la vire de mes pensées... L'adrénaline commence à pulser dans mes veines, je dois me concentrer sur ma mission et seulement sur elle ! Ma voisine n'a rien à faire dans ma tête !

L'ascenseur atteint le parking où est garée la Range.

Je m'empresse de m'en extraire, marche d'un pas rapide vers la voiture, la déverrouille, jette le sac sur le siège passager et pénètre à l'intérieur. Je

claque la portière, démarre, programme le GPS.

Ça va... Sept kilomètres, seize minutes !

Peut-être davantage s'il y a de la circulation. Ce qui me laissera largement le temps de me préparer psychologiquement.

Durant le trajet, j'imagine le scénario : je me gare à l'arrière de l'hôtel, un agent vient m'ouvrir, m'accompagne à la cellule en poste, je me change, je monte dans la suite du Syrien dès qu'il appelle le room service, je lui fous une bastos et je repars... Comme d'habitude, l'excitation grimpe à mesure que les kilomètres défilent. J'entre dans ma bulle, prends de la distance, à la fois hyper concentré et détaché ; un état assez particulier, à dire vrai...

La façade du Plaza Athénée m'apparaît, illuminée par les gros falots du rez-de-chaussée. Les tentures rouges aux fenêtres ainsi que les corbeilles de fleurs lui confèrent un charme indéniable. Je fais le tour, emprunte la rue Clément-Marot et accède à la cour intérieure de l'hôtel. Là, comme convenu, je me gare à proximité de la porte de derrière. L'endroit semble sûr. Tout en observant alentour, je m'empare de mon flingue, positionne le chargeur dans son logement, visse le silencieux et actionne le percuteur. Le bruit métallique résonne dans l'habitable.

Paré !

Je glisse l'arme dans la ceinture de mon jeans, dans mon dos, accessible à tout moment si nécessaire – *on n'est jamais à l'abri des mauvaises surprises, tu le sais comme moi !* –, puis je place mon oreillette, l'actionne.

– Agent Reeves en approche. Rien à signaler. Je sors de mon véhicule.

Une voix me répond tandis que le bip du système de verrouillage de la Range perce le silence de la nuit.

– Un agent vous attend à la porte de service.

Un agent qui verra mon visage, mais nous sommes de la même maison, alors qu'importe !

Mon sac sur l'épaule contenant l'arsenal prévu, je frappe à la porte qui aussitôt s'ouvre sur une silhouette.

Le gars me scrute.

– Agent Reeves ?

Ouais, mon pote !

J'acquiesce.

– Suivez-moi !

Je lui emboîte le pas, le suis jusqu'à la fameuse pièce où le reste du staff est installé. Un type, de dos, est assis devant une table, un casque sur la tête, deux autres plantés de part et d'autre. Un autre se dirige vers moi, me tend un tas de fringues pliées, une paire de chaussures vernies et me désigne du menton la pièce attenante. Tout ça, sans le moindre mot.

Normal !

Nous nous apprêtons à dégommer un mec, l'heure n'est pas à la discussion, mais à la concentration et au sérieux. Il en va de la sécurité et de la réussite de notre mission.

Bref, je m'empare des vêtements, des chaussures et je passe dans la pièce d'à côté. Je me désape, enfile la chemise blanche, le costume de la même couleur, troque mes Caterpillar contre les chaussures noires, et noue le nœud papillon, noir également, autour de mon cou. Je replace le flingue dans mon dos, parfaitement camouflé par la veste ample de l'uniforme. Avisant une desserte juponnée de blanc – mon outil de travail, sans aucun doute –, je fourre mes fringues dans mon sac, le sac sur le plateau du dessous, et la pousse en direction de la première pièce.

Jusqu'ici, tout va bien !

Le mec devant la table, préposé au room service, répond aux appels, qu'il transfère ensuite vers les cuisines. Je regarde ma montre. Il est tout juste vingt-deux heures.

J'appuie sur l'oreillette.

– Reeves en position !

– Très bien, agent Reeves, attendez les instructions.

Je suppose que la cellule connaît les habitudes du Syrien et que c'est pour cette raison qu'ils m'ont demandé d'être présent à partir de vingt-deux heures...

Les minutes s'égrènent.

La tension, dans mon corps, augmente d'autant. Ce moment de passer à l'action est terrible. Il faut rester concentré, mais en même temps, ne pas se stresser. Je suppose qu'avec le temps et l'expérience, l'exercice deviendra plus facile, parce que là, franchement, je m'emmerde ! La patience n'a jamais été mon fort. D'autant que les gars m'ignorent, tout comme je les ignore. Droit comme un I à côté de la desserte, jambes écartées, bras croisés, j'attends. Et les minutes me semblent des heures.

Soudain, le mec préposé aux appels lève le bras.

Mon corps se tend.

Il griffonne sur un papier, souhaite, en anglais, une bonne soirée à son interlocuteur, coupe la communication, tandis que le mec à sa droite transfère le message après avoir appuyé sur son oreillette. Il me désigne la porte du menton. Celui qui m'a accueilli s'empresse alors de me devancer et de l'ouvrir devant moi.

Les choses sérieuses vont pouvoir commencer...

Toujours sans un mot, je sors de la pièce, lui emboîte le pas.

J'ignore si les gars de la pièce seront présents à mon retour, je ne leur pose pas la question, je m'en tape. Si tout se déroule bien, dans quelques minutes, ma mission sera accomplie et je pourrai rentrer chez moi. Ce qu'il se passe après, les nettoyeurs, la manière dont la cellule va gérer la mort de ce gars, la position du gouvernement sur l'évènement, la communication, *ou pas*, autour, tout cela ne me regarde pas et je m'en tape également, ce n'est pas mon problème.

Je pénètre dans la pièce attenante, les cuisines, inspecte les lieux et, après m'être assuré que tout est *safe*, je suis mon guide jusqu'à un autre type, certainement l'un des nôtres. Ce dernier m'adresse un signe de tête en guise de salut, puis dispose aussitôt sur la desserte des assiettes surmontées d'une cloche en argent, des couverts, pour une personne, ainsi qu'une bouteille de champagne dans un seau à glace. Un autre signe de tête me fait comprendre que sa tâche est terminée.

C'est à mon tour d'agir...

Je remercie le staff d'une légère inclinaison de la tête, rebrousse chemin.

Tout en me dirigeant vers l'ascenseur, je fais le vide et endosse mon rôle de serveur de palace parisien.

L'idée d'être un caméléon me plaît assez, je dois dire...

J'ai l'impression d'être Jarod, le héros d'une vieille série, *The Pretender*, *Le Caméléon*, justement, ou dans la peau d'un des membres d'*Alias*, une autre série que je suivais gamin. Peut-être un jour la cellule me demandera-t-elle de voler des dossiers ultrasecrets, ou des plans d'une nouvelle arme, ou, que sais-je, de récupérer une toile volée, une clé USB...

Tandis que l'ascenseur m'élève jusqu'au dernier étage, celui des suites de luxe, je fantasme sur les rôles que la cellule pourrait me faire jouer et encore une fois, je kiffe.

J'apprécierais ne pas être cantonné à un rôle de tueur ! Ce serait tellement dommage de ne pas utiliser mes autres capacités, mais là encore, je suppose que je dois faire mes preuves.

Aussitôt les portes de l'ascenseur ouvertes, je pénètre dans le couloir. Mes battements cardiaques accélèrent ostensiblement. J'avance. Bien que mes pas soient étouffés par la moquette épaisse, la desserte, elle, fait un bruit d'enfer et annonce mon approche. Le fait est que lorsque j'emprunte le couloir de gauche, les deux cerbères postés de part et d'autre de la porte de la suite de Sabbagh tournent la tête vers moi dans un ensemble parfait. Deux armoires à glace, crânes rasés, costard noir, chemise blanche, souliers vernis. Des bêtes de muscles certainement surentraînées, et certainement armées. J'ai plutôt intérêt de les prendre par surprise ou ça va être coton ! D'autant plus qu'ils me dépassent d'une bonne tête, et pourtant, je ne suis pas petit.

Je m'arrête à leur niveau et l'un d'eux m'ouvre la porte.

Je pénètre.

Par sécurité, il referme derrière moi...

S'il savait !

J'avance lentement, la desserte devant moi, adresse un sourire engageant au Syrien qui s'est levé du canapé à mon approche, une petite serviette de toilette blanche ceignant ses hanches massives. Je sors mon flingue de derrière mon dos et lui tire trois balles dans le buffet.

Toufff, toufff, toufff.

Le silencieux rend les coups à peine perceptibles à l'oreille.

Le Syrien s'effondre, mort. Je contemple quelques secondes le sang s'étaler sous son imposante carcasse. Et tourne la tête en entendant un hurlement.

Nom de Dieu de bordel de merde...

Les gardes du corps du Syrien entrent dans la pièce. J'ai juste le temps de choper la meuf au passage qui tente de filer par l'ouverture, de la plaquer contre moi d'un bras pour m'en faire un bouclier et de descendre les deux hommes d'une balle dans la tête. Et je laisse échapper un grondement lorsque la meuf me mord le bras tout en me donnant un coup de cul dans les burnes. De peur qu'elle ameute tout le quartier, je la frappe à la tempe avec la crosse de mon flingue et elle s'effondre dans mes bras.

Bon... Et maintenant...

J'entraîne son corps inanimé jusqu'au canapé, l'y jette.

Et tout en me dirigeant vers les gardes, j'appuie sur mon oreillette.

– Agent Reeves ? interroge une voix féminine.

– Putain, qu'est-ce que vous avez foutu ? m'égosillé-je, en tirant les corps à l'intérieur de la pièce.

Je referme la porte.

– Expliquez-moi la situation, me répond très calmement la meuf de la cellule.

J'imagine aussitôt la belle brune...

Ce qui ne m'empêche pas de vociférer comme un taré :

– Il y avait une femme dans la piaule de la cible ! Qu'est-ce qu'elle foutait là ?

– Je n'ai pas l'information, je me renseigne...

Je reviens vers la bombe allongée sur le canapé, la contemple. En guêpière noire, porte-jarretelles, bas et talons aiguilles, elle est plutôt très agréable à regarder. Les courbes de son visage, sous un carré roux et une

tonne de maquillage, me rappellent vaguement quelqu'un, mais impossible de mettre le doigt dessus.

La voix de Z résonne dans l'oreillette.

– Kyle ?

– Il y avait une femme dans la suite de la cible ! vociféré-je à nouveau. Qu'est-ce que vous avez foutu ?

Je l'entends soupirer.

– C'est une civile, Kyle. Si elle a vu ton visage, ta couverture est fichue ! Tu sais ce qu'il te reste à faire...

– Vous plaisantez !

– Jamais lors des missions !

Putain...

Je tourne comme une toupie en me passant la main dans les cheveux. Je pourrais les arracher un à un. Dégommer un sale type ne me pose pas de problème, mais une innocente... J'ai le sentiment de m'être pris un baquet d'eau glacée sur la tête.

– Cette fille n'y est pour rien, Z, tenté-je. C'est votre faute ! Comment sa présence a-t-elle pu vous échapper ?

– Je l'ignore. Elle était certainement déjà dans la suite avant l'arrivée du Syrien, puisqu'il était seul lorsqu'il est descendu de voiture. Mais ça ne change rien. Tu dois te débarrasser d'elle, Kyle. C'est la règle !

Je contemple la fille.

La voyant papillonner des paupières, je lui remets un coup sur la tempe pour la replonger dans les vapes.

Il faut que je réfléchisse, bordel ! Et pour ça, elle doit rester tranquille.

– Kyle !

- Quoi ? aboyé-je.
- Tu n’as pas le choix !
- Je sais ! réponds-je, sur le même ton. Envoyez les nettoyeurs pour la cible et ses deux gardes du corps. Je m’occupe d’elle.
- Qu’est-ce que tu vas faire ?

J’en sais rien, mais je veux me laisser le temps de réfléchir, et je crois que je veux faire ça bien... Proprement...

- Je vous rappelle quand c’est fait !

Je raccroche, avant qu’il me somme de la tuer et de la laisser sur place pour que les nettoyeurs se débarrassent de son corps en même temps que de ceux des trois autres. Je ne sais pas comment je vais procéder, j’en sais vraiment rien, mais là, tout de suite, je suis incapable de la tuer de sang-froid.

Elle est innocente, elle n’a rien demandé à personne, elle est juste au mauvais endroit au mauvais moment, et... Putain, je suis dans la merde !

Dans un premier temps, faut l’habiller, et rapidement avant l’arrivée de l’équipe de nettoyage !

Je me désape rapidos, récupère mon sac sous la desserte, remets mes vêtements perso, laissant les autres au sol ; les nettoyeurs s’en chargeront également afin d’éliminer toute trace de mon passage. Je replace mon flingue dans la ceinture de mon pantalon, dans le dos, sous mon blouson. Je me presse ensuite vers la salle de bains, m’empare des fringues posées sur le rebord de la baignoire – une robe noire et un imper – puis de sa pochette que, revenu vers le canapé, je fourre dans mon sac. S’ils venaient de baiser, au moins le Syrien sera mort heureux... Mais alors, elle serait à poil.

Non... Ils n’ont pas consommé !

Tout en lui passant sa robe par-dessus la tête, je ne peux m’empêcher de l’imaginer chevaucher le gros Syrien.

Son bras m'échappe.

Putain, c'est pas simple d'habiller un poids mort !

– Tu peux pas m'aider un peu... grommelé-je, en lui fourrant la main dans la manche. T'es peut-être belle, mais t'es carrément empotée !

J'en viens enfin à bout, la redresse contre l'assise. Le temps que je récupère son imperméable au sol, elle a versé sur le côté. Je jure, la remets droite et, un genou à côté d'elle, je la cale avec ma cuisse et lui enfle son imper. Lorsque c'est chose faite, je passe un bras dans son dos, la soulève et descends sa robe sur ses cuisses. Mes phalanges effleurent sa peau nue et ma queue réagit instantanément.

Manquait plus que ça !

Saleté d'hormones !

J'admire son visage, sa tête pendant sur mon bras, ses lèvres rouges et sensuelles, la courbe de ses joues, l'ombre de ses cils. Elle est belle, sexy, bandante...

Je la redresse, me mets un coup de pied aux fesses.

Pas d'apitoiement. Ce qui doit être fait, doit être fait, point !

Ses talons glissant sur le sol – elle pèse son poids, la minette –, je récupère mon sac, passe la bandoulière sur mon épaule droite.

Note à moi-même : ma prochaine mission, prendre des sédatifs, ça peut servir.

Si elle se réveille durant le trajet, je suis mal.

Chargé comme une bourrique et lesté du poids mort de mon « invitée surprise », j'ouvre la porte de la suite, jette un coup d'œil dans le couloir.

Personne...

Je me dépêche de gagner l'ascenseur, appuie sur le bouton d'appel, regarde ma montre. Le corps de la meuf se retrouve plaqué contre moi et une fois de plus, le mien s'enflamme.

Putain, c'est vraiment la merde...

Je souffle à fond, me concentre. Ma mission n'est pas terminée, il faut que je rentre chez moi en toute discrétion.

Et s'il y a des gens dans l'ascenseur, je fais comment ?

Lorsque le gong retentit et que les portes commencent à s'ouvrir, je me mets vite de dos, redresse la fille et colle mes lèvres aux siennes.

Ça fait bizarre...

J'attends quelques secondes, risque un regard de biais.

Personne...

Parfait !

Je m'engouffre dans la cabine avec mon fardeau, appuie sur le bouton du rez-de-chaussée, plaque la fille contre moi pour donner l'illusion d'un couple qui s'embrasse au cas où des gens pénétreraient dans l'ascenseur.

Détaché... Il faut que je sois dé-ta-ché !

Facile à dire alors que je ne cesse de me questionner sur la suite des événements et surtout à propos de comment me débarrasser *d'elle*. Elle a vu mon visage, elle peut se rendre chez les flics, donner mon signalement, faire mon portrait-robot... Z a raison, je dois la tuer. Je n'ai pas le choix.

Les secondes défilent.

Mon corps est tendu comme un arc par mes tensions internes et ce poids mort que je maintiens d'un bras.

Elle finit par peser une tonne. Franchement, faut qu'elle se mette au sport !

Je pouffe, c'est nerveux, à la pensée qu'elle n'en aura pas besoin. Dans quelques heures, elle sera morte. Je vire mes états d'âme qui, d'un coup, s'invitent sous mon crâne, me crispe lorsque la cabine s'arrête.

Merde !

Comme précédemment, je tourne le dos à l'ouverture, plaque ma « fausse fiancée » contre la cloison, balance son bras gauche autour de ma nuque pour faire plus vrai, le maintiens pour qu'il ne se casse pas la gueule, m'empare de ses lèvres et gémis.

Pour faire plus vrai !

Une voix féminine s'élève.

- Les jeunes d'aujourd'hui, aucun respect !
- Regarde pas, mimine ! renchérit une voix masculine. Fais comme s'ils n'étaient pas là !
- Mais tout de même... Pfff...

Frustrée, pensé-je...

Je gémis à nouveau, histoire de bien les énerver, les grincheux, ce qui ne sert strictement à rien, mais ça m'amuse. Dès que les portes s'ouvrent, je quitte les lèvres de ma fausse fiancée et tout en maintenant sa tête droite d'une main dans sa nuque, je lance un « bonne fin de soirée, m'sieur-dame ! », auquel la femme répond d'un « délinquant », outrée.

Remarque plutôt appropriée...

Je sors de la cabine à mon tour, mon fardeau contre moi, qui a tout d'une poupée gonflable un peu encombrante.

– C’est pas grave, chérie, je vais te porter, dis-je, en passant un bras sous ses genoux et en l’élevant dans les airs.

Je redresse mon coude pour empêcher sa tête de pendouiller, la rapproche de moi et souris à la cantonade en paraissant le plus détaché possible.

Pas facile, tu en conviendras...

– Elle est malade, lâché-je en direction des quelques curieux qui, ahuris, me regardent traverser le hall. Allez, chérie, plus que quelques mètres et tu pourras respirer l’air pur.

Avant de bouffer les pissenlits pas la racine !

Putain... Stop !

Les portes automatiques s’ouvrent devant moi.

J’atteins le trottoir, tourne à gauche, puis encore à gauche pour rejoindre la rue Marot puis la cour derrière l’hôtel où est garée ma caisse.

Tu te demandes certainement pourquoi je ne suis pas passé par les cuisines ? Réfléchis deux secondes ! Les employés de l’hôtel m’auraient vu avec la meuf évanouie dans les bras, ça aurait fait désordre ! Nan... Mieux vaut se la jouer naturel, cool, se comporter normalement et se fondre dans la masse ! Et encore une fois, qui irait me suspecter ? Ma qualité de tueur et ce que je viens de faire dans les étages ne sont pas marqués sur mon front ! Quand bien même, Z se chargera d’éliminer les preuves... Je suis peut-être un agent off, mais un agent à la solde du gouvernement français quand même ! De la même façon, personne n’irait penser que la meuf est évanouie, elle peut juste être malade.

J’arrive à la voiture, lâche les jambes de mon fardeau, la maintiens contre la carrosserie pour extirper mes clés de ma poche.

T’essaieras, c’est vraiment pas évident !

Je déverrouille, ouvre la portière côté passager et installe ma fausse fiancée sur le siège, heureusement en hauteur.

T'imagines si j'avais un coupé sport !

Bref... Je jette mon sac sur la banquette arrière, sangle la meuf, incline le siège et repousse doucement sa tête. C'est pas parce qu'elle doit mourir qu'il faut que je la brutalise. Bien au contraire, j'ai presque envie d'être super sympa avec elle, histoire d'adoucir ses derniers instants...

Je sais ce que tu penses : ce mec se pose beaucoup trop de questions ! Étonnant pour un tueur, non ? Mais... Comment te dire... Je n'ai pas l'âme d'un tueur ! Y a des mecs qui naissent comme ça, qui aiment faire du mal, qui jouissent en torturant des gens. Ce n'est pas mon cas. OK, je bute des mecs, mais je te rappelle que c'est par nécessité, pour rester en vie et faire vivre ma mère, pas de gaieté de cœur ! Et cette meuf, encore une fois, elle n'a pas demandé à se retrouver sur mon chemin. Pourtant, comme c'est elle ou moi, eh bien, ce sera elle ! Mon choix est vite fait... Comme quand j'ai buté les mecs de la brigade d'intervention à l'époque. Je les ai tués pour protéger mon gang. Là, c'est ma propre peau que je sauve. Tu vois la différence ? Mais pour autant, je peux adoucir sa fin, faire qu'elle ne souffre pas, peut-être en...

Nan, putain... Pas ça !

Tu sais à quoi je pense, là, dans l'instant, en refermant son imperméable sur son corps pour ne pas qu'elle prenne froid ? Je suis sûr que t'en as une petite idée... Je pense à la baiser... Et au moment où elle atteindra le nirvana, je la tue.

Je secoue la tête.

Je n'en suis pas encore là...

Avant cela, faut que je rentre chez moi.

Et si jamais elle retrouve ses esprits lorsque je suis au volant ? Qu'est-ce qui va se passer ?

Faut que je l'attache !

J'entre dans l'habitacle pour œuvrer en toute sécurité derrière les vitres fumées, referme la portière derrière moi. C'est un peu sport, mais ça le fait ! Je me dépêche de lui retirer ses chaussures – faut quand même pas trop que je traîne même si c'est sécuritaire ici et loin de tout –, ses bas que je passe sous ses aisselles, pour plus de sûreté, et me glisse à l'arrière pour les nouer. Je fais plusieurs nœuds, *on sait jamais*, si elle se défend comme une furie, et retourne à l'avant.

Maintenant, il lui faudrait un bâillon !

Je réfléchis deux secondes mais ne voyant rien d'autre à ma disposition, je vire ma chaussure, ma chaussette, la lui fourre entre les dents – *c'est bon, elle est propre !* –, j'incline sa tête vers l'avant, noue la chaussette derrière et repose sa tête contre l'appui.

Voilà ! T'es bien comme ça ?

Pas de réponse... On va dire que oui !

Je repousse sa frange, glisse les doigts sur son front et, putain, j'ai un sursaut en découvrant ses cheveux de travers.

Une perruque !

Je la lui remets droite, m'installe au volant.

Je démarre, tout en réfléchissant intensément.

Comment procéder ? Je lui mets une balle, et ensuite, je fais quoi de son corps ? Je pourrais le balancer dans un terrain vague, c'est vrai, ce n'est pas ce qui manque en banlieue, j'en connais même des tas près de mon ancien bled, mais je sais pas... Je crois que je ne peux pas lui faire ça !

Non, faut que je procède proprement. Pour ne pas avoir cette mort sur la conscience ; elle me torturerait jusqu'à mon dernier souffle. Proprement, mais pour autant, faut que je bouge. Si Z suit mes déplacements par satellite, il doit me voir en mouvement, sinon, il va se demander ce que je fous et peut-être m'envoyer des gars, et alors, ils la buteront. L'idée me révolte. Non ! Ce sera à ma manière ! Et d'une manière douce...

Je m'empare de mon flingue, le pose sur mes cuisses, pour l'intimidation, puis sors de la cour intérieure. J'ai à peine fait dix mètres qu'un léger gémissement me parvient.

Bon sang, elle se réveille déjà !

Je vais quand même pas lui taper encore sur la tête... Pauvre fille...

En même temps, quoi faire d'autre pour éviter qu'elle se réveille tout à fait et pousse une gueulante. Elle m'a vu, elle a vu ce que j'ai fait et elle va s'en souvenir ! Je suis dans la merde ! Mais ça, je le savais déjà !

OceanofPDF.com

14

Kyle

Les yeux rivés sur ma passagère, par intermittence, je roule au pas.

Qu'est-ce que t'attends, Kyle, tue-la ! Elle sentira rien, elle est à peine consciente, elle aura pas peur ! Allez, bon sang, avant qu'elle se réveille tout à fait...

Il le faut, je sais qu'il le faut, mais je n'y arrive pas.

Tout en roulant comme un escargot dans la rue Marot, je l'écoute gémir, commencer à s'agiter. *Faut que je prenne une décision, elle va se réveiller, putain !*

Au même moment, elle prend une goulée d'air, comme si elle se noyait et, comprenant certainement qu'elle est attachée, elle s'agite et balance la tête de droite à gauche ; une tête qu'elle a du mal à tenir droite. Elle bouge les bras, et c'est à ce moment que je comprends que j'ai fait une grosse connerie : je ne lui ai pas attaché les mains. Visiblement à bout de souffle et paniquée, elle retire la chaussette de sa bouche, prend encore une grande goulée d'air en gémissant et tire sur les bas pour se libérer. Tout ça, c'est que de l'instinct de survie, parce que je ne crois pas qu'elle soit pleinement consciente de ce qui se passe.

Je me fais klaxonner...

Bon sang, réfléchis, Kyle !

Je lui balance un uppercut pour la faire retourner dans le cirage. Sa tête s'effondre sur le côté.

Bon, et maintenant...

Je prends la direction de mon appartement. J'y serai en sécurité et j'aurai tout le temps nécessaire pour décider quoi faire de cette fille. J'ai besoin de temps ! J'ai besoin de peser le pour et le contre et de me persuader que la tuer est la meilleure solution, parce que là, tout de suite, je n'y arriverai pas. Je ne peux pas la tuer froidement, j'aurais dû le faire dans la suite du Syrien, quand elle a crié. Une balle entre les deux yeux, comme pour les gardes du corps, mais son apparition m'a déstabilisé, et j'ai pas pu. Je m'en mords les doigts, mais c'est trop tard, le mal est fait et je vais devoir gérer cette nouvelle merde qui m'arrive sur la gueule.

Le trajet se déroule dans le silence le plus total. Un silence presque mortuaire. De temps à autre, je tourne la tête vers la femme, mais vu la mandale que je lui ai mise, elle ne va pas se réveiller de sitôt, ce qui me laisse les coudées franches.

Je pénètre dans le sous-sol de mon bâtiment, me gare près de l'ascenseur. L'adrénaline a quitté mes veines, laissant la place à une sensation de malaise.

Ce qui doit être fait devra être fait, Kyle...

Je me répète cette phrase tout en m'emparant d'un couteau dans mon sac, en tranchant les bas, en récupérant mon barda, puis mon fardeau humain. Quelques minutes plus tard, j'entre discrètement dans mon appartement pour ne pas alerter ma voisine – remarque, me voir avec une autre femme, surtout si je l'embrasse devant elle, pourrait lui passer l'envie de s'intéresser à moi et alors, j'en serai débarrassé et elle sortira enfin de mon cerveau –, referme la porte, me rends directement dans ma chambre. Je couche la meuf sur mon lit, me laisse tomber dans le fauteuil lui faisant face et fais glisser la bandoulière de mon sac de mon épaule.

Heureusement que j'ai shunté toutes les caméras, sinon, t'imagines encore la merde...

Perdu dans mes pensées, je pose mon Smart sur la console à ma droite et m'empare de mon flingue. Son poids, dans ma main, me rassure, mais me brûle en même temps.

Allez, Kyle, une petite bastos pendant qu'elle est dans les vapes et basta ! Elle ne se rendra compte de rien, elle partira sans souffrir...

Les poings serrés sur mes cuisses, l'un vide, le droit autour de mon arme, je la contemple. Mon regard longe sa silhouette, ses pieds nus, ses mollets, ses cuisses qui le sont tout autant. Je n'en vois pas grand-chose, sa robe et son imper, bien que remontés – je l'ai lâchée à l'arrache et elle est positionnée légèrement de côté –, m'en cachent la majeure partie. Pour autant, je fantasme sur sa peau blanche, sur la courbe de ses fesses. J' imagine la dentelle de sa culotte sous mes doigts, la peau tendre et douce de son ventre, de ses seins...

Bordel, STOP, Kyle ! Ça ne t'avancera à rien ce délire ! Bouge de là, t'as du travail !

Ouais, j'ai du travail, mais en attendant, j'en fais quoi de cette meuf ? Je devrais la tuer, là, maintenant...

Je me lève d'un bond, me rapproche du lit.

J'élève le bras, la mets en joue, inspire à fond. Et je reste ainsi, les yeux rivés sur son visage.

Qu'est-ce qui déconne chez moi, à la fin ? Pourquoi je ne peux pas tuer cette fille ? Qu'est-ce qui m'en empêche ? Son visage d'ange ? Ses lèvres attirantes ? Je me demande soudain de quelle couleur sont ses iris. Je me perds encore une fois dans la contemplation de son corps abandonné sur mon lit. Un corps si voluptueux, si tentant. Ses courbes me rendent fou, sa présence chez moi me rend fou. L'envie d'elle me terrasse soudain. Je pourrais...

Nan !

Tout comme je ne suis pas un meurtrier, la nécrophilie n'est pas mon truc. Toutes mes partenaires sexuelles étaient bel et bien vivantes et consentantes.

En l'entendant exhaler un soupir, mon doigt se crispe sur la détente.

Elle se réveille !

Allez, Kyle, appuie sur la détente de ce putain de flingue et le danger que représente cette fille sera éliminé.

Je bande mes muscles, respire à fond, mais je ne peux pas. Je pourrais m'arracher les cheveux et hurler de dépit. Hurler, tellement ma conscience me malmène. Ça me fout en rage.

J'ai besoin de plus de temps...

Le problème, c'est que Z ne m'en laissera certainement pas.

Je gronde et me rue dans ma pièce secrète, m'empare d'un filin de plusieurs mètres et retourne dans ma chambre pour entraver la meuf, ravi de constater qu'elle n'a pas bougé. J'ai fait au plus vite, mais avec la guigne que je me traîne, je n'étais pas serein.

Je la positionne sur le dos, élève ses bras, noue ses poignets ensemble, passe la corde autour de chaque pied du lit et reviens à ses mains. Je passe le filin sous le lien supérieur de ses poignets, fais un nœud.

Voilà, tu ne peux pas m'échapper...

Je glisse un doigt sur sa joue, perdu, glisse à nouveau la chaussette entre ses lèvres.

Laisse-moi du temps, s'il te plaît...

Du temps pour quoi, j'en sais rien... Pour accepter l'idée d'être un monstre ? Ou en tout cas de le devenir davantage, sans espoir de retour ? Pour accepter de damner mon âme avec un meurtre qui aurait pu être évité si la cellule avait correctement fait son boulot ?! Je n'y suis pour rien dans cette affaire, mais je dois assumer ; ça fait partie des aléas du métier, et de la vie.

Avant de me mettre à ergoter davantage sur ma chienne de vie, je pose mon flingue sur la console près du fauteuil, retire mon blouson, le place sur le dossier et quitte la pièce. Récupérer les images de notre arrivée et les balancer sur les enregistrements accessibles à la cellule ne me prend que quelques minutes.

Voilà, ni vu ni connu.

Ils me verront arriver avec mon fardeau, entrer, me rendre dans ma chambre. Chambre dans laquelle je retourne, après avoir mis mon ordinateur en veille et verrouillé la porte.

Je reprends ma place dans le fauteuil, ainsi que mon flingue.

Je ne sais pas combien de minutes je reste là, à réfléchir, à imaginer sa vie, sa famille, ses amis. Elle manquera certainement à plein de gens... Je me demande si elle a un mec, si ce mec accepte qu'elle se donne à d'autres hommes, pourquoi elle était dans la suite du Syrien. Si elle était à moi, jamais je ne la laisserais se faire toucher par d'autres. Plutôt crever ! Mais elle n'est pas à moi et je ne dois pas me laisser attendrir. Je dois la déshumaniser, ne plus la voir comme une femme, désirable, mais comme un obstacle à ma survie.

C'est elle ou moi !

La sonnerie de mon portable, dans le silence, me fait sursauter.

Z...

Je m'empare de l'appareil, regarde de qui provient l'appel.

Bingo ! En même temps, qui d'autre ça pouvait être ?

– Ouais ?

– T'es chez toi ?

Tu le sais pertinemment, connard !

– Ouais !

– C'est fait ?

– Ouais, Z, c'est fait !

– Bien ! Tu veux que les nettoyeurs viennent te débarrasser du corps ?

– Non, je m'en occupe.

– Comment ?

Putain, j'en sais rien... J'irai dans un crématorium... Tiens, pourquoi je n'ai pas pensé à cette possibilité plus tôt ?

– Je vais trouver une solution !

– T'en es sûr ?

– Ouais, j'ai besoin d'assumer jusqu'au bout pour faire le deuil !

Je lui raconte des conneries et j'ai bien peur que ça ne passe pas, aussi je tombe des nues quand j'entends qu'il comprend.

Ben... première nouvelle !

– Kyle ?

– Mmm ?

– T'as fait ce qu'il fallait...

Ouais, je vais faire ce qu'il faut...

Soudain, la meuf s'agite, sa poitrine se soulève au rythme de sa respiration, son souffle accélère. Je la regarde faire, presque hypnotisé. Dans quelques secondes, elle va reprendre ses esprits et ouvrir les yeux.

– Je sais, Z. À bientôt. Salut !

Je raccroche.

Ce con m'a fait perdre de précieuses minutes et maintenant, à cause de lui, c'est trop tard pour agir sans qu'elle souffre. Elle va comprendre ce qui lui arrive, peut-être même me regarder, me juger, me maudire en rendant son dernier souffle.

Je peux pas, bordel !

Toujours pas !

Quelle merde !

Tout en espérant que Z me fasse confiance et ne rapplique pas, je la regarde faire, se tortiller, tirer sur ses liens, respirer de plus en plus vite en comprenant qu'elle est entravée. Elle lève la tête en arrière pour observer ses liens, tout en remontant ses jambes et en les serrant l'une contre l'autre. Des gémissements franchissent ses lèvres.

Elle commence à paniquer.

Le spectacle, aussi fascinant que morbide, me captive ; on dirait un insecte pris dans une toile d'araignée.

Elle tire désespérément sur ses liens en gémissant. De plus en plus. Elle pleure, renifle, manifestement proche de la rupture et soudain, elle soulève la tête et me fixe en marmonnant un truc incompréhensible.

Je rêve ou elle me donne un ordre ?!

L'ordre de la libérer, sans aucun doute.

Je fronce les sourcils, lui fais mon regard de tueur.

Elle s'énervé, bougonne :

– Mmmmmm ! Mmm ! Mmmm !

Je comprends rien, poulette !

Je comprends peut-être rien mais je *comprends* qu'elle m'engueule et je dois dire que je suis surpris. Je ne m'attendais pas à ce genre de réaction. Elle insiste, me fait les gros yeux tout en m'invectivant. Je devrais peut-être lui ôter ma chaussette de la bouche pour écouter ce qu'elle a à me dire. J'ai le sentiment qu'elle s'adresse à moi. Vraiment ! Mais d'où elle me connaîtrait ?

À moins que...

Soudain, j'ai un doute affreux.

Je saute du fauteuil, me rue vers le lit et lui retire sa perruque. J'ai un choc en reconnaissant les yeux bleus, les cheveux bruns, la bouche sensuelle...

Bordel ! La perruque et la tonne de maquillage alors que d'habitude elle n'en a pas modifient complètement ses traits.

– Angèle ? Mais... qu'est-ce que tu fais là ? hurlé-je.

Elle me répond en hurlant elle aussi, sauf que je comprends toujours rien. Voyant que je ne réagis pas, elle saute sur le matelas, cherche encore à se libérer.

– Arrête ! Tu vas finir par te faire mal !

Ses yeux m'assassinent et elle s'agite encore plus.

Elle a raison. Pourquoi je lui sors une débilité pareille ? Si je ne voulais pas lui faire mal, je n'avais qu'à pas l'attacher !

Mais je ne savais pas que c'était elle, bon sang !

Je lui retire ma chaussette d'entre les lèvres.

Elle crache comme une chatte en colère, se redresse autant qu'elle le peut et, visiblement, n'y tenant plus, elle hurle :

- Détache-moi, bordel de merde !
- Pas tant que tu ne m'auras pas dit ce que tu fous là ?
- T'est con ou quoi ? C'est toi qui m'as amenée ici ! hurle-t-elle, manifestement à bout.

Je lève les yeux au ciel.

- Pas là, là, mais dans la suite de ce type ?
- Qu'est-ce que ça peut te foutre ? s'énervait-elle encore en ne cessant de tirer sur ses entraves.

OK...

Je la regarde s'énervait et ne peux m'empêcher de lui demander de se calmer.

- Comment veux-tu que je me calme ?! Je suis attachée sur ton lit, Kyle !

Sa voix éraille mes tympans.

Puis soudain, elle éclate en sanglots et enchaîne :

- Je t'en supplie, ne me tue pas, je ne dirai rien, Kyle. Je te le jure, tu peux me faire confiance. Je dirai jamais qui tu es ni que je t'ai vu tuer un mec...

Putain, elle est conne ou quoi ?

Elle croit s'en tirer en me mettant face à ma réalité ?

Je la toise de toute ma hauteur.

Elle s'agite, panique.

- S'il te plaît, ne me tue pas, je t'en supplie.

Et elle se met à gueuler en faisant des bonds sur mon lit comme une hystérique, à tel point que je perds patience.

– Tais-toi !

Mais elle est tellement dans son délire que mes mots n’atteignent pas son cerveau.

Je pose le silencieux sur son front, appuie.

Elle se calme instantanément, ouvre les paupières démesurément.

– Tais-toi, grondé-je.

– Je t’en prie, recommence-t-elle. Ne fais pas ça... Des gens comptent sur moi... Mes patients, mon père...

Et elle se remet à pleurer.

– Il n’a plus que moi...

Elle me supplie, d’une voix hachée, me parle de ses patients, de leur maladie, de leur solitude, puis encore de son père. Et moi, je reste là, à l’écouter, mon flingue sur son front. Je ne peux pas faire autrement. Elle me fascine. Elle est convaincante, elle sait trouver les mots et arrive à faire vibrer cette petite flamme d’humanité en moi, qui a survécu et n’est pas morte.

Tais-toi, bordel !

Pour autant, je ne l’empêche pas de parler, subjugué par ses lèvres qu’elle mordille d’angoisse lorsque son débit de paroles se stoppe, ses pupilles dilatées, ses joues rouges marbrées de maquillage. Son nez coule, elle a une tête à faire peur, mais je la trouve sublime et soudain, je n’ai plus qu’une envie, me jeter sur ses lèvres pour la faire taire. Elle repart dans son laïus, crie, se débat, et soudain, j’en peux plus, je perds patience.

Je me recule, et je tire.

OceanofPDF.com

Angèle

Un hurlement m'échappe. Si puissant qu'il m'arrache la trachée. Je me démène, tire sur mes liens par réflexe même si je sais que ça ne sert à rien.

– T'es complètement taré ! Faut te faire soigner, Kyle ! Libère-moi ! Tout de suite ! hurlé-je.

Je ne sais pas si c'est la bonne méthode, mais je l'ai supplié et ça n'a pas fonctionné, alors... De toute façon, je n'ai rien à perdre. Et je peux me tromper, mais je ne crois pas qu'il soit sensible aux suppliques.

Kyle est un tueur, bordel de merde !

Il ne rigolait pas lorsqu'il m'a sorti que si j'en apprenais trop sur lui, il serait obligé de me tuer.

– Kyle !

Sidérée, je le vois rejoindre le fauteuil où je l'ai découvert, tout à l'heure, en revenant à moi. Punaise, j'ai cru que j'allais me pisser dessus tellement j'ai eu peur.

Réfléchis, Angèle, réfléchis... Qu'est-ce qui peut l'empêcher de te tuer...

– Je ferai tout ce que tu voudras...

Il hausse un sourcil.

– Comme me sucer ? Parce que c’est ce que tu t’apprêtais à faire au Syrien, non ? Tu allais lui tailler une pipe ?

J’éclate de rire.

– T’es jaloux ?

Je le provoque.

Mon intuition me dit que mon répondant peut me sauver la vie et, après tout, qu’est-ce que je risque ? Ça ne peut pas être pire. D’autant plus que s’il avait voulu me tuer, il serait déjà passé à l’acte. Oui, il aurait pu me tuer, lorsque j’étais dans les vapes, puis tout à l’heure, au lieu de tirer dans l’oreiller à côté de ma tête. Le coup de feu m’a rendue presque sourde d’une oreille, et j’en ai perdu la voix quelques secondes. Pour ensuite retrouver ma combativité. Peut-être qu’il finira par me tirer une balle dans la tête, mais au moins, je me serai défendue et je mourrai dans la dignité.

Je lui balance un regard langoureux.

– Je sais que je te plais et toi aussi tu me plais...

Son regard noir me harponne.

– La ferme ! Tu ne sais pas ce que tu dis !

– Pourquoi ? Parce que t’es un tueur ? Tu penses que je n’ai plus envie de toi parce que j’ai peur de toi ? Tu sais rien de moi, Kyle ! Je suis passée par tellement de choses que je me suis endurcie et je n’ai pas peur de mourir !

Cette ultime provocation le fait marrer.

– Tout le monde a peur de la mort, Angèle !

– Pas moi !

– C’est faux et tu le sais !

– Non, c’est la vérité !

– Alors pourquoi tu m’as supplié tout à l’heure ?

– Parce que j’ai pensé à mes malades, et à mon père. Je n’aime pas l’idée de l’abandonner.

– Il a des problèmes ?

Il s’intéresse à moi, c’est bon signe... Il faut que je continue de le faire parler, de capter son attention.

Pourtant, je ne cesse de fixer son arme, me demandant à quel moment il va s’en servir, si même il va s’en servir à nouveau et, si oui, à quelle minute surviendra ma mort.

– Détache-moi, Kyle, nous serons mieux pour parler. Je ne chercherai pas à m’enfuir, je te le promets.

Son regard brut me traverse de part en part, me fait frissonner. Je ressens, avec une extrême acuité, sa dangerosité. Elle exsude de chacun de ses pores. Je sais de quoi il est capable. Il a tué un type sans une once de remords. J’imagine qu’il doit être une sorte de tueur à gages, et pourtant, malgré ça, je ne peux m’empêcher d’être toujours attirée par lui. Sinon plus !

Qu’est-ce qui débloque chez moi ?

Comme si je n’avais pas suffisamment d’emmerdes comme ça ?

Mais c’est ainsi. Il me plaît ! Kyle m’a plu au premier regard et plus je passe du temps avec lui, plus il me fascine. Et plus j’ai envie de lui. Irrésistiblement envie. J’ai un truc qui cloche, ce n’est pas possible autrement... OK, il est super beau, il a un charisme de malade mais, bon sang, c’est un meurtrier ! Peut-être même un psychopathe qui va s’amuser avec moi comme un chat avec une souris. Mais malgré ça, peut-être à cause de cela, il m’attire. J’aimerais comprendre pourquoi. Pourquoi il tue des gens ? Qu’est-ce qui le motive ? Ce serait également une bonne façon de ne pas mourir de peur. En même temps, je crois que je n’ai plus réellement peur. Nous nous sommes embrassés, il m’a tenue contre lui, m’a désirée, nous avons échangé nos salives. Ça crée des liens, non ? Cet homme n’est pas tout à fait mauvais, je le sais !

– Réponds ! assène-t-il, éludant purement et simplement ma requête.
Pour ton père !

– Je vois que parler n’est toujours pas ton truc...

– Réponds, Angèle. Ne m’oblige pas à user de violence !

Quoi ?

– Tu me frapperais pour avoir une réponse à quelque chose qui ne t’intéresse certainement pas plus que ça ?

– Et pour ce qui est de ta présence dans cette chambre d’hôtel ?

– Ça ne te regarde pas davantage !

Il se lève d’un bond et revient vers moi. Et plus il avance, plus le souffle me manque. Ses yeux sont ceux d’un tueur, emplis de colère, lourds de menace. Pour autant, ce ne sont pas ceux d’un fou... Mon cœur s’affole à la pensée qu’il succombe enfin à son désir pour moi et qu’il va se ruer sur mes lèvres et m’embrasser. Et moi, folle que je suis, je ne demande que ça, je mouille comme une tarée et j’en crève d’envie.

Il pose ses mains de part et d’autre de mon visage et se penche, avec une lenteur désespérante. Mon souffle se bloque dans ma trachée, ma peau se couvre de frissons. J’ai tellement envie qu’il m’embrasse que j’en pleurerais. Peut-être parce que ainsi, je sauverai ma peau. Je me perds dans ses prunelles d’un magnifique bleu, retrouve avec une certaine satisfaction le désir qu’il a pour moi, même s’il s’en défend. Le regard ne ment pas, tout comme le corps.

– Je te laisse à tes réflexions et pour ce qui est d’être attirée par moi, oublie ! souffle-t-il tout au creux de mon oreille, avant de se redresser.

Quoi ?

– Kyle, attends !

Trop tard, il a quitté la pièce.

– Reviens, merde ! Me laisse pas comme ça ! Détache-moi, hurlé-je.

En vain.

Je hurle encore de longues minutes pour qu'il vienne me détacher, mais ce salaud n'en fait rien. Pourtant, je dois lui casser les oreilles. Et je pourrais les lui briser encore longtemps si je n'avais pas si mal à la gorge. J'enrage. Non seulement parce qu'il ose me planter attachée à son lit, mais également parce que malgré son attitude de sale con, j'ai envie de lui et envie qu'il me touche.

C'est malsain, non ?

Tu m'étonnes !

Kyle est un meurtrier et moi, je me pâme comme une midinette pour lui. Sa dangerosité m'attire. Peut-être suis-je excitée parce que j'ai eu peur, peut-être que j'ai envie de me donner à lui pour me sentir vivante, pour ressentir du plaisir et jouir pendant que je le peux encore. Peut-être également pour qu'il abandonne l'idée de me tuer.

Il y a forcément une autre solution...

Il est paumé, je l'ai senti. Je suis sûre qu'il ne sait plus à quel saint se vouer. Il n'a pas réussi à me tuer alors qu'il pensait avoir affaire à une inconnue. Ce n'est pas pour m'éliminer maintenant qu'il sait qui je suis.

Je suis persuadée qu'il cherche une échappatoire.

Mais bon, rien n'est figé dans le marbre, il peut se raviser et revenir me descendre. Il faut que je sois prudente, que je me montre plus forte que lui, mais comment faire s'il m'ignore ?

J'ai qu'à lui dire que j'ai envie de pisser !

– Kyle ? hurlé-je.

Je tends l'oreille.

Il me semble entendre la douche.

Je l'appelle par intermittence jusqu'à ce que sa silhouette s'encadre à l'entrée de la pièce. Il a un couteau à la main et là, j'ai le sentiment que je vais me pisser dessus tellement j'ai peur.

OceanofPDF.com

16

Kyle

– S’il te plaît, s’il te plaît, je ne dirai rien. S’il te plaît, Kyle...

Putain, elle me fatigue.

Je me penche, menace :

– Ferme-la ou je te jure que je te tranche la gorge.

Elle a un hoquet de surprise, mais se tait.

C’est pas trop tôt.

Ignorant son regard épouvanté et suppliant, je tranche ses liens et la remets sur ses pieds en la saisissant par le bras.

– Suis-moi ! Et ne t’avise pas de me fausser compagnie ! grondé-je en abandonnant mon couteau sur la console proche du lit.

– Où est-ce que tu m’emmènes ?

Je ne réponds rien, me contente de tirer sur son bras pour qu’elle avance plus vite et l’entraîne dans le couloir en direction de ma porte d’entrée.

– Kyle, s’il te plaît...

Je me retourne, me laisse happer par le bleu humide de ses iris, par ses lèvres tremblantes. Je ne devrais pas. Je sais que je ne devrais pas, mais c’est plus fort que moi. Sa promiscuité aiguillonne mes sens à fleur de peau.

J'ai besoin de sentir une chatte autour de ma bite, et c'est de la sienne dont j'ai besoin. Je résiste à la tentation, mais son regard suppliant et ses lèvres rouges ayant raison de moi, je succombe, plaque mes mains autour de son visage et me jette comme un affamé sur sa bouche.

Nos dents s'entrechoquent.

Elle gémit de surprise, ou de douleur, je l'ignore, mais répond à mon baiser. C'est torride, puissant, enflammé, comme si elle aussi attendait ce moment depuis des jours. Depuis le jour de notre rencontre peut-être, parce que c'est mon cas ! Ses lèvres me rendent dingue, son corps pressé contre le mien, ses bras autour de mon cou, ses seins écrasés sur mon torse achèvent de me tenter à mort. Je ne maîtrise plus rien. Je la veux, c'est plus fort que moi, plus fort que ma raison ou ma volonté. Je la veux et à la fureur de ses baisers, je sais qu'elle ressent la même chose que moi. Sans quitter ses lèvres, je me libère de mon blouson et fais glisser son imperméable de ses épaules. Mes doigts effleurent la peau de ses bras. Un arc électrique irradie jusqu'à la pointe de ma queue. Ma queue qui ne demande qu'à goûter sa chatte. Tout de suite. Maintenant. Je saisis l'ourlet de sa robe, la fais passer par-dessus sa tête, quittant ses lèvres pour mieux les reprendre fiévreusement. Et quand, ensuite, je glisse un doigt impatient le long de sa fente, je gronde de satisfaction à la sentir trempée. Sa culotte, imbibée de sa propre excitation, mouille mes doigts et, bon sang, ça fout tellement le feu à ma bite que je dois me faire violence pour ne pas éjaculer dans mon boxer comme un puceau.

J'en peux plus...

La fièvre du désir a raison de moi.

Ce sera rapide, violent, mais je ne peux plus rien arrêter. Même si l'on menaçait de me tuer, je n'arrêtera pas. Mes hormones ont pris le dessus et je dois aller jusqu'au bout.

Je prends Angèle sous les fesses, la plaque contre le mur.

Aucun mot n'a été prononcé, mais je sais, à la ferveur de ses baisers, qu'elle est dans le même état que moi. La rage nous habite. Elle, comme moi. Cette violence entre nous, peut-être. Moi, parce que j'ai envie d'elle à en crever et que j'en ai marre de réfréner mes instincts de baise, elle, parce qu'elle ne veut pas mourir avant d'avoir fait l'amour une dernière fois. Peu important nos motivations, elles se rejoignent en un désir commun : celui de copuler comme des bêtes. Et c'est ce que je vais faire, je ne demande que ça. J'ignore si elle me laissera la baiser sauvagement, mais à l'intensité de sa mouille et de ses gémissements, je suis sûr que oui !

En deux secondes, j'ai déchiré sa culotte à la dentelle arachnéenne et ouvert mon jeans. Ne portant rien en dessous, ma queue, libre de toute entrave, se dresse comme un ressort. Son souffle accélère, tout comme le mien, dans l'attente de l'acte qui nous unira. Tout en dévorant sa bouche, je fais aller et venir sa fente trempée le long de mon sexe gonflé à bloc. Je suis à la torture. J'ai envie de la sentir autour de moi, mais en même temps, je voudrais faire durer le plaisir, même si je n'en peux plus.

– Kyle, s'il te plaît...

Je ne reconnais pas sa voix.

Elle semble au bord des larmes, plus émue que tout à l'heure lorsqu'elle avait mon silencieux contre son front. Elle me plaît ! Bon sang, comme elle me plaît... Son odeur, sa peau, ses râles de plaisir, tout... Tout me rend fou.

Je chope ses hanches, la soulève et l'empale¹.

Bordel...

Son tunnel est incandescent et pourtant je ne suis qu'à l'entrée. Je ne l'ai pénétrée que de quelques centimètres. Je la sens se dilater, m'accepter, tout en restant serrée à souhait, pour mon plus grand plaisir. Elle est à bout de souffle mais je sais que comme pour moi, elle trouve ça bon... Excellent... Je me demande, un bref instant, ce que je ressentirai en la pénétrant pleinement. Je recule, fais sortir ma bite de son antre, presque complètement, la pénètre à nouveau.

C'est bon, putain... Divin...

Je voudrais faire durer le plaisir mais n'en pouvant plus, je retiens mon souffle et m'enfonce en elle jusqu'à la garde, nous faisant crier de volupté. Je perds toute retenue et la pilonne, encore et encore, de plus en plus vite, de plus en plus fort. Elle crie, me griffe les épaules, rend coup pour coup, me plaque contre elle à la force de ses cuisses et, là encore, c'est divin. Nous menons la danse, l'un et l'autre, tirant de l'autre un plaisir immense, un plaisir qui pour ma part n'a jamais été aussi grand, aussi intense. Je gronde, grogne, me transforme en bête, la baise à mort, jusqu'à la faire jouir. Les soubresauts de son corps et les spasmes de sa chatte sont si intenses que je ne peux plus rien retenir. En deux coups de reins supplémentaires, je me libère dans son antre. Mon foutre s'échappe de ma queue par vagues et je n'en ai pas assez, j'en veux encore. Je veux lui faire l'amour toute la nuit. Je veux me repaître de son corps, encore et encore. Je veux la rendre heureuse, et ensuite... Ensuite, je ferai ce qu'il faut...

Toujours profondément enfoui en elle – je ne débande pas –, je prends la direction de ma chambre puis de mon lit sur lequel je m'allonge, Angèle dans mes bras. Je replie la couette sur nous et, sentant mes paupières lourdes comme du plomb et ma queue se rétracter et sortir du corps de mon amante, je referme mes bras sur elle afin qu'elle ne m'échappe pas et me laisse glisser dans le sommeil.

1. Il est recommandé d'utiliser des préservatifs lors des relations sexuelles afin d'éviter la transmission de maladies.

Angèle

J'ai chaud... J'étouffe... Mon cœur s'emballe, je vais mourir...

Je me réveille en sursaut, me débats.

– Chut...

Une main caresse mes cheveux, m'apaise instantanément. Je suis bien, je sais que je suis dans ses bras. *Lui*, mon tortionnaire, mon voisin si charmant qui n'a rien de charmant. Mon voisin, ce tueur. Je me raidis. Je m'en veux, les remords m'étouffent. Je ne devrais pas me sentir aussi bien et pourtant... Kyle m'a baisée et c'était... la séquence de baise la plus torride de toute ma vie, et la plus jouissive. Même William ne m'a jamais procuré autant de plaisir, même lorsqu'il me gratifiait d'une double pénétration. J'ignore à quoi cela tient. Les mensurations de Kyle peut-être ? Il est parfait de ce côté-là aussi. Parfait pour moi en tout cas. Nous nous emboîtons à la perfection. J'avais la sensation qu'il me possédait pleinement, qu'il prenait de mon corps tout ce qu'il y avait à prendre, la sensation également que malgré moi, je le laissais tout me prendre. Mais ce n'est que du sexe, rien d'autre ! Que le langage des corps...

J'ouvre les yeux, rencontre ceux de Kyle.

– Ça va ?

Il me demande si ça va alors qu'il y a quelques heures, il voulait me tuer ? Ce type est taré ! Il ne devrait rien en avoir à foutre que j'aie bien ou pas ! Mon intuition me dit que son attitude mielleuse cache quelque

chose. Il est trop gentil ! Pour que ma mort soit plus douce ? Une autre chose m'alerte : il m'a baisée sans protection, comme s'il se foutait de me refiler des merdes, ou que je lui en refille, ou de me mettre enceinte. Je prends la pilule, j'ai fait des tests pour les MST¹ lorsque j'ai appris que William couchait avec une autre femme, qui se sont avérés heureusement négatifs – il n'aurait manqué plus que ça qu'il me refille des maladies en plus de m'avoir trompée, mais tout est possible. Et depuis lui, je n'ai couché avec personne, donc je suis saine. Mais tout ça, Kyle l'ignore. Donc, il n'y a qu'une explication à son comportement : il a décidé de me supprimer. Je représente une menace, il ne peut pas me laisser vivre. Alors si je dois mourir, autant que ce soit après avoir fait l'amour avec lui, encore et encore. Au moins, je n'aurai pas tout perdu. Il faut savoir être fataliste. Pour autant, je n'ai pas dit mon dernier mot et s'il pense pouvoir se débarrasser de moi facilement, il se met le doigt dans l'œil.

Je lui fais mon plus beau sourire.

– Ça va. Et toi ?

Il repousse mes cheveux derrière mon oreille, le regard sérieux mais d'une tendresse déstabilisante. Je remarque alors qu'il est nu ; il s'est déshabillé pendant mon sommeil. Depuis quand me regarde-t-il dormir ? Mon cœur se serre d'appréhension. Je ne le voudrais pas, je voudrais rester forte et continuer de regarder la réalité en face, mais mes yeux se mouillent de larmes. Parce que je crève de trouille et parce que je ne sais pas à quoi m'en tenir avec lui.

Il m'a fait l'amour si passionnément...

Comme si c'était sa dernière fois... ou la mienne.

Je refuse de penser à ça maintenant ou je vais me remettre à pleurer et peut-être à le supplier. Je ne veux plus le supplier, je ne veux pas perdre ma dignité.

Il ne dit rien. Il se contente de me dévisager. Nos corps sont si proches l'un de l'autre que je sens son sexe reprendre vie contre mon ventre. Il a

encore envie de moi, tout comme j'ai envie de lui.

Il bascule sur le dos, m'entraînant avec lui et me laissant les rênes et, là encore, je ne sais qu'en penser.

Mais je m'en fous...

Je fais entrer sa queue dans mon vagin, lentement, sans cesser une seule seconde de le fixer, bien décidée à le baiser. Comme jamais aucune femme ne l'a baisé. Je monte et descends sur sa queue tendue. J'y vais fort ; j'ai compris qu'il aime l'amour brutal, certainement en adéquation avec sa nature tortueuse quelque peu démoniaque. La bouche entrouverte, les sourcils froncés, il me regarde faire, *se laisse faire*, à ma merci et semblant subjugué par le rythme effréné de mes hanches. J'accélère la cadence, me rassasie de sa bite gonflée à mort en en tirant tout le plaisir que je peux. Comme d'un sextoy, mais de chair et de sang. Mille fois mieux, pour mille fois plus de plaisir. Oui, je le baise, avec mes yeux, avec mon sexe, avec mon corps. Je le domine, son plaisir dépend de moi et j'adore ça. Et je me prends tellement au jeu qu'en un rien de temps, je suis prête à jouir. J'aime trop ça, le sentir en moi, le sentir buter tout au fond... Je crie, halète, gémis... Tout en retenant mon plaisir pour le faire jouir avant moi. Mes cuisses brûlent, mon vagin me fait mal, mais à cette souffrance, somme toute supportable, s'ajoute la jouissance de le savoir à ma merci. Bientôt, la jouissance supplante la douleur. Elle enfle dans mon ventre, mais je la juggle à nouveau, en me penchant en arrière. Cambrée, les mains appuyées sur ses cuisses, je le baise à fond, de plus en plus vite. Et quand ses doigts se referment sur les pointes de mes seins dressées pour les torturer, je suis prête à rendre les armes. Me sentant très certainement à la limite de la jouissance, Kyle gronde en agrippant mes hanches, m'imposant subitement son propre rythme, effréné.

– Regarde-moi !

Je ferme les yeux, l'ignore et continue de m'empaler sur sa queue, à fond. J'en peux plus, je brûle de partout, mon corps est en feu, mais c'est bon, si bon que je crie mon plaisir sans discontinuer.

- Putain, Angèle, regarde-moi ! gronde-t-il.
- Va te faire foutre...

Il gronde encore. Mais plus il gronde, plus j'accélère la cadence. Je continue de prendre mon plaisir sur sa queue, sans tenir compte de lui. Ce sera ma revanche pour ce qu'il m'impose. Je serre les cuisses, mon vagin, je le prends en moi avec voracité, avec dureté et tellement de passion que soudain, je l'entends pousser une longue plainte. Alors seulement, je le regarde, laissant un éclair de triomphe traverser mes iris tout en observant l'expression de jouissance de son visage. Il est encore plus beau quand il jouit, et il a dû se mordre les lèvres jusqu'au sang car elles sont gonflées, d'un joli carmin. Sa jouissance nourrit la mienne. Oui, je jouis. Je jouis de l'avoir dominé et de l'avoir fait jouir... Ma jouissance est cérébrale, car sa queue se ramollissant à l'intérieur de moi, celle, physique, devra attendre.

Je m'effondre à ses côtés, tourne la tête pour le contempler.

Je vais le laisser venir à moi.

Il sait que je n'ai pas joui. S'il vient, c'est qu'il est accro au sexe avec moi... S'il m'ignore et se rendort, c'est qu'il n'en a rien à foutre de moi.

J'attends.

Les mains croisées sur son ventre, les yeux au plafond, Kyle ne bouge plus et je donnerais tout ce que je possède, même si c'est peu, pour savoir à quoi il pense, là, tout de suite. Après de longues minutes, je comprends qu'il ne fera rien...

Je chasse mes désillusions, me tourne sur le côté, me replie sur moi-même et ferme les yeux. Un sourire m'échappe quand, quelques secondes plus tard, je le sens se coller contre moi, dans mon dos. Il ne me fera pas jouir, pas tout de suite du moins, mais c'est encore meilleur parce que son corps contre le mien et ses bras autour de moi me procurent comme tout à l'heure un intense sentiment de bien-être. Et lorsqu'il dépose délicatement ses lèvres sur mon épaule, pour l'embrasser, tout en me serrant intensément

contre lui, je sais qu'il se passe quelque chose. *Qu'il s'est passé quelque chose.*

Et je me prends à rêver qu'il ne puisse plus vivre sans moi.

1. Maladies sexuellement transmissibles.

OceanofPDF.com

Kyle

Je suis dans la merde !

C'est la première pensée qui me vient à l'esprit lorsque je quitte le corps d'Angèle pour me laisser tomber à ses côtés, ivre de plaisir. Je sais que je n'aurais pas dû la baiser, la re-re-re-re-baiser... J'ignore d'ailleurs combien de fois je l'ai baisée, c'est dire. Mais une chose est sûre, trop ! Beaucoup trop ! Alors, certes, j'avais prévu de me rassasier de son corps une bonne partie de la nuit, mais je ne pensais pas prendre un si grand plaisir. Enfin, si, je l'espérais, mon corps l'espérait, ma queue également, mais pas moi ! Moi, je voulais juste la baiser et pas devenir dépendant de ce que son corps me procure comme sensations.

Je regarde ma montre.

Il faudrait peut-être que je bouge !

Mais en sentant le corps brûlant d'Angèle se coller contre le mien, je n'en ai aucune envie. Je repense aux dernières heures, au coup qu'elle m'a fait, souris. Aux deux coups qu'elle m'a faits, plus exactement ! Premièrement, elle m'a fait jouir sans atteindre le plaisir elle-même, je n'allais donc pas en rester là ! Aussi, je me suis calé dans son dos, me suis laissé le temps de récupérer puis, alors qu'elle dormait profondément, je l'ai repoussée sur le dos, caressée pour qu'elle se réveille et lorsqu'elle était pleinement consciente, je me suis immiscé en elle. Elle aurait pu me virer dès le début, elle ne l'a pas fait. Bien au contraire, lorsqu'elle a repris vie sous mes caresses, un sourire éblouissant a envahi son visage. Elle m'a

laissé la baiser à fond, et au dernier moment, alors même que j'étais persuadé qu'elle rendait les armes et allait jouir, elle m'a poussé à son tour sur le dos et m'a chevauché. Je me suis laissé faire parce que, bon sang, la voir se planter sur ma queue, encore et encore, voir ses seins tressauter devant mes yeux et voir le plaisir irradier son visage est le plus beau spectacle qu'il m'ait été donné de contempler. Les doigts agrippés à ses hanches, j'ai donné tout ce que j'avais et j'ai cru devenir enragé lorsqu'elle a introduit un doigt dans son anus pour se contenter toute seule. Mais cette fois-ci, je ne l'ai pas laissée faire ! Elle réclamait une bite dans le cul alors je lui ai donné de la bite dans le cul ! Et tout en la pilonnant par-derrière, j'ai introduit deux doigts dans son vagin et l'ai fait décoller. Si fort que j'ai cru qu'elle allait me claquer dans les doigts.

Nous avons pris une douche, refait l'amour – de vrais lapins – et depuis, elle ronronne et ne cesse de se frotter à moi comme une petite chatte en demande de caresses. En manque de caresses, peut-être... Peut-être que tout comme moi, elle n'a personne dans sa vie. Je ne sais rien d'elle. Nous faisons que baiser et donc parlons peu. Ça me va ! J'aime pas ça, parler ! D'autant plus que je dois échanger avec elle le moins possible pour ne pas m'attacher. Sinon, je suis foutu ! Comment me débarrasser d'elle si elle continue à être une obsession ?

Ouais, je devrais bouger, mais j'ai pas envie... Je suis bien. Je crois n'avoir jamais été aussi bien de toute ma vie. Tellement bien que toute vigilance me quitte en même temps que le coup de mou post-coïtal me submerge.

J'ouvre les yeux, m'assois brusquement, la sensation d'un danger imminent chevillée au cœur, regarde à mes côtés.

Eh merde !

Pas trace d'Angèle.

Elle ne peut pas m'échapper. J'ai fermé la porte d'entrée, planqué la clé dans ma pièce secrète où je suis le seul à accéder, alors si elle veut se tirer, faut qu'elle saute par la fenêtre et alors, elle s'écrasera en bas. En même temps, comme ça, je n'aurai pas à faire le sale boulot, le bitume du bas de l'immeuble s'en chargera.

Je saute du lit, enfile un boxer et soudain, une odeur vient caresser mes narines. Une bonne odeur d'œufs frits ! Ça sent tellement bon que j'en ai l'eau à la bouche. Je longe le couloir. Lentement. Je m'attends à tomber sur elle, évidemment. Qui d'autre me ferait des œufs frits ? Mais je ne m'attendais pas au spectacle qu'elle donne, vêtue de l'une de mes chemises blanches dont elle a roulé les manches et qui lui arrive au ras des fesses, piquée devant mon plan de travail, une spatule en bois à la main ; ni à ce que sa présence me fait, quelque part à l'intérieur de moi. Quelque part où je me suis juré que plus personne n'entrerait.

Je m'appuie d'une épaule au chambranle de la séparation cuisine-pièce à vivre, me rince l'œil. Elle est canon. Bandante de ouf... Ce que je savais déjà, mais depuis que je l'ai possédée à maintes reprises, par tous les orifices et de maintes façons, ma queue se tend, demandeuse. Pourtant, elle devrait en avoir assez. Je n'ai jamais autant baisé de toute ma vie... J'ai mal à la bite, ce qui ne l'empêche pas de se mettre au garde-à-vous alors que je mate les fesses d'Angèle, que je découvre par transparence, nues.

Putain, a-t-elle seulement conscience de ce qu'elle m'impose ? Dans quel état elle me met, et combien me pèse et me torture ma conscience ? Encore une fois, je me réjouis d'avoir trafiqué les caméras pour que la cellule ne puisse plus voir ce qui se passe chez moi ! Ainsi, je suis le seul à me rincer l'œil ! En même temps, je doute que la cellule passerait son temps à m'épier, ils ont d'autres agents et d'autres chats à fouetter !

Je me retiens d'aller l'enlacer alors que je meurs d'envie de me coller contre son petit cul que je sais accueillant.

Ça suffit, Kyle ! Tu bandes déjà comme un âne, pense à autre chose qu'à son cul !

Comment faire ? Cette meuf est une tigresse au lit. Une tigresse et une insatiable. Elle en veut et elle aime ça ! Et, bordel, j'aime lui faire l'amour. J'aime me battre avec elle, la pousser dans ses retranchements, la soumettre et la forcer à rendre les armes. J'ai adoré chaque seconde passée avec elle.

Plutôt que de l'approcher, au risque de la baiser dans cette cuisine sans plus pouvoir m'arrêter, je rebrousse chemin et vais m'habiller.

Ça suffit, les conneries !

Je dois y mettre un terme !

Lorsque je reviens, après avoir récupéré les clés de la porte de l'appartement dans la pièce secrète, elle est installée au bar et déguste ses œufs.

Je m'assois à côté d'elle, la faisant sursauter. Elle avale de travers, s'étouffe. Je la regarde faire, n'effectue aucun geste pour lui venir en aide. Ses yeux, braqués sur moi, s'emplissent de larmes. Je me contente de la dévisager mais j'ai le sentiment de mieux respirer lorsqu'elle-même reprend sa respiration. Elle sait à quoi s'en tenir sur mon attitude, mais elle a la sagesse de se taire.

Que pourrait-elle dire de toute façon ? Sa destinée est scellée. Que je l'aie baisée ne change rien même si, comme je l'ai dit, j'ai aimé et pris beaucoup de plaisir.

Elle me désigne son assiette.

– Tu veux finir ? Je n'ai plus faim.

– Non, merci.

Elle n'insiste pas, se lève.

Je saisis son poignet lorsqu'elle passe à côté de moi, son assiette et ses couverts entre les mains.

– Laisse, je rangerai plus tard. Va t'habiller, ajouté-je en me levant.

Elle plonge ses prunelles dans les miennes, m'interroge silencieusement, mais à la lueur qu'elle décèle dans les miennes, elle sait que quoi qu'elle dise, ma décision est arrêtée. Elle pose l'assiette sur le bar et me tourne le dos. Je la suis alors qu'elle va récupérer son soutien-gorge, au sol, dans la chambre. Elle retire ma chemise, enfile sa lingerie, puis me fait face. Je ne peux m'empêcher de mater son corps sublime, son ventre légèrement bombé, ses hanches voluptueuses, sa chatte. Son corps est fait pour l'amour...

– Je pourrais t'emprunter un boxer ?

Je me décale, sans un mot, campé dans mon rôle de tueur sans état d'âme, lui désigne ma penderie de la main. Elle s'en approche, fait coulisser l'une des portes vitrées. Son visage m'apparaît. Je remarque alors sa pâleur, ses traits tirés, ses cheveux en vrac dans lesquels elle passe les doigts après s'être regardée brièvement. Nos yeux se croisent. Elle cille, redresse les épaules et sort de la chambre. Je la suis, plus chamboulé par son attitude détachée que je ne le devrais. Plus qu'il ne le faudrait en tout cas. J'avoue qu'elle ne cesse de me surprendre. Je m'attendais à des cris, des pleurs, des supplications, il n'en est rien. Je me demande ce que ça cache et si elle va péter les plombs à un moment ou à un autre. Elle m'a dit ne pas avoir peur de la mort, c'est peut-être vrai, finalement. Ou alors, elle a tellement une vie de merde qu'elle la quittera avec plaisir. Qu'importe. Il vaut mieux que ce soit moi qui mette fin à ses jours que les nettoyeurs.

Elle ramasse sa robe, la revêt, tel un automate, en fait de même avec son imperméable qui lui aussi traînait au sol.

Je ne peux m'empêcher d'être admiratif, tant par la grâce de ses gestes que par sa détermination et son détachement. Son courage. Elle sait qu'elle va mourir, malgré tout, elle reste digne. Beaucoup de personnes, même des

mecs, m'auraient supplié de les épargner. Pas elle ! Elle, elle m'a donné son corps, une bonne partie de la nuit et à tout jamais...

Je me fais violence pour ne pas lui dire que je suis désolé. Je perdrais toute crédibilité et honnêtement, elle n'en aurait rien à carrer de mes remords. Au contraire, elle me dirait que je n'ai qu'à m'étouffer avec et elle aurait bien raison. J'en ferais de même si les rôles étaient inversés.

Elle regarde ses pieds nus, relève la tête, demande avec une charmante petite moue :

- Tu n'aurais pas des chaussures, par hasard ?
- Les tiennes sont dans ma voiture.
- Ah... D'accord. Ben... allons-y alors...

Je sors les clés de ma poche, ouvre la porte.

Elle me passe devant le nez et n'a même pas un regard pour son propre appartement en se rendant vers l'ascenseur.

Elle a du cran, y a pas à dire...

C'est même elle qui appuie sur le bouton d'appel pendant que je referme en claquant la porte, après avoir pris soin de récupérer les clés, histoire de ne pas être coincé à l'extérieur lorsque je rentrerai. Je me demande soudain ce que j'ai fait de son sac.

Putain, je l'ai oublié dans mon appartement !

En même temps, qu'importe, il ne lui est plus d'aucune utilité.

Elle s'engouffre dans l'ascenseur sitôt les portes ouvertes, se colle contre la paroi et me regarde pénétrer à mon tour. Ses yeux ne quittent pas les miens tout le temps de la descente. Je l'imagine à genoux, la tête baissée, résignée, attendant le coup fatal, et une douleur, venue de nulle part, me traverse le bide.

C'est pas vrai !

J'échappe à son regard accusateur, à son léger sourire.

Elle a compris... Et elle est forte. Très forte. Elle ouvre la bouche, la referme. Mais lorsque je prends son bras pour la sortir de l'ascenseur et la conduire vers ma Range, elle résiste.

Je me disais bien, aussi...

– Il se passe quoi si je refuse de te suivre ?

Je serre davantage mes doigts autour de son bras.

– D'autres mecs s'occuperont de toi et je peux t'assurer que tu n'aimeras pas !

– Pourquoi ? Ils sont pires que toi, tu crois ?

Elle pose sa main sur ma queue qui, à ma grande honte, réagit à son contact.

– Tu n'as pas réellement envie de me tuer, Kyle. N'ai-je pas raison ?

– Peut-être, avoué-je. Mais ça ne change rien, je le ferai.

– Et eux ?

– Quoi, eux ?

– Tes gars, là ? Tu crois qu'ils auraient envie de me tuer s'ils me baisaient ?

Elle plaisante ?!

Une bouffée de jalousie me terrasse, elle aussi sortie de nulle part et qui surtout n'a rien à faire là, pas plus que mon mal de bide qui n'en finit pas de s'envenimer, auquel s'ajoute maintenant la nausée. Oui, je suis jaloux ! Jaloux que d'autres mecs la touchent et jaloux de son devenir, qui m'appartient. *Elle* m'appartient... Elle m'appartient parce qu'elle a mon avenir entre ses mains.

- Certainement, oui ! Ça ne change rien...
- Pour toi non plus, ça ne change rien ?

Où veut-elle en venir, bon sang ? Si je lui dis que si, ça change quelque chose, elle arrête de me péter les burnes ?

- Je te l’ai dit, non ?
- Alors pourquoi je ne te crois pas ?

Elle se met sur la pointe des pieds, se plaque contre moi.

– Regarde-moi dans les yeux et dis-moi que tu n’as pas aimé me faire l’amour ? Dis-moi que tu n’aimerais pas recommencer, là, tout de suite.

Tais-toi, bordel...

Je reste stoïque, mais je suis à deux doigts de craquer et de la baiser contre cette paroi.

– Dis-moi que tu n’aimerais pas que je te suce, maintenant ? ajoute-t-elle, en s’attaquant aux boutons de mon jeans.

Elle en extirpe ma queue, s’agenouille, et quand je sens ses lèvres pulpeuses s’enrouler tout autour, je suis fichu. D’autant que tout en me pompant, elle garde ses iris soudés aux miens. La porte de l’ascenseur finit par se refermer mais quand bien même, j’en ai rien à foutre. Rien n’a plus d’importance que sa bouche autour de ma queue. Les doigts dans ses cheveux, je ne peux m’empêcher de bloquer sa tête pour m’engouffrer encore plus profondément dans sa gorge, en gémissant de volupté. L’envie d’être en elle me dévore de l’intérieur, mais si je succombe, je suis mort !

La tête en arrière, le souffle court, je jouis en imaginant sa chatte serrée autour de ma queue, et non sa bouche, et pourtant c’est putain de bon. Je me vide dans sa bouche, et presque aussitôt, alors que j’ai même pas fini, l’air frais sur ma bite me fait me redresser.

Bordel de merde...

Elle s'est tirée, me laissant la bite à l'air.

Je remonte mon fute, la rattrape avant qu'elle n'atteigne la porte donnant sur l'extérieur, qui s'ouvre avec un passe, mais également à l'aide d'un Digicode qu'évidemment elle connaît puisqu'elle habite ici !

Tu ne seras jamais plus rapide que moi, petit scarabée.

Sans un mot, sourd à ses injures, je la ramène vers ma caisse et l'oblige à grimper à l'intérieur.

C'était bien joué, je l'avoue. Elle a bien failli réussir. Ma queue me perdra.

– Si tu essaies encore une fois de te barrer, je te mets une balle dans la tête ! la menacé-je, tout en verrouillant sa ceinture de sécurité.

– Pourquoi ? Ce n'est pas ainsi que tu vas procéder ?

– Non !

– Comment, alors ?

– Je voulais m'arranger pour que tu ne souffres pas mais je crois que je regrette déjà cette décision.

Elle saisit ma main, ses yeux mouillés de larmes.

– Pardonne-moi, j'ai été conne... Si je te promets encore une fois de garder secret tout ce que je sais sur toi et de ne rien dire à personne, tu me laisses la vie sauve ?

Je plonge mes yeux dans les siens.

Mauvaise idée...

La nausée, disparue durant la course, revient au grand galop et je serre les dents pour ne pas gémir de douleur.

Je crois que je vais gerber !

– Non, Angèle, et j’en suis désolé, réponds-je d’une voix douce pour amoindrir le sens de ces paroles qui, malgré moi, m’arrachent le cœur.

Voilà, j’ai réussi à le dire.

Pour autant, la nausée ne part pas.

Je me recule pour ne pas lui vomir sur les genoux !

Qu’est-ce qui m’arrive, à la fin ? C’est quoi ces conneries ?

Allez, Kyle, t’es pas une chiffre molle, bordel !? me tancé-je, en désespoir de cause. *T’as déjà tué des mecs !*

Des mecs, ouais, là est la différence. Des mecs, pas une femme avec laquelle j’ai fait l’amour une partie de la nuit.

Je regarde ma montre.

Cinq heures...

Il est plus que temps !

Je prends une respiration ample, ajoute :

– Si tu te barres, je te bute !

– Et si je reste avec toi, tu m’épargnes ? questionne-t-elle, en posant sa paume sur ma joue.

Je cligne des paupières.

– Tu aurais envie de rester avec moi ?

– Oui, Kyle, tu ne me fais pas horreur si c’est ce que tu penses. Bien au contraire.

Voyant que je ne réponds rien, elle en profite et ajoute :

– J’ai adoré faire l’amour avec toi, j’ai aimé tout ce que tu m’as fait, tout ce que tu m’as fait ressentir. Je n’ai jamais eu autant de plaisir. De toute ma vie. On pourrait... Je veux rester avec toi... Garde-moi avec toi...

– T’es folle ! Tu ne peux pas avoir envie d’être avec un mec comme moi.

– Et pourquoi pas ?

– Putain, Angèle, je tue des gens !

– Et alors ?

Elle se fout de ma gueule, je ne la crois pas...

– Tu es beau, intelligent, ajoute-t-elle. Tu baisses comme un dieu, n’importe quelle femme aurait envie d’être avec toi, Kyle, même avec ton... ton boulot... Tu ne te résumes pas à ça. Je sais, moi, que tu es une bonne personne.

Je ne crois pas, non... Et n’en jette plus, la coupe est pleine.

Je dois couper court à son délire de *tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil !*

– Tu te trompes ! Maintenant, ferme-la !

Je claque sa portière, vais m’asseoir devant le volant et lui jette un regard en biais en démarrant. Son visage tourné, je ne peux voir son expression, mais en la voyant porter une main à sa joue, je comprends qu’elle pleure.

Bordel...

J’ignore ce que sa détresse déclenche en moi, fais une marche arrière sur les chapeaux de roue, accélère comme un taré vers la sortie et m’enfile sous la porte métallique alors qu’elle a à peine fini de se relever.

Tout en bombardant dans les rues de Paris, désertes, je me concentre pour ne pas entendre le léger bruit de ses sanglots.

Fait chier...

Oh, et puis merde !

Ma décision prise et me souvenant de l'adresse qu'elle a donnée au chauffeur lorsque nous l'avons déposée à son travail l'autre matin, je programme le GPS, sans même qu'elle le remarque. Ce n'est que lorsque je ralentis devant la façade qu'elle regarde autour d'elle.

- Qu'est-ce qu'on fait ici ?
- Il y a bien une morgue dans ton hosto ?
- Oui, pourquoi ?
- Pour sauver tes fesses ! Où ? demandé-je encore, laconique.
- Prends à droite, il y a une porte de service un peu plus loin.

Tout en avançant selon ses directives, je la questionne :

- Des vigiles ?
- Oui, mais ils sont à l'entrée, devant.
- Personne dans les couloirs ?
- Pas que je sache.

Sa voix est plus assurée, je l'entends renifler.

- Le personnel de la morgue ?
- Ils arrivent vers huit heures, je crois...
- L'accès ?
- Elle n'est pas fermée.

Je ne suis pas surpris. Peu de gens s'amuse à piquer des macchabées.

– Tu vas pas me tuer, alors ? ajoute-t-elle après quelques secondes de silence.

J'arrête le moteur, la dévisage.

– Non, Angèle, je ne vais pas te tuer !

Je ne peux pas, définitivement pas !

Je ne pourrais plus me regarder dans une glace si je le faisais. Je me ferais horreur.

La nausée, qui me tiraillait le bide depuis de longues minutes, semble aussitôt refluer.

– Qu’est-ce qu’on va faire ?

Elle a raison d’employer le *on*.

Nous sommes dans la même merde, dans la même galère, liés par le destin.

– Tu joues la morte et tu me laisses faire ! lâché-je, avant de m’emparer des clés et de m’extraire de la Range.

Je me rends côté passager, ouvre sa portière, plonge dans ses iris hypnotiques. Des iris qui m’ont asservi, il n’y a pas d’autre mot. Mais bizarrement, je n’en ressens aucun malaise, juste du soulagement.

– Fais ce que je t’ordonne et tout ira bien !

Elle secoue la tête en signe d’assentiment.

Je lui remets ses escarpins, la prends dans mes bras, ajoute :

– La tête en arrière et plus un mot.

Elle me répond d’un cillement de paupières.

Je la sors de l’habitacle et elle s’exécute.

Tout en marchant, je jette un coup d’œil à son visage, ses yeux clos.

Parfait ! Si la cellule est à l’affût et me flique, ils la croiront morte !

Son souffle me parvient. Chaud. Fruité. Haletant. Cette femme est un appel au vice, un appel à la luxure. Et soudain, je me demande si je

parviendrai à me passer d'elle maintenant que j'ai goûté à sa chatte.

Quel con !

Je les fais toutes, c'est pas vrai, et j'ai le chic pour me retrouver dans des coups foireux.

Je reviens à la réalité, repère la porte de service, surmontée d'un petit néon. À sa droite, un boîtier Digicode.

- Le code ? marmonné-je entre mes dents.
- 4212.

Je lève mon bras gauche, celui supportant le buste d'Angèle, ce qui a pour effet de la plaquer davantage contre moi. J'ignore le contact de sa poitrine tout contre mon torse, tape le code avec mon index. Si la cellule m'interroge, je leur dirai que j'ai piraté la sécurité de l'hôpital. Ils savent que c'est dans mes cordes.

Un clic magnétique s'étant fait entendre, je tire la porte, m'engouffre dans le couloir avec mon fardeau, libère ses jambes. Surprise, Angèle noue ses bras autour de mon cou pour ne pas s'effondrer. Nos visages sont à quelques centimètres l'un de l'autre, nos yeux se happent, nos souffles se mêlent, le désir, jamais très loin, refait surface.

- Merci...
- Ne me remercie pas, c'est pas fini ! réponds-je d'une voix dure, en la devançant dans le couloir.
- Quoi ?! Pourquoi tu dis ça ? demande-t-elle, en trotinant à ma suite.

Je ne réponds rien.

Si un vigile nous découvre, je serai obligé de le descendre, et alors... comment réagira-t-elle ? Maintenant que j'ai décidé de l'épargner, je voudrais la préserver de ce genre de situation, même si elle sait qui je suis. Ce que je suis. Entre le savoir et me voir à l'œuvre en étant à mes côtés, il y

a un monde, surtout après notre nuit de débauche. En même temps, je doute qu'elle oublie de sitôt qu'elle a baisé avec un tueur.

– C'est par où ? demandé-je, au bout d'un moment, lorsque nous atteignons une intersection.

– À gauche...

Je m'exécute, allonge les foulées.

Quelques mètres plus loin, « morgue » s'étale en arc de cercle au-dessus de grandes portes battantes. Je les gagne, pousse l'une d'elles, pénètre dans l'autre. L'odeur de chloroforme me prend à la gorge.

– Les dossiers ?

J'ai conscience de me comporter comme un connard en m'adressant à elle de manière abrupte, mais c'est nécessaire. Pour être efficace et dans son intérêt. Elle va me détester, autant que ça commence dès maintenant.

Elle me dépasse, entre dans un espace vitré, ouvre un grand tiroir métallique.

– Comment ça se fait que tu connaisses aussi bien l'endroit ? m'enquiers-je en arrivant à sa hauteur.

– Le meilleur ami de mon ex est médecin légiste. Qu'est-ce qu'on cherche ?

– Une femme de ton âge ! réponds-je, ignorant ce que l'évocation de son ex déclenche dans mon esprit.

Je me positionne près d'elle.

Avec ses hauts talons, nous sommes de la même taille.

Tout en faisant défiler les dossiers en partant de la fin, Angèle examinant les premiers, mon esprit part à la dérive et nous imagine baisant dans ce bureau, elle, le buste appuyé sur l'une des tables, moi, derrière. Je me vois

agrippé à ses hanches... J'y vais fort, comme j'aime, elle gémit de plaisir, crie de jouissance...

Je me reprends en sentant ma queue prendre de l'ampleur contre les boutons de mon jeans.

Pas super agréable comme sensation, tu en conviendras... Et nous sommes dans une morgue ! Remarque, ce serait une magnifique façon de célébrer la vie, et de se sentir vivant en se donnant un plaisir mutuel.

La voix d'Angèle me ramène à l'instant présent.

- J'ai ! Céline Dufour, 27 ans. Place trente-deux.
- Parfait ! Ça fera l'affaire !

Je sors mon Smart de la poche intérieure de mon blouson – poche où se trouve également la seringue de sédatif que j'avais prévu de lui administrer pour adoucir sa mort –, me rends vers les casiers. Je tire sur la poignée du trente-deux, l'ouvre entièrement, puis descends la fermeture du sac mortuaire. Le visage de la morte nous apparaît. Angèle, en face de moi, de l'autre côté du casier, pâlit.

- Ça va aller ?
- Oui, j'ai l'habitude, nous perdons souvent des patients dans mon service, mais ça me fait toujours quelque chose.
- C'est normal. La mort n'est pas belle.

Dit celui qui la donne sur commande !

Ce qui ne m'empêche pas d'avoir un avis sur la question.

Comme je te l'ai déjà dit, je n'ai pas l'âme d'un tueur, je le suis devenu par obligation, ou par nécessité... Pour moi, ça fait toute la différence.

- C'est sûr ! renchérit-elle. Et parfois très injuste. Tu te rends compte, elle avait mon âge, j'aurais pu être à sa place...

Je ne réponds rien.

Que dire ?

Oui, elle aurait pu être à la place de cette jeune femme si telle était sa destinée mais *j'en ai décidé autrement.*

Connerie, me diras-tu ? Grosse connerie ! Énorme bévue ! Colossale irresponsabilité ! Risques inconsidérés ! Peut-être... Mais honnêtement, je suis incapable de la tuer et je suppose que tu le comprends aisément. Je lui ai fait l'amour de nombreuses fois, j'ai possédé son corps, encore et encore ; la pensée de la supprimer me rendait malade. Dès que j'ai changé d'avis, je me suis senti mieux. C'est un signe, non ? Le signe que j'ai pris la bonne décision...

Je prends une photo de la morte – son teint cadavérique ne laisse aucune place au doute ! – et l'envoie à Z. Sa réponse me parvient aussitôt.

Ce type ne dort jamais, c'est pas possible.

[Tu as pris ton temps !]

Qu'est-ce que ça peut lui foutre !

[Il m'en a fallu pour hacker la morgue
et créer un faux dossier !]

[Tu t'es donné bien du mal !]

Bordel... Il me cherche !

[Je voulais faire les choses proprement, Z.
Vous connaissez mon professionnalisme !]

[Ce qui est tout à ton honneur !
À très vite...]

Ouais, c'est ça... À très vite !

Connard !

– Des problèmes ?

Je rencontre le regard d'Angèle.

Pas plus que d'habitude, chérie !

– Non, tout va bien. Tu es libre, rétorqué-je, en repoussant le casier qui, sur roulettes, se referme en un rien de temps.

Elle me rejoint, se pend à mon cou. Je ne devrais pas, mais ne peux m'empêcher d'empoigner ses hanches et de la plaquer contre moi.

Elle me tend ses lèvres, susurre :

– Merci, voisin... C'était un plaisir.

J'ignore la tentation de ses lèvres charnues et rétorque :

– Ne dis pas ça. Ça aurait pu mal tourner.

– Je sais bien que non, j'ai confiance en toi.

- Tu ne devrais pas. Je ne suis pas quelqu'un de fréquentable, Angèle.
- C'est à moi d'en juger, non ? Je suis une grande fille et je suis capable d'assumer mes choix.
- Je n'en doute pas. Mais toi et moi, c'est terminé.

Elle prend de la distance, fronce les sourcils.

- Pardon ?
- Tu as très bien entendu. C'était sympa, mais ça ne se reproduira plus.

Ses iris me toisent.

Elle est en colère, c'est bien !

- Tu as déjà dit ça la dernière fois et tu as vu comment ça s'est terminé !

Oui, je sais, dans un pieu, à baiser comme des malades !

Grave erreur ! Il est interdit de baiser avec la meuf qu'on doit buter !

– Je ne nie pas, mais cette fois-ci, c'est bel et bien fini. Adieu, ajouté-je, avant de lui tourner le dos et de m'éloigner, emportant avec moi son magnifique visage marbré de la stupéfaction la plus totale.

Pensait-elle vraiment avoir une aventure avec moi ? Pense-t-elle vraiment qu'un mec comme moi a droit à l'amour ? Elle rêve ! Je ne suis pas militaire, je ne fais pas partie de la *team* officielle, je n'ai aucune reconnaissance, aucune légitimité, sauf celle de mes *employeurs*, et encore, ils me lâcheront au premier manquement ; je ne suis qu'un tueur de l'ombre, un gars que l'on force à tuer sans lui laisser d'autre choix.

Elle a pourtant compris qui j'étais, bon sang...

– Kyle...

Sa voix m'atteint alors que je m'apprête à pousser la porte battante. Je suspends mon geste mais ne me retourne pas. Après quelques secondes, je sens ses bras autour de ma taille, ses mains sur mon ventre et sa tête dans

ma nuque. Elle se serre contre moi et après quelques secondes, je ferme les yeux. Son contact me fait du bien. Il comble ma solitude et le manque de chaleur humaine. Je me rends compte, en une fraction de seconde, qu'elle va me manquer. Peut-être encore plus que je l'imagine. Mais encore une fois, je n'ai pas le choix. Je ne suis pas un gars pour elle – je ne serai le gars de personne – même si c'était fabuleux, nous deux, et même si je vais crever d'envie de recommencer. Je n'en ai pas le droit, elle mérite mieux que moi.

Mille fois mieux que moi.

Tout en muselant mon cœur, je remonte ma main sur la sienne, la caresse, me remémore d'autres caresses, puis la fièvre de nos ébats. C'était magnifique, magique. Peut-être que ça ne sera jamais aussi bien avec une autre femme, peut-être qu'elle sera la seule à me donner autant de plaisir, mais c'est mieux que ça s'arrête là, nous deux. Pour elle, comme pour moi. Je l'ai déjà dit : je ne veux tenir à personne. C'est bien trop dangereux. Je ne veux pas souffrir, ni *la* faire souffrir. Ce sera peut-être dur, destructeur, mais je suis déterminé.

Cette caresse est le seul et ultime geste qu'elle obtiendra, et c'est déjà trop...

– Merci, entends-je. Je n'oublierai jamais ce que tu as fait pour moi. Si tu as besoin de moi un jour, je serai là...

Il y a des sanglots dans sa voix.

Quant à moi, ma gorge est trop serrée pour que je puisse répondre.

– Je ne dirai rien, Kyle. Tu peux me faire confiance.

– Je sais, soufflé-je, avant de décoller ses mains de mon abdomen, doucement mais fermement, et de m'éloigner sans un regard en arrière.

Le bruit des portes battantes résonne dans mon âme. Je redresse les épaules. J'ai pris la bonne décision. L'amour, le bonheur, les joies, toutes

ces conneries ne sont pas pour moi dans cette vie. Je me suis fait une raison depuis longtemps.

OceanofPDF.com

Angèle

Je m'effondre sur le banc du vestiaire du personnel féminin de l'hôpital. Tout se mêle dans ma tête, j'ignore même comment j'ai réussi à arriver jusqu'ici ; j'avais à peine conscience de marcher. Je n'ai fait que mettre un pas devant l'autre, comme un automate, en retenant mes larmes.

Je refuse de pleurer !

Je m'étais promis de ne plus jamais pleurer pour un mec et pourtant... j'ai une monstrueuse envie de pleurer. J'ai cette boule, énorme, qui obstrue ma trachée et m'étouffe. À tel point que j'ai des difficultés à respirer.

Pourquoi ?

Pourquoi ça n'arrive qu'à moi des trucs pareils ? En plus, je vais devoir garder tout ça pour moi. Je ne pourrai en parler à personne. Ni à Mélo, ni à mon père, à qui parfois je me confie, même s'il n'en a rien à foutre.

La tête appuyée contre le mur, les yeux fermés, je me remémore les événements de la veille, puis ceux de la nuit. Quelle soirée... Et quelle nuit ! Jamais, de ma vie, je n'aurais pensé vivre un tel truc ! La mort de mon *client*, tout d'abord... Alors... ce n'est pas bien ce que je vais dire, cet homme ne méritait pas de mourir, encore que, j'en sais rien... J'ai détesté son regard, un regard porcin qui m'a déshabillée dès que je me suis retrouvée en sa présence – je l'attendais dans sa suite, j'étais présente à son arrivée, comme convenu avec Monica qui avait tout organisé ; elle nous organise toujours tout – et déstabilisée. Nous avons partagé un léger repas –

je n'ai quasiment rien pu avaler, le voir gober son caviar m'a dégoûtée au plus haut point – puis il est allé prendre une douche. J'avais envie de me tirer. Je ne me sentais plus capable d'honorer mon contrat, je ne voulais pas que ce type me touche. Imaginer ses grosses paluches sur ma peau me donnait la nausée, mais j'ai pensé au paquet d'argent que j'allais me faire et... j'ai patienté, en me disant que peut-être, en fermant très fort les yeux et en imaginant Kyle à sa place, j'arriverais à me détendre. Mais lorsqu'il est sorti de la salle de bains, une petite serviette autour de la taille, si petite qu'à chaque pas j'apercevais ses couilles rabougries, je me suis dégonflée et retranchée à mon tour dans la salle de bains. J'y suis restée des plombes, jusqu'à ce qu'il me somme de sortir ; il avait commandé à manger, et du champagne. Le temps que je remette mes sous-vêtements et réussisse à sortir, il était mort. Tué par Kyle, mon voisin si charmant ! J'ai cru halluciner lorsque je l'ai reconnu ; mes yeux ne cessaient d'aller et venir entre lui et mon client étalé par terre, du sang s'échappant de ses blessures et imbibant le beau tapis persan ; je ne pouvais réellement croire ce que je voyais.

J'ai voulu fuir.

Et c'est con mais au lieu de me retrancher dans la salle de bains et de m'enfermer, j'ai cherché à gagner la sortie de la suite et Kyle m'a cueillie au vol.

Rapide, le gars !

En même temps, c'est un tueur ! Genre, il doit être super entraîné. C'est fou, mais je n'arrive pas à le détester, malgré tout ce qu'il m'a fait. Malgré les peurs et les prises de conscience qu'il a provoquées. Parce que j'ai quand même eu peur d'y laisser ma peau !

Non, je n'arrive pas à le détester, je dirais même qu'il m'attire davantage.

Et non, ce n'est pas un syndrome de Stockholm puisque j'étais attirée par lui avant qu'il me séquestre. Et cette séquestration n'a duré que quelques heures !

Quand bien même, je suis une grande malade parce que j'aurais voulu qu'elle dure plus longtemps. Peut-être qu'alors il se serait davantage attaché à moi et ne m'aurait pas virée. Je comprends ses motivations – il pense qu'il n'est pas un homme pour moi et qu'être avec moi me mettrait en danger – mais je ne suis pas d'accord ! Je me fous qu'il tue des gens. J'aurais voulu rester avec lui, avoir une histoire d'amour avec lui. Je suis persuadée que nous pourrions être heureux ensemble...

Mais après tout, je peux m'arranger pour me retrouver sur son chemin.

Il a succombé, il succombera encore.

Parce que... quelle nuit de folie ! C'était... fabuleux, géant... Je ne pensais pas être capable de faire autant l'amour, ni si passionnément, ni avoir autant de plaisir. En quelques heures, Kyle a marqué mon corps, et très certainement mon âme. Je lui ai donné énormément cette nuit, sans doute plus que je ne l'aurais dû, mais j'étais persuadée de vivre mes dernières heures, alors j'ai profité à fond et je me suis donnée à fond, c'est le cas de le dire. Plusieurs fois, j'ai eu le sentiment que Kyle touchait mon cœur, que ce n'était pas que du sexe, qu'il y avait davantage entre nous. Ses yeux me demandaient pardon, ils me fouillaient, me possédaient, et dans ces moments-là, il était d'une telle douceur que des larmes emplissaient les miens. C'était fort, c'était beau et je reste persuadée qu'il avait l'intention de me tuer avant de prendre la décision de me laisser la vie sauve. Je sais qu'il allait le faire, je l'ai vu dans ses yeux. Il n'avait pas le choix ! Je représentais une menace ! Mais il m'a épargnée. Il a changé d'avis et m'a sauvée. Et pour ça, je l'en remercie. Et même s'il ne doit plus jamais rien se passer entre nous, ces moments de pure passion resteront à jamais gravés dans ma mémoire.

Je devrais l'oublier, ce serait plus sage, mais je ne peux pas.

On ne commande pas son corps, il veut ou ne veut pas. Et le mien me hurle qu'il veut Kyle, qu'il n'en aura jamais assez.

Je fouille les poches de mon imper, me rends compte que je n'ai rien sur moi, ni papiers, ni téléphone, ni argent, ni mes clés d'appartement.

Mince...

Je n'ai pas pensé à mon sac, et bien sûr, Kyle non plus, puisqu'il était parti pour me tuer. Ça fait quand même bizarre. À l'heure qu'il est, je devrais être morte ! J'ai le sentiment, si je fais une introspection, que ça ne m'émeut pas plus que ça. Pourquoi ? Je l'ignore... Peut-être parce que j'ai perdu des êtres chers et que j'en ai énormément souffert, peut-être parce que avec mon boulot, je suis confrontée souvent à la mort, peut-être parce que je suis résolument fataliste, que je crois en la destinée, en un chemin tracé, quoi que l'on fasse, quelles que soient nos décisions et nos actions. Autant je peux être révoltée et en colère quand je galère, ou quand je repense à mon passé, autant ça, je le gère...

Mon heure n'était pas encore arrivée, c'est ainsi !

Pour autant, lorsque Kyle me conduisait vers ma mort, j'étais résolue à mourir et en paix avec moi-même. Je quittais ce monde sans remords, d'autant plus que la nuit de baise passée avec lui m'avait laissée dans un état quasiment comateux ; ce qui est toujours le cas.

Mais quelque chose a changé, je le sens.

Je n'en aborde pas encore totalement la complexité ni la finalité, mais je sais que j'ai changé.

Et il faut que j'appelle Monica pour lui dire que je ne faisais pas l'affaire, que mon client n'a pas voulu de moi et que définitivement, je ne coucherai pas ! J'accepte de continuer à jouer l'escort, je n'ai pas le choix. Mon compte en banque ne s'est pas blindé de tunes en l'espace d'une nuit. Mais il est hors de question que je finisse au pieu avec n'importe qui, surtout avec un sale type que je n'ai pas choisi et qui pourrait me faire des trucs dégueulasses.

Remarque, maintenant, je connais un tueur !

Alors faut pas me faire chier !

Un tueur à la porte duquel je vais être obligée d'aller frapper dès ce soir, puisqu'il détient ma pochette. Enfin... j'espère qu'il l'a récupérée, sinon, je suis mal. Je pense que oui... Il ne laisserait pas passer ce genre de détails, ou alors c'est qu'il est nul comme tueur ! Mais l'idée fait son chemin dans ma tête ; si les flics ont récupéré mes papiers dans la suite, ils pourraient vouloir m'interroger, je pourrais être la principale suspecte, ils pourraient croire que je suis la tueuse...

Oh, bordel...

Je ne suis pas tranquille.

Est-ce qu'il faut que j'aille me planquer chez mon père un certain temps ? Ça sert à rien, ils me trouveraient... Non, le mieux que j'ai à faire, c'est vivre normalement. Ce soir, j'irai voir Kyle et je serai fixée.

Et pour commencer, une bonne douche...

J'embauche une heure avant mon horaire habituel, fait si exceptionnel que ma cheffe, qui veille au grain – je la soupçonne de dormir dans son bureau –, écarquille les yeux en me voyant pénétrer dans le service.

Respire, mamie, tu vas faire une syncope !

– Angèle ? Vous êtes tombée du lit ?

Est-ce que je lui dis que je n'ai que peu dormi parce que j'ai baisé toute la nuit avec un tueur, dieu du sexe ? Euh, non, je crois que je vais garder cette information pour moi...

– Bonjour, madame, vous allez bien ? éludé-je.

Elle me dévisage avec insistance.

– Et vous ? Je vous trouve un air bizarre ce matin !

Peut-être parce que j'ai des cernes noirs post-baise aussi vastes que des valises. Ça aussi, je le garde pour moi, sinon, elle risque de tomber dans les pommes et je serai obligée de lui faire du bouche-à-bouche. Beurk !

– Moi ? Je vais parfaitement bien !

Je marche à reculons, lève les pouces.

– Super, nickel, à fond la forme, prête à bouffer du lion !

Elle fronce les sourcils.

– Angèle... Si vous avez pris de la drogue, je vous défends d'approcher les malades !

Détends-toi, mamie...

Ma cheffe n'est pas très âgée, mais elle est tellement rigide et rigoriste qu'elle fait plus que son âge. Mais je l'aime bien et j'aime bien la charrier.

– Nannnnn ! Je suis juste heureuse ! Heureuse de vivre ! Tchuss !

J'éclate de rire devant son air ahuri et prends la tangente avant qu'elle m'envoie faire une prise de sang pour voir si oui ou non je me suis enfilé des substances illicites au petit déj.

Nan... Je me suis juste enfilé...

Punaise, faut que j'arrête de penser à lui, ou je suis foutue !

Kyle... Sors de mon esprit, c'est un ordre.

J'entre dans la salle de repos et percute un corps.

Je lève la tête.

– Oups, pardon William. Ça va ? claironné-je avant d'échapper à ses mains agrippant mes épaules.

Bon, OK, il m'a empêchée de tomber à la renverse, mais faut qu'il arrête de me toucher dès qu'il en a l'occasion !

Lui aussi me dévisage.

– Moi, ça va. Et toi ?

Quoi ?

C'est quoi ce ton suspicieux ?

Je remonte ma queue de cheval.

Et qu'est-ce qu'ils ont à me faire cette réflexion ? Ma cheffe et maintenant mon ex. J'ai du dentifrice sur le nez ? Des coulures de maquillage ? Ma rougeur au menton se voit ? Je sais que non ! Après ma douche, je me suis brossé les dents, maquillée légèrement – j'ai tout le nécessaire dans mon vestiaire – et coiffée. Tout ça devant un miroir, donc je sais que j'ai les dents propres, que je suis moi-même propre comme un sou neuf, que je sens bon le gel douche, que je n'ai pas transpiré parce que je n'ai pas pris le métro et pas couru parce que pour la première fois depuis longtemps, j'étais en avance ; que j'ai camouflé la rougeur de mon menton avec du fond de teint et que pas un cheveu ne dépasse ! Peut-être qu'effectivement je suis plus apprêtée que certains jours où, je l'avoue, je n'avais pas trop le moral. En tout cas, pas suffisamment pour avoir envie de me pomponner pour aller au boulot ; je réservais ça pour mon autre job. Ce que William ignore !

À moins que mon incroyable nuit de baise soit marquée en toutes lettres sur mon visage, ce dont William, qui me connaît bien, doit se douter. Enfin... peut-être se doute-t-il qu'il y a un responsable à mon air extatique ! Et que ce responsable est un homme.

Puisses-tu t'en étouffer de jalousie !

Bref, on s'en fout !

– Parfaitement bien ! asséné-je en lui tournant le dos et en me dirigeant vers la machine à café.

Je suis tellement crevée que je pourrais tuer pour une dose de caféine. Il m'en faudra des seaux pour tenir la journée. Peut-être que mon excitation vient de cette extrême fatigue. J'en sais rien, et de ça aussi, je me fous... Nan... Je crois plutôt qu'une nouvelle *moi* est en marche. La peur de mourir m'a transformée. J'ai envie de penser à moi et de balayer d'un revers de main le superflu et les personnes toxiques ; notamment William.

Qui me rejoint devant la machine à café.

– T'as rencontré quelqu'un !?

– C'est une question ou une affirmation ? demandé-je sans le regarder.

Il m'énervait déjà, là, sa présence m'insupporte.

Je me concentre sur mon café.

S'il ose me toucher, il le prendra dans la gueule. À un moment, ça va, quoi. Faut arrêter de me faire chier ! Ça paraît peut-être un peu hystérique vu de l'extérieur, mais ce type a réduit mon cœur en charpie et j'aimerais ne pas l'avoir constamment sous les yeux parce que, honnêtement, ça ne m'aide pas à tourner la page.

– Une affirmation ! Je le connais ?

Qu'est-ce que ça peut bien te foutre !

Je m'empare de ma tasse, me tourne face à lui et prends le temps de souffler dessus avant de répondre, tout en l'analysant. Il a les traits tirés de quelqu'un qui dort mal.

Lui, sa fatigue n'est pas post-coïtale ! pensé-je.

Je réprime un sourire.

Bien fait pour toi !

Peut-être qu'il s'est fait piéger. Je l'ignore. Peut-être que Valentine lui a fait un enfant dans le dos. Mais bon, ça aussi, c'est bien fait pour lui, il n'avait qu'à garder sa bite dans son boxer et se contenter de moi. Peut-être qu'il m'a trompée avec d'autres. Ça aussi, je l'ignore. Peut-être que Valentine n'était pas la première... En tout cas, plus je l'observe et plus je me dis qu'il a bien fait de dégager de ma vie et je me demande même comment j'ai pu tomber amoureuse de lui !

Mais tout ça, c'est du passé !

Mon histoire avec William est ter-mi-née !

Aux regards qu'il me rend, je me demande si c'est son cas et s'il ne pense pas un peu trop à moi.

– Non, tu ne le connais pas ! lâché-je après avoir bu une gorgée de mon expresso.

Je finis la tasse. J'adore boire chaud, très chaud. Je sais, ce n'est pas bien, mais ça me réconforte. Je la pose dans l'évier et m'approche, presque à le toucher. Je lui souffle mon haleine caféinée dans la tronche, je sais qu'il déteste ça, et susurre :

– Et tu sais quoi ? Il baise mille fois mieux que toi ! Bonne journée, William, lâché-je, me retenant de pouffer devant son air ahuri.

Quelle tronche de cake !

Non, franchement, je ne lui trouve plus aucun charme.

Je lui tourne le dos, m'éloigne et sors de la pièce, le sourire aux lèvres. C'était une remarque mesquine et inutile, je le conçois, mais qu'est-ce que ça fait du bien ! C'est ma revanche pour tout le mal qu'il m'a fait, une

revanche bien miteuse en comparaison à son comportement de salaud, mais le connaissant, l'attaquer dans sa virilité va lui foutre un coup, alors j'aurais tort de me gêner.

Je m'engouffre dans la pièce des infirmières, colle un baiser sur la joue de Mélo et m'assois à côté d'elle. Je chope un croissant.

J'ai une faim de loup...

- T'es tombée du lit ?
- Même pas ! J'ai décidé d'être à l'heure.

Elle regarde la pendule.

- T'es même carrément en avance !

C'est clair...

Elle se penche, murmure :

- Ta soirée s'est bien passée ?

Elle sait que j'avais une *mission*. Ce qu'elle ignore, c'est ma décision de passer à l'acte pour me faire plus d'argent. Je n'ai pas osé lui en parler, elle m'aurait sermonnée et m'en aurait empêchée, même si elle connaît mes besoins financiers. Elle ne me juge pas, elle est mon amie, mais selon elle, il y a d'autres moyens de gagner sa vie. Je suis d'accord, mais autant en si peu de temps, certainement pas !

- Tu peux parler plus fort, Mélo, je n'ai pas braqué une banque !

Elle roule des yeux.

– Certes ! Mais je suppose que tu préfères que nos collègues ignorent à quoi tu occupes certaines de tes soirées.

Effectivement !

Je suis d'ailleurs étonnée que rien n'ait fuité, mais je n'ai jamais rencontré aucune connaissance, dans aucun des lieux où je me suis rendue avec mes « clients ». Quand bien même, je doute que la connaissance en question m'aurait reconnue. Avec ma perruque rousse et ma tonne de maquillage, je suis méconnaissable. La preuve, Kyle ne m'a pas reconnue ! Et je doute également que mes collègues de l'hôpital se rendent fréquemment dans les restaurants des palaces ou les plus illustres de la capitale.

– T'as raison, lui réponds-je avec un grand sourire, après avoir englouti mon croissant. Et, non, le type n'a pas voulu de moi, il préfère les blondes ! ajouté-je, discrètement.

– Ah bon ? Vu ton regard pétillant, j'aurais vraiment cru que tu avais passé une excellente soirée et que peut-être tu étais tombée sur l'oiseau rare ! Tu sais, un peu comme Julia Roberts dans *Pretty Woman*.

C'est clair que je suis tombée sur un oiseau rare, mais pas comme elle l'entend. Et je ne dirais pas que ma soirée a été excellente. Plutôt surprenante et... Nan, en vrai, si j'oublie que j'ai failli mourir, elle était hallucinante.

– Et ton voisin ?

Je manque m'étrangler avec mon second croissant.

– Quoi, mon voisin ?

– Tu l'as revu ?

– Non ! Je crois qu'il est parti en voyage.

– Tu devrais quand même l'inviter un de ces soirs. Je suis sûre qu'il finira par s'intéresser à toi si tu insistes un peu. Tu lui feras tes lasagnes ! Des lasagnes, un bon vin... Il ne peut que tomber amoureux après ça !

– Je vais y réfléchir...

– S'il est à l'aise financièrement, ce serait tout bénéf, ma puce, tu ne serais plus obligée de faire... ce que tu fais, termine-t-elle à voix basse.

Je soupire.

C'est vrai ! Mais je n'aime pas l'idée d'être avec quelqu'un par intérêt. Bien qu'avec Kyle, pourquoi pas... Il me plaît ! Ô combien ! Mais il ne veut pas de moi... De plus, il paraissait déterminé lorsqu'il m'a dit qu'il ne se passera plus rien entre nous. Il a craqué parce que j'allais mourir et qu'il serait débarrassé de moi à tout jamais. Il ne craquera plus. Nous pourrions être amis...

– Mouais, je vais voir, finis-je par répondre à ma meilleure amie pour lui laisser de l'espoir, bien que je n'en aie aucun d'être avec Kyle.

En début de matinée, certainement encore sur mon nuage et excitée par mon aventure hors du commun, j'étais déterminée à le reconquérir. Je ne le suis plus.

- T'as fait quoi, alors, hier soir ?
- Hein ? Oh, j'ai... j'ai regardé la télé.
- T'as regardé quoi ?
- Je ne sais plus, j'ai zappé et je me suis endormie.

Je me tape sur les cuisses.

- Bon, allez, c'est pas tout ça, le devoir nous appelle. Tension ou médocs ?
- Médocs !
- Ça marche ! À plus, ma belle !

Je me lève, la dévisage.

Soudain, sa pâleur m'alarme.

- Ça va, toi ?

Elle évite mon regard.

- Oui, oui, ça va.

Je m'agenouille près d'elle, pose ma main sur sa cuisse et la serre pour qu'elle baisse la tête vers moi, ce qu'elle finit par faire. Son sourire est tout sauf naturel.

– Qu'est-ce qui se passe, Mélo ?

– Rien, je... je veux pas t'embêter avec mes soucis, tu as bien assez des tiens.

– Ne dis pas n'importe quoi, je serai toujours là pour toi et tu le sais. Qu'est-ce qui se passe ? réitéré-je.

– Rien de spécial, je suis fatiguée, c'est tout... Et un peu démotivée, j'avoue.

Je suis étonnée. Mélodie adore son travail. Elle est dévouée, empathique, ses patients sont toute sa vie et son métier sa passion. Soupçonnant qu'elle ne me dit pas tout, j'insiste :

– Il n'y a rien d'autre ?

– Rien, je t'assure...

– Tu m'en parlerais si c'était le cas ?

– Oui, Angèle...

– Promis ?

Mon insistance la fait sourire.

– Oui, maman !

– Je rigole pas, Mélo. Tu prends soin de moi, je prends soin de toi. C'est ce que font les amies, non ? Si tu as besoin d'argent, je peux parler de toi à Monica...

Je raconte n'importe quoi parce que l'argent n'a jamais été un problème pour Mélodie. Ses deux parents sont généralistes. Alors, certes, ils ne lui ont pas consacré beaucoup de temps, mais elle a toujours eu tout ce qu'elle désirait d'un point de vue matériel ; néanmoins, elle a manqué d'attention et ce manque a créé une grande carence affective, que je m'efforce de compenser en étant présente pour elle. Toutefois, depuis que Philippe, son amour de jeunesse, l'a abandonnée, elle ne s'attache pas aux hommes et

collectionne les amants. J'espère qu'un jour elle trouvera un mec bien, un mec à qui elle donnera une chance, et qu'elle aura envie de se poser...

Elle a une grimace d'horreur à l'évocation de Monica, qui me fait sourire.

– Ça va pas, non ! s'offusque-t-elle. Plutôt crever !

– C'est juste de la compagnie, Mélo. Nous venons en aide à de pauvres hommes esseulés, ce que nous sommes amenées à faire également dans notre taf. Infirmière, escort, même combat, même générosité, même dévouement...

Elle se marre.

J'abuse, évidemment. Ces deux jobs n'ont rien en commun, *quoique*, mais je voulais la dérider. J'ai réussi. Je garde pour moi ce que nous pouvons faire en plus si nous le désirons pour gagner davantage, elle est suffisamment dégoutée comme ça.

– Les pauvres, ouais, c'est sûr !

Effectivement, ils ne le sont pas ! Bien au contraire, ce sont pour la plupart de brillants hommes d'affaires.

– Tu pourrais trouver un amoureux, insisté-je.

– C'est vrai ! Je vais y réfléchir.

– T'es sérieuse ?

– Ouais, je crois... J'ai besoin de fun, d'aventure, d'un dérivatif, je m'ennuie et j'en ai marre de tout.

C'est clair que question aventure, c'est pas mal ; je viens d'en vivre une incroyable et je ne m'en remets pas. Quand je pense à ma soirée, à ma nuit et à Kyle, j'ai le sentiment d'avoir rêvé, que tout ça est faux ou est arrivé à une autre personne. C'est tellement irréel ! Pourtant, ma douleur à la mâchoire est bien présente ! J'espère que demain je n'aurai pas d'hématome... *Ah, pis après tout je m'en moque, j'inventerai un bobard !*

Revenons à nos moutons. Sans parler des aventures qu'occasionne le job d'escort, quand j'endosse ce rôle, je deviens une autre femme, plus sûre d'elle, plus délurée, plus séductrice. Je ne sais qu'au dernier moment qui sera mon client et où aura lieu la rencontre. Dans ces moments-là, j'ai le sentiment de vivre dangereusement et j'avoue que c'est palpitant, excitant, et je me prends au jeu. Je me cultive pour pouvoir discuter de n'importe quel sujet et être intéressante, je séduis, je plais, et ça aussi c'est agréable, d'autant que jusqu'alors, tous mes clients étaient des hommes fortunés et intéressants... Escort est une parenthèse dans ma vie routinière. Grâce à ce second job, je ne pense plus à la maladie, à mes malades, à la douleur, à la mort, omniprésente... Et, bon Dieu, ouais, ça fait du bien ! Aussi, je comprends parfaitement ce que Mélo ressent.

– Je t'envie, ajoute-t-elle après quelques secondes de silence pendant lesquelles elle semblait perdue dans ses pensées.

– Tu m'envies ?

Elle plaisante ?! Je galère, je suis dans la merde jusqu'au cou, rien ne va dans ma vie et elle m'envie ?

– Oui ! Tu es forte, volontaire, tu ne te laisses pas abattre. J'aimerais être comme toi, aussi forte que toi !

– Mais tu es forte, Mélo ! Tu ne ferais pas ce boulot si tu ne l'étais pas.

Je m'empare d'une chaise, pose mes fesses dessus et prends ses mains entre les miennes.

– Je vais contacter Monica, OK ? Et si tu veux, ce soir, tu viens chez moi, on dîne et on sort en boîte ?

– Seulement si tu invites ton voisin.

Je me recule, lâche ses mains.

Putain, mais qu'est-ce qu'elle a avec lui, bon sang ?!

À moins que...

– Il t'intéresse ?

L'idée me dérange, mais Kyle ne peut pas être plus avec elle qu'avec moi, donc aucun danger qu'il la drague. Je pense, en plus, que ce n'est pas son truc. Ce qu'il s'est passé entre nous était un accident, un concours de circonstances.

La voix de ma meilleure amie m'extirpe de mes pensées.

– Nan ! C'est pour toi ! Tu ne m'enlèveras pas de l'idée qu'il y a un truc entre vous !

Tu m'étonnes !

Un truc qui s'appelle l'attirance et la passion sexuelle ! Une incroyable connexion que l'on ne rencontre qu'une fois dans sa vie, mais manque de bol, je fantasme sur un type qui ne m'est pas destiné.

Elle est pas dégueu, la vie, par moments ?

Je me mets sur mes pieds, lui colle une bise sur la joue.

– Bon, je te laisse, le boulot ne va pas se faire tout seul ! À plus, ma belle, et promis, j'appelle Monica ce soir et je lui parle de toi.

J'en profiterai pour lui faire part de mes résolutions.

Mélodie retient ma main, lève vers moi ses grands yeux noisette.

– Merci...

– Je t'en prie, c'est normal. Tu fais aussi beaucoup pour moi, Mélo.

Elle me sourit, serre ma main. Puis me laisse m'échapper.

Je m'empare du chariot de tension et tout en me dirigeant vers la première chambre, je pense à ma meilleure amie. Elle me cache des choses ! Elle pensait à Philippe, j'en suis sûre, j'ai vu la souffrance dans son regard ; un regard que j'ai perçu dans mon miroir je ne sais combien de

fois. Certains jours, tout comme moi, *avant*, parce que après cette nuit, Kyle emplit mon esprit et non William, les souvenirs reviennent en force et nous torturent inlassablement. Alors, notre cœur saigne, et n'arrête pas de saigner. À tel point que l'on se demande si l'on guérira de cette plaie d'amour un jour. Puis un jour, justement, un autre homme entre dans notre vie et chasse le passé. Nous pensons... *Je pensais*, avant de le vivre, que plus jamais un homme ne me ferait vibrer autant que William. Je pensais mon cœur et mon corps morts. Alors, certes, la situation peut être différente, tout comme les sensations, les sentiments, mais tout aussi passionnelle, sinon plus, et tout aussi belle... Il faut juste se laisser porter et ne pas réfléchir, parce que le bonheur n'attend pas. Tout instant de bonheur mérite d'être vécu... jusqu'à la lie... D'autant plus avidement lorsqu'il s'agit d'une seconde chance. Chaque histoire d'amour mérite d'être vécue... Et pour avancer, il faut tirer un trait sur le passé.

J'ai compris ça, cette nuit, alors que je m'apprêtais à mourir. De la main d'un type qui me faisait avant cela fantasmer comme une malade ; un type qui m'attirait déraisonnablement. Quelle ironie ! Quel coup du sort ! C'est d'autant plus ironique que même si je sais ce qu'il est et ce qu'il est capable de faire, il ne m'en attire que plus. Je ne comprends pas moi-même, j'ignore pourquoi Kyle me plaît autant et me fait autant d'effet. J'ignore ce qui, en lui, me séduit à ce point et pourquoi je suis aussi sensible à sa présence, pourquoi il bouleverse quelque chose en moi ; pourquoi il *me* bouleverse autant, pourquoi j'aime ce que je vois dans ses yeux, même lorsqu'ils sont impitoyables. Pourquoi je me suis sentie aussi vivante dans ses bras alors même qu'il avait ma vie entre ses mains et avait décidé de me tuer. Ce que je sais, en revanche, c'est que je lui dois ma survie.

Pour autant, ma situation personnelle n'a pas changé. Je suis toujours autant dans la merde, sinon plus, parce que je crushe sur un homme qui n'est pas pour moi, qui ne veut pas de moi et que, pour ma sécurité, je ferais mieux d'éviter.

C'est clair que c'est la merde !

Je dois trouver de l'argent, et vite, je n'ai pas le choix. Je vais demander à ma cheffe si je peux faire plus de gardes, ce sera déjà un bon début. Je ne le voulais pas, je côtoie bien suffisamment mes malades comme ça, j'ai besoin de m'aérer la tête. Mais, là encore, je n'ai pas le choix ; *nécessité fait loi*. Avec les missions d'escort, je devrais m'en sortir.

Du moins, je l'espère ; si mon père ne fait pas le con d'ici là !

Nous allons avoir une petite conversation à ce sujet, lui et moi, et le plus tôt sera le mieux.

Je pénètre dans la chambre de M. Koenig, le découvre dans son fauteuil.

– Bonjour, monsieur Koenig. Déjà réveillé ? Vous avez bien dormi ?

Je contourne le lit, me place à ses côtés.

– J'ai pas fermé l'œil de la nuit ! bougonne-t-il. Y en a qu'ont fait la java !

Je m'empare du brassard, lui demande d'ôter son haut de pyjama pour me permettre de lui prendre sa tension et réplique :

– Vous exagérez, monsieur Koenig, personne ne fait la bringue la nuit dans les hôpitaux, je vous assure.

Je m'empare de son bras.

– Je veux mourir chez moi ! Renvoyez-moi chez moi...

Sa voix implorante et son regard voilé de larmes me fendent le cœur.

Je m'accroupis, pose ma main sur la sienne.

– Je sais que vous voulez rentrer, monsieur Koenig, mais essayez d'avoir encore un peu de patience, s'il vous plaît. Dès que votre nouveau traitement aura démontré son efficacité, vous pourrez partir, je vous le promets.

– Vous promettez beaucoup de choses, jeune fille, mais certaines ne dépendent pas de vous.

Hélas...

– Je ne peux effectivement pas vous promettre que vous serez éternel, si c'est ce que vous insinuez, mais vous devez vous soigner.

– Et si je ne veux pas ? Si je veux mourir dans la dignité, si je refuse l'acharnement thérapeutique ? Et si je refuse de servir de cobaye, je fais comment ? s'énerve-t-il.

Bon sang, il est hard quand il s'y met !

– Il n'est pas question d'acharnement, monsieur Koenig, le rabroué-je gentiment. Ni de servir de cobaye. Ces traitements existent depuis longtemps et ils sont efficaces. Nous vous soignons, nous prenons soin de vous, vous êtes bien nourri, douché, entouré par un personnel compétent. C'est mieux qu'être seul à la maison, non ?

Je comprends sa lassitude et ce besoin qu'on lui foute la paix, mais notre devoir et notre mission sont de soigner les patients qui poussent les portes de notre hôpital. Et pour ce qui est de mourir, il ne sait pas quand son heure viendra. Ça me fait de la peine qu'il n'arrive pas à se raccrocher à quelque chose pour avoir envie de vivre.

– Encore quelques jours, OK ? J'en parlerai au docteur et nous vous lâcherons au plus vite.

– Combien de jours ?

– Je ne sais pas, monsieur Koenig, cette décision ne dépend pas de moi, mais nous ferons au mieux. Profitez-en pour vous reposer...

– Je me repose déjà bien assez ! J'ai l'impression d'être déjà mort !

– Ben faut savoir. Vous voulez mourir, ou pas ?

Un franc sourire illumine son visage.

– Touché ! Faites pas attention, je suis un vieux bougon, on ne se refait pas ! Allez, prenez-moi cette foutue tension, qu'on en parle plus !

Je m'exécute.

Sa tension est bonne. Je prends le stylo de ma poche-poitrine, marque les données sur la feuille collée sur un support plastique pendu au pied du lit. Je jette un œil aux résultats.

– Vos constantes sont impeccables, monsieur Koenig. Je ne vais pas m'avancer car comme je l'ai dit, c'est au docteur de prendre la décision de vous laisser sortir, mais vous êtes sur la bonne voie, continuez comme ça.

– Comme si j'y étais pour quelque chose ! bougonne-t-il.

– Le moral fait beaucoup, vous le savez. Le calme, également. Alors calmez-vous et tout ira bien.

– Le calme ne fait pas partie de mes qualités, jeune fille.

– Je le sais, monsieur Koenig, mais il va falloir faire avec, je repasse plus tard...

Je m'éloigne avec mon chariot, entends :

– Oubliez pas ma pause cigarette ! Vous avez promis...

Il perd pas le nord...

– Je sais ! À tout à l'heure, monsieur Koenig.

Je continue ma tournée des malades pour terminer par M^{me} Lefèvre, avec laquelle je veux passer quelques minutes. Mon cœur fait une légère embardée lorsque je l'aperçois. Je m'approche du lit, m'assois, saisis sa main, me penche pour lui dire à l'oreille d'une voix douce :

– Avez-vous besoin de quelque chose, madame Lefèvre ?

Elle a la force d'ouvrir les yeux, secoue faiblement la tête, murmure :

– Non, ça va aller, ma petite Angèle. Je vais juste dormir encore un peu, je suis tellement fatiguée.

Sa phrase à peine terminée, elle referme les paupières.

Je reste là quelques minutes, fixant son visage, analysant chacune de ses réactions. Son souffle est régulier, elle ne montre aucun signe d'agitation, son traitement semble efficace.

Ça va aller...

Rassurée sur l'état de santé de M^{me} Lefèvre, je vaque à mes occupations puis, en fin de journée, comme habituellement, je prends place dans la salle des infirmières pour remplir mes dossiers.

– Bonjour, Angèle...

Au son de la voix, je lève les yeux.

Qu'est-ce que Valentine fout là ? Je la pensais en arrêt. Le fait est, elle n'est pas en tenue de travail.

Je la dévisage. Ses traits tirés ne m'émouvant pas, je ne l'invite pas à s'asseoir.

Elle s'assoit si elle veut, j'en ai rien à faire.

– Je peux te parler ?

Je m'adosse, croise les bras, sans cesser de la fixer. Si mes yeux pouvaient tuer... Je n'ai pas fait de scandale lorsque William a rompu, pour elle, à cause d'elle, parce qu'il lui avait fait un enfant. Je lui en ai voulu, j'aurais pu la décalquer si j'avais laissé ma colère s'exprimer, mais j'ai pris sur moi. Ça m'a bouffée, j'ai souffert le martyr à cause de leur trahison, j'ai pleuré des nuits entières mais j'ai réussi à conserver la tête haute et j'en suis fière.

Qu'ils aillent se faire foutre tous les deux et qu'ils se débrouillent s'ils ont des problèmes ! Chacun sa merde, *ou ses merdes*, j'ai assez des miennes.

Pourtant, la curiosité est la plus forte ; ils n'ont pas l'air dans leur assiette. Je suis peut-être mauvaise, mais j'en éprouve une certaine satisfaction.

On le serait à moins, non ?

– Dis ce que tu as à dire, et va-t'en ! asséné-je en lui adressant un regard peu amène.

Ses yeux s'emplissent de larmes.

– C'est William, je...

Elle s'interrompt, sort un mouchoir de la poche de sa veste, le place sous son nez.

Non, pitié, elle va pas se mettre à chialer ?!

Eh, je suis plus ta copine, souviens-toi !

Elle a vraiment une sale tête et dans son jogging informe, son tee-shirt et sa veste qui ne le sont pas moins, elle fait pitié. Si la grossesse rend certaines femmes magnifiques, ce n'est pas son cas. Là encore, je ne peux m'empêcher d'être satisfaite. Mais en même temps, elle me fait de la peine.

Débile, dirait Mélodie.

Et elle aurait bien raison, mais j'ai bon fond.

– Quoi, William ? finis-je par lâcher, irritée.

La moutarde commence à me monter au nez. Je suis gentille, aujourd'hui, je me suis fait une raison et j'ai tiré définitivement un trait sur William, mais faut pas pousser mémé dans les orties, non plus, ma patience a des limites.

– Je crois qu'il voit une autre femme, et je voulais savoir si...

Elle s'interrompt de nouveau.

Je soupire, voyant où elle veut en venir ainsi que le but de sa visite.

– Tu crois vraiment que je te le dirais si on couchait ensemble ?

Elle semble perdue, bredouille :

– Je... je sais que je mérite ce qui m'arrive et je... je te demande pardon pour tout le mal que je t'ai fait, mais je... je l'aime...

Et voilà, elle se fout à chialer, la tête dans son mouchoir...

Moi aussi, je l'aimais, et t'en avais rien à foutre ! Mais je ne l'aime plus, c'est fini. Un autre homme emplit mes pensées aujourd'hui. C'est pour cette raison que je peux parler de William de manière détachée. Et, pardon, mais ses excuses arrivent un chouia tard !

Je souffle de dépit en la voyant prendre une chaise et s'asseoir.

Bon, faut en finir !

– Valentine, regarde-moi !

Elle s'exécute, les yeux larmoyants.

Je pose mes coudes sur la table.

– Je ne suis pas obligée de te répondre mais je vais quand même le faire parce que j'ai pitié de toi.

Sa bouche s'ouvre de surprise.

Eh oui, ma belle, assume ! Tu ignorais que William était un connard de coureur de jupons, maintenant, tu le sais !

– Je ne couche pas avec William. S'il y a une autre femme dans sa vie, ce n'est pas moi.

– Tu... tu ne voudrais pas lui parler ?

Avant que je m'offusque, elle saisit ma main et m'adresse un regard suppliant.

– Il tient à toi, il n'arrête pas de parler de toi, il t'écouterà...

Je retire ma main, qu'elle a la décence de ne pas retenir. Elle doit vraiment être au bout du rouleau et ne pas voir d'autres issues pour me demander de l'aide, à *moi*, alors qu'il y a quelque temps, elle fanfaronnait dans le service et m'adressait des sourires en coin de fichue vainqueur. Que William parle de moi alors qu'ils sont ensemble et alors même que je le repousse n'augure effectivement rien de bon pour elle. Je crois qu'il n'a pas digéré que je finisse par me remettre de notre rupture. Ce qui n'était pas le cas jusque très récemment ; je pensais encore beaucoup à lui et en souffrais, mais Kyle est passé par là. Sans doute William apprécie-t-il l'idée d'être inoubliable ; son ego est tellement démesuré.

En même temps, lui aussi a tout pour lui...

– S'il te plaît...

– Je ne peux rien pour toi, Valentine, tu vas devoir régler ça avec lui. Vos histoires ne me regardent pas et me concernent encore moins. Mais tu sais ce qu'on dit : infidèle un jour, infidèle toujours...

– C'est pas menteur ? renifle-t-elle.

– C'est pareil, non ?

– Oui, c'est vrai, c'est pareil, réagit-elle, piteuse.

– Maintenant, si tu veux bien m'excuser, j'ai des dossiers à remplir.

Elle se lève, repousse sa chaise, encore plus dévastée qu'à son arrivée. Si j'avais un conseil à lui donner, c'est de cesser de traîner cette figure de cent pieds de long, de se faire belle et de reconquérir William. William qui n'aime rien tant que les jolies filles. Il est tout de même le père de son enfant, ça compte, non ? Du moins, ça devrait compter et peser dans la balance, mais hélas, j'ai bien peur que notre cher tombeur de cardiologue ne s'arrête pas à ces considérations ; il est et restera sans aucun doute un éternel séducteur.

J'ai de la peine pour Valentine, je la plains. Aucune femme ne mérite d'être délaissée, encore moins par le père de son enfant, mais autant qu'elle sache à quoi s'en tenir.

- D'accord, je te laisse. Merci...
- Pas de quoi, réponds-je, sans un regard de plus.

Maintenant, file, j'ai du boulot !

Je secoue la tête en entendant ses pas s'éloigner.

Pauvre fille !

Et dire que ça aurait pu être moi, cette femme enceinte délaissée et désabusée.

Quel gâchis...

Mais encore une fois, je préfère que ce soit elle que moi. En tout cas, qu'ils se débrouillent, je ne vois pas pourquoi je leur viendrais en aide. Il n'y a pas marqué *médiateur conjugal* sur mon front, ni *bécasse* ! Je me répète, mais qu'ils aillent se faire foutre tous les deux, je ne lèverai pas le petit doigt pour les aider.

Non mais oh... Je veux bien être gentille, mais trop bonne, trop conne !

Et... on récolte ce que l'on sème, non ?

OceanofPDF.com

Angèle

J'oublie le couple maudit, me concentre sur mes dossiers et c'est épuisée que je viens à bout de ma tâche, qui m'a pris plus de temps que prévu ; Mélo est même partie depuis longtemps.

J'ai fait du rab et j'ai bien cru que je n'y arriverais jamais.

Mais heureusement, demain, c'est repos.

Je vais pouvoir dormir et récupérer de ma nuit mouvementée.

Je taxe cinq euros à l'une de mes collègues – Mélodie m'aurait forcément posé des questions sur l'absence de mon sac à main et n'aurait pas manqué de me demander pour quelles obscures raisons je rentre chez moi en tenue de travail, ma robe de soirée dans un sac plastique – et je regagne mon appart. Exceptionnellement, j'emprunte l'escalier et monte les dix étages à la lenteur d'un escargot car plus j'avance, plus je me rapproche de l'appartement de Kyle, plus ma gorge s'assèche et mon cœur s'emballe. Je vais le revoir et excitation et peur se partagent mon esprit.

C'est un tueur, bon sang, je devrais l'éviter !

Je devrais lui mettre un mot dans sa boîte aux lettres et lui demander de déposer ma pochette devant ma porte. Je ne devrais pas l'approcher, mais la tentation est trop forte ; j'ai envie de le revoir !

J'ai vraiment un problème !

Toute personne normalement constituée éviterait de côtoyer quelqu'un comme lui, d'autant plus qu'à la base, il voulait me tuer. Pour se raviser ensuite, certes ! Mais il n'empêche, je devrais me tenir loin de lui... Alors pourquoi j'ai envie qu'il me touche, pourquoi j'ai envie qu'il me fasse l'amour et me fasse planer comme la nuit dernière. Il m'a fait tout oublier, j'ai pris un pied gigantesque et je crois que je suis devenue accro en un claquement de doigts à ce qu'il a déclenché en moi, ainsi qu'aux incroyables sensations qu'il a fait naître.

Je reconnais que j'ai quelques interrogations. Mon plaisir serait-il identique maintenant qu'il n'a plus ma vie entre ses mains ? La peur de mourir n'a-t-elle pas démultiplié mes ressentis ? Ou la pensée de faire l'amour pour la dernière fois ? Mais je me vois mal lui demander de me baiser juste pour me rendre compte si oui ou non la jouissance serait au rendez-vous.

Deux voix se disputent en moi : la raisonnable qui ne veut plus avoir affaire à lui et la rebelle qui ne demande qu'une chose, refaire l'amour avec lui. D'autant plus qu'il m'a apporté le dérivatif dont j'avais besoin pour oublier William et sa greluche.

Mais tout ça, ce n'est pas très raisonnable et je suis sûre que si j'en parlais à Mélo, elle me dirait de laisser tomber et d'oublier ce sale type.

Pire qu'un sale type, un tueur !

J'ai beau me le répéter, je n'y crois toujours pas.

Pourtant, je l'ai vu à l'œuvre, j'ai vu de quoi il était capable.

Marche après marche, je visualise la scène dont j'ai été témoin involontaire. Je ressens encore, dans ma chair, la sensation d'horreur lorsque j'ai reconnu Kyle. Et je voudrais encore coucher avec lui ? Pire, avoir une relation avec lui ?

Je suis folle, je ne vois que ça !

En même temps, il a tout pour rendre une femme accro. Il est beau, intrigant, fort, rude, énigmatique... Follement attirant. Et pourtant, il est le mal incarné ! Mais je crois que je m'en fous, et je crois aussi que j'aimerais savoir ce qui le pousse à agir ainsi. Comment et pourquoi il en est réduit à tuer des gens. Il a parlé d'autres types.

Je l'imagine en agent spécial, genre Kingsman, et je kiffe.

Pathétique !

De fil en aiguille, je me retrouve devant sa porte.

Je prends une grande inspiration, sonne.

Aucun bruit...

Je sonne encore, plusieurs fois, peut-être est-il sous la douche... Des images de notre douche, ensemble, s'invitent dans ma psyché.

Hot ! Super hot !

Oublie, Angèle, sois raisonnable, bordel !

J'espère qu'il n'aura pas l'outrecuidance de me claquer la porte au nez et qu'il se montrera un peu plus civilisé.

Je vais pour sonner une nouvelle fois lorsque la porte s'ouvre.

J'ai un mouvement involontaire de recul alors que *non, je n'ai pas peur de lui*, mais je n'en suis pas très sûre. Je crois que mon corps se souvient ; il se souvient de tout, du bon comme du mauvais. Il m'a quand même attachée sur son lit, à *son lit*. Il voulait me tuer ! C'est un sale type ! Un tueur !

Nous nous observons.

Il est, comme à son habitude, à tomber : jeans et tee-shirt noirs dessinent avantageusement sa musculature. Je ressens soudain la douceur de sa peau

sous mes doigts, je me souviens de son odeur, de la fermeté de son corps. Il est tellement bien foutu... Le rêve ! Des mecs gaulés comme lui, je n'en ai vu que sur le calendrier des pompiers !

Il a un sourire doux-amer face à ma réaction, me tend ma pochette et... mon porte-jarretelles.

Ah oui, c'est vrai, j'avais laissé traîner cette petite chose chez lui.

Ça me fait bizarre qu'il tripote l'un de mes sous-vêtements. N'importe quel mec normalement constitué ferait une remarque dessus. Pas lui. Non, lui, il se contente de me dévisager, les yeux assombris de colère contenue. Pour me faire fuir, sans doute...

Je prends possession de son regard.

– Comment tu as su que c'était moi ?

Il lève les yeux.

– J'ai des caméras.

Étonnée qu'il me réponde, je l'imite, aperçois effectivement un truc rond au-dessus de la porte. Je m'empare de mes biens.

– Ah, OK... Ben, salut. Et merci, dis-je, en désignant ma pochette.

Je lui tourne le dos, mon cœur battant la chamade, effectue quelques pas, puis me retourne.

– Tu veux dîner avec moi ? Je vais faire des lasagnes...

– Non, Angèle !

Son refus, sa voix abrupte me font mal.

Je pensais vraiment qu'il accepterait ma compagnie. Il est seul, je suis seule, nous pourrions passer du temps ensemble...

– Pourquoi ? Nous pourrions être amis, non ? tenté-je.

Mauvaise idée, Angèle, arrête ton cinéma !

Mais c'est l'autre moi qui parle, celle qui veut vivre intensément auprès d'un homme hors du commun. Parce qu'il est *lui*, parce que je l'ai laissé me faire l'amour et parce que, au fond, j'en ai la certitude, il n'est pas une mauvaise personne.

– Nous ne pouvons pas être amis, Angèle, et tu le sais...

– Pourquoi ? réitéré-je. Parce que c'était bon ? le provoqué-je.

Il plonge ses yeux dans les miens.

Des yeux aussi noirs que la nuit.

– Oui, Angèle, parce que c'était bon, mais ça ne change rien. Reste loin de moi !

Sur ces quelques mots, il referme sa porte, me laissant sur le palier, abasourdie, les jambes en coton. Je voulais savoir, je sais. Il n'y aura plus jamais rien entre lui et moi.

C'est mieux pour nous deux, il a raison...

Je rentre chez moi, referme ma propre porte et, comme un automate, vais m'asseoir sur mon canapé, pose ma pochette à côté de moi sur l'assise. Il me faut un moment pour me reprendre et faire le deuil d'une nouvelle histoire. J'ai cru... Oui, j'ai cru qu'entre nous, après cette nuit, ce serait possible. Je me secoue. J'ai des choses à faire ! Ma vie ne s'arrête pas à Kyle Reeves, loin de là ! Dans un premier temps, je dois vérifier que le virement que j'ai effectué sur le compte de mon père hier soir avant de me rendre à mon rendez-vous avec le Syrien – Monica paie toujours d'avance ; et même si ce rendez-vous a tourné court, et pour cause, je garde l'argent ; je me demande si Monica est au courant mais je me garderai de me renseigner, on sait jamais, si l'assassinat du Syrien lui est revenu aux oreilles, ce dont je doute – est bien passé, sinon la banque risque de me

mettre la pression. Puis j'enverrai un message à Monica, justement, pour lui faire part de ma décision de finalement renoncer à coucher avec mes clients. Elle se débrouillera sans moi, et moi sans ces autres rentrées d'argent, en faisant des heures supplémentaires à l'hôpital, comme prévu.

Lorsque c'est chose faite, virement passé – il me reste même un peu de bénéfice – et message pour Monica envoyé, je repose mon portable sur le canapé, ma tête contre le dossier, et je ferme les yeux. Je ne sais combien de temps je reste ainsi, perdue dans mes pensées. Une heure, deux, peut-être trois... La sonnette de mon entrée me sort de cet état léthargique où il n'est question que de solitude et de Kyle. Les bras de Kyle, le corps de Kyle, sa chaleur, ses lèvres, ses gémissements, ses grondements de jouissance.

Kyle...

C'est forcément lui à ma porte, il a changé d'avis !

Je saute du canapé, me rue sur ma porte d'entrée, l'ouvre et tombe nez à nez avec... William !

– Qu'est-ce que tu fais là ?

– Pourquoi t'es encore en tenue de travail ? Et c'est quoi cette rougeur sur ton menton ?

Hein ?

– On s'en fout ! Je veux pas te voir, salut !

Il m'empêche de refermer la porte en la bloquant avec sa main.

– Il faut que je te parle, c'est important...

Je remarque à ses yeux qu'effectivement, ça l'est. J'espère qu'il n'est pas venu pour parler de *nous*, ou de ma discussion avec Valentine ou ça va mal se passer. Je suis pas franchement d'humeur, là !

– Je ne voulais pas que tu l'apprennes quand tu retourneras à l'hôpital...

Et...

– Qu'est-ce qui se passe ? Parle, bon sang ! Tourne pas autour du pot !

Je ne sais pas s'il cherche à me ménager, ce qu'il n'arrive pas à me dire, mais s'arrêter ainsi au milieu de sa phrase me met les nerfs à fleur de peau à tel point que je ne peux empêcher mon cœur de s'emballer.

– Je voulais te le dire en personne...

Il se rapproche, comme pour me prendre dans ses bras.

Putain, qu'est-il en train de me faire ?

Je n'ai pas besoin qu'il me materne.

Pas lui !

– Accouche avant que je me mette en colère ! asséné-je en prenant de la distance.

Je ne veux pas qu'il me touche.

Plus jamais !

– C'est M^{me} Lefèvre...

– Quoi, M^{me} Lefèvre ?

– Elle est décédée. Son cœur a cessé de battre, je n'ai rien pu faire, je suis désolé...

Et je vois qu'il l'est.

Mes yeux s'emplissent de larmes.

– Mais... son état était pourtant stationnaire, bégayé-je. Je suis allée la voir, elle était fatiguée, mais...

Je cherche une explication logique, alors qu'il n'y en a pas. Ou plutôt si. Son corps était rongé par l'alcool, son cœur fatigué, ses autres organes également. Ils lâchaient les uns après les autres, je le savais, mais... Une larme coule sur ma joue... Je ne pensais pas qu'elle partirait si vite... Je m'étais attachée à elle...

– C'est vrai, mais tu sais comment c'est, tente William pour me consoler.

Il fait un pas, me prend dans ses bras et, privée de forces, mes pensées allant à cette pauvre M^{me} Lefèvre qui nous a quittés, je me laisse faire. Elle n'était rien pour moi, elle n'était pas de ma famille, je la connaissais peu, mais sa détresse, son repentir par rapport à son passé et surtout par rapport à son fils m'émouvaient et me touchaient ; j'ai beaucoup de peine. Je ne peux empêcher quelques larmes de couler et n'ai aucune réaction lorsque William me serre un peu plus contre lui, ni lorsqu'il me force doucement, d'un doigt sous le menton, à lever mon visage vers lui. Je ne sais pas ce qu'il s'imagine, ce qu'il se croit autorisé à faire. Sans doute se méprend-il sur mes réactions ou plutôt sur l'absence de celles-ci, mais lorsque je comprends ses intentions, il est déjà trop tard... Ses lèvres s'écrasent sur les miennes.

J'échappe aussitôt à son baiser, le repousse des deux mains sur son torse mais il me serre contre lui et cherche encore à m'embrasser.

– Tu as envie de moi, Angèle, arrête de me résister, ça me rend fou !

– Mais pas du tout ! Arrête ! m'écrié-je en résistant pour qu'il me libère et pour échapper à sa bouche qu'il a collée dans mon cou.

– J'ai envie de toi, souffle-t-il. Dis-moi oui...

– Jamais de la vie ! Lâche-moi !

Soudain, une voix s'élève derrière nous.

– Je crois qu'Angèle vous a demandé de la lâcher...

Kyle !

Surpris, William s'écarte de moi et nous regarde tour à tour, Kyle et moi.

– C’est avec lui que tu baisses ? balance-t-il, les sourcils froncés, le visage encoléré.

Kyle se rapproche, menaçant.

Je connais ce regard, c’est celui du tueur. Celui qui m’effraie, mais en même temps m’intrigue et m’attire. D’autant plus que cette fois-ci, il ne m’est pas destiné.

– De mieux en mieux ! Tirez-vous !

William, manifestement impressionné par l’attitude belliqueuse de Kyle et certainement également par sa carrure – encore plus impressionnante dans cet espace réduit – capitule.

– Je suis désolé, Angèle, je ne sais pas ce qui m’a pris. On se voit à l’hôpital...

Je secoue la tête, satisfaite qu’il s’excuse mais trop bouleversée pour répondre, et le regarde s’éloigner jusqu’à ce qu’il disparaisse dans l’ascenseur. Lorsque je reporte mon attention sur Kyle, je constate que ses yeux étaient rivés sur moi.

– Comment s’appelle ta patiente qui est morte ?

Alors... je m’attendais à tout sauf à ça...

– Tu as entendu notre conversation ?

– Oui ! Mon dispositif sert à voir, mais aussi à entendre, répond-il, la voix légèrement éraillée. J’ai tout vu, Angèle, et tout entendu.

OK... Super !

Mais en même temps, heureusement qu’il est intervenu... Je doute que William m’aurait fait du mal, j’aurais fini par lui faire entendre raison. Il s’est emballé, c’est tout. Il n’a jamais été brutal, je ne sais pas ce qui lui a pris. Je ne lui cherche pas de circonstances atténuantes – lorsqu’une femme

dit non, c'est non –, mais il ne semblait pas dans son état normal. Le deuil de notre patiente, sans doute. Quant à Kyle, j'aimerais lui poser des questions sur les raisons d'un tel dispositif justement lorsque j'en suis empêchée par le sérieux de son regard.

Mon cœur malmené, une larme, de nouveau, glisse sur ma joue.

– M^{me} Lefèvre. Je m'étais attachée à elle et...

– Son prénom ? m'interrompt-il.

Je le dévisage intensément, surprise par la gravité de sa voix.

Pourquoi s'intéresse-t-il ainsi à ma patiente ?

Et soudain, j'ai un pressentiment...

– Claire. Claire Lefèvre...

– Lieu d'habitation ?

– Trappes, réponds-je, la gorge serrée.

Il s'adosse contre le mur, se passe une main légèrement tremblante sur le visage.

Je m'approche, serre ses doigts dans les miens, doucement et, épiant sa réaction, mon appendice cardiaque continuant à faire le yo-yo, j'ajoute :

– Tu la connais ?

Il met un temps infini à me répondre.

– Oui...

– C'est quelqu'un de ta famille ?

Il se redresse, son moment de faiblesse manifestement passé.

– Je veux la voir !

– Pardon ?

– On retourne à la morgue !

Je le retiens par le bras.

– Dis-moi ce qu’il se passe...

Nous nous dévisageons.

– Après ! Ferme ta porte !

Il aurait tout aussi bien pu m’ordonner de fermer ma gueule. Je pourrais m’offusquer de ses manières, mais quelque chose, dans ses iris, m’en empêche. Ma décision prise, j’obtempère.

OceanofPDF.com

21

Angèle

Un quart d'heure plus tard, nous nous retrouvons à nouveau dans sa voiture, lui au volant, moi, sur le siège passager, à rouler en direction de mon hôpital. Le silence règne dans l'habitacle. Mille questions fusent dans ma tête. Je pense avoir compris pourquoi il s'intéresse à M^{me} Lefèvre, mais cela me semble tellement surréaliste et incroyable que je doute encore de la véracité de mes pensées.

Je me tourne dans sa direction pour observer son profil, remonte mes jambes sur l'assise.

- Tu veux bien me dire qui est M^{me} Lefèvre pour toi, Kyle...
- Non !
- Tu m'as dit tout à l'heure que tu m'expliquerais !
- Eh bien, j'ai changé d'avis !

Bon sang, toujours cette même attitude rigide et froide !

Mais pourquoi changerait-il de comportement ? Je ne suis rien pour lui, pas même son amie ! Pourtant, je perçois une grande souffrance en lui, et cette constatation me fait mal. Je n'aime pas l'idée de le voir souffrir, pour quelque raison que ce soit.

- Il faudra bien que tu m'en parles tôt ou tard...
- N'insiste pas, Angèle ! lâche-t-il d'une voix dure, sans un regard.

J'observe ses mains, serrées autour du volant, ses yeux fixés sur la route, sa mâchoire crispée. Il conduit brutalement, par à-coups, vite... Grille

même quelques feux. Pour autant, je n'ai pas peur, il maîtrise. Ce type est le type le plus sûr de lui que j'aie jamais rencontré.

Je prends une grande inspiration.

– Elle m'a beaucoup parlé de son fils, Roméo. Il est mort. Elle ne m'a pas dit ce qu'il lui était arrivé, mais elle souffrait de sa perte. Et je crois... je crois que c'est le chagrin qui l'a emportée, ajouté-je doucement.

Il crispe davantage ses mains autour du volant, les fait tourner comme s'il voulait l'arracher.

– Kyle ?

Il tourne brusquement la tête vers moi.

– Ta gueule !

– Qui est cette femme pour toi ? Tu la connais, elle est de ta famille ? insisté-je.

– Ferme-la, Angèle !

Son ton abrupt et son regard de tueur ne m'émeuvent pas ; il ne me fera aucun mal, je le sais. S'il avait dû m'en faire, il m'aurait tuée hier soir or il m'a épargnée, ce qui me laisse un certain avantage sur lui. Et il m'a fait l'amour, maintes et maintes fois, il ne peut pas avoir oublié.

– Ou quoi ?

– Ou je te balance sur le trottoir !

– Tu ferais ça ?

– Oui, je ferais ça ! Recommence pas à me faire chier !

Quoi ?

– Je ne te fais pas chier. Je veux juste comprendre ! répliqué-je, la voix la plus lénifiante possible.

– Je n'ai pas besoin d'aide ! Et je n'ai pas besoin que tu t'intéresses à moi !

- Je ne te crois pas !
- Crois ce que tu veux, je m'en tape. Maintenant, tais-toi !

Je reprends ma position initiale.

OK ! Après tout, tant pis pour lui, puisque monsieur n'a pas besoin d'aide !

Je me désintéresse de son cas et plus un mot n'est prononcé. Je ne bouge pas davantage lorsque, quand nous arrivons sur le côté de l'hôpital, il coupe le moteur de la voiture, s'empare des clés, les fourre dans la poche de son jeans et se détache.

Il ouvre sa portière, me regarde. Enfin, j'ai envie de dire...

- Tu ne viens pas ?
- Je ne voudrais pas déranger !
- Comme tu veux !

Eh merde...

Il sort, claque la portière et je dois me faire violence pour ne pas sauter de mon siège et lui courir après.

Qu'il aille se faire foutre !

Je le regarde traverser le trottoir, ma jambe tressautant comme si elle était dotée d'une vie propre. Je trépigne encore quelques minutes mais, n'y tenant plus, je me rue hors de la voiture, qui se referme dans mon dos, cours vers la porte en fer, tape le Digicode et pénètre dans le sas, en priant pour que Kyle n'ait croisé aucun membre du personnel. Mais il est plus de vingt heures, tous les employés de la morgue sont partis. Je m'attends pourtant à trouver quelqu'un assommé par terre et soupire de soulagement en constatant qu'il n'en est rien. Je repère aussitôt Kyle lorsque je pénètre dans la chambre froide. Assis sur un tabouret à côté d'un casier ouvert, il me tourne le dos. Je ne peux voir l'expression de son visage, ni ses mains, mais sa tête baissée et ses épaules contractées témoignent de son recueillement. Il

est dur, il ne montre rien, mais son corps me dévoile tout ce que j'ai besoin de savoir.

Qu'a-t-il subi pour être ainsi ? Parce que la carapace qu'il a érigée autour de lui est en béton armé.

Je m'approche.

Je n'ai pas peur qu'il me rejette, ou plutôt si, j'ai peur, mais je l'accepte. Il me rejettera parce qu'il souffre, je le ressens, même si j'ignore ce qui le rattache à cette femme. Il souffre et je souffre avec lui. Parce que je m'étais attachée à elle, et parce que je me suis attachée à lui...

Je pose mes mains sur ses épaules, colle mon corps contre le sien pour lui transmettre un peu de chaleur humaine et tout mon soutien, sans un mot. Je regarde le visage de ma patiente. C'est bien elle. Elle semble si paisible. Elle s'en est allée sans lutter, heureuse, enfin, de quitter cette vie.

– Elle voulait retrouver son fils défunt, c'est chose faite...

C'est manifestement la phrase de trop !

Il se relève d'un bond, referme le tiroir mortuaire d'un geste sec et se tire sans un regard pour moi.

Merde...

Je lui emboîte le pas.

– Pourquoi tu refuses de me parler ? Qui est cette femme pour toi, Kyle ?

Je m'interromps lorsqu'il se retourne d'un bloc et lève un doigt menaçant.

– Je t'ai dit de la fermer ! Je ne veux pas de ta pitié...

– Ma pitié ? Pourquoi j'aurais pitié de toi ?

Là, je ne comprends plus rien.

Il me désigne les casiers.

– Parce que... cette femme comme tu dis, c'est ma mère ! assène-t-il.

Oh... Bordel !

– Ta mère ? répété-je, sidérée.

– Oui, ma mère !

Je m'empare de sa main, plonge dans ses magnifiques yeux azur, torturés. D'une telle profondeur que je m'y perds.

– Raison de plus, parle-moi, l'imploré-je. Je peux t'aider. Elle t'aimait, elle me l'a dit, elle culpabilisait de ne pas avoir été assez présente pour toi.

J'essaie d'être convaincante mais au rictus désabusé qui lui échappe, je comprends que mon but est loin d'être atteint. J'ignore quels griefs il a contre sa mère, mais ils semblent assez insurmontables pour que même la voir morte ne l'émeuve pas.

– C'était ma patiente, moi aussi je souffre. Elle t'aimait...

J'aurais dû me taire.

Il retire sa main de la mienne comme s'il ne supportait plus mon contact, la passe sur son visage, puis dans ses cheveux.

Parle, bon sang...

Je reste suspendue à ses lèvres en priant pour qu'il se livre et en essayant de comprendre ses pensées, mais c'est peine perdue. Il m'échappe déjà, son regard redevenu dur comme de la pierre, son attitude rigide.

– On rentre ! lâche-t-il, avant de faire volte-face et de s'éloigner.

Je soupire de frustration mais le suis.

De retour dans la voiture, je tente :

- Je te communiquerai le jour et l’heure de son enterrement si tu veux.
- C’est pas la peine !

Il démarre, tourne son volant d’une main et accélère comme un taré.

Et taré, je crois bien qu’il l’est !

OK...

Que dire, que faire de plus... À un moment, ça va, quoi, c’est bon, il n’a pas à passer ses nerfs sur moi. Il souffre de la mort de sa mère – punaise, je n’en reviens toujours pas, le monde est vraiment petit – mais ce n’est pas une raison pour me gueuler dessus alors que je ne demande qu’à l’aider.

Il n’a pas besoin de mon aide, alors qu’il se démerde après tout, ce n’est plus mon affaire...

Je passe le reste du retour muette comme une tombe, le visage tourné vers l’extérieur. Il ne me prête aucune attention, ne prononce pas non plus le moindre mot et son attitude me blesse. Moi, j’aurais voulu parler de sa mère pour exorciser ma peine, j’aurais voulu apprendre de sa bouche quelle personne elle était, et surtout ce qu’il s’est passé entre eux pour qu’il ait ce genre de réaction.

Fais-toi une raison, Angèle, désintéresse-toi de cet homme...

Puisqu’il ne veut pas me parler, je continue de l’ignorer mais je ne peux m’empêcher de le dévisager lorsque nous nous retrouvons dans l’ascenseur. Nos iris se croisent. Se soudent. Mon cœur s’emballe face à l’intensité de son regard.

Embrasse-moi ! crie le mien.

On pourrait se faire du bien, je le sais... Je rabâche, ça aussi je le sais, mais je n’arrive pas à décrocher. Kyle a pénétré mon esprit et je doute, vu l’entrée fracassante qui a été la sienne, qu’il en sorte de sitôt.

Il continue de me fixer, de me fixer et me fixer encore, mettant mes nerfs à rude épreuve, mais je ne cède pas. S'il a besoin de moi, qu'il demande, j'en ai marre de me faire rembarquer.

La cabine d'ascenseur arrivée à notre étage, j'en sors en premier dès les portes ouvertes et me dirige vers ma porte d'entrée, Kyle derrière moi. Sa présence me bouscule, mon dos se met à picoter, puis ma nuque... Est-ce parce qu'il pose les yeux sur ces zones qu'elles réagissent ? Je l'ignore... C'est la première fois que je ressens un tel émoi, certainement parce que c'est la première fois que je m'intéresse ainsi à un homme, en me posant mille questions. Je donnerais tellement pour savoir à quoi il pense, là, tout de suite, et à qui... J'aimerais savoir... Bon sang, oui, j'aimerais savoir... Qui il est réellement, quelle est son histoire... Même si elle est moche.

Je glisse ma clé dans la serrure, me retourne, tente encore une fois :

– Tu veux manger un morceau, ou... je sais pas... prendre un verre.

– Je préfère pas...

Bien sûr...

– OK... Eh bien, bonne nuit...

Il hoche la tête et je me traite d'idiote. Il vient de perdre sa mère, sa nuit ne sera pas bonne. La mienne non plus du reste. Je le regarde ouvrir sa propre porte, entrer chez lui.

– Kyle ? le retiens-je.

Il marque un temps d'arrêt, ne se retourne pas.

– Je suis là si tu as besoin de moi...

Je vois les muscles de ses épaules, seulement recouvertes de son tee-shirt noir, se contracter.

Il ne répond rien, pénètre dans son appartement et referme la porte doucement, presque sans un bruit. Je reste là, à attendre. À attendre qu'il revienne et me prenne dans ses bras. Parce qu'il aura compris que, quoi qu'il en dise et quoi qu'il en pense, il a besoin de moi, besoin de ma présence et besoin de se sentir moins seul. Parce qu'il me fait confiance et parce qu'un lien spécial nous lie. Un lien existant depuis le tout début, depuis que nos regards se sont croisés pour la première fois. Je ressens encore ce premier frisson, cette bouffée d'intérêt et d'excitation pour lui et avec quelle intensité il m'a plu, pour ensuite déchanter, certes, mais ces sensations sont toujours là, puis d'autres sont venues s'ajouter ; celles dans sa voiture avec chauffeur, puis lors de cette nuit.

Je perçois soudain le bruit du verrou, puis un autre, derrière la porte.

Je n'ai aucune certitude, mais j'ai la sensation qu'il s'est adossé. Je l'imagine la tête contre la porte, les yeux fermés. Et je dois me faire violence pour ne pas aller appuyer comme une tarée sur sa sonnette pour qu'il m'ouvre. Pour lui donner ce que son cœur réclame, même s'il se force à l'ignorer, et me donner, à moi, ce dont j'ai besoin. Parce que j'en crève d'être seule, parce que j'ai besoin de lui, parce que j'en crève qu'il soit seul de l'autre côté de cette porte alors que le deuil vient de le frapper, parce que je sais ce que ça fait de perdre sa maman. Et que l'on ne se remet jamais de cette perte, même si... même si parfois, nos mères ne sont pas comme on l'aimerait, ou alors, dans son cas, il s'est passé des trucs horribles ; toutes les mères ne sont pas aimantes... Pour autant, je ne perçois pas M^{me} Lefèvre comme maltraitante avec son fils, mais elle avait des remords, ça, c'est sûr... Non... Il s'est passé autre chose, et j'aimerais bien savoir quoi.

Mais sans doute ne le saurai-je jamais...

Je rentre chez moi, malheureuse, le cœur malmené, ce qui, finalement, ne change pas de d'habitude.

Kyle

Tu te demandes certainement où j'en suis à ce stade. Eh bien, c'est pas glorieux ! D'abord, petit retour en arrière, j'ai passé la journée à me défouler dans ma salle de sport, à taper comme un débile dans un sac de frappe que je suis allé acheter avant de rentrer chez moi, ce matin. J'avais besoin de me défouler, d'évacuer ; il m'a fallu des heures ! J'ai cru devenir dingue ! Je ne cessais de penser à Angèle. Et j'avais beau frapper comme un sourd, les images de nos ébats ne voulaient pas sortir de ma tête, ni celles de son visage tout chiffonné lorsque je l'ai abandonnée à l'hôpital, sans aucune forme de mansuétude. Je peux pas me le permettre ! Il faut vraiment qu'elle sorte de ma tête ! Encore une fois, je me demande ce que cette fille est en train de me faire ? Bon, OK, c'est la première que je baise depuis des lustres, mais c'est pas une raison ! Et maintenant, ça... Ce coup du sort ! Un de plus ! Tu te doutes que j'ai du mal à encaisser, et que j'ai du mal à mettre des mots sur ce que je ressens. Les mots, c'est pas mon truc ! Par contre, je me sens comme bouffé de l'intérieur et je me retiens de ne pas cogner l'arrière de mon crâne contre ma porte d'entrée sur laquelle je suis appuyé.

Allez, bon sang... bouge-toi le cul !

J'inspire un grand coup, me décale de la porte. Et, tel le petit Poucet, je sème sur ma route chaussures, chaussettes, tee-shirt, et me rue sur mon sac de frappe. Droite. Gauche. Pied. Et je recommence. Enchaîne les coups. De plus en plus fort. Mes phalanges me font mal. Mais c'est rien... Je continue, encore et encore. Je continue en ahanant, de plus en plus fort à mesure que mon souffle se fait court. Ma peau, sur le haut de ma main, se fendille, mais

loin de m'arrêter, la douleur me rend encore plus enragé. J'en ai besoin pour exorciser. Je n'en aurai jamais assez. La douleur physique me prouve que je suis encore vivant, que je ne suis pas devenu un être sans âme, insensible ; j'en ai besoin pour expier... Parce que je m'en veux ! Je m'en veux pour ma mère, je m'en veux pour Angèle. Les remords m'étouffent, la peine fait surface, une larme dévale ma joue, puis une autre et encore une autre, mon cœur se serre, me fait un mal de chien, ce cœur que je croyais mort... Il n'en est rien... J'aurais cru, pourtant... Je ne me suis pas encore assez endurci alors, plus je souffre, plus je frappe... Jusqu'à épuisement.

Je passe mes mains ensanglantées dans mes cheveux, les ramène en arrière.

Et puis merde...

Je cours vers ma porte d'entrée, mets les doigts sur la poignée, les autres sur le verrou mais stoppe mon geste avant d'ouvrir la porte et me jeter contre celle de ma voisine.

Alors que j'en meurs d'envie... Mais faut pas !

Mais faut qu'elle arrête aussi ! D'être si gentille, si compréhensive, si présente et si belle ! À chaque fois que je la regarde, je prends un coup au cœur. Et je suis obligé de museler mon esprit et mon corps pour ne pas succomber et lui sauter dessus pour lui ravir ses lèvres.

Je frappe du poing contre la porte, puis avec ma tête.

Faut qu'elle sorte de là, bordel de merde !

Que faut-il que je fasse ? J'en peux plus, je craque. Ma détermination à rester loin d'elle se fendille chaque heure davantage et je ne peux pas laisser les choses en l'état, ça va mal finir. Je ne peux pas, *et je ne veux pas*, avoir une femme dans ma vie. Je la mettrais en danger ! Alors même si je ne veux pas, je vais devoir me résoudre à l'éviter !

Je continue de frapper mon front contre le métal, les yeux fermés, en me forçant à respirer amplement, jusqu'à réussir à me calmer. Mais ce n'est qu'après une douche bien chaude que, allongé sur le dos, dans mon lit, le corps en feu, j'arrive à remettre un peu d'ordre dans mes pensées. La crise est passée, je suis revenu à de meilleures dispositions, mais je crois que j'ai besoin de vacances !

Tu crois que Z m'en donnerait si je lui demandais gentiment ? J'en doute ! Ce tocard va m'user jusqu'à la corde !

Les mains croisées sur mon ventre, je rêve. Je rêve d'une vie différente. Je rêve de la compagnie d'une femme, là, à mes côtés, et je rêve d'Angèle. Je rêve tout éveillé, pour laisser parler mes fantasmes, mes désirs, mon envie d'elle, mon envie d'être avec elle. Il ne me reste plus que ça : le rêve. Puis je rêve de ma mère, d'une mère idéale, avec une vie idéale ; une mère qui me dirait, d'une voix douce, qu'elle m'aime.

Une larme glisse le long de ma tempe.

Ça fait des années que je n'ai pas pleuré, mais depuis tout à l'heure, j'arrête pas...

Mais j'ai perdu ma mère, putain !

Mon cœur, dans ma poitrine, hurle à l'agonie. Elle est morte à cause de moi, à cause du chagrin que je lui ai causé ! Elle ne méritait pas un fils comme moi, j'aurais dû mieux me comporter, j'aurais dû devenir quelqu'un de bien pour qu'elle soit fière de moi ; et pas cette racaille dont elle avait honte devant ses amies. C'est pour ça qu'elle ne sortait plus, qu'elle ne voyait plus personne, à quelques exceptions près. Mais maintenant, c'est trop tard ! Le mal est fait ! Et elle est morte en ignorant que j'étais en vie. C'est mieux ! Qu'aurait-elle pensé de moi si elle avait su ce que je suis devenu ? Un tueur ! Un putain de tueur sans âme. Un putain de tueur qui arrache les âmes des autres, pour oublier que la sienne ne vaut rien.

Je frotte mon visage, me reprends avant de laisser les larmes m'étouffer.

Je tourne la tête, cherchant sa présence, celle d'Angèle ; elle était là la nuit dernière, dans ce lit. Je crois percevoir son odeur dans les draps, la nôtre... Et j'ai envie de faire un bond en arrière de plusieurs heures pour qu'elle soit à nouveau dans mes bras. Je saisis le coussin, celui où elle a posé sa tête, plonge mon nez dedans.

Je te défends de te moquer, OK !

J'inspire et c'est ainsi que je m'endors, en rêvant d'elle, et avant d'aller la retrouver dans mes rêves.

OceanofPDF.com

Kyle

Appuyé contre un arbre, une casquette sur la tête, des solaires, les mains dans les poches de mon blouson noir, j'assiste, incognito, à la mise en terre de ma mère. Je ne devrais pas être là ! Si quelqu'un me reconnaît, je suis mal. Mais je le devais... Je n'ai pas pu assister aux obsèques de mes potes (et pour cause !), et j'ai eu du mal à faire mon deuil. Je ne voulais pas qu'il en soit de même avec ma mère alors je vais assister à ce putain d'enterrement, et me tirer !

J'imagine que tu te dis que je n'ai pas de cœur, que je suis insensible, un gros connard et tout ça mais... on se connaît bien maintenant, toi et moi, alors tu sais qu'il n'en est rien et que tout mec pas trop con dans ma situation en ferait de même. C'est une question de survie ! Je te l'ai déjà dit, pas de passé, pas d'attaches, dans mon intérêt mais aussi dans celui des autres. Mais évidemment, on ne commande pas son fichu appendice cardiaque. Il n'en fait qu'à sa tête, ce connard, et j'en ai marre de penser tout le temps à elle... Tu sais de qui je parle... Tu as compris que cette femme virait à l'obsession et je vais devoir y mettre un terme !

Je dis ça, mais je ne vois qu'elle.

Un peu à l'écart des autres, robe noire légère, talons hauts, cheveux mi-longs ondulés, belle comme un cœur, elle a capté mon attention dès mon arrivée et depuis, je ne peux regarder ailleurs. Ouais, elle m'obsède, elle m'attire, elle me tente, comme un beau fruit défendu. Un fruit auquel j'ai goûté, débile que je suis. Je n'aurais pas dû, j'ai failli et si j'en suis là, c'est uniquement ma faute ; j'aurais dû continuer à fantasmer sur elle, mais sans

l'approcher intimement, mais voilà, cette chienne de vie qui s'amuse à nous jouer des tours, elle aussi, me l'a collée dans les bras.

Comment tu voulais que je résiste ?

Mets-toi deux secondes à ma place ! Elle est canon, bandante, intelligente, elle me plaît. Jamais aucune femme ne m'a autant plu de toute ma vie ! Puis est venue l'excitation, lorsque je l'ai emmenée chez moi. Sa façon de me parler, d'entrer dans ma tête, de me combattre... Elle est intelligente ! Puis, contre toute attente, alors qu'elle sait qui je suis et ce que je fais, elle veut être avec moi, rester avec moi, avoir une histoire avec moi... Elle est folle ! Elle ne sait pas à quoi elle s'expose ! Alors c'est à moi de la repousser, encore et encore, jusqu'à ce qu'elle comprenne. Je le voudrais. Bordel, ouais, je le voudrais, mais je n'en ai pas le droit !

Se sentant très certainement observée, elle relève la tête, mate autour d'elle. Lorsque son regard m'effleure, mon cœur bondit. Nous nous observons. Ouais, je passe mon temps à la repousser, mais j'avoue que c'est de plus en plus compliqué. Lorsqu'elle est venue récupérer sa pochette et son porte-jarretelles, une petite merveille que j'ai tripoté toute la journée et fini par foutre dans ma poche, j'étais incapable de la regarder dans les yeux ; j'avais peur de craquer et de me ruer sur ses lèvres. Je me suis encore comporté comme un connard, mais je n'ai pas le choix, elle doit continuer sa vie, loin de moi.

Je porte mes doigts à ma casquette, la salue.

Je prends le risque. Mais qui pourrait me reconnaître, je suis méconnaissable. J'ai pris du poids, du muscle, j'ai changé. Ma physionomie, mon expression ont changé, je me suis endurci...

Angèle me répond d'un signe de tête, puis se détourne.

Je continue de l'observer, perturbé par son indifférence qui, malgré moi et malgré mes résolutions, me fait mal, jusqu'au moment où des types descendent le cercueil de ma mère dans le trou. Là, je tente de me concentrer sur l'instant. C'est quand même ma mère qui repose dans la

boîte. J'ai de la peine, pour tous ces moments que nous n'avons pas passés ensemble, mais je ne suis pas malheureux ; j'avais fait le deuil de ma mère depuis longtemps. Le deuil d'avoir une mère attentive... Je suis maintenant seul au monde et c'est à la fois une délivrance et une déchirure.

Comme je l'ai déjà dit, on ne peut rien me prendre si je n'ai rien ; on ne peut pas m'atteindre si je ne tiens à personne !

J'extirpe mon portable de la poche intérieure de mon blouson.

– C'est moi, il faut que je parte. Faites-moi quitter la France quelque temps...

– Pourquoi ? Qu'est-ce qui t'arrive ?

– Il faut que je fasse mon deuil !

Je ne précise pas de quelle femme je dois faire le deuil, Z n'a pas besoin de le savoir. Ce qui se passe dans ma tête reste dans ma tête !

– Justement, j'aurais peut-être une mission pour toi. Tu connais les États-Unis ?

Un sourire m'échappe.

– Non, pourquoi ?

– La CIA cherche un hacker pour démanteler un cartel mexicain. Tu serais partant ?

Je me détourne du cimetière, me dirige vers la sortie.

Il est temps que je mette les voiles.

– Et comment ! Je pars quand ?

Un petit rire fuse devant mon enthousiasme.

– Je soumets ta candidature. Réponse avant ce soir !

Il raccroche.

Je remise mon téléphone dans ma poche, accélère le pas, abandonnant le passé derrière moi.

Tout mon passé !

Je lui tourne le dos, pour démarrer une nouvelle étape et, qui sait, peut-être qu'une carrière internationale m'attend...

OceanofPDF.com

Angèle

Je regarde Kyle s'éloigner, son téléphone à l'oreille, alors que l'enterrement civil de sa mère n'est même pas encore terminé ! Je me fais violence pour ne pas le rattraper et lui dire ce que je pense de son attitude, mais encore une fois, la façon dont il gère son deuil ne me regarde en rien et je n'ai aucun droit de m'ingérer dans sa vie.

Émue, je regarde le cercueil descendre en terre.

Durant la cérémonie, je n'ai cessé de penser à ma maman, de me replonger dans mon propre deuil. J'avais 15 ans, mais je m'en souviens comme si c'était hier. La famille était présente. Les parents de ma mère, ses deux frères accompagnés de leurs femmes, quelques cousins. C'était horrible parce qu'ils en voulaient à mon père ; je voyais la rancœur dans leurs regards. Et moi aussi je lui en voulais ! Il avait tué ma mère et mon petit frère. C'était un accident, mais c'était aussi sa faute ! Il avait bu, il rentrait souvent ivre du travail – il bossait dans un centre de tri postal à Gonesse, où il réside encore. Quelques-uns de ses collègues, ceux avec lesquels il se bourrait la gueule après le boulot, étaient venus le soutenir... Ma mère est morte trop tôt, elle avait à peine 40 ans ; Claire Lefèvre allait en avoir 52. Deux destins fauchés en plein vol, comme tant d'autres.

Le moment terminé, les quelques dames présentes, certainement des amies d'antan puisque Claire m'avait confié qu'elle ne sortait de chez elle que pour aller faire quelques courses dans son quartier et ne parlait à personne depuis le décès de son fils, se dispersent.

Je suis perdue dans la contemplation du cercueil, lorsqu'une femme s'approche de moi.

– Vous êtes une parente ?

J'essuie mes larmes, lui souris.

– Non, madame, je suis infirmière. Je me suis occupée de M^{me} Lefèvre à l'hôpital Saint-Joseph, et je... je m'étais attachée à elle.

Je ne vais pas lui raconter ma vie et lui dire que ce chagrin n'est dû qu'à mon histoire personnelle.

– Claire était une personne très attachante, rétorque-t-elle. Quel malheur...

Je me détourne de la fosse, et elle m'emboîte le pas. Manifestement, elle a envie de parler...

– Elle a perdu son fils unique, vous savez...

– Je sais, elle m'en a parlé.

– La pauvre ne s'en est jamais remise.

– Que s'est-il passé ? osé-je demander, curieuse de connaître l'histoire de cet homme qui me fascine tant, que pourtant je me suis promis d'oublier.

– Une sombre histoire. Roméo trempait dans des affaires louches, comme beaucoup d'autres garçons du quartier. Certains disaient même qu'il était le cerveau d'un gang. Le fait est qu'il était extrêmement doué en informatique et doté d'un QI exceptionnel. Un inadapté, si vous voulez mon avis. Bref, lui et son gang se sont fait surprendre durant un casse et ils ont tous été tués. Sauf un.

– Sauf un ? répété-je, abasourdie par l'histoire.

– Un autre jeune du quartier, Damien. Sa famille a déménagé depuis, et lui est toujours en prison.

– Quelle histoire...

– C'est sûr. Elle a fait la une des journaux à l'époque. Le quartier a perdu plusieurs de ses enfants cette nuit-là. Quelle misère, réitère-t-elle. J'espère

que Claire n'a pas trop souffert, elle a bien assez eu le cœur brisé de son vivant.

– Je ne saurais vous dire, je n'étais pas présente.

J'espère que c'est le cas, qu'elle est partie en paix. Son visage paraissait détendu, donc je suppose que oui.

– En tout cas, c'est gentil à vous d'être venue.

– Cela me tenait à cœur...

Nous franchissons les grilles du cimetière puis nous séparons après encore quelques mots.

Tout en gagnant la gare du RER – il m'a fallu une vingtaine de minutes à pied à l'aller –, je scrute autour de moi, espérant apercevoir Kyle. Kyle, jamais très loin de mes pensées, d'autant plus que je viens d'apprendre des bribes de son passé. Délinquant surdoué, chef de gang... Mais manifestement encore vivant.

Les interrogations s'enchaînent. Pourquoi Kyle Reeves – de son vrai nom Roméo Lefèvre – aurait été passé pour mort alors qu'il ne l'est pas ? Qu'est-ce qui le pousse à tuer ? Ou plutôt *qui* le force à tuer ? Est-il victime d'un chantage monstrueux ? A-t-il choisi cette vie ou lui est-elle imposée ?

Je me pose tellement de questions sur Kyle que, arrivée dans le sas devant ma porte, je ne peux m'empêcher de sonner à la sienne. J'ai besoin de le voir, de lui parler, de savoir qu'il va bien, de lui montrer qu'il n'est pas seul dans sa souffrance... Peut-être aussi pour soulager la mienne, ravivée dans ce cimetière. Pour soulager mon cœur qui saigne et saignera indéfiniment de la perte de ma mère ; mêler nos deux souffrances, les partager, mettre des mots, même si ce n'est pas son fort. Je le forcerai à me parler, et à m'écouter.

Mais j'ai beau m'échiner sur la sonnette, cette satanée porte reste close.

Je lève les yeux vers l'œil au-dessus et insiste.

Je suis sûre qu'il est chez lui et qu'il fait exprès de m'ignorer...

Au bout d'un long moment, tout de même, la porte s'ouvre.

Je savais qu'il était là, mon instinct ne m'avait pas trompée.

– Qu'est-ce que tu veux ?

Charmant !

*Il a vraiment oublié d'être aimable, ce garçon ! Pourquoi j'insiste ?
Franchement, je me le demande !*

– Je voulais juste savoir comment tu allais...

Ses iris me fusillent.

Pourquoi a-t-il ouvert s'il ne souhaitait pas me parler ?

– Tu vois, je vais bien...

– Non mais, Kyle... Comment vas-tu, vraiment... Tu viens quand même de perdre ta maman !

– Elle était déjà morte pour moi depuis longtemps !

– Je ne te crois pas...

– Crois ce que tu veux, Angèle, mais fous-moi la paix !

Ses prunelles dévorantes me disent le contraire.

– Je te foutrai la paix si je veux, répliqué-je en m'avancant.

J'ignore mon cœur qui bat comme un dingue. Je prends des risques, je le sais. Le risque qu'il me repousse, encore et encore, le risque d'avoir mal. Mais je m'en moque. Je pose ma main sur sa joue, happe son regard.

– Ne te fais pas plus dur que tu n'es. Je te connais, Kyle, dis-je doucement.

Il hausse un sourcil, sans échapper à mon contact.

Je m'enhardis.

– Je sais qui tu es...

En une fraction de seconde, me prenant par surprise, il enserre ma gorge, me repousse brutalement contre le mur. Si brutalement que l'arrière de ma tête heurte le crépi. Mon cœur s'emballe, mes yeux se gorgent de larmes. Des larmes que je lui livre sans pudeur, qu'il voie ce qu'il m'impose, qu'il voie le mal qu'il me fait, physiquement, moralement, alors que moi, je ne veux que son bien.

Il approche son visage à quelques centimètres du mien.

– En quelle langue faut-il que je te parle, Angèle ? gronde-t-il. Ne t'approche pas de moi !

Une larme glisse le long de ma joue.

– Je ne peux pas, murmuré-je, la gorge si serrée qu'elle en est douloureuse.

– Pourquoi ?

– Parce que je t'ai eu dans mon corps, livré-je, le souffle court, la voix hachée. Parce que je t'ai laissé me faire l'amour et parce que j'ai constamment envie de toi, envie d'être avec toi...

Alors que je m'attends à ce qu'il me rabroue encore une fois et m'ordonne de dégager, il lâche ma gorge, englobe mon visage et pose son front sur le mien. Ses mains sur moi, son regard planté dans le mien m'émeuvent au-delà des mots. Un frisson me parcourt tout entière, s'enveloppe autour de ma poitrine, autour de ce cœur qu'il malmène et qui pourtant ne bat de plus en plus que pour lui.

Embrasse-moi...

Les mots hurlent dans ma tête, mon cœur n'en peut plus d'accélérer car c'est ce que je désire, là, maintenant, ce que je souhaite du plus profond de mon âme. Je veux qu'il me prenne dans ses bras, je veux qu'il m'embrasse

et je veux qu'il me fasse l'amour, passionnément, pour retrouver ces sensations que je ne peux virer de ma tête, ces sensations qui me poussent vers lui sans aucun répit, pour oublier ma peine, *mes peines*, mes remords...

Pour m'oublier...

– Je n'ai pas le droit d'être avec toi, Angèle...

Sa voix est sourde, lourde de tension.

Il a mal, je le vois, il lutte contre ce qu'il ressent pour moi ; ça aussi, je le ressens, je le sens dans mon cœur, je le vois dans ses iris, je le vois dans la rigidité de son corps contre le mien, je le sens dans la chaleur de ses mains autour de mon visage.

Ses lèvres sont si proches. Son souffle enflamme ma peau, m'enflamme.

– Pourquoi ? demandé-je à mon tour.

– Parce qu'ils pourraient s'en prendre à toi, te faire du mal...

– Qui ça, Kyle ?

– N'importe qui ! assène-t-il. Je te l'ai dit, oublie-moi !

Il s'écarte de moi et j'ai le sentiment que mon cœur vient de s'effondrer à mes pieds encore une fois. Je saisis sa main avant qu'il m'échappe.

– Et si je ne veux pas ? Si je veux être avec toi malgré tout ? Si j'en accepte les conséquences...

Il plonge ses yeux dans les miens. Froids. Durs. Implacables. Intransigeants.

Je frémis car je sais qu'il va chercher à m'en dissuader. Je connais ce regard et ce discours, je l'ai déjà entendu. Je devrais le repousser aussi fort qu'il me repousse, refuser qu'il me piétine et aller m'enfermer chez moi pour me mettre à l'abri et pleurer tout mon soûl, mais je ne bouge pas. Je sais que je vais avoir mal, pourtant, j'attends. Peut-être pour lui laisser la possibilité de me faire encore plus mal, comme la pauvre maso que je

suis... Pour, qu'enfin, je comprenne qu'il a raison et d'arrêter de le désirer...

– Je te l'ai déjà dit, on ne peut pas être ensemble ! Je ne peux pas tenir à quelqu'un, et je ne veux pas ! insiste-t-il. Je le fais pour nous deux, Angèle !

– Alors pourquoi tu m'as fait l'amour ? l'accusé-je, mes doigts toujours serrés autour de son poignet. Pourquoi tu m'as touchée ? Tu n'aurais pas dû, ajouté-je, proche du sanglot.

Non, il n'aurait pas dû parce que maintenant, je n'arrive plus à l'oublier. Ce que je ressentais pour William s'est enfui. C'est lui, maintenant, qui me fait souffrir... Peut-être que j'ai un problème, peut-être que je ne sais pas fonctionner différemment, peut-être que depuis que j'ai perdu ma maman, je me complais dans la douleur. Ce genre de chose est-il possible ? Je l'ignore. Je crois surtout que j'ai un karma de merde !

Il se rapproche, glisse sa paume le long de ma nuque, la serre.

– Je sais et je le regrette, murmure-t-il, visiblement à bout de souffle lui aussi. Je te demande pardon. Pardon pour tout...

Il dépose un léger baiser sur mes lèvres et fait volte-face.

Abasourdie, je le regarde traverser le sas, s'engouffrer dans son appartement et en refermer l'accès. Je ne bouge pas. Pendant de longues minutes. Je pourrais me ruer sur sa porte et tambouriner contre en le traitant de tous les noms. Pour déverser ma colère, pour qu'elle sorte de moi, pour trouver l'apaisement, pour l'obliger à regarder la vérité en face. Il a envie de moi autant que j'ai envie de lui et envie d'être avec moi ; pour lui montrer sa lâcheté peut-être, pour qu'il assume ce qu'il a déclenché mais, trop habituée à interioriser mes émotions, je ne le fais pas, je me suis suffisamment ridiculisée. Ça fait des jours que je me ridiculise à lui courir après ! Alors je vais garder tout ça bien profondément enfoui en moi. Ce n'est qu'une blessure de plus et ça passera avec le temps.

Tout finit par passer, non ?

Je vais l'oublier et si je ne peux pas, je me forcerai. À un moment, faudra bien que j'arrive à lâcher l'affaire. Il est plus que temps que je reprenne mon destin en main, ainsi que le cours de mon existence.

Je me l'étais déjà promis, mais visiblement, je n'étais pas prête.

Après cette ultime confrontation avec Kyle, je le suis.

OceanofPDF.com

Kyle

Après deux mois d'absence, c'est avec un certain soulagement que j'ouvre la porte de mon appartement. Avant de pénétrer, je ne peux m'empêcher de tourner la tête en direction de celui d'Angèle. Angèle que je n'ai donc pas vue depuis deux mois. Deux longs mois pendant lesquels je n'ai cessé de penser à elle. Pas constamment – mon cerveau était trop occupé pour ça. Mais dès que je m'autorisais quelques heures de repos, elle s'immisçait dans ma tête et je ne pouvais m'empêcher de me branler en me rappelant son corps blotti contre le mien cette nuit-là, sa chatte, son odeur, sa moiteur...

Quoi que je fasse, quelle que soit l'énergie que je mets à la déloger de ma tête, elle est toujours là, et, bordel, elle me manque ! Je ne pensais pas qu'elle me manquerait autant. Je voulais m'éloigner d'elle, j'en étais heureux, j'allais pouvoir l'oublier mais mon connard de cerveau n'en fait qu'à sa tête.

Tu te demandes certainement à quoi j'ai occupé mes deux derniers mois ? J'entre, je m'installe et je suis à toi...

Je referme ma porte d'entrée, discrètement, espérant passer inaperçu, et je laisse tomber mon sac de voyage. Sans perdre une seconde, je me rends dans mon bureau, sors mon ordinateur portable de sa pochette, m'installe. C'est devenu une autre obsession, une sorte de réflexe. Dès que j'ai une minute, je la stalke.

De hacker, je suis devenu stalker...

Je veux savoir, à tout moment du jour et de la nuit, où elle se trouve, qui elle voit... Je veux connaître chacun de ses déplacements, avoir accès à ses SMS, à ses appels, à chacune de ses conversations... Eh oui, c'est devenu obsessionnel, mais j'en ai besoin. Je me dis que c'est pour me rassurer, pour la protéger, pour qu'il ne lui arrive rien, mais je sais que c'est plus compliqué que ça, plus tortueux aussi... Et, bien sûr, mon attitude ne m'aide pas à l'oublier.

Après avoir passé en revue ses déplacements de la journée – elle est au boulot –, je m'adosse, pose mes avant-bras sur les accoudoirs, soupire. J'ai besoin de la stalker, mais en même temps, j'en souffre, je culpabilise, je me bats contre moi-même chaque seconde qui passe. Angèle est une putain de drogue qui me bouffe la tête et les tripes. Une putain de drogue qui me fait du bien mais qui me détruit en même temps, et comme toutes les drogues, elle m'a rendu addict. Et plus je cherche à m'en éloigner et à combattre mon addiction, moins ça marche.

Pourtant, j'ai essayé de l'oublier. Je me suis noyé dans le travail, j'ai baisé avec d'autres femmes, là-bas, aux States, des collègues de boulot. Mais là encore, quand je les baisais, c'est son corps, à elle, que je voyais, ce sont ses yeux, à elle, dans lesquels j'avais le sentiment de plonger et dans lesquels *je voulais* plonger. C'est elle que je baisais à travers ces autres femmes, ce sont ses cris que j'entendais... Angèle est entrée dans mon cerveau, dans ma peau, sous ma peau, dans chacune de mes cellules, comme une empreinte indélébile, et je me demande comment et quand cette obsession passera. Pas de sitôt en tout cas, j'en ai bien peur !

Parce que j'en ai besoin, je te l'ai dit. Peut-être pour ne pas me sentir tout à fait mort à l'intérieur, peut-être pour me raccrocher à quelque chose de beau dans les ténèbres qui emplissent ma vie, peut-être aussi pour ne pas me sentir tout à fait seul, et abandonné. Tout en gardant mes distances, évidemment. Des distances physiques, parce que pour le reste, je continue mes conneries, je me laisse envahir par cette obsession. Presque avec délectation.

Je devrais demander à Z de me trouver un autre appartement, il faudrait que je parte d'ici. Mais de ça aussi, comme d'arrêter de stalker Angèle, je n'en ai pas franchement envie. La raison le voudrait, mais tu sais comme moi qu'il est difficile de faire entendre raison à son cœur.

Je me force à penser à autre chose.

Je t'avais promis de te raconter mes deux mois chez les Ricains. Chose promise, chose due... Je suis donc parti le soir même de l'enterrement de ma mère pour les US, par un vol de nuit ; une voiture avec chauffeur m'attendait devant l'aéroport, comme une putain de célébrité ! Et dans cette voiture, il y avait une femme, une coordinatrice. Blonde, sculpturale, très belle. Si tu te demandes si je l'ai baisée, je te répondrai que oui, mais c'est sans importance. Cette femme, comme toutes les autres, ne représente rien pour moi. Juste une distraction. Et toute charmante et excitante qu'elle soit, elle n'a pas réussi à me faire oublier Angèle. Pourtant, elle y a mis du cœur, c'est moi qui te le dis. J'ai passé un bon moment, j'ai eu du plaisir, mais un plaisir mécanique, éphémère, qui m'a laissé un goût amer ; il me manquait quelque chose. Il me manque toujours quelque chose ; elles ne sont pas elle, elles ne lui arrivent pas à la cheville. Bref, la voiture m'a conduit au siège de la NSA (l'agence nationale de sécurité américaine), l'une des quinze agences de renseignement des US – et non à celui de la CIA – à Fort Meade, près de Washington. Là, mon hôtesse, Rebecca, m'a fait entrer dans un immense bâtiment tout en verre, une splendeur, ultrasécurisé, tu t'en doutes, puis dans une cellule spéciale de surveillance des pays voisins, dont le Mexique, et ensuite dans une salle de réunion. J'ai compris qu'ils étaient en crise, qu'ils étaient dépassés et qu'ils avaient besoin d'aide extérieure, d'où ma venue. Je te passe les détails... Ils m'ont mis au jus, m'ont placé devant un PC et, avec leurs agents – évidemment, je n'étais pas seul sur le dossier, tu t'en doutes –, j'ai contribué à démanteler ce cartel mexicain : le cartel de Tijuana Nueva Generación – fondé par Nemesio Ortega Caballo, alias « el conquistador » –, l'un des cinq groupes criminels les plus dangereux au monde, spécialisé dans le trafic de stupéfiants, trafic d'armes, blanchiment d'argent, extorsions, meurtres, kidnappings, évasion fiscale, corruption d'hommes politiques haut placés... Il sévit dans les villes de Los Angeles, Houston, New York et Chicago, et est

si actif que les US offraient dix millions de dollars pour la capture de son chef. N'ayant obtenu aucun résultat jusqu'alors, la NSA a décidé de passer à la vitesse supérieure et de recruter les meilleurs éléments mondiaux dans le hacking...

J'avoue que j'ai kiffé !

J'ai d'ailleurs fait comprendre à Z que je préférais largement ce genre de missions, parce que... comment te dire, je préfère mille fois collaborer à mettre des salopards sous les verrous pour qu'ils purgent leur peine que leur foutre une balle dans la tête.

Remarque, le conquistador, c'est ce qu'il méritait. Ce type est un fou furieux sanguinaire qui fait régner la loi dans vingt-quatre des trente-deux États du Mexique. On voit ça dans les films, mais la réalité dépasse la fiction. Ce que ces types sont capables de faire à leurs ennemis m'a fait froid dans le dos. Tortures, mutilations, humiliations... Ils s'en prennent autant aux hommes qu'aux femmes. Avoir contribué à nettoyer la Terre d'une vermine pareille m'a empli de satisfaction. Rebecca aussi a été très satisfaite de moi, de même que ses supérieurs, et je serai peut-être amené à retourner aux US pour une autre mission.

Mon portable, que j'avais placé à côté de l'ordinateur, se met à vibrer.

Je m'attendais à son appel.

- Général, comment allez-vous ? sors-je, tout guilleret.
- Bien ! Et toi ?
- Bien !
- Les US ?
- Vous n'avez pas eu de retour ?
- Si, mais je voulais ta version...
- Pourquoi ? Il y a un problème ?
- Mis à part le fait que tu te sois tapé l'attachée de com de la NSA, aucun !
- Elle s'est plainte ? ironisé-je.

Avec les Américains, il faut s'attendre à tout, ils aiment intenter des procès pour tout et n'importe quoi, mais je doute que ce soit le cas de Rebecca. Elle semblait plutôt ravie de notre collaboration lors de notre précédente et ultime rencontre...

- Pas que je sache !
- Vous m'en voyez soulagé.
- Tu as fait du bon boulot, Kyle...
- Merci, général. Si vous avez une autre mission du même genre, je suis preneur.
- Tu devrais avoir de nos nouvelles d'ici demain. Tiens-toi prêt.

La charge d'adrénaline dans mes veines augmente aussitôt.

- OK...
- Bonne soirée !
- Bonne soirée à vous aussi, général.

Je repose mon portable sur le plateau du bureau, retourne à mon *stalking*.

Angèle est à Gonesse !

Qu'est-ce qu'elle fout là-bas ?

Angèle

J'ouvre la porte de l'appartement de mon père, dont je possède la clé, la claque derrière moi afin de le prévenir de ma présence.

– Salut, papa ! le hélé-je depuis le vestibule.

Je pénètre dans la salle à manger, la traverse jusqu'au salon. Mon père est là. Assis dans un vieux fauteuil devant la télé. Comme à son habitude. Je m'approche, lui fais une bise sur la joue.

– Ça va ?

Il détourne les yeux, le temps de répondre qu'il fait aller, puis retourne à son écran. Quelle triste vie ! Je ne sais pas comment il fait pour supporter une existence si morne. Le jeu est son seul dérivatif ; le jeu et sa télé. C'est également pour cette raison que j'évite de lui prendre la tête avec ça, parce que je sais qu'il n'a rien d'autre dans sa vie, pas d'amis, pas de boulot... Le jeu l'aide certainement à supporter le poids du quotidien. Mais j'avoue que je souffre. J'ai grandi sans mère, mais aussi sans père. Il ne s'intéressait pas à moi du temps de l'existence de ma mère et c'est encore le cas... Mais bon, c'est ainsi, je me suis fait une raison.

– Je t'ai fait quelques courses.

Il lève vers moi un visage fatigué.

– Tu n'étais pas obligée, mais merci !

– Si, papa, je suis obligée. Si je ne t’achète pas de produits frais, tu manges que des merdes ! répliqué-je en me rendant à la cuisine.

Je suis étonnée qu’il ne pèse pas cent kilos avec ce qu’il boit et les cochonneries qu’il mange, mais là encore j’ai renoncé à me bagarrer avec lui. On ne dirige pas la vie des gens, même de ceux qu’on aime, et même pour leur bien. Il va droit dans le mur en s’alimentant mal, en buvant et en fumant trop. Mais qu’y puis-je ? Je ne vais pas passer la mienne, de vie, à me battre pour lui. Et contre lui.

– Rapporte-moi une bière, s’il te plaît...

Au moins, il demande gentiment.

Je finis de ranger les courses dans le frigidaire. Des steaks hachés, du jambon, des laitages, des légumes, en en laissant de côté pour lui préparer une soupe. Ainsi, ce soir, il mangera chaud. Je m’empare de sa bière, la décapsule et la lui apporte. J’en boirais bien une avec lui, mais ce soir, je bosse. Je fais des heures supplémentaires. Remarque, ce n’est pas une bière qui me ferait du mal... Je bois une gorgée, m’installe sur un vieux pouf élimé à ses côtés et lui tends la bouteille.

– Je bosse ce soir, papa. Je vais te préparer une soupe, je la laisserai sur le feu et tu auras juste à écraser les morceaux au moment de manger... Mais avant ça, je voulais te parler de quelque chose.

Il s’empare de la bouteille, la porte à sa bouche, sans un mot.

Autant parler à un mur !

Il était déjà taciturne, les années de solitude ne l’arrangent pas.

– Ton banquier m’a encore appelée, ton loyer n’est pas passé.

– Qu’est-ce que j’y peux s’ils ne savent pas gérer mon argent ! Je vais pas leur apprendre leur métier. Que des incapables, ronchonne-t-il en avalant la moitié de sa bière d’une traite.

Quoi ?

Il a ceci d'incroyable : c'est toujours la faute des autres. Il est mon père, je le respecte, mais parfois j'ai envie de hurler devant sa connerie et sa propension à se poser en victime. Rien, jamais, n'est de sa faute.

– Ce ne sont pas des incapables, papa, arrête de dire n'importe quoi. Ils ne peuvent pas gérer un argent que tu n'as pas. Tu dépenses plus que tu ne touches, enchéris-je, et j'aimerais que tu te calmes côté dépenses, j'en ai marre de renflouer ton compte !

– Tu n'as qu'à me foutre en maison de retraite !

– Et payer encore plus ? Certainement pas ! Et tu es trop jeune et valide, aucune maison de retraite ne t'acceptera.

– Et ton doc, il pourrait pas me trouver une place ?

– C'est fini avec William, papa, je te l'ai déjà dit. Et, non, tu n'iras pas en maison de retraite, tu es trop jeune.

– Je me suis renseigné, ils prennent à partir de 60 ans...

– Et avec quel argent ? Ça coûte un bras une maison de retraite !

Il n'a rien, pas d'économies, pas de maison à vendre pour se faire un petit pécule pour l'aider à payer une institution. S'il persiste dans cette voie, et il en est capable, je serai encore plus dans la merde ! Il faut qu'il abandonne cette idée !

– Je me débrouillerai !

Putain, il me soûle !

J'ai de moins en moins de patience avec lui !

– Non, papa, tu ne te débrouilleras pas, parce que tu ne l'as jamais fait de ta vie ! J'ai toujours tout assumé, mais j'en ai marre. Si tu ne fais pas d'efforts pour tenir ton budget, je te mets sous tutelle, OK ?

– Tu ne peux pas faire ça !

– Si, je le peux ! Et je le ferai si je me retrouve dans la merde à cause de toi ! Je bosse déjà comme une tarée, je fais des heures sup à l'hôpital. J'ai même accepté de... de faire encore plus d'heures, éludé-je afin de ne pas lui

parler des missions d'escort. J'ai des limites, papa. Je vais finir par tomber malade à ce rythme-là !

– Je ne t'ai rien demandé !

Alors là, c'est la meilleure !

Il m'énerve à s'entêter de la sorte. En outre, au lieu de me remercier et d'être reconnaissant, il m'agresse.

Trop bonne, trop conne, susurre une petite voix dans ma tête, une voix que je connais bien.

– Je sais, mais tu crois que tu me laisses le choix avec tes conneries ? Je vais commencer par voir avec le banquier pour qu'il te retire ta carte bancaire ! dis-je en me levant, pressée de cesser cette discussion.

– Tu vas pas faire ça ?!

– Je vais me gêner ! C'est dans ton intérêt, papa, et dans le mien. Comme je te l'ai dit, j'en ai marre de renflouer ton compte lorsqu'il est à découvert, je ne te rends pas service, là ! J'ai même trop attendu pour prendre cette décision puisque tu ne sais pas gérer ton argent.

– Ils vont pas me prendre ce que je n'ai pas !

– C'est sûr qu'on va loin avec un tel raisonnement ! m'écrié-je, hors de moi. Tu vas faire comment si tu te retrouves à la rue ? Il est hors de question que je te prenne chez moi !

– Eh ben j'irai sous les ponts, et à la soupe populaire !

Je retourne m'asseoir près de lui alors que j'avais pris de la distance, pose ma main sur son bras et capture son regard, prenant sur moi.

– Arrête, d'accord ? Et calme-toi ! Je fais tout ça pour ton bien et je continuerai, mais mets-y du tien, papa, s'il te plaît. Je ne peux pas continuer comme ça...

Ma gorge se serre, des larmes me piquent les yeux. Larmes que je refoule ; je ne veux pas pleurer devant lui, il faut que je reste forte et déterminée si je veux lui faire entendre raison.

– Tu t’en fous tant que ça de ce qui m’arrive ? Tu es mon père, non ? Tu devrais me protéger plutôt que de m’en faire voir de toutes les couleurs. Un père protège ses enfants... S’il ne le fait pas, qui le fera à sa place ?

Il cligne des paupières, se redresse et pose sa canette sur la table basse en bois, devant lui.

Mon corps se tend face à la raideur de son attitude. Quand il est dans cet état, en colère contre le monde entier, je n’obtiens rien de lui. Et je sais comment ça va finir, alors je prends les devants :

– Pas la peine de me foutre dehors, je m’en vais ! Je te laisse te débrouiller avec ta soupe !

Il ronchonne, se repositionne dans son fauteuil, semblant avoir déjà oublié ma présence. Il ne tentera rien pour me retenir. Je ne sais même pas si mes paroles auront un impact quelconque, mais je l’espère.

Je quitte l’appartement, puis le bâtiment, place des Marronniers. Un bâtiment comme il en existe tant, moche, délabré, malfamé. La méfiance me fait presser le pas. Je déteste cet endroit, je ne m’y sens pas à ma place et en danger. Oui, je le déteste ! Pour moi, il est synonyme de perte, de malheur, de souffrance puisque nous nous y sommes installés peu de temps après l’accident.

Il fait encore jour, je ne risque rien ! me sermonné-je.

Encore jour, certes, mais dix-neuf heures approchent et la nuit tombe vite à la mi-octobre. Je rejoins la gare du RER, m’engouffre à l’intérieur, mon sac pressé contre moi. Ce n’est qu’une fois assise dans la rame que je m’autorise à me détendre mais je ne respire pleinement qu’en retrouvant Paris et ses rues bondées. Après une vingtaine de minutes de marche – j’en avais besoin –, je franchis enfin la porte de service de l’hôpital et comme à chaque fois que j’emprunte ce passage, je pense à Kyle. Kyle que je n’ai pas revu depuis deux mois, depuis le jour de l’enterrement de sa mère. Deux longs mois durant lesquels je n’ai pas cessé de penser à lui. Il est entré dans ma tête et je me demande comment l’en déloger. Il me manque

affreusement, d'autant plus que je n'ai aucun moyen de le contacter. Je ne connais pas son numéro de portable, il n'est pas sur les réseaux sociaux, j'ai vérifié. Je n'ai aucun moyen de savoir ce qu'il fait, ni même s'il est chez lui. Son nom est toujours sur sa boîte aux lettres donc il n'a pas déménagé, mais mon intuition me dit qu'il le fera. Pour redevenir incognito et continuer sa vie solitaire. Quand je pense à lui et à cette solitude qu'il s'impose, *ou qu'on lui impose*, mon cœur saigne. J'aurais voulu l'aider, le seconder peut-être, le soutenir, et l'aimer... Oh, oui ! Comme j'aurais voulu l'aimer. Mais il a décidé pour nous deux et ne m'en a pas laissé la possibilité. Pourtant, je sais qu'il en souffre et je ne suis pas loin de maudire cette situation qui nous sépare.

J'ignore même s'il est chez lui, ou non...

Je n'ai pas cherché à le savoir. J'aurais pu. J'aurais pu sonner à sa porte pour espérer le faire changer d'avis à force de persuasion, mais je ne l'ai pas fait parce que au fond de moi, je sais qu'il a raison et qu'être avec lui me mettrait en danger. Mais nous aurions pu nous aimer en secret... Qu'est-ce qui aurait pu m'empêcher d'aller le retrouver chez lui ? Je n'ai que le palier à traverser ! Personne ne se rendrait compte de rien !

Mais je rêve. Ça n'arrivera jamais et j'en souffre. Je fais mon maximum, je bosse comme une folle, je sors avec Mélodie ainsi qu'avec d'autres filles du boulot mes rares soirées de repos, je joue les escorts à d'autres, je me laisse draguer par des types dans des boîtes – sans aller plus loin, je n'en ai pas envie –, je bois – trop –, j'essaie de m'amuser. Mais rien n'y fait, mon cœur est lourd. Lourd du manque de Kyle. Lourd de ne pas savoir si même il est encore en vie. L'idée qu'il puisse lui arriver quelque chose me ronge. Une idée omniprésente. Une douleur lancinante. J'ai mal. Et plus les jours passent, plus j'ai mal. J'aurais voulu l'oublier, je n'y arrive pas ; ce cœur pesant m'empêche de tourner la page.

Seul point positif, William m'ignore !

Depuis qu'il a rencontré Kyle, il me fout la paix et j'apprécie. Peut-être que j'ai fait un transfert, remplacé une douleur par une autre, mais au

moins, au travail, dans mon service, je me sens en paix. Je me consacre à mes malades et m'occuper d'eux me permet de ne pas trop penser à Kyle.

J'endosse mes vêtements blancs. Pantalon, blouse ; l'odeur de propre titille mes narines – ils sont changés chaque jour. J'attache mes cheveux en chignon, place mon téléphone portable dans ma poche avant, referme la porte de mon vestiaire, m'éloigne. J'ai pris goût à bosser de nuit. L'ambiance est différente et la charge de travail moindre puisqu'elle se résume à de la surveillance des nouveaux opérés. Prises de tension, médicaments, ou tout ce dont ils ont besoin ; il leur suffit d'appuyer sur la sonnette. Nous pouvons nous installer dans la salle de repos et nous allonger mais j'évite, j'ai peur de m'endormir ; pour m'occuper, je regarde des séries.

Je pense à celle que je visionne actuellement. *Peaky Blinders*. J'adore ! Le héros, surtout, campé par le très beau et très charismatique Cillian Murphy, me plaît énormément. Je m'amuse à lui donner les traits de Kyle. Tous les deux tuent par nécessité, pour sauver leur peau, pour la famille, pour leurs intérêts... Ils tuent, poussés par les événements, non par plaisir, et ils n'y prennent aucun plaisir. Je retrouve la même lumière dans leur regard bleu assez semblable, un regard qui pourtant peut se faire chaleureux et caressant en certaines circonstances ; je perçois la même détermination farouche, la même froideur, la même rudesse, les mêmes démons intérieurs. Parce que ôter la vie les fait souffrir intérieurement. C'est ce que je ressens chez Kyle, une grande souffrance intérieure qui le rend attachant.

J'affermis ma posture en gravissant l'escalier menant dans mon service. Cette nuit encore, je vais faire semblant. Je vais jouer un rôle et continuer. Parce que je n'ai pas le choix ! Parce que mes patients ont besoin de moi, ainsi que mon père ; mon père que j'ai décidé de soutenir. Je ne peux pas l'abandonner. Sans moi, il est fichu et finira sous les ponts. Même s'il s'intéresse peu à moi, je le dois, c'est mon devoir, ma mission, mon fardeau. Tout le monde a un talon d'Achille... Le mien, c'est mon père... Ainsi que mon intérêt pour un mauvais garçon. Mais ça, c'est une autre histoire.

Je secoue la tête, vire ces pensées de mon cerveau, me motive.

Haut les cœurs ! À chaque jour, ou nuit, suffit sa peine !

Et pour commencer, un café ! Voire plusieurs.

Découvrant la cafetière de la salle des infirmières vide, tout comme la réserve de paquets de café, je gagne la petite pièce servant de stockage en tout genre. Papiers essuie-mains, savons liquides, poubelles de déchets médicaux et une autre pour les linges souillés... J'ouvre la porte et... hoquette de surprise.

Il ne manque vraiment pas d'air !

Quel connard !

William, le sexe bien profondément enfoui dans celui d'une femme, dont j'aperçois en même temps le visage et le cul rebondi et qui s'avère être ma collègue – l'autre infirmière de nuit – tourne la tête, surpris.

Nos regards se croisent.

Eh oui, mec, pris en flagrant délit !

Il grogne un « putain » avant de se retirer.

– C'est toi, la pute, William ! grommelé-je en me barrant, laissant la porte ouverte.

Je me retourne en entendant du bruit et retiens un fou rire en apercevant William sortir de la pièce en se rhabillant.

Quel tableau !

J'aurais apprécié que d'autres personnes le voient clopiner en remontant son pantalon ! Je l'ignore, sarcastique, et continue ma route, jusqu'à ce qu'il saisisse mon bras et me force à me retourner face à lui.

– Je peux compter sur ta discrétion ?

Pardon ?

Je lui arrache mon membre supérieur, qu’il maintenait dans sa poigne d’acier.

– T’es vraiment qu’un sale con ! Tu as une compagne, William, et elle est enceinte de toi ! Je ne pensais pas dire ça un jour, mais j’ai de la peine pour elle, alors soit tu lui avoues que tu te tapes des meufs dans son dos, soit c’est moi qui le fais !

– Tu ne ferais pas ça ?

Non, je ne le ferais pas, j’en ai rien à foutre qu’il trompe Valentine. Elle l’a voulu, elle l’a eu, qu’elle se débrouille. Mais je ne peux pas m’empêcher de le provoquer, ça lui apprendra de prendre les femmes pour des objets soumis à son bon plaisir ! Et même si elles sont consentantes ; ma collègue, en tout cas, si j’en crois ses gémissements de volupté, était consentante et prenait du plaisir. D’ailleurs, qu’est-ce qu’elle fout ? Elle attend qu’il revienne, bien sagement, les cuisses écartées ? Elle peut attendre longtemps parce qu’il est tout pâle, le pauvre chéri, il a la trouille.

– Qu’est-ce qui m’en empêche ?

– Tu ne le feras pas, j’en suis sûr, tu ne ferais pas de mal à une mouche...

– C’est pour ça que tu m’as laissée, parce que je suis une gentille personne ? ironisé-je.

– Non, je...

Il cherche à m’enlacer, mais lorsque je le repousse, il prend un air suppliant.

– Je t’aime encore... J’ai fait une erreur en te quittant... J’ai cru... j’ai cru que Valentine était faite pour moi, mais *tu* es faite pour moi, insiste-t-il.

C’est ça, ouais... Baratineur !

Tout ça pour m'amadouer et m'empêcher de faire des vagues et de ternir son image.

- Je me moque que tu regrettes notre rupture, William, asséné-je. Que tu penses à moi et que tu me croies faite pour toi. Je suis passée à autre chose !
- Avec ce type ? Bodybuildé et rien dans la tronche ?

Là, il va trop loin !

- De quel droit tu te permets de le juger, tu ne le connais pas ! Et, oui, il est bien foutu, fort et sûr de lui, et pour tout te dire, j'adore ça. Avec lui, je me sens en sécurité !

Je mens.

Je m'invente une relation avec Kyle, mais voir William jaloux me comble de satisfaction. J'aimerais qu'il souffre autant que j'ai souffert, qu'il souffre le martyr en m'imaginant avec un autre homme, qu'il s'en étouffe de jalousie. Là encore, ce sera ma revanche pour ce qu'il m'a fait endurer tous ces longs mois. Et encore, moi, je ne m'affiche pas avec ma nouvelle relation sur mon lieu de travail. Kyle ne va pas passer son temps à le narguer, ni à exhiber son ventre fièrement... À tout bien réfléchir, William ne souffrira jamais autant que moi. Mais que la jalousie et le remords le dévorent sera déjà mieux que rien et je m'en contenterai.

- Et pour Valentine ? élude-t-il.
- Je n'ai rien décidé... Elle t'a dit qu'elle est venue me trouver ?

Il tombe des nues.

- Non ! Quand ?
- Le jour où tu as débarqué chez moi pour m'annoncer que M^{me} Lefèvre était morte ! J'ai même cru que tu venais me demander des comptes. Elle croit que l'on continue de coucher ensemble, alors tu vois, elle n'a pas besoin de moi, elle sait parfaitement à quoi s'en tenir sur ton compte.
- Tu lui as répondu quoi ?

– La vérité ! Qu’on ne couche plus ensemble ! Et pour être honnête, il faudrait me payer très cher pour que je couche avec toi, tu me dégoûtes.

Je m’approche, le toise.

– Je n’espère qu’une chose, William, c’est que lorsque tu auras ton enfant, tu arrêteras de sauter sur tout ce qui bouge et tu te comporteras correctement pour devenir un papa exemplaire.

Je lui tourne le dos, décidée à mettre fin à cette discussion qui m’indispose.

Après quelques pas, je lui crie, sans me retourner :

– Tu as deux jours !

Je souris en imaginant le bordel dans sa tête. Peut-être se tiendra-t-il tranquille, mais je doute qu’il avoue ses infidélités à Valentine, qu’il fasse amende honorable et lui reste fidèle jusqu’à la fin de ses jours ; il aime trop séduire et il aime trop les femmes pour être sérieux. Son père trompait sa mère à n’en plus finir, la pauvre était malheureuse comme les pierres et a même fait plusieurs tentatives de suicide ; les chiens ne font pas des chats ! Pourtant, William en voulait à son père, il plaignait et faisait du mieux qu’il pouvait pour soutenir sa mère mais ça ne l’empêche pas d’imposer mensonges et tromperies à toutes les femmes qui partagent sa vie – dont moi – et à sa compagne du moment. Je pensais vraiment qu’il s’était assagi à l’idée de devenir père, je vois qu’il n’en est rien. Encore une fois, je me fais la réflexion que je pourrais être à la place de cette pauvre Valentine et je la plains, mais j’avoue, sans honte, que ses déboires me mettent en joie.

Je sais, c’est mal, mais œil pour œil...

– Si Valentine me jette, ce sera ta faute !

Je lui réponds d’un doigt d’honneur.

Non, si Valentine te jette, ce sera ta faute !

La nuit se déroule sans encombre. Ma collègue m'évite. Je suppose qu'elle est gênée d'avoir été surprise en pleins ébats avec l'un de nos chirurgiens, mais ça me va ; je n'ai pas envie de parler ! Néanmoins, je ne lui jette pas la pierre. William est un homme séduisant, influent, charismatique, c'est un très bon chirurgien, respecté par ses pairs. Elle s'est laissé éblouir par le personnage, tout comme je l'ai été ; j'aurais tout fait pour lui, tout supporté, je le sais. C'est pour cette raison que je plains Valentine, parce que j'aurais pu être à sa place... Fort heureusement, il n'en est rien mais je l'ai échappé belle. Ma collègue, Stéphanie, que je ne connaissais pas avant de faire les nuits, rêve peut-être de le changer et de le rendre fidèle, et peut-être changera-t-il un jour, qui sait... Il va avoir un enfant, bon sang ! S'il doit changer, c'est maintenant ! Après avoir retourné la situation dans tous les sens et suivi quelques épisodes de *Peaky Blinders*, je finis par m'ennuyer. M. Koenig, rentré chez lui, me manque. Au moins, avec son sale caractère, il mettait de l'animation dans le service. M^{me} Lefèvre également et quand je pense à elle, je ne peux m'empêcher de penser à Kyle.

Kyle... Toujours au centre de mes pensées.

Je pense à lui en entrant dans l'ascenseur de l'immeuble, puis quand je mets un pied dans la cabine, puis sur notre palier, m'attendant à tomber nez à nez avec lui. Mon cœur s'emballe, comme à chaque fois. Et comme à chaque fois que je passe devant sa porte, je ralentis le pas. Aujourd'hui, la tentation étant la plus forte, je m'approche du vantail, colle mon oreille contre.

Il me semble entendre du bruit derrière la porte mais, n'en étant pas persuadée, je tends un peu plus l'oreille. Et sursaute lorsqu'elle s'ouvre. Bon sang, son apparition me fait un effet de folie en plus de me surprendre. J'ai le sentiment que mon cœur va se décrocher. Je prends sur moi, dissimulant à quel point je suis heureuse et soulagée de le voir, je n'étais pas prête. Il n'a pas changé, il est toujours aussi beau. Ses cheveux ont poussé et ça lui va bien. Il porte comme à son habitude un tee-shirt noir sur un jeans brut et il est à tomber. À tomber, intimidant, attirant au possible.

– Oh, salut ! Tu m’as fait peur ! fanfaronné-je, ne sachant pas comment me comporter.

Il hausse un sourcil, me dévisage.

– C’est mal d’écouter aux portes, Angèle...

– Je n’écoutais pas ! me rebellé-je, avec une totale mauvaise foi.

– Ne mens pas, je t’ai vue !

C’est vrai, il y a l’œil !

– Bon, OK, j’écoutais pour savoir si tu étais là mais c’est la première fois depuis notre dernière rencontre ! Tu... tu as fait quoi tout ce temps ?

– Je me suis absenté...

– Oh... OK... Et... ça va ?

Il s’adosse au chambranle, croise les bras tout en continuant de me dévisager.

– Bien. Et toi ? Tu as l’air fatiguée...

Le souffle me manque tant je suis surprise qu’il remarque les cernes que j’ai sous les yeux et cherche à en connaître la cause.

– Je rentre du boulot, j’ai travaillé la nuit, pour... pour remplacer des collègues malades. Et toi, tu ne dormais pas ?

Sous-entendu : qu’est-ce que tu fais à mater ton palier à six heures et demie du mat ?

– Je dors peu... C’est... compliqué en ce moment...

Dois-je comprendre qu’il est aussi malheureux que moi de cette distance forcée ? À la lumière de son regard, j’ai le sentiment que oui. Mais ne voulant pas me tromper ni tirer des plans hâtifs et imaginer des sentiments qui n’existent que dans ma tête, je ne m’appesantis pas sur le sujet ; j’ai assez vécu de désillusions avec cet homme.

Je vais donc continuer de garder mes distances.

– Bon, ben... salut... Bonne journée...

Ses iris me dévorent.

– Bonne nuit à toi !

C'est vrai, c'est la nuit pour moi.

– Merci ! À plus tard, Kyle.

Je lui tourne le dos, me concentre sur ma porte d'entrée, sors les clés de mon sac.

– Tu travailles cette nuit ?

Quoi ?

Je me retourne à demi.

– Oui... Je... je fais trois nuits de suite, ça va être rude.

– J'imagine... Courage, alors...

– Merci, réitéré-je, décidée à rester impassible, même – et surtout – si sa présence me rend fébrile au possible et même si j'attendais autre chose de sa part ; une proposition de passer du temps ensemble, par exemple.

Ces deux mois de distance n'ont servi à rien, sinon à me rendre encore plus accro en continuant de fantasmer sur lui comme une pauvre débile.

Décidément, rien ne change...

– Et toi, tu... tu bosses ?

Je ne sais comment formuler ma pensée sans le heurter, j'en viens à chercher mes mots. Mais je ne peux décemment pas lui demander s'il a prévu de tuer quelqu'un aujourd'hui !

Pathétique !

- Yep ! En fin d'après-midi...
- D'accord... Fais attention à toi...

Un frisson me parcourt l'échine.

Je ne devrais pas m'intéresser à ses activités, mais c'est plus fort que moi, je ne peux m'empêcher d'avoir peur pour lui. Une peur affreuse qui me fait trembler de l'intérieur. N'en pouvant plus, j'entre chez moi et me barricade. Je me laisse glisser contre la porte, les jambes coupées. C'est compliqué de mettre des mots sur ce que Kyle m'inspire : un mélange de joie extrême de l'avoir revu après tant de temps, d'attirance, évidemment, et de défiance. J'ai confiance en lui, je sais qu'il ne me fera jamais de mal, même beaucoup de bien, mais en même temps, j'ai la frousse. Et le pire, c'est que j'aime ça ! Je ne me suis jamais sentie aussi vivante qu'à ses côtés, et dans ses bras. Cette nuit-là, Kyle a révélé une facette de ma personnalité que j'ignorais, il a été un vrai shoot d'adrénaline, un shoot dont je suis tombée accro en une fraction de seconde. Un shoot d'une telle intensité que ces heures passées dans ses bras resteront gravées dans ma mémoire aussi longtemps que je vivrai.

Je rejoins mon lit, la tête emplie de *lui*, me déshabille rapidement, enfile mon tee-shirt de nuit et me couche avec un soupir d'aise. Je vais prendre du repos, enfin, et retrouver Kyle dans mes rêves. Parce qu'il ne me reste que ça : les rêves.

Kyle

Dix-huit heures. Bobigny, Seine-Saint-Denis, appartement désaffecté du dixième étage de l'une des tours de la cité Pablo-Picasso, l'un des quartiers les plus dangereux et les plus malfamés de France, aux immeubles décorés de nuages. Assez jolis, du reste. Mais le paysage m'importe peu, seule ma cible compte : un terroriste classé S, à la tête d'un groupuscule. Il nous est adressé par la DGSI, la Direction générale de la sécurité intérieure. Selon une source proche de lui, il prépare un gros coup, il faut l'arrêter avant qu'il ne fasse des centaines de victimes.

Je pose le canon de mon fusil sur le rebord de la fenêtre ouverte, épaule.

Je scrute les environs à l'aide de la lunette.

Une rencontre doit avoir lieu entre les membres du groupe. Si on élimine la cible, les autres se tiendront tranquilles un certain temps, jusqu'à ce qu'un autre le remplace, que nous dégommerons de la même manière... Je n'ai aucun remords. Ces types sont des fous. Plus ils font de victimes en Occident, plus ils sont heureux. Je n'entre pas dans ces débats idéologiques, cela ne m'intéresse pas. Je ne peux juger s'ils ont tort ou raison de se battre, ni si leur cause est noble. Ce que je veux, c'est protéger les Parisiens qui n'ont pas à être victimes de la barbarie des hommes.

La voix de l'agent de la cellule – la mienne cette fois-ci – résonne dans mon oreille.

– Cible en approche... Vent à vingt-quatre kilomètres-heure, oblique à gauche...

Mon corps se tend.

Je raffermis ma prise autour de l'arme, me cale, règle ma lunette selon les indications, colle mon œil contre.

– Reçu !

L'amplitude de ma respiration, imperceptiblement, diminue. Les secondes, comme à l'accoutumée, s'écoulent avec lenteur alors que ma tension interne grimpe, au diapason de l'adrénaline déversée dans mes veines. Je fais le vide... Là-bas, à huit cents mètres, un gros 4x4 noir aux vitres teintées se gare devant un immeuble à la façade bleue. Un type en descend...

– Cible identifiée ! Fenêtre de tir de dix secondes...

Je compte dans ma tête, vise à droite de la sienne, vide tout mon air, bloque et... appuie sur la détente. Mon épaule accuse le recul de l'arme, les vibrations résonnent jusqu'au bout de mes doigts. L'arrière de la tête de la cible explose ; l'homme s'effondre. Deux de ses quatre sbires se ruent sur son corps, courbés pour éviter les tirs, tandis que deux autres sortent leurs flingues en regardant partout, cherchant à repérer le tireur.

Autant chercher une aiguille dans une botte de foin !

– Cible HS !

– Très bien, agent Reeves. Bon travail !

La note de satisfaction de sa voix me satisfait.

Elle est devenue quoi, la racaille, hein, les chéris ?

Je pourrais me rengorger, il n'en est rien. Cependant, j'aime le travail bien fait !

Je remercie l'agent, retire mon oreillette.

Au même moment, la porte de l'appartement, dans mon dos, vole en éclats. Par réflexe, je roule plusieurs fois au sol, dégaine, riposte, mais pas assez vite pour empêcher que l'une des balles de mes assaillants se loge dans mon dos, au-dessus de l'épaule. Je gronde, résiste à la douleur, fais feu. L'un des gars s'effondre, touché en pleine tête – je vise toujours la tête. Je détale pour me mettre à couvert dans l'autre pièce, évite les balles de son coéquipier qui déverse son chargeur dans le vide.

Manque d'expérience, le gars.

C'est bon pour moi, ça !

Les murs s'écaillent autour de moi, la poussière s'en élève. J'atteins la pièce attenante, me plaque contre le mur, à gauche de l'ouverture. J'ai fait le tour de l'appartement, je sais que je n'ai aucune issue ; je vais devoir tuer ce mec ! Je ne perds pas mon temps à me demander qui ils sont, qui les envoie, je ne pense qu'à sauver ma peau. La main gauche crispée autour de la crosse de mon Glock, la mâchoire serrée pour lutter contre la douleur cuisante de mon épaule droite, j'attends. Le type apparaît dans mon champ de vision, son arme de poing en avant. Je fous un coup de pied dedans, l'envoie valdinguer dans la pièce, mais vif comme l'éclair, alors que j'allais lui balancer une prune en pleine tête, il me charge, me chope à bras-le-corps et me plaque au sol en poussant un hurlement de damné.

Je ne m'attendais pas à un tel assaut.

Le choc de mon épaule sur le carrelage me fait gronder et voir des étoiles. Ce connard en profite pour se redresser d'un bond et me foutre des pains dans la gueule, envoyant frapper à chaque coup mon visage contre le sol. Il y va fort. Très fort. Ma pommette gauche ainsi que ma lèvre supérieure explosent, ma bouche s'emplit de sang. Si je ne réagis pas, cet enfoiré va me tuer... Je ne sais pas où je trouve la présence d'esprit ni l'énergie de lever la main gauche tenant le flingue que je n'ai pas lâché, mais je réussis et tire sans viser. Le coup part, se loge dans la tête de ce gros con qui s'abat sur moi, mort !

Je mets un temps infini à reprendre mes esprits ainsi que mon souffle, la cage thoracique oppressée par le poids du gars. Je crois même que je perds conscience quelques secondes, la douleur et le soulagement d'être venu à bout de mes deux assaillants ayant pris possession de mon cerveau. Petit à petit, l'adrénaline reflue, me laissant désarmé et à bout de forces. Mais, l'instinct de survie étant plus fort que tout, je m'extirpe de sous le corps du type, me relève, avec difficulté, mon bras droit pendant comme un poids mort. Je me baisse pour fouiller dans les poches du mec de ma main valide. Rien ! Pas de portefeuille, pas de papiers, rien qui pourrait me permettre de l'identifier. J'abandonne la dépouille, titube jusqu'à mon sac, fouille dans la poche intérieure, me saisis du stylet d'injection contenant un mélange d'antibiotiques, d'antidouleurs et de corticoïdes. Je le sors de son opercule, ôte le bouchon, le plante dans ma cuisse, injecte le produit.

Voilà, j'ai fait ce qu'il fallait, maintenant, advienne que pourra...

Mais je dois faire enlever cette balle de mon épaule, et je sais qui peut s'en charger.

Je balance le médoc dans le sac, fourre mon fusil dedans – je le démonterai plus tard –, enfile une casquette, m'empare de mon barda et quitte les lieux, sans un regard pour l'autre guignol étendu au sol.

Tout en empruntant l'ascenseur, ma main droite dans la poche de mon blouson pour éviter les mouvements et ne pas souffrir plus que nécessaire, je réfléchis ; je souffre mais ça n'empêche pas mon cerveau de fonctionner.

Tu te demandes peut-être pourquoi je n'ai pas appelé Z ? La raison est simple : seule la cellule savait où j'étais, alors... soit il y a une taupe à la solde de je ne sais qui, soit c'est Z lui-même qui a cherché à m'éliminer. Pourquoi ? Je l'ignore... Je pensais que nos rapports s'étaient améliorés mais peut-être que je me leurre... Bref... Dans tous les cas, la cellule ne doit pas savoir que j'ai été touché. Je ne vais rien dire, faire comme si rien ne s'était passé, continuer mes missions, partir du principe que je ne peux faire confiance à personne et commencer ma petite enquête tout en restant

sur mes gardes. Si Z n'est pas à l'origine de l'attaque, je vais devoir découvrir qui veut m'occire.

Si je trouve le responsable, je saurai pourquoi !

Les yeux baissés, la tête inclinée vers l'avant pour cacher mon visage ensanglanté, ma main valide autour de la crosse du Glock planqué dans ma poche – si toutefois je tombe nez à nez avec d'autres tueurs –, je gagne ma voiture garée à quelques rues de l'immeuble. J'en bave ! Malgré l'injection, mon bras me lance jusqu'au bout des doigts, la sueur dégouline de mon front. Je serre les dents, jette le sac sur la banquette arrière, grimpe dans la bagnole, démarre.

Le retour me semble durer des heures.

Mes dents sont tellement serrées que j'ai mal à la mâchoire. Je n'ai plus qu'une seule pensée en tête : rejoindre mon immeuble, m'engouffrer dans l'ascenseur, accéder à mon étage et sonner à la porte d'Angèle pour qu'elle m'enlève cette fichue balle.

Mon esprit ne carbure qu'à cet unique espoir, ma seule alternative, et j'espère qu'elle est encore chez elle ou je suis mal !

Enfin, après des efforts qui m'arracheraient des larmes si je n'étais pas habitué à encaisser les coups, je sonne chez ma voisine. Encore... Et encore... Et encore... Avec instance. Jusqu'à ce qu'enfin, la porte s'ouvre. J'ai à peine le temps de découvrir son visage stupéfait, de soupirer de soulagement, de lui adresser un pauvre sourire et de lâcher mon sac avant de m'effondrer dans les bras qu'elle tend pour me soutenir.

Mission accomplie...

Angèle

– Kyle ! Que t’est-il arrivé ? m’écrié-je, en l’enlaçant pour l’empêcher de tomber, tout en observant son visage, vraiment pas beau à voir.

Je l’aide à entrer en le soutenant, pousse son sac dans l’entrée avec mon pied, referme la porte.

– Salle de bains, gronde-t-il.

– Par là...

Je le guide, l’aide à accéder à la pièce.

– Où es-tu blessé ?

– Au-dessus de l’omoplate... Une balle...

Je regarde son dos...

Putain... Il a du sang partout...

– Tiens-toi au lavabo, je vais chercher une chaise et de quoi te soigner.

J’ai une trousse de premiers secours dans ma chambre.

Il s’exécute et je m’éclipse, le temps d’aller récupérer le tout. Je fais au plus vite mais j’ai peur, en rentrant dans la salle de bains, de le retrouver au sol. Il n’en est rien, il est encore debout, il a retiré sa casquette et j’ai un sursaut de surprise en découvrant l’ampleur des dégâts.

– Mon Dieu, Kyle, qui t’a fait ça ?!

Nos yeux se croisent tandis que j’installe la chaise derrière lui et pose une main sur son épaule, de l’autre côté, pour l’inciter à s’asseoir.

– J’en sais rien, grimace-t-il.

– Tu n’en as pas une petite idée ?

– Non !

OK...

Comme à son habitude, il n’est pas expressif, mais je lui pardonne. Si j’en crois ses sourcils froncés et les expressions de son visage, il souffre.

Il retire une manche de son blouson.

– Aide-moi, s’il te plaît...

J’empoigne le cuir, percé d’un trou au niveau de l’impact de balle et poisseux de sang, le décolle doucement de son tee-shirt, lui-même adhérent à la peau. Je l’aide ensuite à retirer son tee-shirt, avec délicatesse pour ne pas faire saigner la blessure.

– Tu ne portes pas de gilet pare-balles ?

Malgré mes efforts, la porte d’entrée de la balle se remet à saigner.

– Pour ce genre d’opération, non, mais à l’avenir j’en mettrai ! Nom de Dieu de bordel de merde, gronde-t-il, les dents serrées, alors que j’écarte les berges de la plaie pour mettre en évidence la balle.

– Elle n’est pas loin, je devrais pouvoir l’extraire. Tu veux un morceau de bois pour mordre dedans ? Ça risque de piquer un peu ?

Quand je dis « piquer », je suis gentille. Il va douiller sa mère.

– Heureusement que tu as des muscles en béton armé, ironisé-je, face à son manque de réaction, légitime, et pour tromper ma nervosité, parce que

j'avoue que je n'en mène pas large. Je suppose que tu ne veux pas aller à l'hôpital ?

– Non ! Tu vas t'en charger, Angèle. Tu sais faire, non ?

– En théorie !

– Comment ça en théorie ?

– J'ai pris des cours du soir l'année dernière en vue d'obtenir une équivalence pour intégrer la cinquième année de médecine, mais j'ai été obligée d'arrêter.

– Pourquoi ?

Parce que mon père a commencé à faire le con et que j'avais besoin d'argent !

Nos regards se croisent à nouveau dans le miroir, la compassion envahissant le sien. Peut-être que s'intéresser à moi lui fait oublier sa douleur. Quand bien même, je ne veux pas m'étendre sur le sujet ni qu'il ait pitié de moi.

– C'est une longue histoire ! Le problème, c'est que...

Je regarde ma montre.

– Tu dois partir bosser ?

– Oui, mais j'ai encore un peu de temps... Et je...

Il saisit mon poignet entre ses doigts.

– Aide-moi, s'il te plaît...

– Pourquoi je ferais ça vu la façon dont tu ne cesses de me traiter ?

– C'était dans ton intérêt et tu es bien conne de ne pas le comprendre ! assène-t-il, n'ayant visiblement rien perdu de son mordant.

OK...

– Tu sais quoi... répliqué-je, piquée au vif, démerde-toi ! Tu peux rester ici, j'en ai rien à foutre !

Il me retient alors que je lui tourne le dos.

– Pardon... Je ne voulais pas dire ça...

Nous nous dévisageons. Intensément.

– S’il te plaît... murmure-t-il, le regard sombre. Je te donnerai du fric !

Hein ?

– Combien ? ne puis-je m’empêcher de questionner.

– Cinquante mille !

– Pardon ?

– Tu as bien entendu. Cinquante mille euros ! Tu m’enlèves cette balle, tu acceptes de devenir mon infirmière personnelle et tu auras ton argent. J’ai besoin de toi, Angèle !

J’ai un rire nerveux.

– Pourquoi tu ris ? ronchonne-t-il, les sourcils froncés.

– Pour rien...

Il resserre sa prise autour de mon poignet.

– Dis-le-moi ! Si ça me concerne, j’aimerais être au courant !

– Si tu y tiens...

– J’y tiens...

– Je me suis fait la promesse que si je te trouvais agonisant sur mon paillason, je te laisserais crever...

– Charmant ! Et maintenant ?

– Je ne sais pas, Kyle...

Ses iris fouillent les miens.

– Je sais que tu as besoin d’argent, Angèle. Et je sais aussi ce que tu es obligée de faire pour en gagner davantage. Je t’offre une porte de sortie. Cinquante mille euros et même plus si tu restes avec moi.

- Comment es-tu au courant ?
- Je le sais, c'est tout !

D'accord...

- J'ai besoin de toi... implore-t-il. Et j'ai besoin de toi maintenant.

Bon sang, j'attends depuis des mois que de tels mots sortent de sa bouche, mais je ne les imaginai pas dans de telles circonstances. Pourtant, sa proposition est tentante, mais pas sans contreparties.

- Tu as décidé ça quand ?
- À l'instant. Je n'ai pas d'autres solutions que toi...

Je dois l'aider, je n'ai pas le choix ; je ne peux pas le laisser dans cet état.

- OK, mais j'exige une chose...

Un léger sourire ourle ses lèvres.

- Accepté !
- Comment peux-tu accepter ? Tu ignores ce que je vais te demander...
- Je m'en fiche, c'est oui !

Très bien...

- Je veux tout savoir, Kyle. Tout, depuis le début !
- C'est OK !
- T'es d'accord ? m'étonné-je.
- Puisque je te le dis ! Maintenant, appelle ton hôpital, dis que tu prends un congé et retire-moi cette saloperie de balle qui me fait un mal de chien !
- OK, je reviens, bouge pas...
- Je ne bouge pas, Angèle, mais dépêche-toi ou tu vas devoir officier sur un mec évanoui !
- Et ne pas te voir tourner de l'œil, ce serait dommage ! Je me dépêche, réponds-je, face à son regard furibond.

Lorsque je reviens, après avoir prévenu ma cheffe que je prenais un congé sans solde pour m'occuper de mon père malade – pardon, papa – sans date de reprise, je trouve Kyle le bras sur le lavabo, la tête dans le coude. J'ai pris la bonne décision. Je ne sais pas de quoi sera fait demain, je ne sais même pas s'il projette d'être avec moi ou non, ou s'il a juste besoin d'une infirmière et de m'avoir sous la main, mais je ne pouvais pas le laisser tomber alors qu'il a besoin de moi ; j'en étais incapable. Il a raison, ma vocation est d'aider les gens.

Je pose ma main sur son épaule.

– Ça va ?

Il lève vers moi ses magnifiques yeux bleu azuréen.

– Ça va aller...

– T'es prêt ?

– Oui, Angèle, vas-y ! bougonne-t-il. Arrête de tergiverser !

– Si tu m'engueules, tu te débrouilles sans moi !

Il pousse un profond soupir mais n'en garde pas moins ses iris furibonds.

– Je ne le ferai plus !

– Promis ?

– Angèle ! s'énerve-t-il.

– OK, je m'y mets !

Un peu fébrile, j'ouvre la mallette de secours et fouille à l'intérieur pour trouver ce dont j'ai besoin. Compresse, gants de chirurgien, pince, bouteille d'antiseptique. Je mets les gants, badigeonne les extrémités de mon ustensile avec le produit, directement dans la baignoire, puis m'approche de l'épaule de Kyle. Je prends une grande inspiration, me baisse et plonge les embouts pointus dans la blessure en les maintenant écartés avec mes doigts. Ignorant les grondements de souffrance de Kyle, tout comme ses mains crispées sur le rebord du lavabo, je les enfonce et fouille la plaie jusqu'à sentir la balle, bloquée par sa musculature en béton armé, juste au-dessus de l'omoplate ; il a eu de la chance, un centimètre en

dessous et elle était pulvérisée. Je referme les mâchoires de l'instrument dessus, la ressorts délicatement, emportant avec moi un flot de sang que j'éponge aussitôt avec plusieurs compresses.

Je m'empare de l'antiseptique, soulève les compresses.

– Attention, ça va piquer...

Kyle émet un gémissement entre ses dents serrées, mais tient bon lorsque je vide une bonne moitié du produit sur la plaie pour l'assainir.

Je pose à nouveau ma main sur son épaule, la presse.

– C'est bien, soldat, encore un peu de courage, je vais recoudre.

Tout en maintenant fortement d'une main les compresses appuyées sur la blessure, je m'empare du kit de suture, basique, mais qui fera l'affaire. Je soulève les compresses imbibées de sang, les remplace par d'autres en vérifiant qu'aucun fil n'est entré dans la plaie. Après quelques minutes de compression, le saignement s'amointrit. J'en profite pour ouvrir la pochette à suture, prendre le fil, une pince à épiler, un clamp. Je suis concentrée. Mon cœur bat la chamade. Je saisis l'une des berges de la plaie, plante l'aiguille dedans, traverse la béance et pique l'autre berge pour ensuite faire un nœud de chirurgien bien serré.

Je lève les yeux pour observer le visage de Kyle dans le miroir. Les traits crispés, les paupières closes, il respire fort par le nez pour combattre la douleur. Je reprends mon ouvrage.

Au point suivant, son dos se crispe.

Je fais au plus vite pour abrégier ses souffrances et lorsque j'ai fini, je nettoie méticuleusement les coulures de sang et tamponne d'éosine.

– Ça va ? réitéré-je.

Il inspire profondément, passe la main sur ses joues, son menton, soudain pâle comme un linge.

– Ouais ! Tu as fini ?

– Je mets un pansement, un bandage et, oui, ce sera fini.

Après avoir positionné ledit pansement sur la blessure, je déroule une grande bande autour de son buste puis j’englobe l’épaule pour qu’elle soit maintenue et empêcher les mouvements douloureux. Je fixe avec du sparadrap.

Voilà !

J’ai fait au mieux...

– Tu as mal ?

– Ça peut aller...

Il prend sur lui, mais visiblement, il est à bout.

– Tu veux que je nettoie ton visage ?

Il se tourne sur sa chaise en maintenant son bras avec sa main valide, lève vers moi son visage tout abîmé.

– Je t’en prie...

Je m’empare de compresses, de la bouteille de Biseptine et entreprends de tamponner ses blessures pour enlever le sang qui a séché. Je mets du temps. Chaque seconde écoulée me le rend plus précieux. Il s’en remet totalement à moi et j’en suis émue. Tout en nettoyant son visage, en passant sur sa lèvre inférieure éclatée qui a commencé à enfler, sa pommette gauche, son arcade, je me repais de ses traits magnifiques, malgré les blessures. Elles le rendent plus humain, plus... fragile peut-être aussi, et de cela aussi je m’émeus.

– Il t’a pas loupé...

Il ouvre les yeux, me dévisage ardemment.

– Moi non plus, je l’ai pas loupé !

– Tu l’as tué ?

– Oui !

Mon cœur fait un bond dans ma poitrine face à son aveu.

Je ne sais quoi dire, ni quoi en penser.

– C’était de la légitime défense, Angèle.

J’acquiesce de la tête, la gorge serrée.

– C’était lui ou moi, tu comprends ?

Ses yeux fouillent les miens à la recherche d’une absolution que je suis prête à lui donner.

– Oui, je comprends...

Je comprends qu’il n’a pas eu le choix s’il voulait vivre.

– Dis-moi que je ne te fais pas horreur...

– Tu ne me fais pas horreur, Kyle...

Il glisse sa main sur ma taille, me rapproche de lui.

Perdue dans la complexité et l’attraction de ses iris, mon souffle s’altère.

– Alors... embrasse-moi...

Sa voix, éraillée, me transporte.

Je ne désire plus qu’une chose, là, tout de suite. Peu importe ce qu’il a fait, peu important les décisions qu’il a été forcé de prendre pour ne pas mourir, je veux retrouver la chaleur de ses bras et le goût de ses lèvres.

– J’ai peur de te faire mal...
– Tu ne me feras pas mal, Angèle, bien au contraire, toi seule es capable de me guérir...

Oh, oui, je te guérirai, je ne demande que ça ; je te guérirai de toutes tes blessures...

Mon cœur étreint d’une émotion sans pareille, doucement, tout doucement pour ne pas le faire souffrir, je pose avec délicatesse mes paumes autour de son visage et embrasse ses lèvres. Doucement. Tout doucement. Avec délicatesse. J’embrasse ses lèvres, ses pommettes, ses paupières, ses arcades sourcilières, partout où les coups l’ont meurtri. Savoir qu’il a mal, *qu’on lui a fait du mal*, que quelqu’un a cherché à le tuer me fait mal en retour. À tel point qu’une larme glisse sur ma joue, jusqu’à la sienne.

Il s’en rend compte, m’écarte de lui.

– Eh... Ne pleure pas pour moi, ma belle, je ne le mérite pas.

J’embrasse ses lèvres une nouvelle fois.

Tendrement.

Le cœur douloureux qu’il se sente indigne d’être aimé.

– Si, tu le mérites...
– Tu sais ce que je suis...
– Et alors ? Tu exécutes des ordres, non ? Ce n’est pas toi qui décides de donner la mort à ces personnes, je me trompe ?
– Non, tu ne te trompes pas, mais le fait est là, je suis un tueur, Angèle, un putain de tueur, assène-t-il, la voix rauque.
– Peut-être, mais je m’en fous !

Il soupire, se remet debout et je ne peux que le regarder faire, triste que notre moment de complicité et de tendresse soit déjà terminé. J’aurais voulu plus. Beaucoup plus...

– Je dois rentrer chez moi. Tu m’accompagnes ?

Hein ?

Alors là, j’en reviens pas !

– Si tu veux... réponds-je.

Est-ce à dire qu’il me laissera dorénavant m’occuper de lui ?

C’est bien ce qu’il a laissé entendre, non ? Qu’il me paierait pour que je prenne soin de lui...

– Tu veux que je t’aide ? demandé-je alors qu’il passe devant moi.

– Non, ça va aller ! Prends mon blouson, il y a mon portable dans la poche intérieure. Mets le tee-shirt à la poubelle, s’il te plaît.

J’obéis, il a dit « s’il te plaît », saisis le cuir, lance le tee-shirt dans le lavabo – je le jetterai plus tard – et le suis.

Nous traversons l’appartement.

Il récupère son sac près de la porte, attend que j’ouvre pour sortir sur le palier. Il sort ses clés de la poche avant de son jeans, ouvre son propre appartement tandis que je referme le mien, le verrouille. C’est tout de même pratique d’habiter sur le même palier... Nous pénétrons dans son antre. Je referme ensuite sa porte derrière nous, actionne le verrou, lui emboîte le pas jusque dans une pièce qui s’avère être son bureau. Une très belle pièce, très joliment meublée.

– Nous sommes en sécurité, ici ? m’enquiers-je.

Parce que honnêtement, j’apprécierais moyennement de me retrouver au centre d’une fusillade.

– Oui ! Mes... « employeurs » avaient placé des caméras, je me suis arrangé pour les shunter et diffuser mes propres images. Ils ne te verront pas, Angèle. Ils ignoreront ton existence et ce que tu fais pour moi. Nous

sommes totalement libres de faire ce que nous voulons, et j'ai des armes pour nous défendre, un véritable arsenal. Et la porte est blindée. Mes propres caméras me permettent de voir le palier, tu le sais, personne n'est en capacité d'entrer dans l'appartement. Nous n'avons rien à craindre.

– Et s'ils ont les clés ?

– Bonne question ! J'irai fermer les verrous intérieurs, mais honnêtement, je doute que ce soit eux qui aient cherché à m'éliminer !

Il laisse tomber son sac à l'entrée, va s'installer devant son ordinateur, me fait signe de venir vers lui et s'empare de la souris.

Son écran s'illumine.

– Tu as un RIB sur toi ?

Non... Il va vraiment le faire ?

Je n'ose le croire... S'il me donne cet argent, il me sort de la mouise financière dans laquelle je suis enlisée depuis de longs mois, mais ça va trop vite, je ne sais pas si je suis prête à faire ce qu'il me demande, même si mon cœur frémit pour lui et même s'il m'a demandé, tout à l'heure, de l'embrasser.

– Je ne sais pas si je peux accepter, Kyle, c'est beaucoup trop.

– Non, ce n'est pas trop compte tenu de ce que tu seras amenée à faire pour moi, crois-moi.

– Justement, j'aimerais que l'on discute. Tu as promis de tout m'expliquer.

– Tu as raison, viens ! lâche-t-il en se mettant debout.

Une grimace lui échappe.

– Tu es sûr que ça va ?

Il me sourit. D'un sourire un peu triste qui me fend le cœur. J'aimerais tellement lui faire perdre cette souffrance latente qu'il a dans le regard,

– Je suis dur au mal, Angèle. Ce n'est pas un petit bobo de rien du tout qui va m'atteindre. J'en ai vu d'autres.

– Tu devrais peut-être prendre des antidouleurs, non ?

– Je me suis déjà médiqué, je ne ressens presque rien, j'en prendrai demain.

Il me tend la main et mon cœur se serre.

– Viens, dit-il à nouveau.

– Où m'emmènes-tu ?

– Dans ma chambre...

Ses prunelles happent les miennes, me dévorent.

– Je ne te ferai aucun mal, Angèle, se croit-il obligé d'ajouter face à ma retenue.

Alors que ce n'est pas la peur qui me retient, non, j'ai juste du mal à croire que c'est réel. Du mal à réaliser que je suis dans son appartement, avec lui, et qu'il m'emmène dans sa chambre, alors que je m'étais fait une raison, qu'il ne soit jamais à moi.

– Je sais. Je n'ai pas peur de toi...

C'est toujours très paradoxal. Je pourrais avoir peur et me méfier de lui après ce qu'il s'est passé entre nous et depuis que je sais qui il est, mais ce n'est pas le cas. Je lui fais une confiance aveugle et je suis persuadée que si un jour j'étais en danger, il me sauverait. J'ignore pourquoi je le sais, mais je le sais.

Il me répond d'un sourire. D'un sourire merveilleux qui achève de me faire fondre. Je retrouve la chaleur de son regard, la tendresse dont il avait fait montre à mon encontre à plusieurs reprises cette nuit-là... La nuit où tout a basculé. La nuit où ma vie entière a basculé et a pris un tournant décisif.

Je glisse mes doigts contre les siens et me laisse emmener. Jusqu'à la porte d'entrée dont il ferme les verrous intérieurs – celui du bas puis celui du haut –, puis jusqu'à son lit. Là, il quitte ma main, fouille dans la poche intérieure de son blouson toujours sur mon bras. Je le regarde consulter son écran, manifestement inquiet.

– Tout va bien ?

Mon cœur se serre qu'il demeure en danger, bien qu'il ait tué son assaillant. Ou ses assaillants, je l'ignore. Peut-être s'est-il battu contre plusieurs...

– Tout va bien, pas d'inquiétude !

Il pose son téléphone sur la table de chevet, retire ses chaussures, ses chaussettes, et quand il s'attaque aux boutons de son jeans, je stoppe son geste d'une main tout en déposant son cuir sur le lit de l'autre.

– Laisse, je vais t'aider...

Il me laisse le champ libre. Son ventre tremble lorsque mes doigts effleurent sa peau. Sa peau si douce que j'ai rêvé des nuits entières de toucher à nouveau. Je défais les boutons, un à un, le souffle un peu court, là encore profondément émue. J'ai les yeux baissés sur ma tâche, mais je sens son regard sur moi. Un regard dans lequel je me perds en descendant son jeans sur ses cuisses et en me baissant pour le lui retirer. Je le pose au sol, à côté de ses pieds. Des pieds parfaits. Je ne suis pas fétichiste des pieds, mais les siens, j'ai envie de les embrasser. J'ai envie d'embrasser chaque infime partie de son corps, j'ai envie de le goûter, de le redécouvrir, plus passionnément encore que l'autre nuit.

Il glisse sa main sur ma joue, me relève vers lui d'une petite pression.

Nos regards n'en peuvent plus de se dévorer, de se désirer, de se posséder. C'est fort. Puissant. Émotionnellement puissant... Presque indescriptible. Mais parfait... Ce moment est tout simplement parfait. Même si nous ne nous unissons pas ce soir, il est d'une telle intensité que

mon cœur est sur le point d'imploser. Je pose ma main sur la sienne, y appuie ma joue et ferme les yeux.

Je m'abandonne.

Je suis à lui...

Et quand je perçois ses lèvres sur les miennes, son doux baiser, je frémis tout entière. Davantage encore en percevant la chaleur de sa joue contre la mienne, son souffle dans mon cou, sa bouche près de mon oreille.

– Merci...

Il n'y a pas à dire, il sait faire monter la température dans le corps d'une femme ; je ne suis pas loin de la combustion spontanée. Pourtant, il n'y a rien de sexuel. Mais c'est encore meilleur, parce qu'il y a un petit truc en plus et de la passion partagée si j'en crois le feu de ses iris ; de l'attente, de l'espoir... De la douceur, et beaucoup d'émotion.

– Je t'en prie, avec plaisir...

Un sourire lui échappe.

Un sourire qui, pour la première fois depuis que je le connais, atteint son regard.

– J'aime ce mot dans ta bouche. Il me fait bander...

Ou comment passer du platonique à la plus cuisante des tentations.

Je baisse les yeux, admire la bosse déformant son boxer. Une bosse plus qu'attirante. Une bosse qui me donne envie de le toucher, là, de retrouver son goût, sa douceur, sa raideur... Mais ce ne serait pas raisonnable. Bien que... N'est-ce pas le bon moyen de lui faire oublier ce qu'il vient de vivre et de le reconnecter avec la vie ?

Je m'approche de lui, glisse mes doigts dans la ceinture de son boxer, libère son sexe tendu et descends le vêtement sur ses cuisses, révélant sa

taille dont le V me rend aussitôt folle de désir. C'est incroyable à quel point il est bien foutu ; ses abdos sont en béton armé, ses cuisses puissantes...

Je lui retire son boxer, le pousse ensuite doucement pour qu'il s'assoie sur le lit.

– Je croyais que tu voulais parler, murmure-t-il en me voyant me mettre à genoux.

– Tu n'en as pas envie ?

Il me dévisage avec intensité.

– Si, Angèle, j'en ai envie, à en crever...

– Alors tais-toi et profite !

Il émet un grognement sourd lorsque je glisse mes lèvres autour de son gland pour ensuite le prendre en entier dans ma bouche.

– Oh, putain...

Ses mots, sa voix rauque, les contractions de ses abdominaux, son abandon me transcendent. Sans cesser une seule seconde de l'admirer, je le suce ardemment, me délectant de sa saveur, de son regard fiévreux empli de désir, des gémissements de volupté qui s'échappent de ses lèvres.

Il retient mon visage en posant sa main sur ma joue.

– Viens sur moi, ordonne-t-il.

Je laisse son sexe m'échapper après une dernière succion dont je me délecte, perdue dans son regard incandescent.

– Ce ne serait pas raisonnable, Kyle.

– Je m'en fous, viens ! Déshabille-toi !

Son ordre claque et je retrouve l'homme dominant qu'il ne cesse jamais d'être, même blessé. Et, bon Dieu, comme j'aime cette facette de lui, elle me fait mouiller comme pas possible. J'aime qu'il me domine, qu'il me

dompte, qu'il me provoque. J'aime me battre avec lui, dans un lit ou en dehors d'un lit... J'aime celle que je suis avec lui, celle qu'il révèle en moi... J'aime vivre dangereusement et j'aime ce savant mélange d'appréhension et d'excitation qu'il distille.

En deux secondes, je me mets nue, sous son regard de braise.

Il tend la main de son bras valide, caresse l'intérieur de ma cuisse.

– Tu n'auras pas mal ? m'alarmé-je, un reste de conscience professionnelle me titillant l'esprit.

– C'est dans le dos que j'ai pris une balle, Angèle, pas dans la bite !

Quel con !

– Peut-être, mais tu as perdu beaucoup de sang.

– Si je m'évanouis, tu me feras du bouche-à-bouche.

– Tu as réponse à tout !

– Toujours ! Maintenant, baise-moi !

– C'est si gentiment demandé ! Mais j'avoue que mon excitation est un peu retombée.

Il me dévisage ardemment et après quelques secondes, ordonne à nouveau :

– Approche !

Je m'exécute et quand il glisse les doigts le long de ma fente déjà trempée, j'oublie tout. Il m'a déjà fait jouir de cette manière, plusieurs fois, durant *notre* nuit, et j'adore. J'adore qu'il me touche, j'adore qu'il y prenne du plaisir, j'adore ce qu'il me fait ressentir.

Le plaisir augmente la tension dans mon bas-ventre, me donne, au fil des minutes pendant lesquelles il me torture avec ses doigts, les faisant aller et venir dans mon tunnel, atrocement envie de lui. Et il s'y prend si bien que mon sexe réclame le sien. Maintenant ! Me sentant au bord du gouffre et prête à me laisser engloutir par la vague du plaisir, il m'attire à lui d'une

main sur ma hanche, son désir palpable, nos souffles aussi altérés l'un que l'autre.

Nos yeux ne se quittent plus.

Ils se possèdent, fusionnent, communiquent.

– Tu prends un contraceptif ? demande-t-il soudain, la voix grave.

– Oui...

Je pourrais lui demander pourquoi il n'en avait rien à faire la dernière fois, mais je connais la réponse, alors je me tais.

– Tu es clean ?

– Oui, j'ai fait un test VIH après ma rupture avec William... Et toi ?

– Je ne baise jamais sans capote, sauf avec toi, l'autre nuit.

Ben... puisqu'il évoque lui-même le sujet...

– Pourquoi l'avoir fait ?

– Tu veux vraiment parler de cette nuit-là ?

– Pas franchement...

– Moi non plus. Assez parlé, viens !

Je l'enjambe, l'envie mordante de le sentir en moi, à l'intérieur de moi, devenant irréprensible, malgré notre discussion. Il redresse sa hampe gonflée de désir et, millimètre après millimètre, je la fais entrer dans mon corps, avec un gémissement de volupté auquel il répond, sa main crispée sur ma peau. Ses paupières s'ouvrent démesurément lorsque je le prends en entier. Mon souffle, comme le sien, se bloque. Je n'ai jamais rien ressenti de pareil, et je crois que lui non plus. C'est beau, fort, passionnel, transcendant. D'une incroyable intensité. Et quand je commence à bouger, la folie sensuelle s'emparant de nous, nous crions à l'unisson de plaisir, yeux dans les yeux, front contre front, jusqu'à la libération ultime.

Nous restons emboîtés, serrés l'un contre l'autre pendant de longues minutes, même après que le sexe de Kyle est sorti de mon tunnel, emportant

avec lui le fruit de notre jouissance. Son corps contre le mien, son bras dans mon dos, sa main sur ma nuque, son visage dans mon cou me comblent et pour rien au monde, à cet instant, je ne céderais ma place. Je suis bien... Je crois n'avoir jamais été aussi bien. Hormis pendant notre nuit... Je ne sais pas si Kyle est fait pour moi, s'il est l'homme qu'il me faut, mais là, tout de suite, j'en suis persuadée et mon cœur se gonfle de quelque chose que je sais être de l'attachement. Plus je le laisse me posséder, le possédant en retour, plus je m'attache à lui. J'en avais déjà conscience, là, j'en suis persuadée.

J'ai tellement envie d'y croire, pourtant je prends des risques de m'attacher à un homme comme lui ; une partie de moi, la raisonnable, doute continuellement, tandis que l'autre se laisse séduire, encore et encore.

À l'abri de ses bras, dans sa chaleur, je me prends à rêver de l'avoir tout à moi, qu'il s'attache à moi et tombe amoureux de moi. Je rêve de le guérir de ses démons intérieurs, quels qu'ils soient – on l'a quand même fait passer pour mort, ce n'est pas rien – et de lui apporter tellement qu'il ne pourra plus se passer de moi.

Oui, je veux prendre soin de lui et en plus, il me paiera pour ça, n'est-ce pas fabuleux...

Lorsque mon souffle est revenu à la normale, je prends un peu de distance, caresse son visage tuméfié.

– Ça va ? Tu n'as pas eu trop mal ?

Il m'adresse son regard de séducteur assorti d'un sourire en coin qui le rend encore plus irrésistible et je fonds.

– Non, je n'ai pas eu mal, c'était parfait... Si parfait que je veux recommencer ! Tout de suite...

Bon sang, c'est vrai !

Je sens son sexe, sous le mien, reprendre de la vigueur. Il a vraiment une résistance hors du commun ! Normal avec la musculature impressionnante qu'il se trimbale.

Je repousse son bras qui m'emprisonne, descends de ses genoux.

– Pas question ! Nous avons à parler ! Couche-toi. Je vais prendre une douche et je te rejoins.

Je fais quelques pas, me retourne.

– Tu veux venir avec moi ? J'ai l'habitude de laver des handicapés.

Il se lève d'un bond, gronde.

– Tu vas voir ce qu'il va te faire le handicapé !

Je pousse un petit cri et me sauve en courant, mais il me rattrape dans le couloir, me plaque contre le mur, me soulève d'un bras et m'empale. Brutalement. Si brutalement que je crie... De plaisir... Je crie, mais le laisse me baiser sauvagement, parce que c'est ce que j'aime. Ce que nous aimons tous les deux et il le sait ; nous sommes deux écorchés vifs qui fonctionnent à l'adrénaline... Plus c'est fort et bestial, plus nous aimons. Il nous fait décoller en moins de deux et c'est ensemble cette fois-ci que nous atteignons les cimes du plaisir. Un plaisir qui nous laisse groggy et à bout de souffle. Kyle me repose les pieds au sol, appuie son front contre le mien et me dévisage avec gravité. Je ne peux m'empêcher de caresser encore son si beau visage abîmé.

Que font-ils de lui, bon sang...

Son regard fait chavirer mon cœur. Je voudrais le rassurer, lui dire qu'il n'est plus seul, que je suis là, mais je n'en fais rien. Je ne peux pas parler de sentiments, c'est trop tôt, je ne sais même pas s'il veut de moi réellement et durablement. Il aime me baiser, c'est évident, nous sommes deux insatiables, deux accros au corps de l'autre, mais il en est toujours ainsi au

début d'une relation... On se plaît, on s'attire, on couche un peu, beaucoup, passionnément. Viennent ensuite les sentiments... Ou pas...

Je me contente d'un :

– Ça va ?

Parce que je ne sais pas quoi dire d'autre pour lui prouver mon intérêt et que je tiens à lui.

– Maintenant, oui ! gronde-t-il en se saisissant de mes doigts et en embrassant les extrémités. J'ai hâte de voir ce que tes petites mains vont faire pour moi, susurre-t-il à mon oreille.

– Plein de choses très agréables, réponds-je de la même façon.

Il capture mes iris.

– Tu me provoques ?

Il peut me faire ses yeux de tueur, je n'ai pas peur.

Pourtant, malgré ma volonté, mon cœur marque un petit temps d'arrêt.

– Pourquoi pas ? Qu'est-ce qui m'en empêche ?

– Rien, tu as raison. Bien au contraire, provoque-moi, j'adore... Allez, viens, on va prendre un bain.

Je porte une main à mon front.

– À vos ordres, mon adjudant !

Il rit, me claque une fesse.

Je ne sais pas s'il est détendu parce que nous venons de faire l'amour, mais le fait est et je ne vais pas m'en plaindre. Je me sens à l'aise avec lui, j'ai le sentiment que nous avons franchi un cap. Peut-être parce que j'ai accepté de l'aider. Mon corps se tend à la pensée que nous allons faire

équipe. Je vais devenir son infirmière personnelle, folle que je suis ! Son assurance-vie en quelque sorte...

Bon sang, il vaut mieux que je ne me pose pas trop de questions, ou je me sauve en courant.

Je le précède jusqu'à la salle de bains, immense, moderne et très belle, comme l'ensemble de son appartement, où sont installées baignoire et douche. J'ignore qui s'est chargé de l'agencement de son intérieur mais il est remarquable et, encore une fois, j'étais loin d'imaginer que ce genre d'appartement existait dans mon bâtiment. La terrasse, également, que je n'ai fait qu'apercevoir, semble accueillante avec ses banquettes et son chauffage de terrasse. Le temps ces derniers jours n'est pas folichon, mais je me promets de sortir apprécier la vue sur les toits de Paris.

Si ce lieu devient le mien pour les prochains jours, ou prochaines semaines, je signe tout de suite, mais à la vérité, je n'ai encore rien décidé. Je suis tentée, évidemment, mais pas sans garanties et pas sans savoir dans quoi je m'engage. Il paraît tellement détendu que je crois ce qu'il m'a affirmé : nous sommes en sécurité.

Je reporte mon attention sur Kyle, occupé à ouvrir le robinet de la baignoire. J'admire son corps parfait, son dos musclé, ses fesses rebondies. Si ce corps est à moi pour les jours ou semaines qui suivent, mmm... là aussi je signe tout de suite. Et je ne vois pas pourquoi il ne le serait pas vu ce qu'il vient de se passer entre nous. Bon, j'avoue que ça pèse dans la balance ! En plus de l'argent, bien sûr, qui me sortirait de la panade. Je peux le faire ! Il m'attire, il me plaît, infiniment, j'aime baiser avec lui... Que demander de plus... D'autant plus que... Punaise, il se retourne et le côté face est encore plus... tentant...

Je bave.

– Angèle ?!

Je vire les idées classées X de mon cerveau, rougis légèrement d'avoir été prise en flagrant délit de matage mais comment m'en empêcher alors

qu'il expose sa nudité ? D'autant plus que vu l'expression ironique de son visage, je le soupçonne de savoir très exactement ce qui se passe dans ma tête.

– Mmm ?

Il grimpe dans la baignoire, me tend la main.

– Viens...

J'adore quand il dit ça, ça m'excite ; comme lui, visiblement, lorsque je prononce certains mots. Celui-ci laisse augurer un moment pendant lequel il sera tout à moi. Mon cœur n'en peut plus de tambouriner dans ma poitrine, comme toujours lorsque je suis en sa présence. Il pulse fort, excité, mais avec une petite pointe d'appréhension. Que je chasse pour saisir sa main et entrer dans l'eau avec lui.

Il s'assoit, me fait m'installer contre lui.

– Tu feras attention à ne pas mouiller ton pansement...

Je perçois un petit rire qui me fait tourner la tête.

– Oui, maman !

Je fronce les sourcils pour lui montrer ma désapprobation.

Dans quoi je m'embarque, bon sang !

Je doute que Kyle soit un blessé facile à gérer.

– Je ne plaisante pas, Kyle, il ne faut pas mouiller ta blessure ou elle pourrait s'infecter, insisté-je. Ce n'est pas ce que tu souhaites !

– J'ai des pansements spéciaux, la prochaine fois, nous les utiliserons.

– Pourquoi pas maintenant ? Dis-moi où ils sont, je vais les chercher.

Il passe ses bras autour de moi, me serre contre lui.

– Une prochaine fois, réitère-t-il. Je ne veux pas que tu bouges, je te veux contre moi, comme ça... ajoute-t-il en se positionnant le dos contre le rebord, m’entraînant dans le mouvement.

Il me serre davantage contre lui, ferme les paupières, s’abandonne.

Je devrais lui donner de l’arnica pour ses coups au visage, j’en ai chez moi, j’irai en chercher plus tard.

Je ferme moi aussi les paupières ; ces derniers évènements, le stress, ainsi que nos ébats m’ont épuisée, alors que j’ai dormi une bonne partie de la journée pour récupérer de ma nuit de garde. Je caresse ses avant-bras serrés autour de moi, prends une grande inspiration, me lance :

– Tu veux bien me dire ce qu’il se passe, Kyle ? Et comment tu en es arrivé là ?

Il soupire, se redresse et me guide pour me positionner face à lui, proche de lui, mes jambes sur les siennes, cuisses contre cuisses. Il m’attire à lui, referme ses bras sur moi. Je me perds aussitôt dans ses prunelles transparentes, couleur mer du Sud. Et là, il me raconte tout, sans que je l’interrompe une seule fois. Son enfance de gamin livré à lui-même, son premier gang, les *hackings*, les casses, celui qui a mal tourné dans l’entrepôt de produits pharmaceutiques. Puis le « blockhaus », comme il l’appelle, l’entraînement, les coups, les brimades, Z, le test, la nouvelle identité, ce que la cellule l’oblige à faire pour gagner son droit à la vie ; ce chantage monstrueux, à mon sens ! Mais il est vrai également que grâce à ce pacte, il ne pourrait pas dans une prison. Je ne dis rien, mais mon cœur se serre davantage au fil de sa narration. Ils en ont fait une bête à tuer ! Ils se servent de lui en échange de sa vie ! Je ne pensais pas qu’une telle chose pouvait exister, j’étais loin d’imaginer que l’État français utilisait de tels procédés. Mais en même temps, ce n’est pas si différent des mecs enrôlés dans la Légion qui, pour certains, sont des meurtriers. Des types pires que Kyle, qui n’a fait que se défendre et qui, au fond, n’est pas mauvais. Mais il a tué des gars du GIGN, ça, c’est sûr ! Il n’aurait pas dû ! Mais en même temps, il

avait vu tomber ses potes, c'était de la légitime défense... Sauf qu'ils étaient en train de piquer des trucs... Ça non plus, ça ne se fait pas...

Lorsque j'apprends que deux types ont voulu le tuer, je frémis.

– Tu penses réellement que ce n'est pas Z qui a voulu te faire assassiner ?

– Je ne pense pas, répond-il après quelques secondes de silence. Je ne dis pas qu'il n'en est pas capable – s'il doit m'éliminer, il le ferait sans aucun état d'âme –, mais ça colle pas... Je réussis toutes mes missions, il est satisfait, et j'ai vérifié, il ne m'a envoyé aucun message. S'il a commandité l'agression et sait que je m'en suis tiré, il aurait déjà débarqué pour finir le travail.

– Sauf s'il veut te faire croire qu'il n'est pas impliqué...

– Ouais, tout est possible.

– Tu es vraiment sûr que nous sommes à l'abri ici ?

– Oui, ne t'inquiète pas ! Et je t'ai parlé de mon arsenal. J'ai de quoi me défendre.

Ses yeux s'illuminent à cette évocation. L'arsenal en question doit valoir le détour...

– Tu me montreras ?

– Ma bite ? C'est quand tu veux... plaisante-t-il, le regard pétillant.

Je le découvre provocateur, caustique et j'adore ces différentes facettes de sa personnalité.

– T'es con ! Je parle de ton arsenal !

– Si tu veux... Tu n'as pas peur ?

– Je ne crois pas... Je suis en danger ?

– Oui, Angèle... Aussi longtemps que tu resteras avec moi. Mais je veillerai à ce qu'il ne t'arrive rien.

– Et ensuite ?

– Quoi, ensuite ?

– Qu'est-ce que je deviens, après ? Le jour où tu n'auras plus besoin de moi ?

Il caresse ma joue ; sa tendresse me fait fondre.

– Je t’interdis de t’attacher à moi, Angèle...

J’ouvre de grands yeux.

Je ne m’attendais pas à ce qu’il soit encore si tranché, à ce qu’il ne se laisse aucun espoir, ni de sortir de cette situation, ni d’être heureux un jour. Qu’il ne m’en laisse aucun de faire partie de sa vie, et ça me fait mal.

– Je ne plaisante pas, ajoute-t-il, la voix grave. Je suis un mort en sursis, Angèle.

Je l’enveloppe de mes bras, me serre contre lui.

– Ne dis pas ça... On va s’en sortir... On trouvera une solution, j’en suis sûre, et je resterai avec toi aussi longtemps qu’il le faudra.

Il niche son visage dans mon cou sans rien répondre mais je sais, je sens à son attitude, que mes paroles le touchent, même si elles ne sont que du vent, qu’une prière, qu’un vœu pieux. Même si elles ne collent pas à la réalité. Je m’en moque. J’ai besoin, moi, d’avoir de l’espoir. L’espoir de vivre une vraie et belle histoire d’amour avec lui, parce que je le veux ! Je le veux, *lui*. Je l’ai voulu à l’instant même où mes yeux se sont posés sur lui. Quelles qu’en soient les conséquences. Je suis prête à tout supporter pour lui.

Je suis une grande malade et je possède certainement cette propension à mater, à me sacrifier, à me dévouer, et cette attitude me malmène, me fait et me fera du mal, mais tant pis. Kyle a touché mon cœur, il en a pris possession, sans espoir de retour. Je suis déjà amoureuse de lui, je le suis depuis le début, mais je ne lui avouerai jamais. Je vais jouer la fille détachée, la fille vénale qui ne l’aide que pour l’argent, en me protégeant pour ne pas souffrir, si je le peux.

– Qu’est-ce que tu attends de moi au juste ? demandé-je après quelques secondes, en me dégageant.

- Que tu me soignes si je suis blessé. Z m’a dit que si je tombais, la cellule ne me récupérerait pas. Si je tombe, je suis foutu.
- Ce qui veut dire que nous serons en contact durant tes missions ?
- Oui, tu viendras avec moi ! Ça te pose un problème ?
- Non, je ne crois pas ! Quoi d’autre ?
- Tu ne seras jamais exposée, ils ne sauront pas que tu existes, me rassure-t-il, et j’apprécie qu’il le fasse.

Son attitude démontre que mon devenir lui importe, qu’il se soucie de moi et de mes émotions. Qu’il veut me ménager. L’image que j’avais de lui du gros connard arrogant s’est évanouie. Il me fait confiance et je sais qu’il tient à moi, même si lui non plus ne le montrera pas et ne l’avouera jamais.

- Tu seras en sécurité, répète-t-il. Et on baisera comme des bêtes aussi souvent qu’on en a envie. Et ça commence maintenant !

D’un bras, il m’attire tout contre sa queue tendue que je crève d’envie de sentir à nouveau en moi.

Oh, oui ! Ça commence maintenant...

Et ça ne s’arrêtera jamais, je vais le laisser me faire l’amour, encore et encore, jusqu’à la fin...

Kyle

Mon ange...

Couché sur le côté gauche, mon bras le long du corps pour protéger mon épaule, je regarde Angèle dormir et ce mot me vient à l'esprit.

Oui, elle est mon ange, la personne mise sur ma route pour veiller sur moi.

Je ne le mérite certainement pas, je ne la mérite pas, je la mets en danger mais j'ai pesé le pour et le contre et je n'ai pas le choix : elle est la seule personne sur cette Terre à pouvoir m'aider.

Et elle a accepté !

J'ai décidé que tout ce qui m'appartient lui reviendra si je disparaissais. Une maigre compensation... Pour me racheter... Parce que je lui ai fait du mal et parce que je l'utilise... Parce qu'elle me fait du bien... Parce que j'aime baiser avec elle et parce qu'elle a accepté de m'aider. Sans restriction ! Cette femme est merveilleuse... Seulement... je dois veiller à ce qu'elle ne s'attache pas à moi, je n'en ai pas le droit, il ne le faut sous aucun prétexte ou elle souffrira encore plus.

Je me lève, vais me poster devant la baie de la chambre pour regarder le soleil se lever sur Paris. Je ne me lasse pas de cette vue, même si le brouillard, dense, ne me permet pas de voir au-delà de quelques mètres ; je la connais par cœur pour l'admirer chaque jour lorsque je me réveille dans cette chambre et que je m'installe là, pour réfléchir. Mon regard se perd

dans l'immensité parisienne et mon cerveau s'évade. Dans ces moments-là, des rouages se mettent en place...

Je repense à Angèle...

Bon Dieu, comme j'aime me perdre en elle. C'est paradoxal, mais j'ai la sensation de me trouver, de trouver ma partie manquante, celle dont j'ai besoin pour arracher quelques bribes de bonheur à l'adversité.

Tu trouves que j'abuse d'abuser d'elle, justement ? Que je suis un égoïste ? Tu n'as pas tort, mais comme je te l'ai dit, je n'ai pas le choix ! Mets-toi à ma place : on a voulu me tuer, je suis seul face à des tarés qui veulent ma peau et j'ignore qui ils sont, je ne peux demander l'aide de personne, je dois me méfier de tout le monde, sauf d'Angèle, et découvrir qui m'en veut. Je n'ai confiance qu'en elle et en sus, elle peut me soigner ! Si tu le permets, je passe en revue avec toi mes ennemis pour comprendre qui a fait le coup. Petit un, des membres des familles de mes anciens potes ? Impossible ! Ils ne savent pas que je suis encore en vie... C'est un mec de la cellule qui a donné les informations sur ma mission, ça, c'est une certitude, reste à savoir à qui ! Petit deux, quelqu'un qui voudrait venger la mort des trois gars du GIGN ? Pourquoi pas... Un membre de la cellule a pu tomber sur mon dossier, pourtant classé confidentiel, et faire le rapprochement... Petit trois, les Mexicains ? Je pencherais pour cette piste. Nous nous sommes attaqués à un gros poisson. Le cartel que nous avons démantelé était gigantesque et très influent. Une relève est toujours possible, des représailles... Je devrais entrer en contact avec Rebecca, peut-être est-elle au courant de quelque chose... Peut-être d'autres mecs, aux US, ont-ils été menacés...

Soudain, mon dos se couvre de frissons, quelques secondes avant qu'Angèle se colle contre moi. Le piètre agent que je suis ne l'avait pas entendue se lever. À ma décharge, je me sens en sécurité, ici, derrière ma porte blindée, avec tout mon arsenal. Elle a halluciné lorsque je le lui ai montré, comme convenu.

Elle pose sa tête entre mes omoplates.

– Tu n’arrives plus à dormir ?

Son souffle sur ma peau éveille mon désir.

– Non, et toi ?

– Moi non plus...

Je frotte ses bras, demande :

– Quelque chose te tracasse ?

– Non, penses-tu... J’ai accepté d’aider un tueur dont la tête est certainement mise à prix sans savoir quand ni de qui viendra le danger, mais à part ça, tout va bien !

Je vois qu’elle prend la situation avec humour...

Pour autant, ses mots me touchent.

Je me raidis.

– Tu peux encore refuser. Je ne t’en voudrai pas.

– Et avoir ta mort sur la conscience ? Certainement pas !

Je me retourne.

– Je ne plaisante pas, Angèle, tu peux tout arrêter. Je me débrouillerai.

– Comment ?

– Je séquestrerais une autre infirmière !

– Tu ferais ça ?

– Il le faudrait bien, mais j’aurais un problème...

– Lequel ?

– Elle ne sera jamais aussi bandante que toi...

– Tu me trouves bandante ?

– Tu es plus que bandante, mon ange, tu es merveilleuse...

Putain, Kyle, arrête tes conneries ou elle va comprendre qu’elle te plaît... un peu trop !

Un sourire, sublime, illumine ses traits jusqu'alors tendus.

- Mon ange ?
- Ouais, tu es mon ange. Mon ange gardien.
- Ça me va... J'aime bien l'image.

Je ne peux m'empêcher de la serrer contre moi.

- Tu restes, alors ? demandé-je, la voix légèrement éraillée.

L'idée qu'elle me quitte me rend malheureux...

– Oui, je reste ! Ce n'était de toute façon pas ça qui me tracassait... Je vais devoir contacter ma meilleure amie, Mélodie, ou elle va rappliquer dès qu'elle apprendra que j'ai pris un congé sabbatique. Tu te souviens d'elle ?

- Comment l'oublier... Elle m'a menacé ! Ça m'a bien fait rire.
- Elle tient à moi, comme je tiens à elle...
- C'est bien d'avoir une amie chère.
- Peut-être que...

Elle s'interrompt.

– Que quoi ?

– Peut-être que je pourrais me confier à elle, on pourrait avoir besoin d'elle...

- Ce n'est pas une bonne idée !
- Tu as peur qu'elle me conseille de t'abandonner à ton triste sort ?
- Et elle aurait raison, mais non, ce n'est pas ça, Angèle. Je ne veux pas qu'ils se servent d'elle pour t'atteindre si jamais ils découvrent que nous sommes alliés.

Elle plaque ses paumes sur mes fesses, me presse contre elle.

– Parce que nous sommes alliés, maintenant, réplique-t-elle, omettant sciemment le danger qu'elle court en restant avec moi, comme s'il n'était qu'un détail.

Cette fille est aussi folle que moi... Et je ne nie pas que ça m'arrange.

– Oui, des alliés qui baisent ensemble, répliqué-je à mon tour. Ou comment allier l'utile à l'agréable, si tu préfères ! ajouté-je, ma queue, toujours prête, se tendant entre nos deux corps. Et pour répondre à tes interrogations, tu peux aller chez toi quand tu le souhaites. Si j'ai besoin de toi, je te sonne !

Elle a une grimace.

– OK... Tu as faim ?

Elle se serre davantage contre moi, nullement vexée par ma remarque, *percutante, tu en conviendras. Percutante et provocante, comme le dirait tout bon vieux connard qui se respecte. Oublie pas que je dois jouer un rôle et la protéger de moi.*

– Oui, j'ai faim. Toujours, réponds-je en la pressant davantage contre mon bassin.

Nos bassins qui s'emboîtent à la perfection.

– Je vois ça... Mais je pensais plutôt nous faire des pancakes ? Avec tout l'argent que tu m'as donné, je peux bien te nourrir !

– Pas question ! Cet argent est pour toi, pour t'aider, parce que tu en as besoin. Tu n'as pas à le dépenser pour moi.

Elle m'a parlé de son père, de ce qu'elle fait pour lui, *ce qu'elle s'oblige à faire pour lui*. Je pense d'ailleurs lui rendre une petite visite, histoire de le remettre dans le droit chemin ; il a assez profité de sa fille !

– Je te donnerai ma carte bancaire pour que tu fasses des courses.

– La personne qui s'en occupe n'est pas disponible ? demande-t-elle, un soupçon d'ironie dans la voix. Où est donc passée ta secrétaire particulière...

– Il n'y a pas de secrétaire, Angèle, il n'y en a jamais eu. Et aujourd'hui, j'ai mieux...

J'appuie sur son cul majestueux, comprime ma bite contre son ventre.

– J'ai mon infirmière bandante à disposition !

Elle m'échappe.

– C'est un fait... Maintenant, si tu veux bien m'excuser, le devoir m'appelle.

Je saisis sa main, la retiens avant qu'elle m'échappe.

– Tu ne veux plus baiser ?

Ses iris happent les miens.

– Je crois que je vais me contenter d'être ton infirmière, c'est mieux !

– Pourquoi ?

– Parce que j'aurais l'impression de le faire pour l'argent.

– En quoi c'est différent de ce que tu fais avec les autres hommes ? Le Syrien, et tous les autres !

Qu'elle se soit donnée à ces types pour de l'argent me fait mal au bide ! Je n'ai aucun droit sur elle, mais c'est plus fort que moi, un instinct de possession venu de nulle part et totalement inédit s'est éveillé dans mes entrailles.

– Tu veux vraiment parler de ça, Kyle ? réplique-t-elle, montant sur ses grands chevaux.

– Parce que ce n'est pas ce que tu fais ? Tu ne baisses pas pour le fric ?

– C'est vraiment l'image que tu as de moi ?

– Je m'en branle ! Tu fais ce que tu veux de ton cul !

Toute couleur déserte son visage.

Elle avance sur moi, colle son nez sous le mien.

– Va te faire voir, Kyle Reeves, ou quel que soit ton nom ! Je suis chez moi si tu me cherches ! Tu n'auras qu'à me sonner !

Finally, she hasn't appreciated that I treat her like an object !

Main sur le menton, la bite au garde-à-vous, je la regarde prendre ses vêtements qui traînaient au sol et s'éloigner.

Un sourire m'échappe.

Bon Dieu, comme elle me plaît... Je ne pensais pas qu'elle me plairait autant ! Plus je passe de temps avec elle, plus j'aime me bagarrer avec elle et plus je la désire, ce qui n'arrange pas mes affaires. En outre, si je n'y prends garde, elle se rendra compte de l'effet qu'elle me fait. Alors mieux vaut qu'elle me fasse la tête, qu'elle soit en colère contre moi et prenne un peu de distance, c'est mieux ! Ça nous évitera de trop nous attacher l'un à l'autre, même si, pour ma part, il est déjà trop tard. Mais c'est pas grave, mieux vaut que ce soit mon cœur qui soit malmené que le sien.

Je me rhabille et me rends dans mon bureau.

J'ai des choses à planifier...

OceanofPDF.com

Angèle

Quel connard !

Il m'a traitée de pute et ça m'a fait mal ! Je sais que les apparences sont contre moi, mais il aurait pu être plus délicat... Il fait tout pour se rendre détestable et je vois clair dans son jeu. Il passe son temps à me rabrouer et à me vexer pour éviter que je m'attache à lui, mais c'est trop tard, le mal est fait.

Je te sonne quand j'ai besoin de toi... Et puis quoi encore !

CONNARD !

C'était peut-être de l'humour, mais ça non plus, ça ne m'a pas plu !

Je claque ma porte d'entrée derrière moi, qu'il sache combien je suis en colère contre lui.

Qu'il aille se faire foutre...

Oui, je suis en colère, bon sang !

J'ai voulu voir sa réaction en me refusant à lui et elle n'est pas celle que j'attendais. Il en a rien à foutre de moi ! Il me l'a clairement fait comprendre. Je baise, c'est bien, je ne baise pas, tant pis, ça ne lui fait ni chaud ni froid !

Mes yeux s'emplissent de larmes.

J'en ai marre d'avoir constamment envie de pleurer, il ne mérite pas mes larmes. Pourtant, j'ai cru, la nuit dernière, qu'il se passait vraiment un truc entre nous, il me regardait si intensément... Mais j'ai dû me tromper. Je me fais des films, comme d'habitude, il ne sera jamais amoureux de moi.

Je me laisse tomber sur mon canapé.

Il mériterait que je le lâche, mais je ne peux pas, je me suis engagée, j'ai donné ma parole et j'ai l'argent, je ne peux plus reculer ; j'en ai trop besoin. Cet argent va me mettre à l'abri du besoin pendant quelque temps, ensuite... Ensuite, je verrai. De plus, je ne peux nier que son devenir me touche ; j'ai besoin de prendre soin de lui, besoin d'être avec lui, de faire partie de sa vie. Je ne supporterais pas qu'il me vire, pas maintenant. Pas après tout ce que nous avons vécu. Je ne sais pas où ça me mènera alors je vais arrêter de me poser des questions et vivre au jour le jour, c'est mieux.

Je lui ai dit que tout me convenait, alors tout va me convenir, point !

Je le soignerai et continuerai de baiser avec lui, parce que moi aussi j'en ai besoin, même si ça me bouffe de le reconnaître et même si, en le laissant me faire l'amour, je m'attacherai à lui de plus en plus. Je me demande soudain comment tout ça va finir. J'ai le sentiment d'évoluer sur une corde raide entre deux précipices et qu'il suffirait d'un rien pour me faire chuter. Mais peut-être que cette sensation de danger permanent met tellement de sel dans mon existence que je suis maintenant incapable de vivre autrement. Peut-être que Kyle, en voulant me tuer et en m'imposant ce qu'il m'impose, rend ma vie encore plus précieuse.

Je l'ignore, mais je suis accro, ça, c'est sûr !

Bon, je vais oublier mon tourmenteur quelques minutes, ça me fera des vacances.

Je m'empare de mon Smart, regarde l'heure, appuie sur le contact de Mélodie. Il est quasiment sept heures trente, elle doit déjà être dans le service.

Elle décroche à la troisième sonnerie.

– Salut, ça va ?

– Ça va ! Juste pour te dire que j’ai pris quelques jours de congé. Il faut que je m’occupe de mon père, il ne va pas très bien.

– Oh... C’est grave ?

– Non... Il... il est anémié et ses globules rouges sont en baisse. Je vais l’emmener consulter un spécialiste et je m’installerai chez lui pour qu’il prenne ses traitements.

Comme elle déteste mon père, je sais qu’elle ne viendra pas me retrouver là-bas.

– D’accord... Quand tu en auras marre de jouer les gardes-malade, on s’organisera une sortie entre filles !

– Ça marche, pas de problème. Quoi de neuf, sinon ?

– J’ai une mission ce soir, je suis tout excitée, chuchote-t-elle.

Elle fait partie de Paris Escort depuis plus d’un mois et elle s’éclate.

Je n’ai pas cherché à savoir si elle offre de multiples services, cela ne me regarde pas. C’est sa vie, son intimité. Elle prend son pied comme elle l’entend, elle repousse ses limites si elle le désire, je n’ai pas à juger et elle m’en parlera si elle en éprouve le besoin, mais tout comme moi, elle ne s’épanche pas. Nous partageons nos expériences, nous rions de certains traits de caractère des clients, mais ça s’arrête là.

Nous discutons du service, de nos patients, puis raccrochons en nous promettant de nous voir rapidement. Si seulement je pouvais lui raconter ce que je traverse, ça me ferait le plus grand bien mais c’est impossible et j’en souffre.

J’en suis là de mes réflexions lorsque la sonnette de ma porte d’entrée se fait entendre.

Je me lève, soupire et vais ouvrir, sans même regarder par le judas, et je me retrouve poussée à l’intérieur de mon appartement, soumise au silence

le plus total.

OceanofPDF.com

Angèle

Je laisse Kyle m’embrasser, encore et encore, je perds pied. La passion refait surface en une fraction de seconde, nos baisers deviennent incandescents, enflamment nos corps. Plus rien n’existe que lui, ses lèvres, ses baisers, son désir. Un désir auquel je réponds sans me poser aucune question parce que je le veux. Un désir brut m’ordonne de le mettre nu et de le laisser me mettre nue ; un désir qui nous rend haletants, impatients, avides, insatiables. Je tire sur son tee-shirt, le sors de son jeans, l’aide à le retirer, il défait le bouton du mien, descend la fermeture Éclair, capture mon sexe dans sa main, moi, le sien. Nous nous donnons du plaisir, perdus dans le souffle de l’autre, qui nous laisse un goût d’inachevé. Je le supplie de me prendre, il se plante en moi, me fait crier de soulagement, de volupté, m’emporte sur le canapé où il me fait l’amour passionnément, plus passionnément que jamais, jusqu’à nous emporter haut, très haut, dans des cieux où nos âmes se rejoignent, se fondent, se nourrissent l’une de l’autre pour, j’en fais le vœu intime, ne plus jamais se séparer. Le plaisir est fort, intense, brutal, l’émotion me submerge, mon cœur se serre, des larmes emplissent mes yeux ; Kyle a touché mon âme en possédant mon corps, en me faisant l’amour avec dévotion, avec passion, mais également avec tendresse ; une tendresse infinie.

Couché de tout son long sur moi, il repousse mes cheveux de mon front, me dévisage ardemment.

Il sait...

– Pardonne-moi, je suis un vrai con quand je m’y mets !

- C’est rien de le dire ! grimacé-je.
- Tu me pardonnes ?
- Je ne sais pas, faut voir... Qu’est-ce que tu me donnes en compensation ?
- Moi !

Mon cœur fait un salto avant, ou arrière, ou bien il virevolte dans ma cage thoracique comme un colibri sous emphèt’, en vrai, j’en sais rien. C’est à la fois douloureux et très agréable. Flippant, aussi.

- Comment ça, toi ?
- Moi... Sans restriction !
- Je ne comprends pas...

Je crois surtout qu’il me mène encore en bateau !

- Moi, mon corps, mon cœur... Mon âme...

Mes yeux s’écarchillent.

Je cherche la duplicité dans les siens mais ne trouvant qu’une lueur enfiévrée, ma gorge se serre d’émotion.

- Ton cœur... Mais... qu’est-ce qui t’a fait changer d’avis ?
- Je n’ai pas changé d’avis, je suis tombé amoureux de toi dès les premiers instants et j’ai cherché à te protéger en te tenant loin de moi, mais je ne peux plus faire semblant. Je suis amoureux de toi, Angèle.

Oh. Mon. Dieu... Mon cœur va exploser.

- Tu m’aimes ? Tu m’aimes vraiment ? demandé-je, la voix chevrotante.

Je ne réalise pas, je n’y crois pas, c’est trop rapide, trop inattendu. Il y a forcément un truc qui va merder. J’attends le coup de massue qui me fera redescendre de mon nuage, mais rien ne vient.

– Oui, je t’aime, susurre-t-il en m’embrassant fiévreusement. Je t’aime, je t’aime, je t’aime. Je t’aime tellement que je pourrais le crier à la Terre entière.

Là, mon cœur implose tout à fait.

– Oh, Kyle, moi aussi, je t’aime.

Je le serre contre moi, à nouveau au bord des larmes.

– C’est vrai ? Tu m’aimes ?

– Oui, Kyle, je t’aime. Moi aussi, je suis amoureuse de toi.

Nous nous embrassons encore. Tendrement. D’un long baiser qui semble ne jamais vouloir prendre fin, jusqu’à ce que Kyle le rompe.

– J’ai autre chose à te dire...

Je le savais ! C’était trop beau pour durer. Ma bulle de bonheur se délite après avoir à peine éclos. La déconvenue est si terrible que mon cœur cette fois-ci s’emballe d’appréhension.

– Je t’écoute, dis-je, la voix éraillée.

– Z m’a confié une nouvelle mission.

– Où ça ?

– Ici, à Paris...

Bon, c’est déjà bien, nous ne serons pas à l’autre bout du monde en terrain inconnu. Ici, j’ai des connaissances. Mélodie peut m’aider si besoin, ou même William. Je suis sûre qu’il me donnerait un coup de main si la vie de Kyle est en jeu. Nous pourrions nous retrancher chez mon père.

– Quand ? demandé-je encore, après quelques secondes de silence pendant lesquelles j’essaie de me faire une raison.

– Demain soir !

Là encore, je suis soulagée.

Nous avons quelques heures de répit, ce qui me laissera le temps de me préparer, physiquement et mentalement. Lui aussi.

- Ça va aller, ton épaule ?
- Il le faudra !
- Tu as mal ? m’inquiété-je aussitôt.
- C’est supportable ! De toute façon, je n’ai pas le choix.

Non, il n’a pas le choix.

- Tu n’as pas peur de tomber dans un piège ?
- J’en sais rien... Mais je serai prêt à parer à toute éventualité.
- Tu veux que je t’accompagne ?
- Oui ! Tu n’interviendras que si nécessaire. Je vais tout planifier. Tu seras en poste dans une planque, je viendrai te retrouver si j’ai un problème, sinon, c’est toi qui viendras. Mais rassure-toi, tout se passera bien.
- Si tu le dis...
- Oui, mon ange, je le dis, fais-moi confiance.
- Tu... tu dois éliminer quelqu’un ?

Bon sang, ça me fait bizarre...

Est-ce que ça fait de moi la complice d’un meurtre ?

Et si Z est celui qui veut sa peau...

Comment pourrai-je le protéger si je suis loin du centre des opérations ?

Les questions ne cessent de tourner en boucle, me donnent le tournis.

- Oui, mais je ne peux pas t’en dire plus. Moins tu en sais, mieux c’est.

J’acquiesce, la gorge trop serrée pour émettre un fichu mot.

Je pose ma main sur sa joue.

- Je ne veux plus que tu sois blessé...
- Je mettrai un gilet pare-balles cette fois.

Il se couche contre moi, m'attire à lui. Je me niche dans le creux de son épaule, caresse sa peau. Son corps, contre le mien, sa chaleur me font du bien, mais du mal en même temps. Il embrasse le haut de mon crâne, saisit ma main qui repose sur sa poitrine, serre mes doigts entre les siens.

– J'aimerais que ce moment dure pour l'éternité. J'aimerais t'avoir comme ça, contre moi, pour toujours.

Ses paroles sonnent comme des adieux et cette pensée m'est intolérable. Je me sens tellement impuissante. Que puis-je faire pour l'aider ? Hormis attendre, et attendre encore... Attendre jusqu'à en perdre la raison. Si en plus nous sommes en communication et que j'entends tout, ça va être atroce.

– Est-ce que tout ça aura une fin, Kyle ? demandé-je, la bouche sèche, le cœur étreint dans un étouffement.

Il soupire.

– Je l'espère, mais je préfère ne pas te donner trop d'espoir. C'est pour cette raison que je ne voulais pas que tu t'attaches à moi, pour ne pas que tu souffres.

– Je sais, mais c'est trop tard !

– Je suis désolé...

– Moi aussi... J'aimerais tellement faire davantage. Te sauver. Même si j'ignore comment.

– Tu ne peux rien pour moi, mon ange. Je suis le seul responsable de ce qui m'arrive.

– Je ne suis pas d'accord. C'était une sorte d'engrenage.

– J'aurais dû me contenter des *hackings*. J'ai voulu plus de blé et voilà où ça m'a mené. Mes potes sont morts, j'ai fait du mal à ma mère, elle est morte le cœur brisé, je me retrouve dans ce borborygme et je te mets en danger.

– J'ai accepté, je n'étais pas obligée et l'argent que tu m'as donné est une vraie bouffée d'oxygène. Je vais pouvoir arrêter de...

Je m'interromps.

Je ne veux pas remettre cette conversation sur le tapis.

– De faire office d’escort ? termine-t-il pour moi.

– Oui ! Et à ce sujet, même si je n’ai pas à me justifier, sache que je ne couche pas avec mes clients. Enfin... ce n’est pas tout à fait vrai...

– Tu n’es pas obligée de te justifier, mon ange. Tu l’as dit et tu as raison : j’étais jaloux tout à l’heure, j’ai eu besoin de te faire mal pour oublier ma propre douleur. Je suis désolé d’avoir été vexant et désobligeant.

Je pose mon bras en travers de son buste, me redresse pour le regarder.

– Excuses acceptées. Mais je veux quand même que tu saches... J’avais décidé de... d’offrir de nouveaux services, pour gagner plus d’argent, ce soir-là, avec le Syrien. Et tu m’as sauvée ! Il ne s’est rien passé, il n’en a pas eu le temps !

– Oh... Alors j’ai protégé ton honneur.

– Oui, mon amour, tu as protégé mon honneur. Finalement, j’ai préféré faire des gardes de nuit. Ça rapporte moins, évidemment, mais je crois que si j’avais franchi le pas, je n’aurais plus été capable de me regarder dans une glace. Je me serais fait horreur.

– Bien... Je suis content que tu me le dises. J’ai moi aussi quelque chose à t’avouer.

– C’est grave ?

– Tu peux m’en vouloir...

– Bon, vas-y, je peux tout entendre !

– J’ai stalké ton téléphone ainsi que ton ordinateur, c’est pour cette raison que je savais pour ton autre job. J’ai suivi tes déplacements.

– Ah...

– C’est tout l’effet que ça te fait ?

– C’était pour me protéger, non ?

– Exact !

– Alors je te pardonne. Je trouve ça même carrément mimi...

– Tu m’en vois ravi ! Ce n’est pas le qualificatif que j’aurais utilisé pour me décrire, mais c’est vrai que je suis mimi ! Vachement mimi, même !

Sa grimace me fait éclater de rire.

– Tellement mimi que je suis incapable de te résister.

Une expression grave remplace le rictus.

– Tu es tout à moi, alors ?

– Oui, Kyle, je suis tout à toi...

Et je le lui prouve.

OceanofPDF.com

Kyle

Fin de journée. Toit d'un petit immeuble. Cité Louis-Blanc. Courbevoie. À deux pas des tours de la Défense. En poste, couché sur le gravier, l'œil collé à ma lunette, j'attends. J'attends, tout en surveillant les lieux. Mes qualités de sniper ont été requises dans le cadre d'un coup de filet. Selon nos sources, plusieurs membres haut placés d'une organisation terroriste doivent se rencontrer dans des locaux désaffectés, situés à cent mètres d'où je suis posté. Le topo est simple : le GIGN intervient, les neutralise, leur passe les menottes et moi j'attends les ordres. Si je suis là, c'est que la cellule me demandera de descendre un gars, ou même plusieurs, je l'ignore, et la tension, au fil des minutes, s'amplifie. Descendre un mec, je peux le faire, à n'importe quelle distance, mais plusieurs... Je n'en ai pas encore l'expérience, mais bon, ça va le faire, je suis persuadé que, mon fusil étant le prolongement de mon œil, je suis capable d'atteindre ma cible sans paramétrer la lunette si je manque de temps. Je ressens la distance, le vent, le mouvement, je sais où tirer, quand tirer, c'est intuitif et quand je fais partir ma balle, je sais, avant qu'elle n'arrive, qu'elle atteindra son objectif. Jusqu'ici, j'ai fait un sans-faute... Pourvu que ça dure. En même temps, l'erreur est humaine et la cellule doit avoir un plan B.

Pour tromper mon attente, je pense à Angèle. Mon ange. Ma magnifique et si adorable et courageuse femme. Elle ne l'est pas véritablement – nous ne sommes pas mariés – mais je la considère comme ma femme. *Ma femme...* Ça me fait bizarre... Je ne pensais pas tomber amoureux un jour, avec la vie que je mène, mais le fait est : je suis amoureux d'Angèle. À en crever. Je l'aime comme je n'ai jamais aimé. Je l'aime comme je ne pensais pas possible d'aimer. Je l'aime plus que moi-même. Plus que ma vie. Et je

ferai tout, je dis bien tout, pour la protéger et la mettre à l'abri du besoin si je dois y laisser ma peau. Je ne le voulais pas ! Je ne voulais pas tomber amoureux d'elle, j'ai lutté, je l'ai malmenée pour qu'elle me fuie, puis j'en ai eu marre. Je la rendais malheureuse alors que je ne souhaitais que son bonheur. Alors je me suis laissé embarquer par les sentiments que j'ai pour elle et, putain, je ne le regrette pas. J'ai vécu plus de vingt-quatre heures fabuleuses. En quelques heures, Angèle a su me rendre heureux comme jamais je ne l'ai été de toute ma vie. Elle m'a soigné, elle m'a cajolé, elle m'a fait l'amour et elle m'a laissé l'aimer en retour. De mon côté, je l'ai formée à sa mission de protection envers ma petite personne.

Je te l'accorde, c'est pas franchement glamour, mais c'était nécessaire.

J'appuie sur mon oreillette gauche.

– Ça va ? Tu ne trouves pas le temps long ?

La voix d'Angèle, depuis ma planque – un appartement loué sous une fausse identité, dans lequel m'attendent des armes, des kits de guérison et de survie si besoin, si toutefois je dois déguerpir en urgence et en secret – me parvient.

– Ça va, je pense à toi... Et toi, ça va ?

– Moi aussi, je pense à toi, aux heures merveilleuses passées ces dernières vingt-quatre heures. Je n'ai jamais été aussi heureux, mon ange, et c'est à toi que je le dois.

Elle ne répond pas.

*Est-ce qu'elle a peur ? Se pose-t-elle des questions ? Ce serait légitime...
Je l'ai embarquée dans une merde sans nom !*

– Angèle ?

J'entends son souffle.

– J’ai peur de te perdre, Kyle, je ne le supporterais pas, finit-elle par dire, des sanglots dans la voix.

– Ça n’arrivera pas, je te le promets...

– Tu me le jures ?

– Oui, mon ange, je te le jure...

Là-bas, au pied d’un immeuble, de gros 4x4 viennent de se stationner.

– Je dois te laisser, mon ange, le devoir m’appelle.

– Fais attention à toi !

– T’inquiète, j’ai sécurisé mon périmètre. Cette fois-ci, je ne me laisserai pas surprendre. À plus, mon ange.

– À plus, Kyle...

Elle reste sur la défensive, je le sens. Elle se protège et c’est normal. Une partie d’elle se demandera toujours ce qu’elle fout avec moi. Quant à moi, j’ai dit vrai, j’ai sécurisé mon espace et son seul accès avec des détecteurs de mouvement. Si la porte donnant sur le toit s’ouvre, j’en serai aussitôt averti par une vibration de mon téléphone, dans la poche de mon blouson. J’aurai un temps d’avance, je pourrai tirer dès qu’un ou plusieurs intrus poseront un pied sur la terrasse tout en me mettant à l’abri derrière une cheminée. J’ai tout prévu. Si mes ennemis veulent m’atteindre, ils devront utiliser un hélicoptère et je l’entendrai arriver.

Je suis donc relativement serein...

Sans l’être tout à fait, évidemment ; une couille est toujours possible, j’en ai l’habitude !

– Tenez-vous prêt, agent Reeves, m’alerte une voix dans l’oreillette droite, après le bruit caractéristique du commutateur.

J’imagine l’agent de la cellule à son poste, les écrans géants, Z qui surveille les opérations, les images satellitaires, le petit point rouge qui me représente, tout en haut d’un immeuble.

– Je suis prêt !

Je bouge pour ne pas m'ankyloser, scrute les environs, le lieu où se passera l'action, ainsi que les autres toits à proximité du mien afin de repérer d'autres éventuels tireurs. La cellule ne m'a pas donné l'information, mais c'est logique s'il y a plusieurs cibles. De plus, l'un de ces tireurs peut vouloir me dégommer, *moi...* Mon cœur accélère. Je vais devoir faire avec... Mais j'ai prévu le truc, tu t'en doutes : je me suis planqué sous une bâche de camouflage que je détenais dans mon arsenal. Elle se fond dans le paysage, d'autant plus que la luminosité baisse pour laisser place à la nuit. Celui qui arrivera à me repérer devra être très fort...

Soudain, quatre grosses bagnoles, des 4x4 noirs aux vitres teintées, arrivent dans mon champ de vision et se garent devant le bâtiment, derrière celles déjà stationnées. Un mec descend de chacune des voitures, en djellaba et keffieh, accompagné de deux gardes du corps qui, chacun une arme à la main, sécurisent les alentours. Ils disparaissent dans l'entrée.

Quatre mecs...

Ils sont tous habillés pareil. Comment les différencier si je dois buter l'un d'eux ?

Je n'ai pas beaucoup à attendre. Les mecs du GIGN, un peloton de vingt hommes armés jusqu'aux dents, débarquent de toute part, aussi silencieux que des cobras. L'un d'eux porte un mini bélier qui leur servira à défoncer la porte.

J'appuie sur l'oreillette gauche, celle reliée à la cellule.

- Combien de cibles ?
- Une seule ! me répond l'agent de la cellule.
- Il y a d'autres snipers ?
- Oui, agent Reeves, vous n'êtes pas le seul.

Logique...

Mon intuition ne m'avait pas trompé.

Je scrute les toits me faisant face mais si les autres tireurs sont comme moi planqués sous un camouflage, je ne les repérerai pas. De la fumée sortant par les vitres du rez-de-chaussée du bâtiment, déjà à moitié pétées, j'abandonne mes recherches pour me concentrer sur l'opération. J'imagine sans problème une porte qui a sauté, le GIGN envahir l'espace, gueuler, balancer des bombes lacrymo, se ruer sur les mecs en djellabas qui se demanderont qui les a dénoncés, sans jamais parvenir à le savoir. Certainement un flic infiltré...

Après quelques minutes, le GIGN ressort. Quatre agents du groupe d'intervention tiennent chacun par le bras un terroriste, tandis que d'autres transportent deux corps – deux gardes –, qu'ils évacuent.

– Cible de gauche identifiée ! Je répète, cible de gauche identifiée ! Cinq secondes...

Je compte dans ma tête en même temps que mon contact.

Cinq...

Quatre...

Trois...

J'ajuste, bloque ma respiration, fais feu. Les quatre mecs s'effondrent, presque simultanément, touchés en pleine tête. Pas de dégâts collatéraux, aucun des nôtres n'a été touché.

Des nôtres... Ça aussi, ça me fait tout drôle ; je suis de l'autre côté de la barrière aujourd'hui. J'œuvre pour la paix intérieure de mon pays et j'en suis fier. Je ne suis pas loin de verser ma petite larme aussi bien par patriotisme que pour le travail accompli.

– Parfait, agent Reeves, vous pouvez rentrer chez vous. Bonne soirée !

– Merci, vous aussi...

Je sais que dans les bras de mon ange, elle sera bonne.

Je ne m'appesantis pas sur le théâtre des opérations – j'ai fait mon job, le reste ne me concerne pas –, je remballe aussi sec, toujours planqué sous ma toile et toujours aux aguets. Ce n'est pas le moment de me faire surprendre. Je démonte mon arme, la fourre dans mon sac, ainsi que le trépied. J'attendrai la nuit pour bouger, on sait jamais, des fois que des mecs m'attendent à la sortie...

Je me couche sur le dos, actionne mon oreillette droite.

– Ça va, mon ange ?

Je ne perçois que le silence.

J'attends, de longues secondes, mais aucun signe de mon ange.

– Angèle, putain... Réponds, nom de Dieu !

Je panique.

Je l'imagine entre les mains de mes ennemis... Faut que je sache, bordel... Les mains légèrement tremblantes, j'appuie sur l'appli de géolocalisation branchée sur son portable. Elle est à la planque ! Ce qui ne me rassure pas outre mesure, ils peuvent se servir d'elle pour m'attirer à eux. Ils vont lui faire du mal... Je me retiens de ne pas sauter sur mes pieds, je bousillerais ma couverture... Mais, putain, j'ai mal, un mal de chien à la pensée qu'ils s'en prennent à elle.

– Angèle ! gueulé-je.

Les secondes s'égrènent, insupportables de tension.

J'en peux plus...

– Angèle... Bon sang, mon ange, réponds-moi !

L'oreillette s'actionne et enfin, enfin... sa voix me parvient.

– Je suis là, Kyle, pardon... Je... je me suis endormie. Désolée si je t’ai fait paniquer.

– Ce n’est pas grave, l’essentiel c’est que tu ailles bien, mais ouais, putain, j’ai cru qu’ils t’avaient capturée.

– Non, tout va bien de mon côté...

– OK ! Je te retrouve chez moi. Rentre et barricade-toi. Je frapperai avec le code convenu.

– D’accord. Fais attention à toi, à tout à l’heure...

– Toi aussi, fais attention à toi, je t’aime...

C’est fou, j’ai tout le temps envie de le lui dire. Faut que je me calme ou je vais me transformer en guimauve sentimentale.

– Moi aussi, je t’aime...

Mon cœur fait un petit bond.

J’aime ces mots dans sa bouche.

Bon... Dès qu’elle est en sécurité chez moi, je bouge !

Je la regarde se déplacer. Elle sort de l’immeuble, marche jusqu’au métro. Après une bonne demi-heure, elle est de retour dans mon appartement. Il est temps que je déguerpisse à mon tour, la nuit est tombée. Je referme mon blouson noir de combat, matelassé et pare-balles, saisis mon sac d’armes et, planqué sous la bâche de camouflage, je me déplace, le dos courbé, pour aller ramasser les détecteurs de mouvement. Je rejoins la porte sans encombre, l’ouvre, dévale les dix étages sans rencontrer âme qui vive. Seuls les bruits de télévision, de musique et d’engueulade résonnent autour de moi.

La vie, quoi !

Je sors par la porte de derrière, à l’ouverture magnétique, cours rejoindre ma caisse qui m’attend bien sagement à deux pâtés de maisons. Il fait nuit, froid, et il n’y a pas un chat dans les rues, pour autant, je reste sur mes

gardes. Mes rangers claquent le bitume du trottoir, mon cœur se met au diapason...

Ma caisse est là, tout près, plus que quelques mètres.

J'allonge les foulées.

Et quand enfin, le bip de la fermeture centralisée de ma Range résonne dans la nuit, je respire mieux. Davantage lorsque je démarre. En restant vigilant. Tout est possible ! Tout peut survenir à n'importe quel moment... Une voiture peut me rentrer dedans, je peux essayer des tirs... J'aurais dû changer de caisse, c'est maintenant que je m'en rends compte. Je croise les doigts pour que mon retour se déroule sans heurts.

Ce n'est qu'après m'être garé dans mon parking que je laisse la tension me quitter. Habituellement, une vague de mélancolie me terrasse à la pensée que j'ai encore tué ; là, il n'en est rien. Non, là, j'ai juste envie de retrouver Angèle, de coller mon nez contre sa peau et de la respirer. Elle a l'odeur du paradis...

Angèle

Des coups résonnent contre la porte de l'appartement de Kyle. Deux coups brefs, une pause, trois coups brefs.

Kyle...

Je saute du canapé, me rue sur la porte, l'ouvre à la volée et tombe dans ses bras. Aussitôt, nos lèvres se trouvent, nos corps se pressent l'un contre l'autre, se désirent, la passion nous submerge, exacerbée par l'attente, la peur, le danger.

Nous sommes deux fous !

Deux fous drogués à l'essence de l'autre. Deux fous l'un de l'autre, poussés l'un vers l'autre par la folie des hommes. Deux fous qui n'en peuvent plus de s'abreuver au même souffle, à la même flamme ardente qui pourtant nous consume. Et nous nous laissons consumer, avec délectation, dans une infinie jouissance partagée, nous répétant que rien, jamais, ne pourra nous séparer.

Là encore, c'est un vœu pieux, mais je m'en fiche, parce que c'est ce que je ressens. Je ne veux plus jamais être séparée de Kyle. Je le suivrai au bout du monde, où qu'il aille, je le suivrai n'importe où. S'il me demande de sauter avec lui, je saute... Nous nous sommes trouvés, nos âmes destinées à se rencontrer ; il est celui que j'attendais et celui que j'aimerai jusqu'à mon dernier souffle.

Dans les yeux de Kyle pressé contre moi sur le canapé où nous sommes aimés, dans cet amour infini qu'il me porte, je renais à l'amour, à moi-même. Peut-être que demain, je mourrai, aussi je veux profiter à mille pour cent du temps qui nous est imparti. Je veux en savourer chaque minute, chaque seconde, chaque millième de seconde... Je veux qu'il soit mon tout, et être le sien. Je veux être sa destinée et qu'il soit la mienne. Je veux être à lui et qu'il soit à moi... pour l'éternité.

Ça paraît peut-être excessif vu de l'extérieur, mais ceux qui ont connu le grand amour savent de quoi je parle. Celui qui nous rend capable de tout, du meilleur comme du pire, celui qui abat les montagnes et nous transcende.

C'est cet amour que je vis avec Kyle, même si nous ne sommes qu'au début de notre histoire qui, je l'espère, durera toute notre vie. La peur de le perdre me le rend encore plus précieux et rend encore plus précieux les moments que nous passons ensemble.

Là, dans ses bras, dans sa chaleur, je voudrais que plus rien ne change et rester ainsi jusqu'à la fin des temps.

OceanofPDF.com

Angèle

Un mois est passé depuis ma première implication dans les missions de Kyle Reeves, agent spécial *off* au service du gouvernement français. Un mois où Z nous a foutu la paix et durant lequel Kyle a pansé ses plaies, au propre comme au figuré.

Un mois passé à nous aimer... Un mois également que j'ai démissionné de mon travail à l'hôpital – dès le lendemain de ma première mission plus précisément – pour me consacrer à un seul et unique patient : Kyle. Kyle qui réclame toute mon attention. Quand ce n'est pas au lit, c'est en dehors du lit. Bons petits plats, bains, massages, discussions – nous parlons beaucoup, échangeons sur tout –, disputes – pour mieux nous réconcilier et parce que vivre H24 avec quelqu'un présente tout de même quelque désagréments – et séquences de baise torrides. Je l'ai bien fait rire en lui sortant une réplique des *Peaky Blinders* : « Pour garder son homme, il faut bien lui vider les couilles et lui remplir la panse ! » Tout un programme que je suis à la lettre, pour le plus grand plaisir de mon homme. Et le mien ! Car je le fais aussi pour moi, parce que j'aime faire l'amour avec lui, parce qu'il me comble lui aussi de plein d'attentions et me donne beaucoup de plaisir, justement. Dans un couple, c'est donnant-donnant !

J'arrive parfois à oublier qui il est et ce que je fais pour lui.

Aujourd'hui est un grand jour !

À force de cajoleries, Kyle a accepté d'officialiser notre relation ; j'attends Mélo d'une seconde à l'autre. Je vais lui avouer que je suis avec

quelqu'un et que ce quelqu'un est mon voisin ! J'en ai besoin. Je n'en peux plus de vivre dans le secret, et j'ai besoin de ma meilleure amie. J'ai besoin de parler avec elle de ma relation avec Kyle, besoin de me confier à elle, sans lui révéler ce qu'il fait dans la vie, bien évidemment. Pour le reste du monde, il est commercial pour une boîte de produits pharmaceutiques. Et c'est ainsi que je le présenterai à Mélodie lorsque je l'emmènerai chez lui après lui avoir servi l'apéro dans mon appartement ! Kyle préfère ne pas venir chez moi au cas où Z le surveillerait, via sa puce !

Quelle merde !

Ça me fait de la peine de le savoir sous surveillance, mais bon, il n'a pas le choix et doit faire avec. Heureusement qu'il est super doué en informatique et qu'il a shunté les mouchards et les caméras ; au moins, il jouit d'un peu de liberté. Sauf dans ses déplacements. Mais au moins, je peux lui rendre visite et squatter chez lui ni vu ni connu, en espérant que Z ne se pointe jamais. Mais si c'était le cas, Kyle lui dira la vérité : que je suis sa petite amie depuis peu et que j'habite avec lui. Après tout, même s'il lui a conseillé de ne pas avoir de relation durable avec une femme, il lui a également conseillé de vivre le plus normalement possible. Donc en mec normal, Kyle entretient une relation normale avec une femme normale. Moi ! Si Z ne le comprend pas, Kyle se fera fort de lui faire entendre raison. Il taira mon rôle et l'assurera évidemment que je ne suis au courant de rien et que sa couverture n'est pas en danger !

Bref, tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes et nous nous efforçons d'oublier cette épée de Damoclès au-dessus de nos têtes. Quand Kyle est avec moi, j'y parviens très bien. Lorsque nous sommes séparés, lorsque je vais faire des courses, par exemple, c'est une autre histoire. Kyle, lui, ne sort pas. Il fait du sport à l'appart, s'occupe comme il peut, mais surtout il attend. Il passe son temps à attendre, et moi avec lui. Je pense le supporter un peu mieux que lui ; au début, ça allait, maintenant, il tourne comme un lion en cage en attendant sa prochaine mission qui peut survenir à n'importe quel moment, ce qui nous met les nerfs à vif.

Si ça se trouve, il sera appelé durant notre dîner avec Mélo...

J'espère que ce ne sera pas trop tendu...

Et demain, nous allons voir mon père... Un grand moment en perspective !

Quand la sonnette retentit, je reconnais la façon de faire de Mélodie. Elle appuie comme une débile sur le bouton, plusieurs fois, jusqu'à ce que j'ouvre la porte. Cette fois-ci ne déroge pas à la règle et j'imagine que Kyle, devant son ordinateur, doit lever les yeux au ciel.

Je crois que ces deux-là vont avoir du mal à s'entendre, mais peut-être pas, après tout, puisqu'ils m'aiment tous les deux. Ou bien, ils vont jouer les jaloux et jouer à celui ou celle qui me connaît le mieux.

Je compte bien les laisser trouver leur équilibre sans m'en mêler.

– Hello ! Ça va ? demandé-je à ma meilleure amie avant de m'avancer pour lui faire la bise.

– Bien. Et toi ?

– Pareil !

Elle me jette un coup d'œil curieux avant d'entrer.

– C'est vrai ! Tu as l'air en forme, je t'ai rarement vue aussi radieuse.

Je referme la porte, la précède dans le salon où nous attend un apéritif. Verres à pied, chablis, petits amuse-bouches.

Je la débarrasse de son manteau, l'invite à s'asseoir.

– Ton père va mieux ? demande-t-elle en prenant place.

– Oui, mais ce n'est pas pour ça que j'ai l'air guilleret ! Enfin, ça contribue, bien sûr, ajouté-je pour coller avec mon mensonge. Mais il y a autre chose !

– Ah bon ? Quoi ?

Je prends le temps de nous servir un verre de vin avant de répondre :

– J’ai rencontré quelqu’un et je crois...

Je ménage mon effet, reprends :

– Non, je ne crois pas, je suis sûre, que je suis amoureuse.

– Oh, mais c’est merveilleux ! s’exclame-t-elle avant de m’enlacer et m’embrasser sur la joue. Et qui est l’heureux élu ? Je le connais ?

– Nous irons le rejoindre... Je voulais t’en parler avant.

Je veux surtout la préparer à la suite...

Tout en sirotant notre vin, excellent, et en dégustant mes petites verrines préparées avec amour, je lui parle de l’homme de ma vie. Au bout d’une bonne demi-heure, la sentant sur des charbons ardents, je finis mon verre et me lève.

Elle m’imite, s’empare de son manteau, que je lui reprends des mains pour le reposer sur le dossier du canapé.

– Ben... tu ne m’as pas dit que tu me présentais l’homme de ta vie ?

– Si, tout à fait, mais tu n’as pas besoin de ton manteau.

– Ben... reprend-elle.

Je la coupe d’un baiser sur la joue, lui prends la main.

– Tais-toi et suis-moi !

Je suis tout excitée...

Je lui fais traverser mon salon, l’entrée, j’ouvre ma porte et traverse le couloir pour me poster devant la porte de Kyle.

J’appuie sur la sonnette, me retourne pour la regarder. Et j’éclate de rire en la découvrant blanche comme un cul.

– Ne me dis pas que ton mec est ton taré de voisin ?

– Ben si ! Nous nous sommes rapprochés et... il est super, tu verras !

– Il est au courant que je lui arracherai les couilles s’il te fait le moindre mal ?

– Je suis au courant, Mélodie, ravi de vous revoir !

La pauvre Mélo a un sursaut de surprise en découvrant Kyle dans l’encadrement de sa porte, mais se reprend.

– Parfait, alors, vous voilà averti !

– Je vous en prie, mesdames...

Il laisse entrer Mélo, me happe lorsque je passe à sa portée et me serre contre lui.

– Ça va, toi ? Tu m’as manqué ! souffle-t-il à mon oreille avant de m’embrasser à pleine bouche.

Cette petite phrase m’accueille systématiquement lorsque je rentre d’une course, d’une balade, ou d’une visite à mon père et habituellement, il ne se contente pas d’un baiser...

Mais là, il y a Mélodie !

Mélodie qui nous observe, les bras croisés sur la poitrine. Mélodie à l’affût du moindre manquement de Kyle, je le vois dans ses yeux ; elle ne tolérera aucun faux pas.

Heureusement pour Kyle, aucune fausse note n’est à noter à son actif ; il se comporte de bout en bout de la soirée en amoureux transi à tel point que je soupçonne ma meilleure amie d’être tombée sous son charme ravageur. Manifestement, elle est conquise. On le serait à moins ! Vêtu d’un jeans brut troué aux genoux et d’une chemise noire, il est à tomber. Et tout comme Mélo, je succombe. Surtout lorsqu’il nous défend de nous déplacer et nous sert lui-même les plats qu’il s’est fait livrer de chez le traiteur du coin pour la circonstance. Au menu : terrine de saumon et son aïoli, filet mignon de porc rôti à la crème de moutarde à l’ancienne accompagné de ses petits légumes braisés, fromages affinés AOC au lait cru, figues et abricots moelleux, et enfin, ananas en tartare et coulis de fruits exotiques ; auquel il

a ajouté des macarons de chez Ladurée, mes préférés. Le tout agrémenté de petits pains au levain, de beurre et d'un très bon vin de Bordeaux. Un régal ! Mélodie en a les yeux qui pétillent. Et moi, je fonds d'amour pour lui de faire tant d'effort pour être agréable à ma meilleure amie parce qu'il sait qu'elle compte pour moi. Ce dont je le remercie comme il se doit après le départ de Mélo.

– Ça s'est bien passé, non ? demande-t-il, alors que nous sommes allongés l'un contre l'autre, dans son lit, après nous être aimés avec passion.

Je lève la tête, lui souris et me hausse pour lui déposer un baiser sur les lèvres.

– C'était parfait ! Merci infiniment. Tu t'es comporté en hôte hors pair et je crois qu'elle est tombée sous ton charme. En partant, elle m'a dit de te garder parce que tu vaux le détour. Dans la bouche de Mélo, ça veut dire beaucoup !

Il rit, et soudain, je décrète que c'est le son que j'aime le plus au monde.

J'aimerais l'entendre rire plus souvent.

Un jour, peut-être...

Je m'endors avec cette prière au fond de mon cœur.

OceanofPDF.com

Angèle

- Comment vous vous appelez déjà ?
- Papa... Je te l'ai dit cent fois. Kyle Reeves, et il est mon petit ami.

Kyle me fait un clin d'œil. Il est incroyable. Mon père fait tout pour le provoquer, mais il ne réagit pas. Mieux ! Pas une seule seconde, il ne se départit de son sourire. Mais j'ai comme le sentiment que ça ne durera pas, il est à cran. Faut dire que mon paternel est insupportable et si nous étions seuls, je lui enverrais son assiette à travers la face, à tout critiquer. S'il n'est pas content, il avait qu'à cuisiner ! Mais non, il n'en branle pas une, comme à son habitude. Même pas un merci pour avoir tout apporté et tout préparé. Il n'a eu qu'à se mettre les pieds sous la table et il trouve encore le moyen de ronchonner et de chercher des noises à Kyle. Kyle qui m'aide et me soutient.

Je sens sa main sur ma cuisse.

Il remonte le tissu de ma robe, caresse mon genou gainé de bas. Je serre les cuisses par réflexe. Parce que tout de même, nous sommes devant mon père.

- Je... je vais servir le café... Kyle ?
- Oui, volontiers ! me répond-il, l'œil égrillard.
- Papa ?
- Ouais ! Mais tâche qu'il soit meilleur que d'habitude !

Je lève les yeux au ciel, croise le regard de Kyle. Il sait ce que je ressens. Il ressent tout ! Il me fait une grimace qui m'arrache un sourire. Un sourire qui se fige lorsque, après quelques pas, j'entends derrière moi :

– Alors écoute-moi bien, le vieux !

Je gagne le coin cuisine et m'arrête, le cœur battant, pour écouter la suite.

– Si jamais je te vois encore manquer de respect à Angèle, je te fous une trempe dont tu te souviendras pour le restant de tes jours ! Et tu vas me faire le plaisir de bien te comporter, d'arrêter de dépenser un argent qui ne t'appartient pas et de présenter tes excuses à ta fille pour tout le mal que tu lui fais depuis des années ! Je me suis bien fait comprendre ?

– Oui... répond mon père, d'une petite voix.

– Oui, monsieur !

– Oui, monsieur, répète mon paternel.

– J'aime mieux ça... Quand Angèle reviendra, tu t'excuseras et si jamais tu continues à faire le con, je reviendrai te botter le cul ! On est d'accord ?

– On est d'accord, chevrote mon père.

Je soupçonne Kyle de lui avoir empoigné la chemise et de lui serrer le gosier.

Le sourire ne me quitte plus tout en faisant couler les cafés, de très bons expressos, n'en déplaie à mon père ; c'est moi qui lui ai acheté la machine ! Il s'élargit lorsque je perçois les bras de mon amoureux autour de moi, ainsi que ses lèvres dans mon cou.

– Ton père aura quelque chose à te dire...

Je secoue la tête.

– Je sais ! Je vous ai entendus.

Il me retourne face à lui, m'embrasse.

– Ensuite, on s’en va... souffle-t-il, tout contre mon oreille, me faisant frissonner. J’ai hâte de me retrouver seul avec toi et de te montrer combien je t’aime.

Mes yeux s’emplissent de larmes.

Je l’aime tellement que ça me fait mal. Plus je l’aime, plus j’ai mal, mais je serais incapable de cesser de l’aimer. Je voulais me protéger et protéger mon cœur pour ne pas souffrir si jamais il me quittait, je n’en ai pas été capable.

– Moi aussi, je t’aime...

C’est tout ce que je suis capable de dire tant ma gorge est serrée par l’intrusion de la petite voix dans ma tête qui me souffle que d’ici peu, il me quittera. Savoir que notre amour est en sursis me torture. Je me force à l’ignorer, mais parfois, comme maintenant, l’émotion me submerge et je ne peux plus gérer ma peur.

Il me donne un dernier baiser, s’empare du plateau sur lequel j’ai déposé les tasses à café, sur des sous-tasses, ainsi que le sucrier, des petites cuillères et des chocolats noirs dégustation. Je le suis, me gavant de ses épaules massives, de sa carrure imposante et de l’impression de puissance qu’il dégage, et m’assois à table à ses côtés en ne cessant de me répéter qu’il va s’en sortir ; qu’il va *nous* sortir de cette situation qui me déprime. Il en est capable, il en a les ressources, les facultés intellectuelles et physiques ; je ne dois pas douter mais croire en lui.

– Angèle ?

Je lève les yeux.

– Pardon... Je... j’étais perdue dans mes pensées...

– On s’en est rendu compte ! remarque Kyle. Ton père a quelque chose à te dire !

Je reporte mon attention sur mon père dont le regard fait des allers-retours entre Kyle et moi.

– Monsieur Forestier ? insiste mon petit ami. Nous étions d'accord !

Ils étaient peut-être tombés d'accord, mais quand mon père fait cette tête-là, on ne peut rien en tirer.

– Laisse, Kyle, ce n'est pas grave. Je pense que tes paroles feront malgré tout leur chemin dans son esprit.

– Angèle ? soupire mon père qui, évidemment, assis en face de nous, n'a rien manqué de notre échange.

J'ai rêvé toute ma vie d'entendre des mots d'amour de la part de mon père, ou juste avoir le sentiment que je compte pour lui, je ne demande pas grand-chose, mais pour autant, je suis mal à l'aise. J'aurais voulu que ça vienne de lui et non parce que Kyle le menace. Ça part d'un bon sentiment, Kyle veut me protéger, mais j'ai peur que son comportement n'ait envenimé la situation. Mon père n'est pas quelqu'un de facile. Tant s'en faut. Il a toujours été bougon et mal embouché !

Un sourire m'échappe lorsque j'entends :

– Quand comptez-vous épouser ma fille, monsieur Reeves ?

– Papa !

– Quoi ! J'ai le droit de me renseigner, non ?

Kyle plonge au fond de mes prunelles.

– Très bientôt, monsieur, très bientôt... Demain, nous partons pour Venise... Je ferai ma demande là-bas ! Angèle vous enverra des photos, n'est-ce pas mon ange ?

Mon cœur n'en finit plus de s'étreindre.

Je n'arrive pas à me réjouir et je m'en veux. M'aurait-il demandé en mariage s'il n'avait pas dû se rendre à Venise ? Ou bien a-t-il sorti ça à mon

père pour répondre quelque chose et me balancer par la même occasion qu'il part pour une nouvelle mission.

– Oh... Nous partons à Venise... Depuis quand tu le sais ?

– Depuis ce matin ! Mon chef m'envoie en déplacement et tu viens avec moi ! Ça ne te fait pas plaisir ?

– Si, bien sûr...

Il fronce les sourcils face à mon manque d'engouement. J'avoue que l'annonce de notre départ a jeté un froid sur mon cœur parce que départ signifie danger. Je comprends également pourquoi il a tenu l'information secrète ; parce qu'il ne voulait pas pourrir ma journée.

Mais du coup, elle est bel et bien pourrie !

Quant à mon père, je comprends qu'il ne s'excusera jamais devant Kyle, même si ce dernier l'a menacé ; il n'est pas du genre à se laisser intimider. Néanmoins, je perçois une attention différente sur moi, comme s'il avait compris quelque chose. Peut-être fallait-il que quelqu'un d'extérieur lui ouvre les yeux. Je l'ignore, je ne suis pas dans sa tête, mais au moment où nous prenons congé, il me serre brièvement contre lui et, reprenant de la distance, plonge ses yeux dans les miens.

Mon cœur manque un battement.

Il ne dira rien. Nous n'avons pas ce genre de relation, nous ne nous sommes jamais confiés l'un à l'autre, mais je sais, je le ressens, quelque chose a changé et j'espère de tout mon cœur qu'à partir de maintenant, son comportement envers moi changera également. Et sans doute est-ce en partie ma faute, sans doute m'y suis-je mal prise avec lui...

Je l'enlace, repoussant mon propre ressentiment.

Il est et restera mon père, je l'aime malgré tout...

– Bonne soirée, papa...

– Bonne soirée, ma fille !

Il me serre le bras, chose qu'il n'a jamais faite de sa vie.

C'est un bon début, je crois. Et mieux que rien ! En tout cas, je m'en contenterai. Et si en plus il s'assagit un peu, je n'aurai pas tout perdu.

– Prends soin de toi...

– Toi aussi, papa...

Nous nous sourions et là, je sais. Je sais qu'à partir de cet instant, tout ira mieux.

Ce n'est que tard le soir, dans notre lit, lovés dans les bras l'un de l'autre, que Kyle me donne des détails sur notre mission à Venise.

– Je t'ai réservé une chambre à côté de la mienne à l'hôtel Grand Canal. Nous prendrons le même vol au départ de Charles-de-Gaulle mais nous voyagerons séparément. Idem pour les bateaux-taxis que j'ai réservés depuis l'aéroport et qui nous déposeront directement à l'embarcadère de l'hôtel.

Je ne réponds rien, j'attends la suite.

– Je t'ai tout envoyé par mail, tu n'auras plus qu'à charger tes billets.

– D'accord... Qu'est-ce que tu dois faire là-bas ?

Il serre mes doigts.

– J'ai un boulot à effectuer mais je dois également rencontrer quelqu'un...

– Qui ça ?

– Une femme !

– Ah... Et c'est qui cette femme ?

– Personne d’important !

Je me redresse, le dévisage.

– Ne me mens pas, parce que je le verrai. Je te repose la question, Kyle : qui est cette femme ?

– Une Américaine ! J’ai bossé dans son service...

– Son service ?

– Elle est une sorte de... d’ambassadrice. Elle fait en sorte que les invités se sentent bien.

– Je vois... Tu as couché avec elle ? Tu t’es senti bien ?

– Angèle...

– Tu as couché avec elle, oui ou non ?

– Oui, mais ça n’a aucune importance à mes yeux. Et c’était avant toi !

– Et maintenant ?

– Quoi, maintenant ?

– Tu as envie de coucher avec elle, maintenant ?

Il me fait basculer sur le dos d’une poussée, s’allonge sur moi.

– Je te défends de te mettre ce genre de conneries en tête, tu m’entends ! Je suis avec toi, je t’aime et je n’ai aucune envie de te tromper ! Je ne suis pas comme ton ex, Angèle. Tu peux avoir confiance en moi, je la rencontre uniquement pour le boulot !

Mes yeux se mouillent de larmes.

Je lui ai parlé de William. William qui m’a fait tant de mal en me trompant et qui a fini par abandonner la mère de son enfant pour se mettre encore avec quelqu’un d’autre, qu’il trompera encore certainement pour une autre... Et ainsi de suite. J’ai oublié William, mais je n’ai pas oublié le mal qu’il m’a fait. Je ne l’oublierai jamais ! Alors peut-être que depuis, j’ai un peu de mal à faire confiance à un homme. Certainement, même. Pourtant, Kyle ne m’a jamais donné l’occasion de douter de lui, mais nous ne sommes quasiment pas sortis de notre tanière.

Comment se comportera-t-il au contact d’autres femmes ?

De jolies femmes ?

J'imagine aussitôt cette Américaine sublime, de longs cheveux blonds, les yeux bleus, des jambes interminables. Il est lui-même attirant, certaines femmes peuvent vouloir le séduire ou coucher avec lui par intérêt. J'aimerais bien savoir ce que cherche celle-ci... Et pour quelles raisons il doit la rencontrer.

– C'est elle qui t'a contacté ?

– Non, c'est moi ! J'ai besoin de savoir si c'est le cartel mexicain qui a cherché à me tuer et si d'autres agents ont été menacés.

Il m'a effectivement parlé de ce cartel et de l'aide qu'il a apporté aux services de surveillance états-uniens pour le démanteler. Ces types sont des tarés sanguinaires ! Qu'ils s'en prennent à Kyle me fait frémir d'épouvante. Une épouvante que je m'empresse de dissimuler en me répétant que je dois lui faire confiance, je n'ai pas le choix.

– Tu lui fais confiance ?

– Non ! Mais je veux entendre ce qu'elle a à me dire. Pour le reste...

Il glisse ses doigts le long de ma fente, trempée de nos ébats.

– ... pour le reste, il n'y a que toi, mon ange, et il n'y aura jamais que toi...

Je le laisse alors me prouver combien il tient à moi. Dans ses bras, j'oublie ma peur mais je sais, j'en ai l'intime conviction, à partir de cet ultime instant, qu'elle ne me quittera plus une seule seconde.

Angèle

J'observe Kyle se lever de son siège d'avion situé à deux rangées devant le mien, sur ma gauche, pour se diriger vers l'arrière de l'appareil. Comme convenu, nous avons pris le vol Air France pour Venise séparément. Nous arriverons en début d'après-midi, ce qui me permettra de profiter de l'endroit avant la tombée de la nuit qui, étant en plein cœur de décembre, surviendra tôt je présume. Nos yeux se croisent. Son mouvement oculaire en direction de la queue de l'appareil me fait comprendre de le rejoindre.

Ce que je fais en me levant quelques secondes après lui.

Je referme le rideau occultant les espaces privés, frappe doucement à la porte qu'il vient de refermer. Le vantail s'ouvre, une main saisit mon poignet, m'attire à l'intérieur.

– Tourne-toi ! ordonne Kyle, la voix éraillée par le désir.

Je ne me le fais pas dire deux fois.

Moi aussi, j'en ai envie... J'ai tout le temps envie de lui... Et je suis déjà prête pour lui ; son regard incandescent empli de désir a suffi à enflammer mon corps.

Je m'appuie contre le lavabo, les sens en ébullition.

Ce sera brut de brut, comme j'aime !

Je relève ma robe – je porte des bas, de grandes bottes –, détourne ma lingerie pour laisser libre accès à sa queue qui aussitôt se plante en moi. Loin. Fort. Il muselle ma bouche pour m’empêcher de crier, glisse son médius entre mes lèvres en prenant possession de mes iris dans le miroir, comme il prend possession de mon corps. Il y va fort ! Ses coups de boutoir me font décoller en un rien de temps. Je mords son doigt tellement c’est bon et soudain, je ne peux plus rien retenir lorsque je l’entends jouir. Je jouis à mon tour, mes prunelles rivées à son visage que je n’ai pas cessé d’admirer tout le temps où il m’a baisée. Parce que oui, il m’a baisée. Parfois, il me fait l’amour avec tendresse, mais là, c’était bestial et enfiévré.

- Merci, mon ange, feule-t-il en embrassant ma nuque.
- Merci à toi ! C’était intense.
- Très...

Il me regarde me rhabiller.

- Quoi ?
- Rien... Je t’aime...

Il n’arrête pas de me le dire. Je ne sais pas ce que ça cache et je m’en fous, je prends ce qu’il me donne. Tout ce qu’il me donne.

- À très vite !

Il m’embrasse et s’éclipse.

Je prends quelques minutes pour faire pipi, une petite toilette intime, pour remettre un peu d’ordre dans ma coiffure et ma tenue puis je regagne ma place. Tout en marchant, j’aperçois l’arrière de sa tête. Il se retourne, me dévisage ardemment.

C’est excitant de faire semblant de ne pas se connaître...

Si excitant que mon excitation ne faiblit pas lorsque je descends de l’avion, en le suivant à distance. Ni lorsque j’embarque à bord du bateau-taxi piloté par un jeune italien tout sourire, avec d’autres passagers ; ni

lorsque j'accède à ma chambre au sein de cet hôtel vénitien qui a tout du palace. Chambre qui s'avère être... une suite... Tout est magnifique. Je n'ai jamais rien vu d'aussi beau !

Je lâche ma valise, vais admirer la vue sur le Grand Canal, extirpe mon téléphone de mon sac à main.

Je tape :

[Ma chambre est somptueuse, merci !]

[Je t'en prie, avec plaisir !]

[En parlant de plaisir, tu es dispo pour que je vienne te remercier ?]

[Oui, viens !]

Je me mets nue, remets mon manteau – j'ai toujours eu envie de faire ça ! –, sors de ma chambre et vais frapper à la sienne, juste à côté. L'excitation grimpe en flèche. Lorsque Kyle ouvre la porte, je constate qu'il a eu la même idée que moi et qu'il m'attendait, la queue au garde-à-vous.

J'entre, claque la porte derrière moi, laisse tomber mon manteau.

Kyle se rue sur mes lèvres comme un affamé, me prend sous les fesses et m'emmène dans sa chambre, sur son lit. Nous oublions tout ce qui n'est pas nous et notre passion partagée.

– Tu as rendez-vous avec Rebecca demain midi, c'est ça ? demandé-je après avoir avalé ma bouchée du très bon plat – des pâtes – que nous nous sommes fait apporter en room service et que nous partageons, en peignoir, assis l'un à côté de l'autre à la table ronde de la suite de Kyle. Kyle qui, paresseusement, caresse ma cuisse enjambant la sienne.

– Je te l'ai dit, Angèle. Pourquoi cette question ?

– Pourquoi, toi, tu ne veux pas répondre à mes questions ?

– Tu sais très bien pourquoi !

– Moins j'en sais, mieux c'est ! Mais j'ai un mauvais pressentiment, Kyle, je me méfie de cette femme.

– C'est parce que tu es jalouse !

– Oui, aussi... Mais pas que...

Il se lève, me tend la main.

– Viens te coucher !

Je glisse mes doigts sur les siens, me lève, réplique :

– C'est si gentiment proposé, monsieur Reeves, que je ne peux refuser.

Je pousse un cri lorsqu'il me balance par-dessus son épaule, me prenant totalement par surprise.

– Pose-moi, ça me fout la gerbe ! crié-je.

Il remonte mon peignoir, claque ma fesse nue.

– Ça t'apprendra à ne toujours pas avoir confiance en moi !

– Ce n'est pas en toi que je n'ai pas confiance, mais en elle. Je n'aime pas cette femme !

– Tu ne la connais même pas ! réplique-t-il, en me balançant sur son lit, sur lequel je rebondis.

Il me saute dessus, se cale entre les jambes que j'écarte pour lui.

– Je m'en tape, je ne l'aime pas, point !

– Tu parles comme moi maintenant, s'amuse-t-il, en déposant de petits baisers le long de mon cou, jusqu'à mon sein, qu'il emprisonne entre ses lèvres et aspire tout en glissant ses doigts sur mon ventre jusqu'à mon sexe. Puis entre ses replis.

– Mmm... Toujours prête à ce que je vois...

Je le fusille du regard.

– Connard !

– Peut-être, mais je suis *ton* connard !

Il me fait rouler sur lui, empoigne mes hanches.

– Un connard qui est tout à toi... Baise-moi, mon ange... Fais-moi oublier jusqu'à mon nom...

Et c'est ce que je fais...

OceanofPDF.com

Angèle

– Tu as bien compris ce que je t’ai dit ? Tu ne sors de cette suite sous aucun prétexte !

J’acquiesce sans un mot, le cœur au bord des lèvres.

Kyle me regarde avec gravité.

– Attends-moi bien sagement, OK ? Et quoi qu’il se passe, garde confiance.

Je m’alarme aussitôt.

– Pourquoi ? Tu... tu penses que ça va mal tourner ?

– Je dois être prêt à parer à toute éventualité et toi aussi.

Il caresse ma joue.

– Je fais ça pour nous, mon ange...

Je suis perdue, le doute s’infiltré dans mon esprit.

– Pourquoi tu dis ça ? Qu’est-ce que...

– Garde confiance, d’accord ? m’interrompt-il en me serrant contre lui.

J’aimerais tellement le retenir, mais hélas, je n’en ai pas le pouvoir ; il doit rencontrer cette Rebecca et découvrir qui lui en veut. Ce soir, il sera en

mission pour la cellule ; mission pour laquelle il a été envoyé ici et dont il ne m'a rien dit ! Ne rien en savoir me rend nerveuse.

- Fais attention à toi... réussis-je à dire, la gorge serrée.
- Toi aussi ! À plus, mon ange...

Je le retiens par la main.

- Contacte-moi très vite pour me rassurer.
- OK ! Quand on se reverra, je te demanderai en mariage, et tu accepteras !

Mon cœur manque plusieurs battements.

- Je pensais que tu avais oublié.
- Je n'oublie jamais rien en ce qui te concerne. À très vite, mon ange.

J'aimerais le retenir, j'aimerais avoir le pouvoir de l'empêcher de me quitter mais au lieu de cela, je le regarde, la gorge serrée, le corps aussi lourd que du plomb, élever mes doigts à ses lèvres, les embrasser avec dévotion puis, sur un dernier regard appuyé, s'éloigner. Lorsque la porte de la suite se referme sur lui, j'ai le sentiment que mon cœur s'écroule à mes pieds. Je me sens aussitôt vide de sens, vide de vie... Alors qu'il vient de me donner la plus belle preuve d'amour qui soit en parlant mariage. Je devrais être comblée, je suis là encore morte de trouille. J'ai peur ! J'ai tout le temps peur... Peur qu'il se fasse tuer...

Fait chier !

Je me dépêche d'enfiler mon manteau, m'empare de la carte magnétique de la suite et sors. J'emprunte l'escalier pour aller plus vite et atteins le hall au moment même où il passe les portes automatiques. Je lui emboîte le pas, à distance. J'ignore où son rendez-vous avec l'Américaine a lieu, il ne m'en a rien dit, mais suivre sa haute silhouette habillée de noir est un jeu d'enfant. Je fais attention de ne pas me faire repérer. S'il se rend compte que je le file, il va me renvoyer fissa à l'hôtel et je ne pourrai pas protéger ses arrières.

Je me convaincs que c'est l'unique raison qui me pousse à prendre cette initiative mais c'est faux ! Je veux voir à quoi ressemble cette femme, et je veux voir, de mes yeux, ce qu'elle représente pour lui. En outre, comme je l'ai dit à Kyle, je n'ai aucune confiance en elle.

Je ralentis le pas lorsqu'il le fait lui-même et me planque derrière un pot de fleurs. Il regarde partout autour de lui, puis avance, lentement, vers une table en terrasse sous une tonnelle à proximité d'un chauffage en parasol qui doit dispenser une chaleur bienvenue même si l'air, en cette fin de matinée, est plutôt agréable.

Une femme se lève à son approche.

Grande, blonde... Très grande, et très blonde... Je me rapproche, me planque derrière un gros pot de fleurs, examine son visage. Elle est belle... Mon cœur fait un bond désagréable au possible lorsque Kyle la serre contre lui et l'embrasse sur la joue. N'importe qui, à leur comportement, penserait qu'ils sont intimes. Ça se voit dans leur façon de se tenir l'un contre l'autre... Peut-être est-il en train de lui dire qu'il la trouve encore plus belle que dans ses souvenirs et qu'il n'a jamais pu l'oublier.

Arrête, Angèle ! Ne pense pas n'importe quoi ! Il t'aime... Il va te demander en mariage...

Je me raccroche à cette idée tout en les observant passer commande et discuter.

Ils ont l'air de bien s'entendre.

J'observe autour de moi pour tromper ma nervosité... Le port est désert, pas le moindre touriste. Et Kyle et Rebecca sont seuls sur la terrasse. L'appréhension me noue le bide, mon cœur accélère, sans aucune raison.

Calme-toi, Angèle... Nous sommes en plein mois de décembre, les touristes sont rares à cette période... Il n'y a pas de quoi s'affoler !

Mais je me retiens de ne pas bondir lorsque je vois Rebecca poser les doigts sur l'avant-bras de Kyle et se lever. Elle entre dans le bar. J'ai soudain peur qu'il se lève à son tour pour aller la retrouver à l'intérieur, la jalousie m'étouffe.

Du coin de l'œil, j'aperçois un bateau-taxi avec plusieurs hommes à son bord ralentir et se garer le long du quai, dans le dos de Kyle qui ne peut les voir et ne se doute de rien.

Quelque chose dans l'attitude de ces hommes ne me dit rien qui vaille...

Je hurle le prénom de Kyle lorsque je les vois s'approcher et se saisir de lui. Ça s'est passé tellement vite que, surpris, il n'a pas le temps de réagir. Je hurle encore. Il tourne la tête, m'aperçoit et, comprenant mes intentions de tenter quelque chose même si j'ignore quoi pour lui venir en aide, il me fait signe de la tête de ne pas bouger.

Il a raison, s'ils me prennent avec lui, ils pourraient se servir de moi pour l'atteindre.

Réalisant que je ne peux rien faire pour lui, la main sur la bouche pour ne pas hurler de désespoir, cette fois-ci, je le regarde résister aux mecs, se démener, puis s'effondrer lorsque l'un d'eux, le prenant en traître, lui fout un coup de crosse derrière la tête. Il est aussitôt entraîné dans le bateau.

Cette salope d'Américaine court les rejoindre et le bateau s'éloigne, emportant l'homme que j'aime loin de moi. Je cours vers l'eau, hurle son nom. Je ne devrais pas, je ne devrais pas m'en mêler, mais c'est plus fort que moi.

Je crie et je hurle, la tête en feu, le cœur en charpie, en cherchant des yeux quelqu'un qui puisse m'aider, mais il n'y a personne ! Personne hormis un serveur qui, du pas de la porte du bar, observe la scène sans rien tenter. Comme si... comme si tout cela était tout à fait normal, ou comme si quelqu'un avait acheté son silence... Je sais que c'est possible ! Dans le milieu de Kyle, tout est malheureusement possible, même le plus horrible et le plus inacceptable.

Mon Dieu...

À bout de résistance, je m'écroule à genoux sur le quai, en larmes.

Que vont-ils faire de lui ?

Quand vais-je le revoir ?

Pourquoi ?

S'ils avaient voulu le tuer, ils l'auraient fait, ils l'auraient abattu en pleine ville, là, sur le quai du Grand Canal, puis jeté à la flotte ; ils ne l'auraient pas emmené. Non, le plus plausible, c'est que l'Américaine l'a trahi et qu'elle va le remettre entre les mains de ses ennemis.

Il faut que je tente quelque chose...

Je me redresse, essuie mes larmes, réfléchis. Je ne peux joindre personne, je n'ai pas le contact de Z, Kyle peut pister mon téléphone mais pas moi, il a refusé de me mettre l'application, toujours pour des questions de sécurité. Des personnes malintentionnées pourraient mettre la main sur lui en passant par mon application. Donc je n'ai aucun moyen de savoir où ils l'ont emmené.

Je ne peux rien faire et j'en suis malade.

Je n'ai plus qu'à attendre qu'il me contacte et garder confiance, comme il me l'a ordonné. S'il le peut, s'il survit, il s'enfuira et il me retrouvera. Je sais qu'il est capable de s'en sortir, je lui fais confiance. J'ai pour consigne de rester dans sa suite durant quarante-huit heures, puis de rentrer chez moi et d'attendre encore.

Les heures qui viennent vont être longues à mourir.

Je rentre à l'hôtel, malheureuse à en crever, en ne cessant de me repasser la scène en boucle. Je tente de comprendre, d'analyser, de découvrir *le* détail qui me ferait mettre le doigt sur les raisons de son rapt, mais j'ai beau

fouiller mon esprit, je ne trouve rien. Arrivée dans la suite de Kyle, je me laisse tomber sur le lit et fonds en larmes. Je pleure tellement que je finis par m'endormir d'épuisement, pour me réveiller en sursaut des heures plus tard, en pleine nuit, en croyant l'entendre.

Je l'appelle, allume la lumière, mais non, j'ai rêvé, je suis seule dans cette grande suite.

Je me mets sous la couette, me recroqueville et lorsque je perçois son odeur sur son oreiller, je fonds à nouveau en larmes.

Une prière franchit mes lèvres, moi qui ne prie jamais.

Pitié, faites qu'il s'en sorte vivant...

Je réussis à me rendormir, après avoir tourné pendant des heures dans ce grand lit où il m'a tant aimée. Pour me réveiller, au petit jour, toujours seule. Désespérément seule. Seule et perdue.

Je me lève, telle une somnambule, m'empare d'un plaid et vais m'asseoir dans un fauteuil après l'avoir déplacé devant la baie vitrée et ouvert les rideaux. Le lever de soleil sur la lagune est magnifique. Mais il ne m'émeut pas. Venise est pour moi synonyme de tombeau et plus les heures passent, plus je perds espoir. Je ne me commande même pas à manger, je serais incapable d'ingurgiter quoi que ce soit.

Les larmes se tarissent, ne restent que la peur ainsi qu'un infime espoir auquel je persiste à me raccrocher. Il me manque tellement que j'ai le sentiment que l'on m'a arraché un membre. Des gémissements franchissent mes lèvres et mon corps se met à trembler sans que je puisse rien empêcher.

Je ne bouge pas de la journée, ni de la nuit suivante, ni de la journée encore d'après.

J'attends, sans bouger, les yeux perdus dans le vague. J'attends, en ne pensant à rien. Je somnole par moments, quelques minutes, pour ensuite me réveiller en sursaut, en pleurs, en appelant Kyle.

Puis le temps est écoulé...

Je me dois d'écouter les dernières consignes de Kyle et me trouver chez moi si jamais il cherche à me joindre.

Bon sang, Kyle, bats-toi... Reviens-moi...

Tant que je n'aurai pas de preuves de sa mort, je le considérerai comme vivant...

Il me reviendra...

Je me raccroche à cette idée pour ne pas crever de désespoir.

OceanofPDF.com

Angèle

Deux jours que je suis rentrée chez moi, quatre que Kyle m'a sauvagement été arraché. Quatre jours que je n'ai aucune nouvelle, que je ne vis plus, que j'ose à peine respirer ; quatre jours que j'ai le sentiment d'être morte à l'intérieur. Deux jours que je sursaute à chaque craquement, chaque bruit de l'immeuble, chaque voix dans l'escalier, en me tordant les mains de désespoir. C'est d'autant plus douloureux et d'autant plus inacceptable que je ne sais toujours pas quoi faire, ni à qui demander de l'aide.

« Si je tombe, Z ne fera rien pour moi, il me laissera crever... » m'a dit Kyle un jour.

Alors à quoi cela me servirait de chercher à découvrir qui se cache derrière Z ?

Je dois me rendre à l'évidence, je suis seule, et Kyle aussi. Ne pas savoir s'il est encore en vie me torture sans le moindre répit, à tel point que je ne dors quasiment plus. Si ça continue, je vais tomber malade, mais je m'en fiche ; vivre sans Kyle ne m'intéresse pas. S'il est mort, je ne demande qu'une chose : aller le rejoindre.

Je ne sors pas, je me fais livrer mes courses et je ne parle à personne ; j'ai fait croire à Mélodie que je suis toujours à Venise avec Kyle pour qu'elle me foute la paix. Je ne peux pas lui parler, pas maintenant, je n'en ai pas la force. Si je parle, je m'effondre. Je le ferai peut-être plus tard, lorsque le moment sera venu, lorsque j'aurai perdu tout espoir.

Je passe mon temps couchée sur mon canapé, devant une télé que je ne regarde pas. Même ma série préférée n'arrive pas à me raccrocher à quelque chose de concret. Je savais que je l'aimais. À la souffrance qui me torture l'âme sans relâche, je comprends que je l'aimais d'une façon incommensurable.

Cinquième journée sans nouvelles...

Je compte les jours, comme les prisonniers, prisonnière moi-même de mon chagrin et de mon désespoir, sans rien qui me rattache à la réalité.

Sixième jour...

Un bruit, derrière ma porte, me fait sursauter.

Puis j'entends des voix...

Je me lève, tends l'oreille, le cœur au bord des lèvres. Je vais vomir tellement il frappe fort dans ma poitrine, dans ma gorge... Partout. Je m'avance vers la porte, écoute de toute mon âme. J'entends des voix, des bruits de pas, je n'ai pas rêvé, il y a des gens derrière cette porte.

N'y tenant plus, je déverrouille et ouvre avec précaution, pour regarder dans le sas. La porte de l'appartement de Kyle est ouverte et des types entrent et sortent, les bras chargés de ses affaires.

Nonnnn... Ça ne peut vouloir dire qu'une chose...

Des larmes me piquent les yeux, des sanglots enflent dans ma poitrine. Sanglots que je ravale courageusement en voyant un type à la mine patibulaire se diriger vers moi. Je me frotte les yeux, bâille, fais semblant de me réveiller, même si nous sommes en milieu d'après-midi. Je pourrais très bien bosser de nuit, ce qui était le cas il y a peu.

– Ne restez pas là, madame, rentrez chez vous ! ordonne l'homme.

Avec ses cheveux courts et son costume ajusté, il a tout d'un militaire.

Je resserre mon plaid autour de mes épaules.

– Pardonnez-moi mais... j'ai rencontré M. Reeves à plusieurs reprises. Il déménage ? Il ne m'en a rien dit...

– Oui, c'est ça, il déménage !

– Et on joue les déménageurs, ronchonne un type en passant derrière le « militaire ».

–Taisez-vous, K !

K...

J'ai alors l'intime conviction que le type devant moi, en costard-cravate, est Z ! Kyle m'a suffisamment détaillé son caractère pour qu'il n'y ait aucun doute possible.

– Est-ce qu'il va bien ? demandé-je, la voix un peu éraillée. Je ne l'ai pas vu depuis des jours et... nous avions prévu de dîner ensemble.

Mon cœur ne cesse de tambouriner dans ma cage thoracique. Si c'est bien Z que j'ai devant moi, il est loin d'être un enfant de chœur. Heureusement qu'il ne sait pas qui je suis, ni ce que je représente pour Kyle. Grâce à Kyle qui a bidouillé les images des caméras de surveillance installées chez lui et installé son propre matériel avec ses propres images. Enfin, celles qu'il voulait bien leur livrer. La cellule a pu voir mon visage lorsque Kyle m'a emmenée à la morgue, quand bien même, je passais pour morte ! Kyle avait tout prévu et tout verrouillé pour être libre de ses actes chez lui ! Sa puce seule pouvait témoigner de ses déplacements. Alors, certes, il est venu chez moi à deux reprises, pour récupérer ses colis et pour que je lui retire la balle qu'il a prise au-dessus de l'omoplate, mais après tout, il n'y avait aucun mal à ce qu'il rencontre sa voisine.

Bref, je doute qu'ils l'aient pisté via le satellite, qu'ils aient zoomé sur moi... Qu'ils m'aient identifiée... Ils auraient débarqué depuis longtemps pour demander des comptes à Kyle si cela avait été le cas, or, ils avaient confiance en lui ! De plus, à la façon dont cet homme me regarde, je vois qu'il n'a aucun soupçon me concernant. Néanmoins, je dois me montrer vigilante ! Il est peut-être à l'origine du kidnapping de Kyle. Il ne pensait

pas ses *employeurs* – comme il les appelait – responsables de l’attaque dont il a été victime, mais peut-être se trompait-il...

L’homme continue de me scruter attentivement, puis son regard s’adoucit.

– Vous le connaissiez comment ?

– Je le connaissais... bien... Autant qu’une femme peut connaître un homme.

Il me dévisage longuement.

Ne détectant aucune animosité dans son attitude, je m’enhardis.

– Dites-moi la vérité, général. Kyle est-il encore vivant ?

Il lève un sourcil en m’entendant faire mention de son surnom.

– Ainsi, vous le connaissez bien... Que vous a-t-il révélé sur lui ?

J’avale ma salive avec quelques difficultés. Que faire ? Jouer cartes sur tables ? Ou dissimuler ? Je regarde autour de moi, m’assurant que personne ne peut nous entendre. Un type est en faction près de l’ascenseur, un mec de la cellule, peut-être, je l’ignore. Je devrais être morte de trouille à la présence de tous ces mecs dans mon couloir, mais je m’en fous ! Je veux savoir ce qui est arrivé à l’homme de ma vie, même si je me mets en danger. Et cet homme, là, devant moi, est certainement le seul être sur cette Terre à pouvoir me renseigner. Néanmoins, je n’ai pas à donner de détails.

Je m’approche, murmure :

– Je veux juste savoir si Kyle est encore en vie et si oui, où est-ce que je peux le trouver.

Z soupire.

– Kyle est mort. Je suis désolé. Son corps a été retrouvé carbonisé dans un terrain vague, en Italie.

Bon sang... Il aurait mieux fait de garder cette information pour lui ! Je ne lui en demandais pas tant ! Non seulement, je doute qu'il soit en droit de me le révéler, mais en plus, c'est cruel de sa part ; il ne peut pas ne pas avoir compris que je tiens à Kyle.

J'ai un haut-le-cœur.

– Vous êtes sûr que c'est lui ? demandé-je, la gorge serrée à m'étouffer.

Je réfrène les sanglots qui menacent de me submerger. Je ne veux pas que cet homme soit témoin de mon chagrin, je veux pouvoir hurler ma peine comme je l'entends, sans témoin. La boule, dans ma gorge, m'étouffe.

– Nous en sommes persuadés, oui, nous avons retrouvé son implant. Il n'y a pas de doute possible.

– Merci, monsieur...

Je me retourne, m'éloigne.

– Ça va aller, madame ? entends-je derrière moi.

Je me retourne.

– Il vous appréciait, vous savez, ne puis-je m'empêcher de dire. Il avait confiance en vous. Trouvez ceux qui lui ont fait ça, et vengez-le ! Au revoir, général...

– Ce sera fait, madame... Si vous avez pu lui apporter un peu de bonheur, j'en suis heureux.

Je hoche la tête, sans rien répondre, tant ma gorge est serrée dans un étau. Tellement serrée que je n'arrive plus à respirer. J'ai juste le temps de refermer la porte et de me laisser glisser contre avant qu'une violente crise de larmes ne me fasse m'effondrer. Je me couche à même le sol, me mets en boule et je reste là, pleurant toutes les larmes de mon corps.

J'ai mal.

J'ai tellement mal que je voudrais être morte.

Je n'ai rien de lui, il ne me reste rien, que des souvenirs qui, un jour, je le sais, s'éteindront. Mais d'ici là, je vais continuer à souffrir. Et je veux souffrir, pour me souvenir et le garder dans mon cœur.

Pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi ?

Pourquoi avoir mis cet homme sur ma route pour me l'arracher ensuite de cette façon ? C'est quoi la finalité, bordel ? Je ne le saurai jamais ! Kyle a traversé ma vie comme une comète fulgurante, lumineuse, attractive ; il m'a nourrie de sa lumière et maintenant, sans lui, je plonge dans l'obscurité. Une obscurité qui m'engloutit...

Je ne peux m'empêcher de hurler ma souffrance et tant pis si les hommes de l'autre côté de la porte m'entendent. Je hurle et hurle encore, jusqu'à en perdre la voix, jusqu'à m'étouffer, les mains serrées contre mon thorax tant la douleur est insupportable. Tellement insupportable que je me sens plonger dans un gouffre sans fond.

OceanofPDF.com

Angèle

Un mois plus tard

Comme tous les matins, je descends relever mon courrier. C'est le seul déplacement que je ferai de la journée. J'ouvre ma boîte aux lettres, me saisis des enveloppes. L'une d'elles, blanche, avec des traits bleus et rouges ainsi qu'une mention *par avion*, attire mon attention mais je verrai ça plus tard...

Certainement de la pub pour une quelconque compagnie de voyage.

Et comme tous les matins, je regarde la porte de l'ex-appartement de Kyle toujours inoccupé avant de rentrer chez moi en traînant des pieds. Je n'ai pas fait trente mètres en tout mais l'exercice m'a épuisée. Pour en revenir à l'appartement de Kyle, je doute que Z installe l'un de ses protégés maintenant qu'il sait que je sais. Quand bien même, à qui irais-je raconter cette histoire ? Ce que je sais de sa cellule ? Personne ne me croirait... Et de toute façon, ça ne m'intéresse pas ; plus rien ne m'intéresse. Sauf une chose : qu'ils retrouvent qui a tué Kyle et qu'ils lui fassent la peau !

Je claque la porte, pénètre dans ma pièce à vivre et balance les lettres sur la table, qui vont se mêler aux autres. Je verrai ça plus tard... Ou pas ! En général, je ne prends connaissance de mon courrier qu'une fois par semaine, et encore... Les lisérés de l'enveloppe blanche attirent encore mon regard mais, trop fatiguée pour m'y attarder, je me réinstalle dans le canapé, replace la couverture sur moi et reprends la zapette devenue un véritable prolongement de mon bras. Vive Netflix ! Ça occupe. Je papillonne, sans

me focaliser sur un film ou une série en particulier. Les images glissent sur moi, tout comme les émotions ; mon cœur est mort, mes sensations se sont enfuies, j'ai tellement pleuré que je ne ressens plus rien. La façon dont est mort Kyle m'affecte beaucoup. Dans mes rêves, en proie aux flammes, il hurle, il m'appelle... Je me réveille en pleurs, en prononçant son nom.

Cette situation doit cesser mais je ne sais pas comment faire pour continuer de vivre sans lui, je n'en ai pas le courage. Parfois, j'aimerais tout simplement que ça s'arrête, que tout s'arrête, que j'arrête de respirer pour que cesse cette souffrance. Mais je m'accroche à la vie, sans même savoir pourquoi. Mélodie passe à l'appart au moins une fois par semaine et presque tous ses jours de congé avec moi. Quelques nuits aussi, parfois, lorsqu'elle sent que je m'enfonce. Sa présence m'aide... un peu...

Je pose la zapette, récupère mon portable sur la table basse, pour découvrir que, justement, elle m'a envoyé des messages. Je les ouvre, par habitude, mais les petites histoires de l'hôpital qu'elle s'acharne à me raconter pensant qu'elles m'intéressent me laissent de marbre. Elle sait que Kyle est sorti de ma vie et que j'en suis désespérée mais elle ne sait pas comment... Je lui ai raconté un mensonge. Que, durant notre séjour vénitien, il a reçu une proposition d'embauche à l'étranger, qu'il a acceptée. Il a donc rompu et il est parti... Piétinant mon cœur au passage. Un cœur qui venait tout juste de reprendre espoir. Je souffre encore davantage qu'après l'abandon de William parce que j'ai cru à une renaissance avec Kyle, j'ai cru à notre bonheur.

Il allait me demander en mariage, bon sang. J'avais des raisons d'y croire, non ?

Je soupire de lassitude, prends sur moi pour survoler mes mails, comme chaque jour pour, comme pour le courrier, garder un pied dans la réalité. Parmi diverses publicités, une adresse attire mon attention : montaigu.delaplaya@hotmail.com.

Qu'est-ce que c'est que ça...

Le cœur battant, je m'empresse de l'ouvrir.

Regarde ton courrier !

Quoi, c'est tout ?

C'est qui ce type qui se permet de me tutoyer ?

Pas de signature, juste... trois petits mots qui font accélérer mon rythme cardiaque.

Je me lève du canapé, me plante devant la table, farfouille dans le courrier. Si je fais abstraction là encore des publicités ainsi que des factures, un seul est anormal : ce pli venu par avion.

Je m'en saisis, analyse le cachet. Nassau !

Nassau ?

C'est aux Bahamas, ça ?

Je ne connais personne là-bas...

Les mains tremblantes, je décachette l'enveloppe, en sors une carte postale, ainsi qu'un billet d'avion à mon nom. Un aller simple pour Deadman's Cay Airport, Long Island, Bahamas.

C'est une blague ?!

Je pose le billet sur la table, inspecte la carte postale, côté face et côté pile. Côté face, une photo aérienne d'un complexe hôtelier, le Santa Clara Beach Resort, constitué de lodges blancs aux volets bleus, séparés de palmiers, au bord d'une plage de sable blanc et d'une mer turquoise. Un

véritable coin de paradis. Une flèche au crayon rouge désigne le bâtiment central, ainsi qu'un horaire : vingt heures.

Côté pile : rien !

Quand ? Comment ? Pourquoiiiii ?!

Qui m'envoie cette farce ?

Mon cœur s'emballe. J'ai peur... Peur d'espérer que Kyle lui-même est à l'origine de cette invitation, et peur de me faire des films.

Je repose la carte, m'assois, réfléchis.

Je suis tentée d'y répondre mais... si c'était l'œuvre d'un détraqué ?! Un détraqué qui m'offre un billet d'avion à je ne sais combien ?! Ça doit coûter une blinde un vol jusqu'aux Bahamas... Non... Ça ne peut être que Kyle, ou quelqu'un qui le connaît bien. Montaigu est quand même le nom de famille de Roméo dans *Roméo et Juliette*, ça ne peut pas être un hasard !

Punaise, tout se bouscule dans ma tête, elle va exploser !

J'ai besoin d'en parler à quelqu'un !

Je me relève d'un bond, vais m'emparer de mon téléphone et envoie un texto à Mélodie.

[Tu pourrais passer après le boulot,
j'ai besoin d'un conseil ! Biz]

La journée n'en finit plus tant je meurs d'impatience de discuter avec ma meilleure amie. Pour la première fois depuis que Kyle m'a quittée, a quitté ce monde plus exactement, je ressens une petite excitation. Oh, bien

minime, mais réelle ! Cette carte postale, m'obligeant à me questionner, occupe mon esprit et m'évite de cogiter sur mon bonheur perdu.

Je n'ose entrevoir l'espoir que... qu'il puisse être encore en vie et que le général s'est trompé, ou m'a raconté des bobards. Mais me révéler que Kyle est mort carbonisé, quand même...

Enfin, vingt heures trente !

Mélodie ne va plus tarder !

J'ai trompé mon impatience en préparant un en-cas, elle aura faim, et même si chaque geste me coûte, j'ai pris plaisir à les effectuer, à préparer de bons petits amuse-bouches et à dresser la table basse.

Lorsque la sonnette retentit, je vais ouvrir.

– Salut ! Ça avait l'air urgent, qu'est-ce qui t'arrive ? demande aussitôt ma meilleure amie après m'avoir claqué une bise sur la joue.

En parfaite habituée de la maison, elle retire son manteau, va s'installer sur le canapé.

Je lui emboîte le pas.

– J'espère que je ne t'ai pas fait peur, si c'est le cas, je m'en excuse.

– C'est rien !

Elle me scrute.

– Tu as l'air mieux ! Tu commences à remonter la pente ?

– J'ai quelque chose à t'avouer à propos de Kyle, ajouté-je en m'asseyant à ses côtés et en lui tendant le verre de chablis que je lui ai servi en l'attendant.

Elle retire ses chaussures, replie ses jambes sous elle.

J'en fais de même. De cette façon, nous nous faisons face. Nous avons toujours adopté cette attitude pour discuter.

– Je t'écoute...

J'hésite encore.

Suis-je vraiment en droit de lui parler de Kyle ? Sa vie et ses secrets ne regardent personne et il s'est passé tellement de choses incroyables. Mélo me croira-t-elle ?

Il n'y a qu'un moyen de le savoir.

– Ce que je vais te révéler est confidentiel, tu ne dois en parler à personne, OK ? Jamais !

– Pourquoi, c'est un témoin en fuite ? Il possède une fausse identité ?

– Tu ne crois pas si bien dire !

– Comment ça ? Explique-toi...

Je prends une grande inspiration.

– Kyle était un agent gouvernemental sous couverture. Il a été tué lors d'une mission.

Des larmes s'écoulaient sans que j'y prenne garde. La façon dont il m'a été arraché restera comme la chose la plus horrible que j'aie jamais vécue. L'avoir vu se faire rouler de coups, assommer puis emmener par ces hommes, juste sous mes yeux, et ne rien avoir pu faire pour lui venir en aide m'a traumatisée. Je n'ose imaginer ce qu'ils lui ont fait avant de le tuer, j'en ai des frissons. J'aimerais... j'aimerais conserver l'espoir qu'il est encore vivant et que c'est lui qui m'a envoyé cette carte postale des Bahamas, mais j'ai peur d'y croire, de me leurrer et d'être encore plus malheureuse après. Cette fois-ci, je ne m'en remettrais pas, je le sais.

Mélo me contemple, bouche bée.

– Quoi ? arrive-t-elle à articuler, le moment de stupeur passé. Répète...
Je crois ne pas avoir bien saisi !

Je bois une gorgée de vin, me lève pour aller chercher la carte postale que je lui tends avant de me rasseoir.

– J’ai reçu ça !

Ainsi que je l’ai fait, elle retourne la carte postale dans tous les sens.

– C’est tout ?

– Il y avait un billet d’avion dans l’enveloppe, pour Long Island, aux Bahamas !

– Alors là, je ne sais quoi te dire... Tu crois que c’est lui qui t’envoie cette carte ?

Je m’en empare, la pose sur ma cuisse, la lisse du plat de la main.

– Avec lui, tout est possible. C’est un guerrier, un tireur d’élite, il sait se battre, peut-être a-t-il réussi à... à ne pas mourir, réponds-je, comme me parlant à moi-même afin de me convaincre. Je ne sais pas...

Je garde sous silence notre rencontre, ma séquestration, sa mère, son kidnapping dont j’ai été témoin, sa collaboration avec les Américains, la tentative d’assassinat dont il a fait l’objet, sa blessure, l’aide que je lui ai apportée, notre collaboration... Ainsi que la façon dont il est mort. Horrible. Inhumaine... La puce retrouvée sur le corps carbonisé.

– Tu comptes répondre à cette invitation ?

– Oui ! Je suis curieuse de savoir qui est ce type et ce qu’il a à me dire... Et peut-être qu’il s’agit de Kyle, je ne peux éliminer cette hypothèse.

– Tu veux que je t’accompagne ? Je pourrais prendre quelques jours de congé...

– C’est gentil de ta part, mais non... Je dois me rendre seule à ce rendez-vous. Pour... pour faire le point et pour me retrouver, peut-être.

– Tu n’as pas peur ?

– Non ! décrété-je. Un serial killer ne m’enverrait pas un billet d’avion à plus de deux mille euros, et plus je réfléchis, plus j’ai espoir que cette personne soit Kyle. J’ai reçu un mail, également, d’un certain Montaigu de la Playa, et Roméo est son véritable prénom. Roméo Montaigu... Tu comprends... Comme dans *Roméo et Juliette*. Ce mail m’ordonnait d’ouvrir mon courrier ! Comme s’il savait que je ne l’avais pas fait...

Il m’a déjà stalkée, je suppose qu’il est capable de recommencer... Et d’effectivement savoir, *ou voir*, que c’était le cas !

Ça veut dire que là, il écoute ma conversation !

Cette réflexion me donne envie de sauter dans tous les sens mais bon... Je dois savoir raison garder ! Je ne suis sûre de rien... Je ne sais pas qui m’a écrit... En même temps, si c’est Kyle, il se garderait bien de le crier sur les toits pour ne pas se faire repérer !

Bon, je vais arrêter de me faire des films et attendre de voir !

– Angèle ?

– Mmm ?

– T’es loin là !

– Je suis aux Bahamas ! Tu crois que j’ai raison d’espérer ?

– Je crois que l’espoir fait vivre, bichette, alors prends cet avion et retrouve ta joie de vivre ! J’en ai marre de te voir dans cet état ! Mais si tu as le moindre problème, promets-moi de me contacter et je rapplique !

Je ris, et ça me fait un bien fou ; j’aperçois la lumière au bout du tunnel. Une faible lueur mais suffisante pour me donner un peu d’espoir.

– Tu préviendras Interpol !

– Déconne pas avec ça ! C’est pas drôle.

Je saisis sa main, la serre pour la rassurer.

– Il ne m’arrivera rien ! Je sais, au fond de moi, que je ne risque rien. Il se peut que ce soit Kyle, et si ce n’est lui, c’est forcément quelqu’un qui sait

des choses sur lui, qui sait qui je suis et où me trouver. Alors, oui, je vais me rendre à cet endroit, et *alea jacta est* !

Je me penche pour l'enlacer.

– Et je te donnerai des nouvelles, promis ! ajouté-je.

J'avais déjà pris ma décision mais notre discussion me conforte dans l'idée de me rendre aux Bahamas, alors je vais effectuer ce voyage pour enfin trouver la paix.

OceanofPDF.com

Angèle

C'est ainsi que je me retrouve, fin janvier, aux Bahamas !

Plus de vingt-trois heures de vol Paris-Nassau avec une escale à Londres, quarante-cinq minutes de Nassau à l'aéroport de Long Island à bord d'un petit coucou, et me voici débarquant sur le Tarmac de Deadman's Cay – le récif du mort, bien trouvé et tout à fait d'actualité ! Si c'est bien de Kyle dont il s'agit.

Il fait vingt-deux degrés lorsque je descends de l'avion et j'ai la sensation d'étouffer après les températures hivernales de Paris. La vue sur l'île depuis le ciel était époustouflante. Du bleu, du vert, des plages de sable blanc, beaucoup de verdure ; une petite merveille que j'ai découverte, les yeux écarquillés. Et ce ciel... D'une belle couleur azur avec des traînées de nuages d'un blanc pur. Moi qui n'ai jamais quitté la France hormis pour un bref séjour à Venise dont j'ai gardé un souvenir atroce – et pour cause –, je suis émerveillée. Émerveillée et stressée ! Dans quatre heures, je vais rencontrer cette fameuse personne qui m'a envoyé la carte postale.

Je sors de l'aéroport et, avisant plusieurs taxis stationnés le long du trottoir, je m'approche du chauffeur du premier de la file qui attendait, calé contre sa carrosserie, les bras croisés. Je le salue, lui montre la carte postale.

– Pourriez-vous m'emmener à cet hôtel, s'il vous plaît ? demandé-je, dans un anglais un peu hésitant.

Je n'étais pas très douée pour les langues étrangères à l'école !

Il me répond avec un accent à couper au couteau que « oui, c'est possible », s'empare de mon bagage et m'ouvre la porte arrière pour que je m'installe à bord de son taxi.

Nous longeons le littoral, sublime.

En une fraction de seconde, je tombe amoureuse du panorama ; je n'ai jamais rien vu d'aussi beau de toute ma vie que cette île ! Elle semble avoir conservé son authenticité et même être assez sauvage. Quelques palmiers, des maisons aux couleurs vives et toits blancs ainsi que des églises bordent la route pleine de trous. J'imaginais, vu du ciel, une végétation plus luxuriante, mais finalement l'île est plutôt pelée ; je l'imaginais également plus... habitée ! Mais la vue sur la mer reste à couper le souffle. Je ne cherche pas à discuter avec mon chauffeur. Je pourrais lui poser des questions en fouillant dans ma mémoire et en retrouvant des bribes de mon apprentissage linguistique mais je ne comprendrais pas les réponses, alors à quoi bon... Vitre ouverte, nez au vent, je hume les embruns et me gave de ce ciel si bleu, de cette mer d'huile et du calme environnant.

Vingt-cinq minutes plus tard, le taxi me dépose devant l'accueil du complexe hôtelier et s'en retourne après que j'ai payé sa course en dollars américains dont j'ai pris soin de me munir avant mon départ ; la monnaie locale étant le dollar bahaméen, mais l'américain est accepté.

Mon bagage en main, j'inspecte autour de moi, fébrile, m'attendant à apercevoir la silhouette tant aimée. Mais non ! L'endroit est désert ! Il n'y a que le soleil, des palmiers, des bosquets de verdure parfaitement entretenus, et cette façade blanche si brillante qu'elle me fait cligner des yeux.

Je m'engage sous la tonnelle ornant l'entrée tout en la protégeant de la chaleur, pénètre dans le bâtiment et me dirige vers la réception, une banque à trois pans, blanche, agrémentée de gros carreaux jaunes et bleus, d'un plateau de bois foncé et surmontée d'un dais à froufrous, en foulant un sol de tommettes orangées avec çà et là de grands carreaux bleus bordés d'une frise orange aux motifs géométriques. Le mobilier – fauteuils, banquettes –

en rotin orange est décoré de coussins de même couleur ainsi que d'autres, vert clair.

Simple, mais efficace !

Comme j'ai trois heures et demie devant moi, j'opte pour prendre une chambre. Ainsi, je pourrai me doucher et me préparer sereinement à la rencontre. De plus, j'aurai un pied-à-terre et un lieu où me retrancher si elle tourne mal ou si je décide de rester quelques jours.

Je me plante devant l'hôte de l'accueil et, toujours avec mon anglais approximatif, lui demande une chambre disponible. Il pose un dépliant devant moi et me montre les différentes options à ma disposition. Les bungalows disséminés sur le site dépassant mon budget – d'autant plus que j'ignore la durée de mon séjour –, j'opte pour une chambre toute simple mais charmante, dans un autre bâtiment, avec balcon et vue sur la mer, vers laquelle ensuite un employé me conduit après s'être emparé de mon bagage. Je me laisse donc guider sur une allée de pavés couleur terre cuite bordée de pelouses et de palmiers vers ma destination, un bâtiment blanc, toujours, avec baies vitrées, escaliers extérieurs et avancées carrées. Là encore, l'architecture est simple mais mise en valeur avec toute cette verdure alentour. Et il se dégage de l'endroit une sérénité apaisante que j'apprécie, tout en regrettant son manque d'efficacité sur ma nervosité ; plus les minutes défilent et plus je stresse. Je me demande dans quel état je serai lorsque, à vingt heures précises, je me trouverai au point de rencontre, un restaurant au bord de l'eau.

Je me force à oublier l'échéance en prenant possession de ma chambre, spacieuse, aux murs vert d'eau décorés de cadres colorés, meublée de blanc avec lit *king size*, parquet clair et ventilateur au plafond. La salle de bains est nickel ! Mais ce qui m'arrache un cri d'émerveillement, c'est la terrasse avec, confort absolu, un accès direct à la plage par un escalier. Le pied !

Je prends place sur l'un des fauteuils carrés aux coussins bleu vif, face à la mer et, les avant-bras sur les accoudoirs, je reste là, sans bouger, en m'imprégnant du panorama et des odeurs. Conquise. La mer si bleue, le

ciel, les nuages qui doucement s'étirent, déversent sur mon âme un baume apaisant. Je me force à effectuer plusieurs respirations amples, à ne penser à rien... Mais après quelques minutes, des larmes, jamais très loin, brûlent mes yeux.

J'aimerais tellement que Kyle soit près de moi pour profiter de cet instant. Je donnerais tout ce que j'ai et même davantage pour que ce soit le cas, pour contempler dans ses iris azur aussi beaux que la mer le reflet du ciel. Pour retrouver cette lumière que j'aimais tant et qui me faisait vibrer. Là, ce moment serait parfait ! Mais je dois me préparer à ce que la soirée ne m'apporte pas ce que je désire le plus au monde : voir Kyle ou apprendre qu'il est vivant et qu'il respire, quelque part.

Si ce n'est le cas, la déconvenue serait terrible, je tomberais encore de haut après avoir espéré, mais comme le dit très justement ma meilleure amie, l'espoir fait vivre ! Alors je vais me redresser, serrer les poings et affronter les heures qui viennent avec fatalisme.

Et pour commencer... installation et douche !

Après deux heures passées en rangement, détente, douche, maquillage, coiffage, habillage et petit message à Mélo pour lui dire que je suis arrivée à bon port et que tout va bien, je suis prête à rencontrer mon destin.

OceanofPDF.com

Angèle

– Madame, votre cocktail, annonce le serveur, en anglais – mais j’ai compris – en déposant devant moi un verre de forme allongée, évasé sur le haut, contenant mon Bahama Mama, un mélange de rhums – rhum de paille, vieux rhum et rhum blanc –, jus d’orange, jus d’ananas, citron pressé, sirop de grenadine, glaçons et glace pilée ; et une paille. Un quartier d’ananas décore le rebord du verre, que je m’empresse de savourer après avoir remercié le serveur.

Les yeux perdus sur l’immensité déployée devant moi, luminescente dans la clarté lunaire et environnée par les dizaines de spots – la nuit tombe vite dans cette partie du monde à cette période – ainsi que la chaleur du chauffage de terrasse, et pour tromper l’attente qui me met les nerfs à vif, j’aspire une gorgée de mon breuvage, que je découvre sucré et fort en alcool à souhait.

Exquis !

Je pense en commander plusieurs pour me détendre, j’en ai besoin. Je ne tiens plus en place ! Je n’aurais pas dû arriver en avance, les minutes me séparant de l’heure du rendez-vous vont me torturer l’âme. L’impatience me brûle de l’intérieur et mon estomac est tellement noué que j’ignore si je vais pouvoir déguster comme il se doit le homard de rocher grillé servi avec plusieurs sauces épicées et des frites, que je viens de commander, suivi d’un Johnny Cake, un autre plat typiquement bahaméen – un gâteau de maïs ressemblant à un quatre-quarts, à la muscade, avec sa confiture de goyave.

Je viens tout juste de finir mon cocktail lorsque soudain, une voix s'élève à mes côtés.

– Vous attendez quelqu'un, madame ?

Je tourne la tête, lève lentement les yeux, le cœur perdu... C'est lui ! C'est bien lui... Kyle... C'en est trop pour moi, c'est trop intense, trop surréaliste, trop inattendu... Les émotions me submergent, à tel point que j'hyperventile et que j'ai une furieuse envie de fuir à toutes jambes. Ce dont je serais bien incapable. Je peux tout juste penser ! Scotchée à ma chaise, désorientée, je baisse la tête, échappe à son regard vibrant de vie et éclate en sanglots en me cachant le visage dans les mains.

Je ne réalise pas, je rêve, ce n'est pas possible.

– Eh...

– C'est toi ? réussis-je à ânonner entre deux hoquets. C'est bien toi ?

Kyle retire mes mains avec douceur.

– Regarde-moi, mon ange...

Mon ange... J'ai tant espéré entendre à nouveau ce surnom qu'il me donnait.

J'ouvre les yeux, désespérée. J'ai peur que ce ne soit qu'un mirage, que Kyle ne soit que le fruit de mon imagination et qu'il ne soit pas réellement présent, mais non, c'est bien lui. Il n'a pas changé. Peut-être s'est-il un peu affiné... Sa chemise blanche aux manches relevées et au col largement ouvert laisse apparaître sa peau hâlée.

Sa beauté me poignarde le cœur.

Je me perds dans l'azur de ses iris, caresse sa joue.

– Comment c'est possible ?

Ma voix n'est qu'un souffle.

Toujours à genoux à côté de ma chaise, il s'empare de ma main, en embrasse la paume tout en me regardant ardemment.

– Je vais tout t'expliquer... Tu permets que je m'installe à ta table ?

Comme si j'allais refuser...

J'ai fait plus de sept mille kilomètres pour le retrouver. Oui, pour le retrouver, car au fond de mon cœur, je savais que c'était lui. Ça ne pouvait être que lui, ce Montaigne de la Playa ! En tout cas, je l'espérais.

Sans attendre ma permission, il s'installe sur le fauteuil en osier à mes côtés et lève le bras.

– La même chose, Miguel, s'il te plaît, commande-t-il au serveur venu à son appel.

– Tu sembles en forme ! constaté-je après avoir essuyé mes larmes, ne pouvant m'empêcher de le trouver radieux alors que moi, moi... je me fais encore l'effet d'être un cadavre ambulante avec un cœur en piteux état tout juste capable de battre pour survivre.

– Tu n'es pas contente de me voir ? demande-t-il, manifestement étonné par mon attitude quelque peu... distante, après cette violente crise de larmes.

Je crois que l'ascenseur émotionnel qu'il vient de me faire vivre a eu raison de mes dernières forces. Avant-hier encore, je tenais à peine debout et le maquillage cache à peine ma pâleur.

– Si... Bien sûr, mais... je t'écoute, explique-moi comment tu es arrivé ici ? ai-je un peu de peine à demander tant ma gorge est serrée.

Il se saisit de ma main, la serre.

– Je suis désolé, j'aurais voulu t'en parler mais il fallait que j'assure mes arrières, tu comprends ?

– Non, je ne suis justement pas certaine de bien comprendre...

– J'avais programmé mon enlèvement ! déclare-t-il, fier de lui.

Quoi ?

J'ai le sentiment que mon cœur va se décrocher. Il était vivant ! Durant tout ce temps, il allait bien, très bien même, et il a attendu un mois avant de me le dire ?!

Mes doigts toujours entre les siens, il les embrasse.

– Il fallait que mes ennemis et la cellule me croient mort, il fallait que je recouvre ma liberté, Angèle. Pour toi, pour nous deux, pour que nous puissions être ensemble.

– Et Rebecca t'a aidé...

– Oui, Rebecca m'a aidé ! Mais j'avais tout organisé. Les gars, mon arrivée ici, une nouvelle identité. Elle n'a été qu'une couverture !

Je me raidis.

– Et moi dans tout ça ? Pourquoi ne m'avoir rien dit ?

Je lui en veux !

Putain, comme je lui en veux ! Il m'a trahie... Il a trahi ma confiance !

– Parce qu'il fallait que ce projet reste secret !

– Je n'aurais jamais rien dit, Kyle !

– Je sais, mon ange. Sans le vouloir, bien sûr, mais j'ignorais s'il y avait un traître au sein de la cellule. Je ne pouvais pas. C'était pour te protéger...

– Bien sûr ! répliqué-je, amère.

Il ne m'a rien dit pour me protéger, moi, mais il a goupillé sa liberté avec Rebecca !

J'enrage !

Je le croyais mort, bon sang ! Et lui, il passait du temps avec l'Américaine !

– Je t’ai vu, Kyle. Je t’ai vu te faire rouer de coups et te faire enlever par ces hommes ! m’écrié-je, des larmes aux yeux et dans la voix.

– Tu n’étais pas censée sortir de la suite ! assène-t-il, la voix dure.

Je retire ma main.

– Parce que c’est ma faute ?

– Je n’ai pas dit ça ! Je te rappelle seulement que je t’avais ordonné de rester à l’hôtel et de me faire confiance, quoi qu’il se passe !

– Je vois ! me braqué-je en jetant ma serviette sur la table et en me levant.

Je récupère mon sac, le passe en travers de mon buste avec humeur, m’éloigne.

Je n’ai pas fait dix pas que les doigts de Kyle se referment sur mon poignet.

Il m’oblige à me retourner.

– Mais enfin, qu’est-ce qui t’arrive ?

Ses yeux sont torturés, sa voix tendue.

Il est blessé que je n’aie pas cru en lui et en ses belles paroles, mais il aurait dû me mettre dans la confiance ! La vérité, c’est qu’il n’avait aucune confiance en moi et moi aussi, je me sens blessée. Pire, trahie !

– Il m’arrive que je te croyais mort ! hurlé-je, vibrante de colère en lui arrachant mon bras et en le repoussant de toutes mes forces pour qu’il s’éloigne de moi.

Ses yeux s’écrouillent.

– Comment ça ?

– J’ai vu Z ! Il m’a dit que tu étais mort ! Que tu avais été brûlé ! Il n’y avait pas de doute possible, c’était bien toi, ils avaient récupéré ta puce.

Brûlé, Kyle ! Tu te rends compte de ce que j'ai pu vivre en apprenant ça, dans quel désespoir je me suis enfoncée ! Je voulais mourir !

Il s'avance, me prend dans ses bras, murmure :

– Je suis désolé, mon ange, je l'ignorais !

– Comment l'aurais-tu su ? Tu étais ici, à te faire dorer la pilule ! m'exclamé-je, submergée par le ressentiment, en me dégageant de ses bras. Maintenant, laisse-moi, j'ai besoin de... d'encaisser le coup ! Tu peux dîner à ma place, je n'ai pas faim !

Je lui tourne le dos, mais il saisit à nouveau mon poignet pour m'empêcher de le fuir.

– Qu'est-ce que je dois faire pour que tu me pardonnes ?

Une grande lassitude m'envahit.

– J'en sais rien, Kyle... Comment veux-tu que je te fasse confiance après ça ? Tu m'as... tu m'as menti !

– Je ne t'ai pas menti, Angèle ! Je ne t'ai rien dit, nuance !

– Et moi j'ai voulu mourir de t'avoir cru mort ! l'accusé-je.

– Je voulais te protéger, comme je l'ai toujours fait ! J'ai fait ça pour nous !

– Si tu l'avais fait pour nous, tu m'aurais parlé de tes plans, tu ne m'aurais pas laissée dans l'ignorance ! Et tu n'aurais pas mis un mois entier pour me donner signe de vie !

– Putain, Angèle, arrête de faire ta capricieuse et comprends que je n'avais pas le choix ! J'ai fait ça pour nous !

– Non, tu as fait ça pour toi ! répliqué-je en frappant son torse avec mon index.

C'est peut-être mesquin de ma part, ce n'est peut-être pas la vérité, mais là, tout de suite, c'est ce que je ressens !

– C'est faux ! Je ne peux pas te laisser dire ça !

– Je dis ce que je veux et je pense ce que je veux ! Maintenant, laisse-moi, j’ai besoin d’être seule !

Je m’éloigne, le cœur lourd, sans un regard en arrière.

Je m’attends pourtant à ce que Kyle me rattrape, à ce qu’il m’empêche de partir mais, comprenant après quelques minutes qu’il n’en fera rien, mon cœur, qui a déjà tant souffert pour cet homme, s’effrite un peu plus. Mon corps devient douloureux, pesant, tout comme mon âme. Pas une seule seconde notre discussion ne cesse de résonner dans mon esprit. J’ai entendu ses explications, ses excuses, ses remords, j’ai compris ses motivations, mais j’ai tellement souffert que je ne peux pas lui pardonner.

Pas tout de suite...

Quand ?

Je l’ignore... Il me poserait la question, je lui ferais la même réponse. Je l’aime ! Oui, je l’aime mais j’ai cru l’avoir perdu et la douleur, toujours tapie au fond de mon cœur, m’empêche d’avancer. J’ai eu trop mal ! Je me réveillais en pleurs toutes les nuits, je hurlais son nom, je faisais des cauchemars où je le voyais torturé puis carbonisé, j’ai subi son agonie avec le sentiment d’agoniser moi-même. Je n’étais même plus capable de m’alimenter... Ni de m’occuper de moi...

Alors, certes, il ignorait que je le croyais mort, mais ça ne change rien à ce que je ressens !

De plus, qu’il ait demandé de l’aide à l’Américaine plutôt qu’à moi, qu’il ait passé du temps avec elle, peut-être même couché avec elle, me met en rage ! J’ai déjà été trompée de la pire manière qui soit et j’ai le sentiment d’avoir été trompée une fois de plus.

Je referme la porte de ma chambre, me retenant de la claquer derrière moi pour marquer ma colère contre le monde entier, même si c’est à Kyle, ou Roméo, que j’en veux ! Je ne sais même plus comment il s’appelle ! Le lit me tend les bras. J’aimerais dormir et oublier, j’aimerais me replier

autour de ma souffrance mais je sais que je ne trouverai pas le sommeil. Je traverse l'espace nuit, sors sur la terrasse et vais m'appuyer contre la rambarde en bois blanc. J'observe la mer d'huile. C'est si calme ! Trop calme ! J'aurais voulu des remous, des vagues, des tempêtes, un ouragan même. J'aurais voulu que les éléments se déchaînent pour exorciser ce cataclysme qui fait rage dans ma tête.

Je serre la rambarde de toutes mes forces. J'ai envie de hurler, alors je hurle, dans mon esprit, je hurle et laisse couler mes larmes. Tout se mélange encore. Les souffrances refont surface, les souffrances passées ; tout ce mal, toutes ces personnes que j'ai perdues. Je pensais mon cœur mort après de telles souffrances, il n'en est rien.

Je souffre encore...

J'entre et m'effondre sur le lit, tout habillée, pour laisser le désespoir m'engloutir une fois de plus.

OceanofPDF.com

Kyle

Une demi-heure que j'arpente la plage ! Une demi-heure que je suis rongé par le besoin d'aller retrouver Angèle et de la forcer à m'écouter. Je l'ai suivie jusqu'à l'entrée de l'hôtel, je sais où la trouver ! Il faut que je m'explique, encore... Et que je lui fasse entendre raison ! Elle ne peut pas m'en vouloir, elle est vexée, elle a eu peur, elle a souffert, elle a cru que j'étais mort, mais je suis vivant, bordel !

Et je l'ai fait venir à moi...

C'est une belle preuve d'amour, ça, non ?

D'autant plus que je lui ai dit, à Venise, que la prochaine fois que l'on se verrait, je la demanderais en mariage, ce que j'avais l'intention de faire si les choses avaient mieux tourné.

J'ai certainement commis une erreur en ne lui parlant pas de mon plan, mais je pensais que c'était le mieux pour nous deux. Ainsi, je me protégeais, et je *la* protégeais ! Je ne pensais pas qu'elle me suivrait dans les rues de Venise, ni que Z lui révélerait ma mort.

Je n'y suis pour rien !

Et ça me fout les boules !

Elle a besoin de temps ? OK ! Je vais lui en laisser, mais pas plus d'une nuit ! Demain, je reviens à la charge et elle sera bien obligée de m'écouter !

Et peut-être aura-t-elle réfléchi de son côté et sera-t-elle dans de meilleures dispositions.

Puis je lui ferai visiter la maison.

La maison que j'ai achetée pour nous après l'avoir repérée quand je cherchais où me poser. Je n'étais pas fixé, mais j'ai toujours été attiré par les Bahamas, par ces paysages grandioses et l'impression d'éternité et d'authenticité qui se dégage de ces îles. Je voulais un coin tranquille, sans trop de touristes, un endroit où trouver du travail pour nous deux. Le nom de l'aéroport de Long Island a conforté mon choix... Deadman... Oui, je suis mort, pour renaître ! Et c'est en retapant ma baraque que j'ai trouvé quoi faire de ma vie. Quant à Angèle, si elle veut travailler, il y a un dispensaire pas très loin où elle pourrait proposer ses services.

Je grimpe les marches de l'escalier menant à la terrasse arrière de ma maison – la villa des anciens propriétaires de l'hôtel partis à la retraite, les nouveaux ayant préféré s'installer sur le site même. Elle m'a séduite dès le premier coup d'œil. Je l'adore ! Elle est spacieuse, lumineuse, en bois blanc avec des colonnes sur la façade avant et beaucoup de fenêtres. Et cette terrasse face à la mer, donnant sur la plage de sable blanc, m'a littéralement fait craquer. Je m'y voyais... Elle n'était pas donnée, mais j'avais de quoi la financer, la meubler et effectuer quelques menus travaux. Et il me reste encore pas mal de blé !

Je m'installe sur la balancelle, la pousse avec mes pieds pour lui donner du mouvement, et me laisse bercer.

Ça fait longtemps qu'on n'a pas causé, toi et moi !

Tu te demandes certainement comment j'ai goupillé ma fuite ? Eh bien, puisque je t'aime bien et que nous sommes amis, depuis le temps, je vais te le dire ! Je suis donc entré en contact avec Rebecca, dont j'avais conservé le mail, pour lui demander si d'autres personnes ayant travaillé sur le démantèlement du cartel avaient été, comme moi, victimes de tentatives d'assassinat. Lorsqu'elle m'a avoué que deux personnes étaient mortes dans des circonstances étranges, que son service avait ouvert une

commission d'enquête ainsi que mis en place un programme de protection des agents et qu'elle allait justement m'en faire part, j'ai pris ma décision et nous avons échafaudé un plan. J'allais faire d'une pierre deux coups. J'échappais au cartel, et à la cellule. Il fallait que tous me croient mort. J'ai pris le risque que Rebecca soit une taupe au service du cartel, mais je n'avais pas le choix. J'avais confiance en elle, et elle ne m'a pas déçu. Nous avons donc convenu de ce rendez-vous à Venise où j'avais affaire avec la cellule. Il ne m'a fallu que quelques heures pour tout organiser. La bande de ravisseurs, le corps qui passerait pour le mien – le cadavre d'un inconnu acheté sur le dark Web – et dont les mecs à ma solde allaient s'occuper de récupérer près de Venise, une nouvelle identité, des papiers... C'est Rebecca qui a retiré ma puce, que j'ai ensuite moi-même logée dans le biceps du corps, après lui avoir pété les dents – que Z n'aille pas découvrir que la mâchoire n'était pas la mienne –, avant de le brûler. Ça n'a pas été facile ! J'ai tué des pourris sans aucun scrupule, mais péter la tronche de ce mec qui ne m'avait rien fait m'a retourné l'estomac. J'ai même dégueulé ensuite, c'est te dire. Et pendant qu'il cramait, je l'ai remercié en pensée. Ce type, je ne le connaissais pas, mais il me permettait de recouvrer ma liberté, il allait me sauver la vie par-delà sa tombe et il avait droit à toute ma gratitude.

Puis je me suis efforcé d'oublier mes actes ; la fin justifie les moyens et mon salut était à ce prix.

J'ai dit adieu à Rebecca, j'ai pris un avion pour Long Island, pris possession de la maison achetée au préalable, et je me suis installé. Je l'ai meublée de fond en comble avec du mobilier trouvé chez des marchands locaux, j'ai repeint les façades, acheté un ordinateur... Je voulais que tout soit parfait pour accueillir Angèle et ça m'a pris trois bonnes semaines. Je lui ai ensuite envoyé une carte postale et pour être sûr qu'elle la regarde, je lui ai envoyé un mail. Et tous les soirs, depuis, je me rendais au restaurant de l'hôtel avec l'espoir de l'y découvrir. Et tous les soirs, mon cœur s'emballait d'impatience à tel point que je ne vivais plus que pour ces moments d'attente, à la fois terribles, mais... excitants.

Enfin, j'allais la revoir et tout recommencerait comme avant ; comme si nous ne nous étions jamais quittés. J'étais libre, libre de faire ce que je voulais, et ce que je voulais, c'était être avec elle !

Et ce soir, elle était là, à cette table... Encore plus belle que dans mon souvenir. Si belle, et si visiblement malheureuse. Je n'imaginais pas encore à quel point. Moi qui pensais qu'elle allait me sauter dans les bras dès qu'elle entendrait le son de ma voix... J'ai vite déchanté.

Je soupire.

Je devrais aller me coucher, j'ai besoin d'être en forme, demain, pour le combat que je m'apprête à mener. Je sors la bague de ma poche. Une très belle bague que je suis allé acheter à Nassau ; ici, il n'y a pas de bijouterie. Elle m'a coûté un bras ! Mais Angèle le vaut bien. Je ferais n'importe quoi pour elle, jusqu'à retourner la chercher en France s'il le faut ! Elle est la femme de ma vie et je vais devoir l'en persuader. Plus rien ne nous empêche de nous aimer ! Je suis libre !

Je n'ai pas fait tout ça pour rien, bordel de merde !

L'angoisse me tiraille... Me fait mal au bide. J'ai vécu avec le danger collé à mes basques, j'ignorais à l'avance ce que la cellule me demanderait de faire, quel mec j'allais devoir supprimer. L'ordre pouvait tomber n'importe quand, ce qui me mettait dans un état de nervosité permanent. J'en ai encore des sueurs froides. Les mecs que j'ai tués viennent me hanter dans mon sommeil. La journée, ça va, je m'occupe l'esprit et je suis motivé pour remettre la maison en ordre, mais la nuit, c'est une autre affaire. Je dors mal ! Je fais des cauchemars. Mes actions peu louables me torturent l'âme, je ne peux oublier ce récent passé si facilement, sans parler des deux années de réclusion qui ont précédé, mais je suis sûr que dès qu'Angèle sera à mes côtés, tout ira mieux.

Je me lève, vais chercher une bouteille de whisky, persuadé que cette nuit, en plus de mes vieux démons habituels, s'ajoutera une femme. Une femme qui, peut-être, ne voudra plus jamais de moi.

Oui, il va falloir que je sois convaincant, il est hors de question qu'elle reparte d'ici !

Elle ne peut pas oublier à quel point nous nous aimions...

OceanofPDF.com

Kyle

Neuf heures !

Je cours jusqu'à l'hôtel. J'avais mis la sonnerie de mon portable pour huit heures, je voulais cueillir Angèle au petit déjeuner et surtout ne pas lui laisser le temps de m'échapper, mais je ne l'ai pas entendue.

Quel con !

Je cours comme un dératé, cueille une rose trémière au passage, entre dans le hall, cours jusqu'à l'accueil et harangue le type derrière la banque, en anglais, la langue de l'île, qui va me prendre pour un fou mais je m'en branle !

– Bonjour, pourriez-vous m'annoncer à M^{me} Angèle Forestier, s'il vous plaît, elle m'attend !

C'est faux mais il l'ignore !

Il inspecte son écran.

– M^{me} Forestier est partie, monsieur, me répond-il, en anglais également. Elle ne vous l'a pas dit ?

Comment ça, partie ?

– Il y a longtemps ?

Il regarde sa montre.

- Un quart d’heure ! Peut-être un peu plus.
- Elle a appelé un taxi ?
- Je l’ignore, monsieur !

Il y a un arrêt de bus pas très loin, dans la rue perpendiculaire.

Je frappe du plat de la main sur la banque, remercie le gars qui me scrute avec des yeux ronds et reprends ma course.

J’arrive au coin de la rue au moment même où un petit bus, blanc et bleu, redémarre. J’aperçois une silhouette dans l’allée centrale. Angèle ! C’est elle, j’en suis sûr !

Bordel... Je l’ai loupée de peu, t’avoueras quand même que j’ai pas de bol !

Je saute sur un papy debout à côté de sa Méhari – il a dû accompagner quelqu’un au bus –, lui colle un billet de cinquante dollars dans la main.

– Je vous emprunte votre voiture ! Je vous la ramène, je n’en ai pas pour longtemps !

Il me regarde, stupéfait, lui piquer sa bagnole et démarrer comme un taré en faisant s’envoler la poussière de la route. Le pauvre n’a même pas eu le temps de piper mot !

J’enfonce l’accélérateur. La distance entre le bus et moi s’amenuise de seconde en seconde et quand enfin je le rattrape, j’enfonce le klaxon et le double en me mettant debout pour regarder à l’intérieur. Je croise le regard d’Angèle qui, visiblement, n’en croit pas ses yeux.

Surprise !

Tu croyais quand même pas te débarrasser de moi comme ça, mon ange ! Oublie pas que je suis un peu taré ! Et excessif !

Je klaxonne tellement comme un fou furieux que toutes les personnes à l'intérieur du bus se tournent dans ma direction, y compris le chauffeur qui me fait un geste au niveau de sa tête genre *t'es siphonné, mec !*

– Arrêtez-vous, gueulé-je en lui faisant de grands signes.

Il refait le même geste.

Ouais, je sais, je suis un grand malade, mais je suis amoureux, c'est pas ma faute.

OK... Puisqu'il ne veut rien entendre...

J'accélère, le double et après quelques mètres, je lui coupe la route pour l'obliger à piler. Ce qu'il fait. Je saute de la Méhari, cours vers le bus et frappe au carreau de la porte.

– Ouvrez ! gueulé-je. Je dois voir quelqu'un dans votre bus ! C'est une question de vie ou de mort !

Je lâche un soupir de soulagement lorsque la porte coulisse, avec un bruit de soufflet.

Je grimpe les marches, remercie le chauffeur.

– Faites vite, je n'ai pas que ça à faire !

– Oui, monsieur !

Mon cœur bat comme un dingue et plus j'avance dans l'allée, les yeux rivés sur ceux d'Angèle, plus il frappe frénétiquement. Je ne vais pas y aller par quatre chemins, c'est maintenant ou jamais !

Je sors la bague de ma poche, mets un genou au sol et la tends en direction d'Angèle.

– Reste, s'il te plaît ! Et épouse-moi !

Elle ouvre grand les yeux.

– Maintenant ?
– Demain ? Ou après-demain... Quand tu veux... Je m'en fous ! Mais je ne veux pas que tu partes. Reste...

Je prends une longue inspiration, ajoute :

– Tu es celle que j'attendais, Angèle. Celle que j'espérais et celle qui fait battre mon cœur plus fort, plus vite. Tu me rends vivant. Plus vivant que je ne l'ai jamais été. Dis-moi oui ! imploré-je, ce que je n'ai jamais fait de toute ma vie. Accepte de devenir ma femme... Je t'aime... Je t'aime comme un fou.

Ses yeux s'emplissent de larmes.

Et je crois rêver lorsqu'elle quitte son siège.

Je me lève, la récupère au vol lorsqu'elle me saute dans les bras avec un grand « oui, je le veux ! », sous des tonnerres d'applaudissements.

Je crois n'avoir jamais été aussi heureux !

Maintenant, enfin, ma nouvelle vie va pouvoir commencer...

OceanofPDF.com

Angèle

Je ne peux retenir un rire proche du sanglot lorsque Kyle me soulève contre lui et me fait tourner dans l'allée centrale de ce bus qui m'emmenait loin de lui. J'ai cru halluciner lorsque j'ai entendu klaxonner et que je l'ai reconnu au volant de cette voiture qui nous doublait. Et maintenant, je suis en plein rêve. Un rêve merveilleux où Kyle m'a demandé en mariage et où j'ai accepté.

Je ne pensais pas qu'il serait capable d'une telle folie et j'avoue que j'en suis attendrie.

Comment résister...

J'ai eu mal, j'ai souffert, j'ai cru mourir de l'avoir perdu, je voulais le quitter pour me protéger et ne plus souffrir, mais je sais que je serais morte à petit feu de ne pas pouvoir être avec lui. Parce que moi aussi je l'aime, je l'aime plus que tout, je l'aime du plus profond de mon cœur, de toute mon âme. Et je n'ai jamais cessé de l'aimer. Même lorsque j'étais en colère contre lui ! Et, bon sang, on ne m'a jamais fait une aussi belle déclaration d'amour ! On ne m'a jamais fait de déclaration tout court, du reste...

Kyle me repose les pieds au sol. Il s'empare de ma main droite, glisse la bague à mon annulaire et, empaumant mon visage, dépose ses lèvres sur les miennes et m'embrasse. Son baiser est long, langoureux, et me remue des pieds à la tête.

– Je jure de ne plus jamais te faire souffrir, susurre-t-il, après avoir quitté mes lèvres.

– Tu ne disparaîtras plus ? Tu ne mourras plus ? Tu ne me feras plus jamais de cachotteries ?

– Plus jamais, je te le promets !

Nous nous embrassons puis il s’empare de mon bagage, de ma main et me tire à sa suite en dehors du bus, sous les hourras et les applaudissements des voyageurs. Je crois même voir quelques filles s’essuyer les yeux. Il est vrai que mon homme a de quoi faire craquer toutes les femmes. Il est à croquer ! Et il est à moi !

Rien qu’à moi !

Pour toujours !

OceanofPDF.com

Angèle

Une semaine plus tard

Mon futur mari me tend la main.

– Prête ?

Je glisse mes doigts un peu tremblants sur les siens.

– Prête !

Aujourd’hui, en cette fin de journée et peu avant la tombée de la nuit, dans la petite église de notre ville – Church of God of Prophecy –, je vais épouser l’homme que j’aime. Quand j’étais petite et que j’imaginais mon mariage, je voyais l’élu de mes rêves beau, sincère, aimant, je voyais nos familles, les amis, quelques collègues peut-être, l’église de ma ville natale, le ciel de la banlieue parisienne, une belle robe blanche. J’étais heureuse, évidemment, infiniment heureuse... Aujourd’hui, je vais me marier et ce que je ressens est indescriptible, au-delà de mes rêves les plus fous ; ma robe typique des Bahamas, en dentelle et légère ; le ciel d’un azur profond patiné de rouge...

Mon futur époux porte mes doigts à ses lèvres, me regarde ardemment.

– J’ai une surprise pour toi...

– Ah bon, quoi ?

Il regarde en direction du parvis menant à l'intérieur de l'église, s'exclame :

– Vous pouvez venir !

Mais... qu'a-t-il encore bien pu manigancer ?

Des larmes envahissent aussitôt mes yeux lorsque je vois apparaître Mélodie, suivie de mon père. Mon père tout beau dans son costume blanc crème, rasé de près, coiffé, souriant ; Mélo magnifique dans sa robe à fleurs très couleur locale. Elle dévale les marches, me saute dans les bras en criant sa joie. Je réponds à ses embrassades, ne sachant déjà plus où donner de la tête, enlace mon père, puis je saute au cou de mon futur époux.

– Merci, merci, merci... Tu ne pouvais pas me rendre plus heureuse, mais... t'es sûr que ça craint rien ?

– Ne t'inquiète pas, me rassure-t-il. Ils ont quitté la France incognito, dans un avion privé, et ils rentreront de la même façon.

Je caresse sa joue, mon cœur débordant de gratitude.

Qu'il ait pensé à mon père ainsi qu'à ma meilleure amie pour partager ce moment avec moi me touche infiniment. Même si lui seul suffisait à mon bonheur.

– Je t'aime...

– Je t'aime encore plus...

Il m'embrasse sur les lèvres, noue ses doigts aux miens, fait un signe du menton à mon père, un clin d'œil à Mélo, et m'entraîne vers l'église où nous attend le pasteur que nous avons rencontré le lendemain de notre réconciliation et qui a accepté de nous marier ; le pourboire conséquent que lui a donné mon futur époux a certainement pesé dans la balance et balayé ses réticences à nous unir si rapidement.

Et rapide, la cérémonie, une simple bénédiction, l'est tout autant.

En vingt minutes, c'est plié !

Ce qui me convient parfaitement, d'autant plus que je n'ai pas compris un traître mot, me contentant de répéter après Kyle les phrases qu'il m'énonce et que je lui demanderai de me traduire tout à l'heure, quand nous serons seuls. J'ai du boulot sur la planche pour parler américain couramment ! Mais bon, je n'aurai pas le choix si je veux pouvoir me faire comprendre.

Après l'église, nous rejoignons, en calèche, l'hôtel Cap Santa Clara, où nous attend notre festin de mariage avec mets traditionnels et rhum à gogo ! Nous commençons par offrir l'apéritif à tous les estivants présents – ils remplaceront les invités – qui répondent avec entrain aux toasts portés en l'honneur de notre bonheur. Même les serveurs se plient en quatre et participent à notre fête.

Ou comment faire avec ce que l'on a...

Nous dansons, rions, mangeons, buvons, Kyle me fait même la surprise de faire tirer un petit feu d'artifice et franchement, je n'ai jamais assisté à un mariage aussi heureux. Et je ne dis pas ça parce que c'est le mien ! Mais bel et bien parce que c'est le cas. Le panorama est fabuleux, les mets délicats et raffinés, le rhum excellent... Et il monte à la tête.

Kyle se moque de moi lorsque je lui marche sur les pieds pour la millième fois.

Il pose un doigt sous mon menton, lève mon visage vers lui, demande :

- Alors... heureuse ?
- Oui, mon amour, infiniment... Et toi ?
- Moi aussi ! Tu ne regrettes pas d'être restée ?
- Pas le moins du monde ! J'ai adoré chaque minute passée avec toi depuis que j'ai accepté de lier ma vie à la tienne.

Kyle m'a fait visiter l'île, il m'a parlé de ses projets, nous avons choisi ensemble ce qu'il manquait pour la maison, que j'ai adorée dès qu'il m'en a

fait franchir le seuil.

– J’ai l’impression de vivre un rêve éveillé. Merci encore pour mon papa et Mélodie.

– Mon seul vœu désormais est de te rendre heureuse, mon ange.

– Avec toi à mes côtés, je le serai, l’assuré-je.

Je croise le regard de Mélodie, qui me fait un immense sourire avant de se concentrer sur son cavalier, un charmant jeune homme, américain, invité lui aussi à un mariage qui doit avoir lieu demain ; il séjourne pour plusieurs jours à l’hôtel avec des amis, eux-mêmes présents à notre fête. Si elle pouvait trouver le bonheur à mon mariage et s’installer aux États-Unis, j’en serais ravie ; ainsi, nous pourrions nous voir souvent. Je compte également demander à mon père s’il souhaite rester. Il nous serait facile de lui trouver une petite maison. Je doute qu’il accepte, il aime sa liberté, mais je peux toujours lui en faire la proposition.

Quand, quelque temps plus tard, Mélodie vient me retrouver au bar et s’exclame qu’elle est amoureuse de Vince et qu’elle voudrait ne plus jamais le quitter, je suis aux anges. Cette soirée est vraiment en tout point parfaite.

Les bras de mon époux et un baiser dans le cou me font frissonner.

– Il est temps, mon amour, me susurre-t-il à l’oreille.

– Temps pour quoi ? minaudé-je en me pressant contre lui. Qu’avez-vous en tête, mon cher mari ?

– Toi ! Je n’ai que toi en tête et je te veux !

Il reprend ses baisers, longe ma clavicule, mordille mon épaule en me serrant davantage contre lui. Je ferme les yeux tellement c’est bon.

Sa voix me parvient, rauque.

– Je veux t’ôter cette petite robe et t’embrasser, encore et encore... Partout...

Il revient à mon oreille, reprend :

– Je veux te faire jouir. Toute la nuit...

Mon sexe réagit à sa voix, à ses mains sur mes hanches, à son corps pressé contre le mien.

Moi aussi, je le veux...

Il reprend de la distance.

– On dit au revoir à nos invités ?

– Tout ce que tu voudras...

Il m’embrasse avec passion puis s’empare de ma main.

En un rien de temps, nous faisons nos adieux à nos convives, leur enjoignant de profiter du bar et leur souhaitant une bonne fin de soirée et nous nous éclipsons par la plage, sous les hourras et la liesse générale pour regagner notre chez-nous, sans cesser une seule seconde de nous embrasser et de rire.

Mon rire s’égrène lorsque Kyle me prend dans ses bras avant d’entrer dans la maison par la porte de la terrasse qu’il a ouverte avec la clé cachée sous un pot de fleurs. Je ne pensais pas qu’il aurait ce genre d’attention ; je ne l’imaginais pas si romantique ! Tous les jours, je découvre une nouvelle facette de sa personnalité et chaque jour, je retombe amoureuse de lui. Il est différent... Ici, dans ce petit coin de paradis, loin de sa vie d’avant, il s’autorise à être lui, vraiment, à être heureux, et ce qu’il me révèle de lui-même me plaît. Ô combien. J’étais déjà raide dingue de lui, mais plus je le connais intimement et plus je l’aime. Éperdument.

Il me repose les pieds au sol, m’observe, le regard troublé, comme si... comme s’il avait du mal à réaliser que nous sommes ici, tous les deux, réunis. Mari et femme. Ma peau se couvre de frissons lorsqu’il glisse les doigts sous les bretelles de ma robe, la fait tomber au sol. Mon corps s’éveille sous son regard de braise, tremble légèrement. Davantage lorsqu’il tend le bras, englobe ma nuque et me ramène doucement à lui. Je ferme les yeux au contact de ses lèvres sur ma peau, de son souffle sur mes paupières,

mes joues, mon front, qu'il baise avec tendresse. Presque avec dévotion. Jamais je ne l'ai senti aussi respectueux, ni aussi délicat. Sa tendresse me fait frémir, m'émeut aux larmes. Surtout lorsqu'il tombe à mes pieds et embrasse mon ventre. Je plonge les doigts dans ses cheveux, les yeux dans les siens levés vers moi, où brille une lueur magnifique. Son regard se voile.

– Je t'aime...

Il me l'a déjà dit, mais jamais avec cette intensité.

– Je t'aime encore plus...

Nous nous dévisageons, de longues secondes. Nos yeux se possèdent, se dévorent, se font l'amour, jusqu'à ce que je pose ma paume sur sa joue.

– Viens... Fais de moi ta femme...

Je ne reconnais pas ma voix tant l'attente et le désir la font vibrer.

– Tout ce que tu voudras, répond-il, reprenant mes propres mots, avant de se relever.

Il me prend de nouveau dans ses bras et m'emporte dans notre chambre, sur notre lit, sur lequel il m'allonge. Il me retire ma culotte, moi, mon soutien-gorge sans bretelles, tous les deux d'un blanc virginal. Je m'enflamme en sentant son regard sur moi puis lorsqu'il se met nu, me livrant son corps viril. Je tends les bras. Et lorsque je l'accueille dans mon corps, pour le laisser me faire l'amour avec tendresse et passion, je me sens la plus chanceuse et la plus heureuse des femmes.

Épilogue

Kyle

Un an plus tard

Une semaine après nos retrouvailles, Angèle et moi nous mariions. Deux mois après, elle était enceinte. Et huit mois après, notre petit amour naissait : mon fils !

Mon petit Lukas.

Prononce Loukasse, s'il te plaît ! Lukas Lefaivre, ça sonne bien, non ? Eh oui, t'as bien lu, j'ai repris mon ancienne identité, Roméo Lefaivre, avec une légère différence dans l'orthographe de mon patronyme. C'est couillu, je te l'accorde, mais qui irait faire le rapprochement entre l'entrepreneur de Long Island en passe de faire fortune dans la construction d'habitations pour les plus démunis à travers toutes les Bahamas – c'est ma façon de payer ma dette à l'humanité – et Roméo Lefèvre, « agent clandestin » du gouvernement français ? D'autant plus que la nationalité américaine a remplacé la française, que je ne quitte pas les îles, que je me suis vieilli de deux ans – ça me faisait marrer, j'ai ainsi gagné en respectabilité. Et en carrure ! Au début de mon activité, je montais mes chalets avec un seul gars. Aujourd'hui, mon entreprise compte plus de deux cents employés, tous corps de métiers confondus. Un essor incroyable ! Mes prix étant serrés, mes marges minimales – je n'ai pas de gros besoins –, les foyers les plus pauvres ont ainsi pu accéder à la propriété et je ne suis pas loin d'être considéré comme un dieu vivant par les autochtones. En leur construisant leur maison, et en leur donnant du boulot !

Mon bébé de deux mois dans les bras, je regarde la mer du haut de la terrasse. Je ne me lasse pas de la vue, toujours différente et toujours somptueuse. Au début de notre mariage, nous nous levions aux aurores pour traquer le jour de l'autre côté de l'île et pour, ensuite, nous adonner au snorkeling – des randonnées aquatiques avec palme, masque, tuba – afin d'observer les fonds marins, de toute beauté. Le soir, c'était ici, sur la terrasse de notre maison, que nous nous laissions gagner par la magie des couchers de soleil, et par l'amour. Lukas a été conçu lors d'un de ces moments. Quand Angèle m'a annoncé qu'elle était enceinte, elle a fait de moi le plus heureux des hommes.

Tu vois un peu le chemin parcouru pour une racaille telle que moi ! Si un type m'avait prédit, il y a trois ans en arrière, lorsque je bravais Z et m'en prenais plein la gueule, que je me marierais, deviendrais père et ferais carrière aux Bahamas, j'aurais bien rigolé. Et j'aurais traité ce type de fou ! Mon avenir était sombre. J'ai franchi les portes de l'enfer pour en sortir, aidé de mon ange. Mon Angèle. Ma femme.

Je sens son parfum avant de percevoir sa présence à mes côtés.

Comme chaque matin, je me lève pour donner le biberon à mon fils – Angèle s'occupe de lui la nuit – et, une fois qu'il s'est rendormi dans mes bras, je sors sur la terrasse. Angèle m'y retrouve, le regard ensommeillé, belle comme le jour.

Je tourne la tête, plonge dans ses prunelles bleues aux reflets d'éternité, lui place notre enfant dans son bras replié et m'empare de la tasse de café qu'elle me tend.

Comme j'aime cette femme...

Je ne pensais pas être capable d'aimer autant. Lorsque je la contemple, mon cœur bondit dans ma poitrine et souvent je me demande ce que j'ai fait de bien dans une autre vie pour mériter une femme comme elle. Belle, aimante, dévouée, aux petits soins pour moi et mon fils ; elle est aujourd'hui le ciment de ma vie, ma rédemption...

Comme je le lui ai promis, nous ne nous sommes plus quittés.

Elle m'accompagne dans tous mes déplacements, faisait, au début, office de comptable, de secrétaire, cuisinière, intendante... Bref, elle me secondait en tout et sa présence m'était indispensable. Elle me tempère quand je m'enflamme, me pousse lorsque j'hésite. Elle est ma partie manquante et aujourd'hui, avec notre bébé, mon unique univers. Je me bats pour eux. Je progresse pour eux, je me suis rangé pour eux et j'ai arrêté de faire le con ! Je n'ai plus besoin de me frotter aux dangers et à l'illégalité pour me prouver que j'existe. J'existe dans les yeux de ma femme et ça me suffit.

Tous les jours, je loue ma destinée de l'avoir mise sur mon chemin.

Elle se hausse sur la pointe des pieds, s'empare de mes lèvres que je lui tends.

Notre baiser a un goût de paradis.

– Je t'aime, ne puis-je m'empêcher de lui dire, la gorge nouée par les émotions suscitées par ces réminiscences.

– Je t'aime aussi... Mon Roméo...

Ce sont les mots que j'attendais, ceux qu'elle me livre comme un pied de nez à mon ancienne vie. Je trouvais que mon prénom ne collait pas avec mon désir d'aventure, aujourd'hui, je n'en changerais plus.

Pour rien au monde...

Aujourd'hui, je suis « moi », et je suis enfin heureux... Je veux que rien ne change. Jamais. Je veux me réveiller tous les matins ici, dans ma maison, auprès de ceux que j'aime. Je veux aimer et être aimé en retour. Nous n'avons pas la vie que nous méritons, mais celle que nous choisissons... J'ai choisi de vivre ici.

Pour toujours et à jamais.

Angèle

Je caresse la tête de mon bébé, l'embrasse, puis me serre contre mon époux pour admirer avec lui le soleil illuminer la mer face à nous. Mes amours... Un an que ma vie, auprès de Roméo – ou Kyle – est idyllique ; deux mois que je nage dans le bonheur avec ce petit bout qui est venu concrétiser notre amour. Seule ombre au tableau, mon père ! Il a refusé de rester et est retourné en France une semaine seulement après notre mariage. Quant à Mélodie, comme elle en avait l'espoir, elle n'a pas quitté Vince et est partie vivre avec lui près de Wilmington, dans le Delaware. Quelques heures ont suffi pour qu'ils tombent éperdument amoureux l'un de l'autre et ne souhaitent plus se quitter. Mon vœu a été exaucé : elle s'est rapprochée de moi ! Elle a trouvé du travail dans un dispensaire, Vince est courtier en produits de placement, ils viennent de se marier et projettent d'avoir des enfants. Elle est heureuse ! Comme je le suis. Heureuse et comblée. Comme je le suis également.

Kyle m'apporte tout ce dont j'ai besoin, tout ce que j'ai toujours souhaité vivre avec un homme. Il est mon amant, mon ami, mon meilleur ami, mon compagnon de vie. Il est vrai, honnête, droit, avec une petite pointe de folie que j'adore et qui fait que je ne m'ennuie jamais. Évidemment, il y a quelques coups de gueule, mais ils ne portent jamais à conséquence et nous avons tôt fait de nous réconcilier. Au lit ! Je soupçonne Kyle de me chercher des noises exprès pour pimenter notre vie sexuelle avec des jeux de rôle durant lesquels tantôt il me domine, tantôt *je* le domine. La première fois qu'il m'a laissée l'attacher et le chevaucher, j'ai mis trois secondes à décoller.

Un record !

Bref, je ne céderais ma place pour rien au monde. J'ai vécu l'enfer, j'ai gagné de haute lutte mon paradis et je savoure chaque seconde de cette vie comme si c'était la dernière. Et j'en savourerai chaque seconde jusqu'à mon dernier souffle.

FIN

OceanofPDF.com

Disponible :

My Enemy, my Lover

À la mort de sa meilleure amie, Evie hérite de sa bucket list, un document dans lequel Thalia a consigné plusieurs de ses envies futures.

Pour lui rendre hommage, Evie décide de réaliser les souhaits que Thalia n'aura pas l'occasion de concrétiser. Fidèle à ses habitudes, Evie a tout planifié dans les moindres détails... sauf lui.

Kaï s'invite dans son road trip et chamboule tout sur son passage. Y compris les sentiments d'Evie à l'égard de celui qui a été son meilleur ami. Evie a l'habitude de tout prévoir, mais s'il y a bien une chose qui ne s'organise pas, ce sont les moments intenses que Kaï est bien décidé à lui faire vivre !

[Tapotez pour télécharger.](#)

MARLOW JONES

A romantic couple embracing in a field at sunset. The man is wearing a plaid shirt and the woman is wearing a yellow top and a backpack. They are standing in a field of tall grass with a wooden structure in the background.

My ENEMY
my Lover

*New
adult*

addictives

OceanofPDF.com

Découvrez *My Hot Best Friend* d'Alexia Perkins

OceanofPDF.com

MY HOT BEST FRIEND

Premiers chapitres du roman

ZEED_001

OceanofPDF.com

Playlist

- 1 [« Stars » – Sixx :A.M](#)
- 2 [« Watch over You » – Alter Bridge](#)
- 3 [« A Different Kind of Pain » – Cold](#)
- 4 [« In Loving Memory » – Alter Bridge](#)
- 5 [« Through Glass » – Stone Sour](#)
- 6 [« When We Were Young » – Andy Black feat. Juliet Simms](#)
- 7 [« My Demons » – Starset](#)
- 8 [« Fallen Angel » – Three Days Grace](#)
- 9 [« Waiting for the End » – Linkin Park](#)
- 10 [« Running Blind » – Godsmack](#)
- 11 [« Notorious » – Adelitas Way](#)
- 12 [« End of Me » – Ashes Remain](#)
- 13 [« Wicked Game » – Stone Sour](#)
- 14 [« Crawling in the Dark » – Hoobastank](#)
- 15 [« One Last Breath » – Creed](#)
- 16 [« Untraveled Road » – Thousand Foot Krutch](#)
- 17 [« Hymn for the Missing » – Red](#)
- 18 [« It Only Hurts » – Default](#)
- 19 [« What If I Was Nothing » – All That Remains](#)
- 20 [« Good F**king Music » – Solence](#)
- 21 [« Whispers in the Dark » – Skillet](#)
- 22 [« Bury Me Face Down » – Grandson](#)
- 23 [« Dance with the Devil » – Breaking Benjamin](#)
- 24 [« Homecoming King » – Andy Black](#)
- 25 [« Erase My Scars » – Evans Blue](#)

« *Do you wanna be my love tonight ?*
And for all my life it could be so wonderful
Do you wanna see the stars before they fall,
See the stars before they fall ?

(Veux-tu être mon amour ce soir ?
Et pour toute ma vie, ce serait merveilleux
Veux-tu voir les étoiles avant qu'elles ne tombent,
Voir les étoiles avant qu'elles ne tombent ?) »

« Stars », Sixx :A.M.

Je sais, je sais, vous attendiez le tome d'Ashton, mais... quelque chose avec Blake et Reed m'appelait sans cesse, cette histoire qui tournait, encore et encore, dans ma tête, un appel constant. Pourtant, avant aujourd'hui, je n'avais pas osé sauter le pas. Pourquoi ? Parce que les membres de Mysteria auront toujours une place plus qu'importante dans ma vie et que je voulais la perfection pour eux. Et puis, j'ai compris... Pourquoi avoir la perfection ? C'est ennuyeux la perfection. Blake est imparfait, Reed l'est tout autant, ce n'est pas grave. Alors, aujourd'hui, je vous laisse avec ces deux jeunes hommes qui s'aiment dans l'imperfection, rendant leur histoire parfaite.

Alexia Perkins

1. Watch over You

Reed

J'ouvre difficilement les yeux, mais je sens du mouvement sur ma droite. Je grogne en me redressant, mes yeux tombent sur le réveil à ma gauche : il est à peine cinq heures du matin. Zack lace ses chaussures en silence, déjà vêtu de son costume impeccable.

– Tu pars déjà ? demandé-je d'une voix rauque.

Il jette un regard par-dessus son épaule, sans la moindre trace d'un sourire sur les lèvres. Lorsque nous nous sommes rencontrés, il y a un peu plus de cinq ans, malgré les épreuves que nous avons dû traverser, c'est son sourire, ses fossettes adorables, son humour ainsi que son âme, à la fois joviale et torturée, qui m'ont fait craquer.

Je crois que je suis tombé amoureux de lui dès la première fois où j'ai croisé son regard. Je n'ai jamais cru au coup de foudre, mais ça, c'était avant de *le* rencontrer. Chaque jour, je tente de me persuader que rien n'a changé, qu'il est toujours cet étudiant en droit à Columbia que j'ai croisé dans ce bar. Qu'il est toujours le même homme qui s'est effondré dans mes bras lorsqu'il m'a parlé du premier amour de sa vie, celui pour qui il a failli perdre sa sœur adoptive à tout jamais. Qu'il croit encore assez fort en notre amour, et ce, malgré nos univers totalement opposés. Lui, un brillant avocat renommé en Louisiane, faisant frémir les juges les plus audacieux. Moi, guitariste d'un groupe de rock mondialement connu. Nos emplois du temps ne s'accordent que très rarement, voire jamais. Nous avons su faire des concessions, abandonnant quelques heures de sommeil au passage. Ouais, ça aurait pu être comme avant.

Toutefois, je sais que je me leurre. Plus rien n'est pareil : nous avons grandi et nos différences se sont davantage creusées. Désormais, un fossé nous sépare et, bien que je tente de le traverser, chaque jour un peu moins fort que le précédent, Zack, lui, n'a jamais tenté de sauver notre histoire.

– J'ai une plaidoirie à neuf heures, je veux relire le dossier avant.

Je hoche doucement la tête en me laissant retomber sur le lit, les yeux grands ouverts cette fois. Ce dossier, ce maudit dossier qu'il ne lâche pas depuis des semaines, qu'il traîne jusque dans notre lit le soir, qui l'incite à me repousser... Depuis quand n'avons-nous pas baisé ? Deux semaines, un mois, plus ? Je ne saurais dire. Encore une énorme différence avec le couple que nous formions avant qu'il n'obtienne son diplôme.

– Tu viens au concert, ce soir ?

Je tourne doucement la tête, les yeux et le cœur plein d'espoir. Pourtant, je sais à quoi m'attendre, il ne viendra pas, il n'est pas venu depuis pratiquement un an. Même Addi, la femme de notre chanteur, enceinte jusqu'aux yeux, ne loupe aucun de nos concerts.

– Je pensais me coucher tôt. Tu ne m'en veux pas ?

Si, bien sûr que si, mais je lui souris, comme à chaque fois. Zack a toujours mis un point d'honneur à privilégier sa carrière et j'ai toujours fait de même. Le groupe, c'est toute ma vie, la musique également, jamais personne ne passera avant ça. Mais j'ai su trouver une seconde priorité dans ma vie ; lui, Zack, n'a jamais réussi à me faire une réelle place dans la sienne, hormis au début de notre relation.

– Je t'aime, souffle-t-il avant de quitter la chambre sans me laisser le temps de répondre.

Je retiens un léger rire. Visiblement, l'amour a ses limites et celles de Zack ont été dépassées il y a bien longtemps.

Il fut un temps où je pensais sincèrement qu'il était l'amour de ma vie, il y a quelques mois encore, nous parlions mariage, mais tout comme notre amour, cette idée s'envole chaque jour un peu plus loin.

Parfois, je me demande si nous ne restons pas ensemble simplement par habitude, simplement parce que c'est comme ça depuis cinq ans, parce qu'on a appris à vivre l'un avec l'autre. Je ne sais pas s'il se rend réellement compte du fossé qui nous sépare désormais, de la flamme qui s'étouffe chaque jour un peu plus. Se doute-t-il qu'auparavant, je ne voyais que lui et que la simple idée de m'imaginer avec un autre homme me donnait la gerbe, alors qu'aujourd'hui, chaque homme qui m'accoste, m'envoie un message sur les réseaux, est une véritable tentation qui me demande énormément d'effort pour être repoussée ?

J'ai bien essayé de lui en parler, parce qu'on n'oublie pas cinq ans de vie commune comme on balaie un coup d'un soir, mais chaque fois, son téléphone sonnait, ce n'était pas le moment, un dossier important l'attendait... Il y a toujours une excuse qui me conforte dans l'idée que notre couple n'est plus qu'une utopie, on est pris dedans et on refuse de voir que tout n'est qu'illusion.

Je soupire avant de me redresser, un arrière-goût amer dans la bouche. Je sais que je ne redormirai pas, trop de trucs tournent et retournent dans ma tête.

Après une douche rapide, je rejoins le salon. Je suis surpris de trouver Blake déjà debout. J'ai toujours apprécié notre colocation, les gars du groupe – Ash, Zaven, Blake et moi – vivons avec Addison, mariée avec Zaven, Amber, en couple depuis bientôt trois ans avec Ashton et Zack. Seul Blake poursuit sa vie de célibataire et il m'arrive parfois de le jalouser.

Nous nous sommes rencontrés lorsque Ashton – le batteur – et Zaven – le chanteur – passaient des auditions pour trouver le bassiste et le guitariste qui feraient de Misteria un véritable groupe de rock.

Entre nous, ça a été un véritable coup de cœur amical bien que nous soyons l'opposé l'un de l'autre. Blake trimballe des bagages plus gros que

lui, des cauchemars qui le hantent depuis de nombreuses années maintenant. Parfois, il m'en parle. Parfois, il se terre dans le silence jusqu'à exploser.

Mais il est mon pilier, il connaît toute ma vie et, lorsque le poids du monde semble me tomber sur les épaules, je sais que je peux compter sur lui, qu'il sera toujours présent pour affronter mes problèmes avec moi, même dans l'ombre. La réciproque est vraie également, j'ai trouvé en lui bien plus qu'un ami, il est comme mon frère et jamais je ne pourrais le laisser affronter ce monde sans moi, davantage encore lorsque ce monde semble l'étouffer.

– Déjà debout ? Je viens de voir ton mec partir, déjà pendu au téléphone, déclare-t-il.

Je soupire en me laissant tomber sur le tabouret en face de lui. Il plante ses yeux gris perçants dans les miens et comme à chaque fois, j'ai l'impression qu'il sonde mon âme. J'ai toujours cette sensation qu'il va au-delà de ce que j'accepte de lui dévoiler, qu'il connaît chacune de mes pensées avant même que je ne parvienne à mettre un mot dessus. C'est déstabilisant, mais le bassiste est tellement observateur qu'il sait tout avant même qu'on s'en rende compte nous-même ; on s'y habitue.

– Que veux-tu, j'ai l'intention d'être bien réveillé pour rencontrer le nouveau manager, ricané-je en ignorant sa dernière phrase.

Je n'ai pas envie de parler de Zack, pas aujourd'hui, c'est trop complexe entre nous pour que je parvienne à mettre des mots dessus et puis, je suis certain que si tout le monde dans la coloc ne l'a peut-être pas remarqué, la tension qui règne dans mon couple n'est pas passée au travers des filets de mon pote. Je sais qu'il n'insistera pas, il ne le fait jamais et, en un sens, c'est ce que j'apprécie chez lui.

Notre précédent manager est parti à la retraite, en veillant à choisir lui-même son remplaçant. Nous lui faisons confiance, ça fait six piges qu'on bosse avec lui, chaque membre du groupe sait qu'il a choisi son successeur avec soin.

Quant à nous, nous avons également fait des recherches sur le mystérieux Marcus Campbell, assez secret, on ne trouve absolument rien sur lui, hormis les chanteurs et les groupes mondialement connus qui ne tarissent pas d'éloges à son sujet.

– Il nous rejoint au studio, c'est ça ? enchaîne Blake.

Je hoche vivement la tête. Ça fait plusieurs jours que le rendez-vous est fixé, je suis plus qu' impatient de le rencontrer, on peut dire ce qu'on veut, un agent artistique, c'est le pilier d'un groupe. Construire une équipe solide autour de Misteria est la tâche prioritaire, si nous souhaitons perdurer. C'est une des clés du succès dans ce milieu. Avec Louis, l'ancien manager, nous sommes tombés sur la crème de la crème ; jamais il ne nous a imposé quoi que ce soit, il prenait simplement le temps de nous guider sur la bonne voie pour développer votre fibre artistique.

Chaque fois, il a su faire taire les scandales qui ont éclaté, les rumeurs et les mensonges qui nous entouraient. D'autres fois, il a fait l'inverse comme avec Addison et Zaven en faisant en sorte qu'ils soient à la une des journaux people lorsqu'il s'agissait, entre eux, encore d'un faux couple qui avait besoin que tout le monde croie en leur amour naissant.

Il s'occupait de tout afin que nous puissions nous focaliser sur la musique et uniquement sur la musique. Autant dire que ce boulot aux multiples casquettes ne peut pas être assuré par le premier venu. C'est aussi pour cette raison que nous avons confié la tâche de choisir son remplaçant à Louis. Il a une vue d'ensemble que nous n'avons pas forcément, il y a bien trop longtemps que nous n'avons pas eu à gérer les problèmes techniques liés au boulot d'un manager.

– Je vais me préparer, annonce Blake en quittant la cuisine ouverte sur le salon. Eh, mec ? (je me tourne vers lui, un immense sourire de façade plaqué sur les lèvres.) Si tu as besoin d'en parler, je suis là, OK ? Tu peux mentir à tout le monde, mais face à moi, tu n'es pas de taille.

Il disparaît sans me laisser le temps de répondre. C'est flippant quand quelqu'un te connaît aussi bien que Blake. Rassurant, mais flippant.

Installés de l'autre côté de la vitre, nous écoutons pour la première fois, la nouvelle chanson écrite par Blake cet été et que nous avons enregistrée la veille. C'est la première fois que le bassiste propose un texte à Zaven et autant dire que nous avons tous été sur le cul lorsque Z l'a chanté seulement à la guitare pour la première fois. Les accords étaient simplistes, j'en conviens, mais les paroles, merde, c'était presque trop.

« I need to find my darkness

Paradise chains me

I'm not made for it

(J'ai besoin de retrouver mes ténèbres

Le paradis m'enchaîne

Je ne suis pas fait pour lui)

There is so much anger in me

It paralyzes me

Do you hear it too ?

The demon in me

Who breaks his chains to attacks you, too

(Il y a tellement de colère en moi,
Elle me paralyse,
L'entends-tu toi aussi ?
Le démon en moi
Qui brise ses chaînes pour t'attaquer aussi) »

Mon regard tombe sur Blake, les yeux fermés, le visage tiré, j'aimerais un instant pouvoir l'aider. C'est tellement frustrant, connaître les maux de son ami le plus cher, les entendre clairement à travers la voix rauque de Zaven, mais être impuissant, ne pas savoir quoi faire pour apaiser rien qu'une seconde les tourments qui le poursuivent.

« I need to find my darkness

Paradise chains me

I'm not made for it

(J'ai besoin de retrouver mes ténèbres

Le paradis m'enchaîne

Je ne suis pas fait pour lui)

I need the darkness

I let them catch me

Far from kindness

Don't stop me

Let them train me

In this world full of ugliness

(J'ai besoin de l'obscurité

Je les laisse me rattraper

Loin de la gentillesse

Ne m'arrête pas

Laisse-les me former

Dans ce monde plein de laideur) »

Parfois, je me dis qu'il va mieux, qu'il remonte la pente, que ses démons s'en sont allés et l'instant d'après, j'entends ses appels à l'aide à travers ses mots, ses souffrances à travers la voix de Zaven et je sais que le chemin est encore long pour lui. Je sais qu'il me cache des choses, je connais des détails, certes traumatisant de son passé, comme la mort de sa mère alors qu'il n'était qu'un enfant ou l'extrême pauvreté dans laquelle il a grandi, mais... ce n'est pas tout. Il y a bon nombre de secrets que Blake refuse de me révéler.

« *Do you see it too ?*

The darkness in me

Can you hear it too ?

The hatred that screams in me

Don't be afraid of me

I would protect you too

(La vois-tu aussi ?

L'obscurité en moi

Tu l'entends aussi ?

La haine qui crie en moi.

N'aie pas peur de moi

Je te protégerais aussi.) »

Le pré-refrain ainsi que le refrain se lancent ensuite, alors que la chair de poule couvre mes avant-bras. C'est l'effet Zaven. Il a une voix si profonde, si rauque, qu'elle semble venir du fond de ses tripes, on peut dire qu'on n'aime pas, on ne peut pas dire qu'il fait ça mal, au contraire. Il pourrait chanter qu'aujourd'hui il a oublié de faire la vaisselle, qu'il parviendrait à embarquer les fans avec lui.

Alors que la chanson s'arrête, des applaudissements se font entendre au fond du studio. Ash, Zaven, Blake et moi nous tournons vers l'homme vêtu d'un jean et d'un simple tee-shirt noir qui s'avance dans la salle.

– Vous avez fait un boulot exceptionnel sur cette chanson, déclare l'inconnu.

Et quel inconnu ! Je trouvais la voix de Zaven rauque et puissante ? Celle de ce type fait passer la voix de Z pour celle d'une fillette. Ses yeux, si noirs que leurs iris dissimulent ses pupilles, passent sur chacun de nous et, lorsqu'il plante son regard dans le mien, c'est le reste du monde qui semble

disparaître. Il est d'une beauté à couper le souffle, ses lèvres charnues s'étirent en un fin sourire débordant de confiance, sa mâchoire carrée est recouverte d'une barbe brune de quelques jours, quelques mèches de ses cheveux sombres tombent sur son front. Il dégage un certain magnétisme qui me cloue sur place.

Il n'est pas dans mes habitudes d'être destabilisé à ce point par un homme. Mais il y a quelque chose de puissant qui émane de lui, au-delà de son magnétisme, de sa beauté, c'est son charisme qui me désarçonne. Il n'a pas besoin d'ouvrir la bouche pour imposer sa présence, il est là, et on ne voit que lui. Je ne vois que lui.

– Marcus Campbell, se présente-t-il, votre nouveau manager.

Il pénètre davantage dans la pièce et nous serre la main chacun notre tour. Sa poigne est virile, franche, son regard est ébranlant, sombre, dur, mais, en totale contradiction, chaleureux.

– Je suis ravi de bosser avec vous, votre nom n'est plus à faire dans le milieu, reprend-il. Je sais que votre tournée dans le pays, pour la promo de votre nouvel album, commence dès ce soir, j'aimerais me concentrer sur ça dans un premier temps. Mais, si nous en parlions autour d'un café ? Il est important pour moi de connaître les artistes avec qui je travaille.

Il nous invite à le suivre dans la salle de réunion du label. Ici, nous avons nos habitudes, nous n'avons jamais changé de label et, bien que nous ayons commencé notre carrière à New York, le studio de la Nouvelle-Orléans nous a accueillis comme des rois. Il faut dire que nous leur rapportons un sacré paquet d'argent.

Camille, une stagiaire, nous apporte nos boissons pendant qu'on s'installe autour de l'immense table en acajou. Je ne peux détourner mon regard du nouveau manager installé face à moi. Évidemment, une partie de mon cerveau me rappelle la présence de Zack dans ma vie, mais, merde, ça devrait être illégal d'être aussi canon !

Il affiche toujours ce même sourire, même lorsqu'Ashton l'interroge sur son passé en tant que manager. Un petit sourire, enclin à une légère arrogance, étire le côté droit de ses lèvres davantage que le gauche.

Il répond franchement, sans utiliser le blabla compliqué lié à l'industrie musicale. Comme nous le savions, il a travaillé avec des stars planétaires. En revanche, il n'est pas coutumier du milieu du rock dans lequel nous évoluons, il avait davantage l'habitude de bosser dans l'univers de la pop ou du hip-hop. Il a un lourd CV et des connaissances du milieu digne d'un bon – voire excellent – agent.

– Tout est prêt pour le concert de ce soir ?

Zaven acquiesce. Pour ma part, je n'ouvre pas la bouche, par peur de sortir une connerie plus grosse que moi. De plus, je me tiens généralement éloigné de toutes ces conversations, non pas que je m'en désintéresse, mais je suis bien plus doué pour jouer de la guitare que pour traiter de ce genre de sujets. Évidemment, j'essaie toujours d'apporter ma pierre à l'édifice, mais je suis plus du genre à suivre le mouvement dès qu'il s'agit de la gestion du groupe. Je m'occupe des réseaux sociaux, en particulier des miens, de ceux du groupe et enfin, de ceux de Blake, qui serait capable de ne rien poster pendant dix ans si je n'en prenais pas l'initiative à sa place. Pour le reste, je laisse les autres s'en occuper : ils gèrent la promo et moi, j'assure sur scène et fais ma star sur Insta. Chacun sa place.

Ça a toujours été comme ça, la musique régit mon monde, je suis à l'aise sur scène, je sais ce qu'on attend de moi et je le fais à la perfection. Je sais enflammer les réseaux sociaux et afficher les gars pour faire marrer l'assemblée. En revanche, les à-côtés du boulot de star ne m'intéressent pas. Le côté commercial, administratif ou judiciaire, ce n'est pas ma came, ça me fait chier.

– Je serai présent, affirme-t-il. Il est grand temps que je vous voie sur scène, non ?

– C'est presque une honte de ne pas l'avoir fait avant, répliqué-je d'un ton jovial, heureux d'avoir retrouvé l'usage de ma langue.

Il lâche un léger rire qui semble faire trembler les murs de la pièce. Et ma queue.

Bordel.

– Reed, c’est bien ça ?

– Il paraît.

Un léger sourire étire mes lèvres alors que je m’enfonce davantage dans le fauteuil, ravi qu’il connaisse mon prénom.

C’est un bon début, non ?

– Eh bien, tu as raison, j’ai presque honte de ne jamais vous avoir vus sur scène. Heureusement, j’aurai cette chance ce soir.

Il me parle comme on parle à un gosse, là, non ? Parce que bordel, s’il avait idée de tout ce qui me traverse l’esprit à cet instant, il comprendrait que je n’ai plus rien d’un enfant.

Pour l’heure, je rêve de voir ses lèvres autour de ma queue, histoire qu’il la ferme pour de bon.

OceanofPDF.com

2. A Different Kind of Pain

Blake

Mon regard fouille la pièce, la loge est spacieuse, peut-être même trop. Ils semblent tous s'y habituer, pas moi. Je ne m'habitue pas à la foule ni aux femmes, je n'arrive pas à concevoir mon succès, pas celui du groupe, non, seulement le mien.

Ash, Z et Reed ont mérité leur succès, pas moi. Moi, je suis un monstre.

J'envoie valser mon téléphone alors qu'il vibre de nouveau. Il termine sa course contre le mur, au-dessus du miroir avant de s'échouer sur la console blanche. Je déglutis difficilement avant de me laisser tomber sur le canapé sombre derrière moi.

Il m'a retrouvé. J'ai tout fait pour le fuir, pour que jamais il ne puisse me retrouver. Je n'avais pas envisagé le succès de Misteria. Lorsque j'ai passé les auditions, je ne m'attendais pas à un tel engouement. Les gars sont bons, mais combien de groupes le sont ? Quelles étaient les chances qu'on obtienne un tel succès ?

Désormais, sous le feu des projecteurs, à la vue de tous, mes démons reviennent toquer à ma porte, menacent de m'engloutir de nouveau et la peur, cette terreur qui me noue l'estomac depuis bientôt huit ans, se réveille. Je ne vis plus que dans le noir complet, coincé en enfer depuis tant d'années, je pensais m'y être habitué. Visiblement, je me suis trompé.

Deux coups à la porte me tirent de mes songes. Reed n'attend pas mon approbation pour entrer et après avoir refermé la porte derrière lui, il se

laisse tomber à mes côtés.

– C’était le feu, ce soir, déclare-t-il.

Il passe ses doigts dans ses cheveux sombres où une mèche rouge trône, un défi lancé par Ash il y a des mois de ça, mais il a fini par la garder et la refaire, encore et encore, ça rajoute à son « côté mystérieux » affirme-t-il. La vérité c’est qu’on lit en lui comme dans un livre ouvert.

S’il garde cette mèche, c’est parce que Zack la déteste, tout comme le piercing qu’Addison lui a fait il y a quelques semaines à la lèvre inférieure. Au moins le couple se dispute à ce sujet et, même si Reed ne l’avouera jamais, ça le rassure. Son mec ne l’ignore pas encore, c’est déjà ça.

– T’as fait une fausse note, le taquiné-je.

Il le sait, il m’a lancé un regard paniqué sur scène, mais personne ne l’a entendu hormis lui et moi. Il le fait régulièrement, parfois sans même s’en rendre compte, généralement au milieu du concert, lorsque la musique le transporte tellement loin qu’il en oublie qu’il n’est pas seul.

Reed est un putain de guitariste. Acoustique ou électrique, il a des doigts de fée avec son instrument, personne ne peut le nier, mais parfois, il se laisse emporter par toutes les émotions qui le traversent. J’aimerais en être capable, mais même lorsque je joue, je me sens vide, rien ne se passe, comme un automate, chacune de mes réactions est prévue dix coups en avance. Je sais comment agir pour que personne ne trouve ce qui se cache sous tout cet artifice.

– Va te faire foutre, marmonne-t-il en envoyant son poing dans mon épaule.

J’affiche un grand sourire, de façade, avant que son téléphone ne sonne, le visage de Zack apparaît et un instant, il hésite. Nous savons tous les deux qu’il va répondre. Je ne sais pour quelle raison Reed s’accroche à cette histoire vouée à l’échec.

Si je l'ai soutenu invariablement dans chacune de ses décisions, j'ai toujours émis quelques réserves en ce qui concerne sa relation avec ce type. Je ne l'aime pas et, pire encore, je ne lui fais absolument pas confiance. Comment peut-on avoir confiance en un homme qui a trahi, sans la moindre hésitation, une nana avec qui il a grandi ? Il y a cinq ans, alors que la relation entre Addison et Zaven prenait un tournant radical, passant de faux couple pour faire taire des fans tarées, à une histoire d'amour profonde, Zack a révélé le secret le mieux gardé d'Addi : un secret tragique sur le décès de Summer, le premier amour de Zaven et la sœur d'Ashton, et qui a entraîné celui d'Alec, le premier amour de Zack.

Il a pris soin de briser Addison jusqu'à la moelle en révélant les tenants et les aboutissants d'un accident de voiture survenu bien des années plus tôt. Alec conduisait la voiture qui a envoyé celle de Summer dans le décor, elle en est morte. Évidemment, Addi était dans la voiture également.

S'il avait voulu faire éclater la vérité pour les bonnes raisons, j'aurais pu le comprendre, j'aurais pu essayer d'entendre ce qu'il avait à dire. Toutefois, les intentions de Zack n'étaient pas bonnes : c'était sa jalousie qui parlait. Il n'arrivait pas à croire qu'Addison puisse tourner la page, avancer, alors que lui restait bloqué dans ses souvenirs. L'accident qui a causé la mort de Summer a également poussé Alec au suicide, laissant derrière lui deux âmes en peine. Zack ne supportait pas de voir Addison réapprendre à vivre, se reconstruire, alors qu'Alexander Lewis n'aurait jamais cette chance.

C'était un acte purement égoïste, qui a bien failli achever une Addison déjà à terre.

Il y a énormément de choses que je tolère, je ne le comprends pas forcément, mais qui suis-je pour juger qui que ce soit, moi qui ai fait tant de mal autour de moi ? Mais la trahison, le mépris dont il a fait preuve envers sa propre sœur, ça, je ne le tolère pas. Je ne le tolérerai jamais.

Je suis bien placé pour savoir que tout le monde ne sait pas aimer de la bonne manière, je sais que l'amour pousse l'homme le plus sage à faire les

choses les plus folles, mais l'amour que porte Zack à son ex, mort et enterré, est malsain.

Le malsain c'est mon domaine, c'est mon univers. Mon âme impure n'a d'égale que mon cœur souillé, je sais à quel point je suis toxique. Et Zack est comme moi, en quelque sorte, alors je ne peux tolérer l'intimité de Reed avec ce type. Je sais qu'il le détruira.

Je retiens un ricanement, je suis vraiment mal placé pour juger le mec de mon pote. Je sais que tôt ou tard, la vérité explosera et Reed sera au premier rang pour admirer le type qu'il considère comme son meilleur ami devenir un tout autre homme. Lorsque le masque tombera, qu'il se rendra compte de qui je suis réellement, alors, il regrettera chaque instant, chaque confession, chaque parole, chaque soutien qu'il m'a apporté.

– L'amour ne répare pas toutes les plaies, soufflé-je dans l'espoir qu'il ouvre les yeux.

J'ai toujours eu ce besoin, quasi viscéral, de le protéger envers et contre tout et c'est certainement la seule chose que j'ai faite de bien dans ma vie, surtout avec lui. Reed est un type génial, il a toujours le mot pour faire rire, toujours le sourire qui mettrait du baume au cœur au reste du monde, mais... merde, il est tellement naïf !

Il a vécu dans un monde empli de bienveillance où chacune de ses soi-disant différences était considérée comme un cadeau qui le rendait davantage unique. Dans un sens, ses parents n'avaient pas tort, Reed est un être unique, mais en l'enfermant dans cette bulle de magnanimité, ils l'ont également condamné à affronter le vrai monde seul, sans avoir les bonnes armes entre ses mains.

Il est fort, c'est un fait, mais chaque force a ses limites et plus d'une fois j'ai dû le ramasser à la petite cuillère. Les premières injures homophobes lorsqu'il a osé assumer aux yeux du reste du monde son homosexualité, j'ai cru que ça allait le tuer. Le regard des autres a toujours eu beaucoup trop d'importance pour Reed, mais, là encore, qui suis-je pour le juger ? Moi qui

vis constamment avec un masque pour ne montrer à personne qui je suis réellement ?

Il range finalement son téléphone après l'avoir éteint. Il passe une main fébrile sur son visage avant de se tourner vers moi, plantant ses yeux marron clair tournant pratiquement au jaune, dans les miens.

– Il avait dit qu'il se coucherait tôt, que c'est pour ça qu'il ne pouvait pas venir ce soir.

Je soupire avant de glisser mes doigts dans mes cheveux, que dire ? Zack mène Reed à la baguette, je ne serais même pas surpris que cet enfoiré le trompe. Évidemment, je n'avance pas ce doute à Reed, je n'ai aucune preuve, une simple intuition. Instinctivement, je gratte le pli de mon coude, tel un tic nerveux que je me trimballe depuis des années. Certains vieux démons ne nous quittent jamais, j'en ai de plus en plus la preuve ces derniers temps.

– Il devait avoir une bonne raison, tenté-je en serrant les dents pour ne pas lui balancer le fond de ma pensée.

Parfois, j'ai envie de le secouer, qu'il ouvre enfin les yeux, les gens ne sont pas aussi foncièrement bons que Reed l'est. Il n'y a pas une once de méchanceté chez cet homme, alors, comment pourrait-il la voir chez les autres ?

Tu n'y crois même pas, ricane-t-il. Mais, merci.

Je lève un sourcil interrogateur. C'est bien la première fois qu'on me remercie pour un mensonge que je n'ai même pas réussi à tenir.

Je ne suis pas aussi aveugle que tu le penses, tu sais ? reprend-il. J'ai bien vu que personne n'acceptait ma relation avec Zack et après ce qu'il a fait à New York, à Addi, je comprends. Pourtant, jamais tu n'as tenté de me dissuader. Peut-être qu'au fond, je le savais.

Il se laisse aller sur le canapé, rejetant sa tête en arrière. J'attrape mon paquet de clopes et en glisse une entre mes lèvres. J'entends déjà la conversation qui nous attend et je ne suis pas certain d'être prêt, je n'ai jamais été un fin conseiller, même lorsque j'essaie, une petite voix me rappelle que, vu la gueule de ma vie, je n'ai pas mon mot à dire sur celle des autres.

Je l'aimais, tu sais ?

Aucun doute là-dessus, marmonné-je en tirant sur ma clope.

Il me lance un regard, à la fois triste et amusé. Même un aveugle aurait vu l'amour que portait Reed à ce type. C'est compréhensible, c'est son premier amour, le premier mec qu'il a réellement aimé et, je sais, même si ça me tue de l'avouer, que Zack l'a aimé également, peut-être même que c'est encore le cas, mais il le fait mal. Au fond, ils se détruisent plus qu'ils ne s'aiment.

Et en un sens, c'est toujours le cas. Il aura toujours sa place dans mon cœur, mais... On a envie des mêmes choses, mais pas ensemble. *Plus* ensemble. Et je ne veux pas rester avec lui jusqu'à le détester, tu comprends ?

Je hoche doucement la tête en tirant frénétiquement sur ma clope. Ouais, je vois parfaitement ce qu'il veut dire, c'est l'histoire de ma vie. Aimer jusqu'à se détester, ce n'est jamais bon, il faut savoir quand fermer le bouquin. Je n'ai jamais su le faire et aujourd'hui, j'en paye les conséquences. C'est la merde. Mais je sais que le plus douloureux, ce qui nous détruit le plus, c'est d'aimer un monstre. Au final, en étant incapable de le quitter, de le dénoncer, de le stopper, on finit par en devenir un également.

En un sens, je suis heureux – ou du moins un truc qui s'en approche – que Reed ait enfin retiré le bandeau qui, jusque-là, masquait sa vision. Aujourd'hui, les yeux grands ouverts, il se rend compte que Zack et lui, c'est une histoire qui fonce droit dans le mur.

– Tu te pensais heureux avec le mauvais, alors imagine avec le bon, déclaré-je dans l'espoir de détendre l'atmosphère.

Mission réussie, je lui tire un sourire. Moi aussi, je lui souris en plantant mon regard dans le sien. Parfois, je me demande s'il se rend compte de tout ce qu'il m'apporte au quotidien. Se doute-t-il que, sans lui, je me serais déjà flingué ? Au bord du gouffre, il est la seule raison qui m'empêche de sauter. Là encore, je sais que c'est malsain, me raccrocher, corps et âme à notre amitié, c'est là que ça merde. Je suis totalement dépendant de Reed – autant que je le fus auparavant d'une toute autre drogue –, c'est certainement pour cette raison que je fais tout ce qui est en mon pouvoir pour qu'il ne s'effondre pas.

S'il tombe, je tomberai avec lui, c'est certain. Si Reed est assez fort pour se relever, ce n'est pas mon cas, ce n'est plus mon cas. Je m'accroche à lui comme à une bouée alors que le courant menace constamment de m'emporter.

C'est dur de faire toujours semblant, de jouer un rôle jour et nuit, de contrôler la peur qui me ronge, les démons qui me démolissent. Reed m'apporte cette stabilité, celle dont j'ai besoin pour ne pas sombrer.

– Pas faux ! Et toi, la bonne, elle arrive quand ?

Je retiens un rire amer. La bonne ? Elle n'existe pas, mon pote. Pas pour moi. Évidemment, les femmes de mon entourage, Amber, Addi sont des femmes formidables, que j'aurais pu baiser, voilà tout. J'ai bien essayé de me mettre en couple, plusieurs fois, mais aucune expérience n'a été concluante depuis bientôt huit ans.

À force d'essayer d'être quelqu'un d'autre, j'y suis presque parvenu, presque seulement, car aucune femme ne m'apporte ce dont j'ai besoin.

– Tire pas cette tronche, je ne t'ai pas demandé ta prochaine coloscopie, ricane-t-il.

– C'est pire, mon pote, c'est pire.

Il éclate de rire, ne se doutant pas une seule seconde à quel point je suis sérieux. L'intimité que demande un couple, c'est au-delà de mes forces, je ne peux pas. Je fais déjà un grand sacrifice en couchant avec toutes ces nanas, simplement parce que c'est ce qu'on attend de moi. J'ai toujours été doué pour faire ce qu'on attend de moi. Mon envie passe généralement au second plan, simplement parce que plus rien n'a de saveur.

Reed est gay et en couple. Ashton est en couple. Zaven est marié et bientôt papa. Il ne reste plus que moi pour assouvir le rêve de certaines fans prêtes à tout pour quelques heures avec nous. C'était une demande de Louis et j'espère, putain, oui, j'espère, que le nouveau manager n'a pas eu vent de cet accord et ne me demandera pas de continuer.

Une pipe ? OK, pas de souci, quel homme refuserait une fellation ? En revanche, baiser une meuf en espérant qu'elle jouisse le plus vite possible, ce n'est plus tenable. Je ne sais même pas comment je fais pour bander.

– Il y a bien pire que l'amour dans la vie, affirme-t-il.
– Dixit le mec en couple depuis cinq piges avec un type qu'il aime plus depuis des lustres.

Il n'y a aucune animosité dans ma voix, au contraire, je ne fais que révéler un fait : il est coincé dans un couple où il est malheureux au nom de son amour d'antan. On a connu mieux comme scénario.

– Alors tu vas continuer comme ça longtemps ?

Je n'espère pas.

– Ouais !

Si ça ne tenait qu'à moi, je m'exilerais sur une île déserte, là où je ne pourrais détruire personne. Mais tout ça, toute la noirceur dans mon âme, tous les démons dans ma tête, Reed ne peut pas le comprendre. Je ne lui en veux pas, au contraire, je prie tous les saints pour que ça n'arrive jamais, parce que si tel est le cas, il sera devenu aussi monstrueux que moi.

Il secoue la tête, un mince sourire aux lèvres avant de taper sur ma cuisse puis de se lever.

– Un jour, tu rencontreras quelqu'un qui te fera tout remettre en perspective. Sur ce, j'ai un copain à larguer.

S'il savait, si seulement il se doutait que tout avait déjà été remis en perspective, la première fois il y a huit ans et la seconde, lorsque je l'ai rencontré, lorsque j'ai compris que, dans son monde que je pensais simplement empli de laideur, vivaient encore des âmes pleines de bonté. Reed, c'est l'exception à ma règle. J'apprécie Ash et Zaven, mais eux aussi ont des démons, Reed, lui, n'en a aucun, hormis ceux qu'il s'impose depuis sa rencontre avec Zack et ceux qu'il tente de me soustraire.

Qu'il décide de quitter Zack ne devrait pas accélérer les battements de mon cœur. Un sourire merdique ne devrait pas vouloir éclore sur mes lèvres. Je ne devrais pas ressentir ce puissant soulagement qui me ferait chanceler à coup sûr si je n'étais pas déjà assis. Plus important encore, je devrais me réjouir d'être parvenu à le libérer de sa relation avec Zack, non pas d'une relation tout cours.

Il ne devrait pas larguer seulement son copain, mais aussi son meilleur pote. Je l'entraînerais toujours plus bas, sans jamais m'en rendre compte et l'égoïste que je suis est bien incapable de partir avant qu'il ne soit trop tard. Au contraire, je prends soin de devenir essentiel à sa vie.

– Si tu as besoin, je suis là, l'informé-je.

Et il viendra, je le sais, il viendra comme il vient chaque fois qu'il a besoin de parler, de se changer les idées ou simplement d'arrêter de penser.

– La réciprocité est vraie, annonce-t-il avant de sortir.

Et là encore, je sais qu'il dit vrai, qu'il sera toujours la bouée à laquelle je peux m'agripper, tout en sachant que, tôt ou tard, je nous ferais dériver tous les deux.

**À suivre,
dans l'intégrale du roman.**

OceanofPDF.com

Disponible :

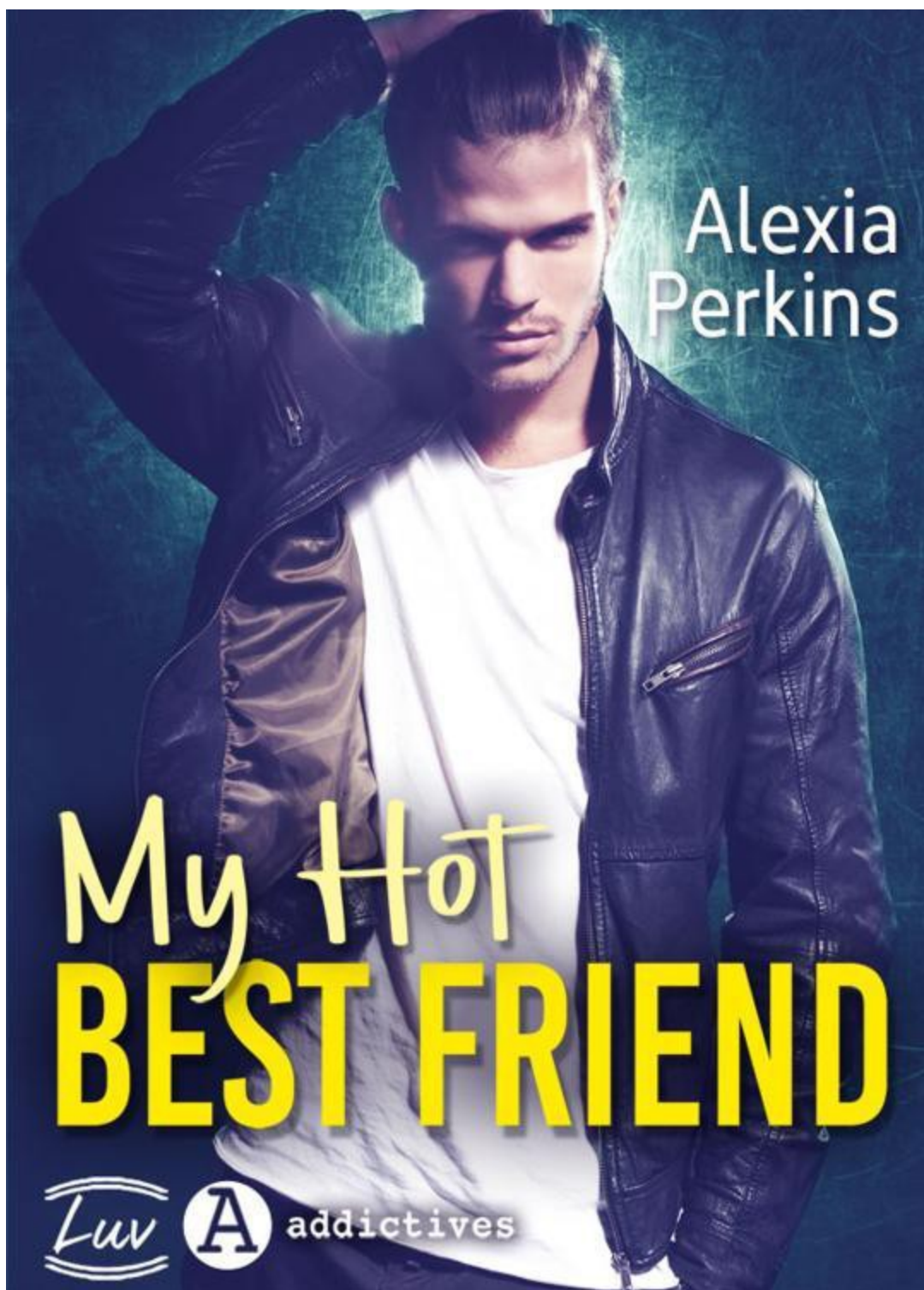
My Hot Best Friend

Le groupe de rock Misteria est au sommet de sa gloire et s'apprête à partir en tournée. Mais dans la vie personnelle du guitariste, c'est un sacré bordel ! Reed est en pleine rupture et se sent perdu.

Heureusement qu'il peut compter sur le soutien de son ami, qui fait aussi partie du groupe, le ténébreux Blake Hasting. Entre eux, c'est fusionnel. Ils ont toujours été proches... Trop proches, peut-être ? Ces derniers temps, Reed ne peut s'empêcher de fantasmer sur son meilleur ami.

Mais impossible de craquer car son pote est hétéro. Du moins, c'est ce qu'il croit... Et si Blake cachait lui aussi des secrets ? Quand Reed ouvre un message sur les réseaux qui ne lui était pas destiné, il va faire des découvertes qui pourraient bien faire voler en éclats leur amitié...

[Tapotez pour télécharger.](#)



**Retrouvez
toutes les séries
des Éditions Addictives**

sur le catalogue en ligne :

<http://editions-addictives.com>

OceanofPDF.com

« Toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l’article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

© Edisource, 100 rue Petit, 75019 Paris

JUIN 2022

ISBN 9791025755570

© Den Rise – Shutterstock.com

ZOME_001

OceanofPDF.com